

204
C

Le Christianisme naissant

Abbé Léon BOURNET

PROFESSEUR D'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE
AU GRAND SÉMINAIRE DE VERSAILLES

LE

Christianisme naissant

EXPANSION ET LUTTES

Property of
CBE

Please return to
Graduate Theological
Union Library



PIERRE TÉQUI, LIB.

82, RUE BONAPARTE, 82

1923

15,397

NIHIL OBSTAT :

Versaliis, die XXVII novembris 1922,

J. Millot,

v. g.

IMPRIMATUR :

Versaliis, die XXVII novembris 1922,

+ Carolus,

Episcopus Versaliensis.



AVERTISSEMENT

Ces pages reproduisent intégralement les leçons données pendant un semestre aux élèves de Philosophie du Grand Séminaire de Versailles et rédigées d'après le plan exposé au Congrès de l'Alliance des Grands Séminaires (1910), dans un rapport sur « le Cours d'Histoire ».

Plusieurs de mes anciens élèves m'ont demandé de les publier, estimant qu'elles mettaient en suffisante lumière les principales conclusions des meilleurs historiens contemporains.

Je cède à leurs désirs, avec l'espérance, quelque peu craintive, qu'elles pourront être utiles à ceux, clercs ou laïques, qui s'intéressent à l'histoire de notre Mère la Sainte Eglise.

Versailles, en la fête de saint Léon le Grand,

11 avril 1922.



INTRODUCTION

L'étude de l'histoire de l'Eglise pendant les trois premiers siècles est d'une importance souveraine.

C'est une partie principale de l'apologétique moderne.

Celle-ci consiste, si je ne me trompe, à démontrer trois choses :

1° L'existence d'un Dieu personnel, auteur et maître du monde ;

2° La mission divine de Jésus, Verbe Incarné, fondateur d'une religion universelle et définitive ;

3° L'œuvre religieuse de Jésus, représentée d'une façon exclusive par l'Eglise Catholique.

Le premier point est du domaine de la philosophie.

Les deux autres réclament des preuves de fait, des constatations historiques.

Dans vos cours d'exégèse et dans le traité de la Révélation, vous étudiez la divinité de Jésus

et son enseignement. Je n'ai pas à m'en occuper.

Le troisième point dogmatiquement établi dans le traité de *Ecclesia*, est davantage du domaine réservé à l'histoire.

« Au temps où nous vivons, dit Mgr Duchesne on ne conteste plus guère que l'Eglise catholique actuelle soit identique, au fond, avec l'Eglise qui reçut sous Dioclétien (300) son dernier baptême de sang, et sous Constantin les garanties extérieures de sa libre vie (313). Le tout est de vérifier les titres du christianisme tel qu'il était connu et pratiqué au temps de saint Cyprien et d'Origène (vers 250) ; de s'assurer si la ligne qui le rattache aux premiers disciples de Jésus-Christ est droite et continue (1). »

Vous voyez la pensée : il s'agit de s'assurer si le christianisme de 250, qu'on admet être substantiellement le même que le catholicisme actuel, découle en ligne droite du christianisme du premier siècle.

Même idée chez Mgr Batiffol.

« Toutes les enquêtes élaborées depuis cinquante ans en Allemagne se ramènent à voir dans le catholicisme une formation de la fin du second siècle, en réaction contre le gnosticisme ; formation s'achevant au III^e siècle et au IV^e en imitation de l'impérialisme romain.

Le gnosticisme était le libre esprit..., il était

(1) Duchesne, *Les origines chrétiennes*, (Lith.), I. Introd., 1, nouvelle édit.

la suite d'un christianisme primitif, conçu comme une expansion d'enthousiasme, de charismes, de foi confuse ; un mouvement sans loi intérieure, où tout ce qui peu à peu est devenu canon ou hiérarchie, symbole de foi ou sacrement, confédération et primauté, a été signe d'appauvrissement progressif de l'esprit, symptôme de dogmatisme, de ritualisme, de gouvernement, de sécularisation (1). »

Pour répondre à cette objection du protestantisme libéral, il ne suffit plus de prouver que le catholicisme actuel est la religion de saint Augustin ou de saint Jean Chrysostome. Il faut pouvoir en montrer les premiers linéaments, non seulement dans les Evangiles et les Epîtres, mais encore dans les premiers écrits des pères apostoliques et des écrivains du II^e siècle, dans la vie même de l'Eglise pendant les deux premiers siècles.

Il faut prouver que les premières hérésies, loin de reproduire le christianisme primitif, ne faisaient que le défigurer, grâce à des emprunts étrangers.

Il faut établir que l'organisation impériale n'a eu qu'une influence accidentelle sur la constitution de l'Eglise, et que les mystères païens n'ont essentiellement pénétré ni la dogmatique ni la liturgie chrétiennes.

(1) Batiffol, *L'Eglise Naissante et le Catholicisme*, 1^{re} édit., p. XIII.

Vous devinez l'importance de cette étude. Nous allons assister à la naissance et aux premiers développements de l'Eglise.

Le portrait que nous avons sous les yeux ressemble-t-il à celui qu'en tracèrent saint Paul, saint Clément de Rome, saint Ignace d'Antioche, la Didachè, Hermas, etc.?

Peut-on, en examinant de bien près celui-ci, reconnaître celui-là ; ainsi qu'il advient, lors qu'on compare, d'une même personne, deux photographies, prises, l'une dans la première enfance, l'autre en pleine vie?

Toute la question est là, une fois établies l'existence de Dieu et la divinité de Jésus-Christ.

Il est évident que je ne pourrai pas vous faire ici le portrait exact et minutieux du christianisme naissant ; encore moins confronter ce portrait avec celui que nous avons sous les yeux.

Toutes les classes : Ecriture Sainte, Dogme, Morale, Liturgie, Histoire, Droit canonique, tendent d'une manière ou d'une autre à faire cette esquisse et cette comparaison.

J'y apporterai ma modeste contribution en traitant les deux questions suivantes :

- a) Expansion du christianisme naissant.
 - b) Difficultés extérieures qu'il a eues à surmonter.
-

PREMIÈRE PARTIE

L'EXPANSION DU CHRISTIANISME NAISSANT

Dans le traité dogmatique de la *Révélation*, on tire, du fait de la propagation du christianisme, une preuve de sa divinité.

« La conversion du monde par la prédication des Apôtres, dit l'abbé de Broglie (1), a toujours été considérée comme l'une des preuves fondamentales de la vérité du christianisme.

C'est un miracle d'une espèce particulière, un miracle historique. Le fait ne peut absolument pas être contesté.....

...Si le monde s'était converti sans miracles, disait Dante, sa conversion elle-même serait le plus grand des miracles... »

L'avantage de cet argument est qu'il repose sur un fait visible et sensible, sur une vérité historique...

C'est un fait qu'avant la quinzième année de Tibère, il n'existait pas de chrétiens dans l'univers et que le paganisme régnait dans l'Empire romain.

(1) De Broglie, *Problèmes et Conclusions de l'H. des religions*, p. 351.

C'est un fait qu'au temps de Constantin (313), près de la moitié de l'empire était chrétienne et que le christianisme était triomphant... Le fait est donc constant... il ne s'agit que d'en mesurer la portée... »

Il appartient à l'Histoire d'établir ce fait et c'est à l'Apologétique d'en mesurer la portée.

Pour l'établir, nous suivrons l'ordre suivant :

1° Etudier *le milieu* où va se faire la prédication ; ce qui nous donnera les causes favorables ou défavorables à cette propagation.

2° Voir *comment* se fit la prédication.

3° Montrer quel en fut le *résultat* numérique et géographique.

CHAPITRE PREMIER

LE MILIEU

L'Evangile a été prêché : a) *en Judée* ; b) *dans l'Empire romain*.

Etudions rapidement ce double milieu.

ARTICLE PREMIER

LE JUDAISME

§ 1. Le Judaïsme en Judée.

a) *Situation politique.*

Au moment où vivait Notre-Seigneur, la Judée avait perdu son autonomie. Depuis l'an 39 avant l'ère chrétienne, elle était tombée au pouvoir des Romains qui la gouvernèrent, d'abord par Antipater, iduméen, sorte de chargé d'affaires, puis par le fils de celui-ci, Hérode, dit le Grand, qui avait épousé Marianne,

petite fille de Hircan II, dernier roi détrôné par Rome, d'origine juive, de la race des Macchabées.

Prince astucieux, rude, cruel (assassinats d'Hircan II, de son beau-frère Aristobule, de sa femme Marianne, des saints Innocents...), homme de gouvernement et d'entreprise, Hérode mourut l'an 4 avant Jésus-Christ.

« On sait que l'ère vulgaire commence plusieurs années, au moins 5, peut-être 6 ou 7, après la naissance de Jésus (1). »

A la mort d'Hérode, son fils Archélaüs est ethnarque de Judée ; mais bientôt il fut disgracié et envoyé en exil à Vienne, en Gaule.

La Judée devint purement et simplement province romaine, gouvernée par un procurateur, avec droit de glaive, sous les ordres du légat propréteur de Syrie.

Cependant l'an 42 de notre ère revit un roi, semi-juif, Agrippa, petit-fils d'Hérode le Grand. Il mourut en 44, après avoir déchaîné la première persécution sanglante contre les chrétiens (martyre de saint Jacques le Majeur).

Avec Hérode le sceptre était sorti de Juda ; à plus forte raison, après l'exil d'Archélaüs ; dès lors, selon la prophétie de Jacob, la venue du Messie devait être proche.

b) *Situation religieuse.*

Les Romains laissaient, la plupart du temps, au pays conquis, lois, institutions, religion propres.

Il en fut tout particulièrement ainsi en Judée.

(1) De Grandmaison, D. A., art. J. C. c. 132, note 1.

1° *Le Temple*, sanctuaire unique du culte de Jahvé, conservait un grand prestige.

Il y eut trois temples : a) celui de Salomon ; b) celui construit au retour de la captivité, mais de petites dimensions ; c) celui d'Hérode qui rappelait les splendeurs du temple de Salomon.

Le peuple ne sut pas gré à Hérode de cette magnificence. Il ne voyait que la Tour (*Turris Antonia*), construite à l'un des angles du Temple, en l'honneur d'Antoine, surmontée d'un aigle d'or, outrage à la loi et mémorial de la servitude.

2° *La Hiérarchie sacerdotale*, descendance d'Aaron, comprenait 24 classes, desservant le temple chacune à leur tour.

Tous les membres de ces 24 classes ne participaient pas au service divin. Pour offrir des sacrifices et toucher la dîme, il fallait être choisi par le Sanhédrin. La science de ceux-là mêmes était très modeste : connaître les règles de la liturgie, réciter convenablement les prières, et c'était suffisant.

Les prêtres étaient en bon rapport avec le gouvernement romain et étaient presque tous saducéens.

Leur chef était le grand prêtre, charge lucrative, achetée à prix d'or, à vie, mais le titulaire souvent était déposé ; il gardait alors le titre de grand prêtre.

3° *Le Sanhédrin* ou grand conseil de la nation, composé de 70 membres divisés en trois classes :

a) Les chefs des prêtres, anciens grands prêtres :

b) Les anciens, principaux personnages parmi les laïques et les prêtres ;

c) Les scribes ou docteurs de la loi, chargés jadis de transcrire la Loi et de veiller à sa conservation. De copistes, ils devinrent commentateurs, puis doc-

teurs, enseignaient la jeunesse, rédigeaient les contrats et les actes officiels. L'autorité des scribes avait peu à peu supplanté celle des prêtres, bien qu'elle ne fût pas officielle. Le Sanhédrin était présidé par le grand prêtre.

Il possédait les pouvoirs les plus étendus, votait les lois, surveillait les familles sacerdotales, traitait les questions de doctrine, rendait la justice.

4° *Les Synagogues*. L'institution des synagogues est postérieure à l'exil. Elles furent créées par les Juifs restés dans la Dispersion pour suppléer au culte sacrificiel proprement dit.

En Egypte on en trouve vers 260 avant N.-S.

Cette institution se propagea même en Judée, mais plus tardivement. Au temps évangélique, les synagogues étaient très nombreuses en Judée, en Galilée et dans le monde romain partout où il y avait des Juifs.

Elles étaient à la fois réunions de prières, de lecture de la Loi avec commentaire, et écoles.

A retenir que la lecture de la Bible et le commentaire n'étaient pas faits par un fonctionnaire spécial. Le chef de la synagogue désignait chaque fois un de ses assistants, et, en dehors de la Judée, souvent un juif de passage.

c) *Les courants religieux et intellectuels.*

Dans la société juive plusieurs courants se manifestaient ; ils tirent en général leur origine de leurs sympathies ou antipathies à l'influence étrangère hellénisme ou romanisme.

1° *Les Saducéens* (les justes, sans doute un sobriquet donné par leurs adversaires).

Ce parti se recrutait parmi les familles sacerdotales les plus opulentes, s'emparait du Souverain Pontificat et du Sanhédrin. Il dominait le Temple où affluaient Juifs de Palestine et Juifs de la Dispersion et en vivait très largement. Comme toute la vie nationale gravitait autour du Temple, ce parti fut très surveillé par l'autorité romaine ; aussi pour conserver leurs privilèges, les Saducéens étaient portés à ne pas se brouiller avec le pouvoir impérial. De là compromissions et concessions : « Gens orgueilleux et peu dévots, dit le P. de Grandmaison, durs au pauvre peuple, d'un conservatisme étroit et littéral (il suffit d'observer la lettre de la Loi pour être justifié) ; ils affectaient de ne reconnaître que les cinq livres de Moïse (1). »

C'étaient des libéraux de l'époque et un peu les libres penseurs. Ils mettaient en doute ou niaient l'existence des esprits et la résurrection des morts.

« Le luxe, la dépravation, l'indifférence religieuse affichaient les chefs du sacerdoce, dit Mgr Duchesne, leur platitude en face des autorités romaines, leur mépris pour les espérances messianiques et la doctrine de la résurrection, leur avaient enlevé l'affection du peuple (2). »

Il va sans dire que l'Evangile n'avait rien à attendre de telles gens. Ils furent les plus acharnés persécuteurs de la religion chrétienne.

Leurs adversaires constituent l'autre parti.

2° *Les Pharisiens*, (les séparés, ceux qui ne veulent pas de contact avec l'étranger).

C'étaient les sentinelles de la Loi, les gardiens de

(1) De Grandmaison, D. A., art. J. C., c. 1323.

(2) Duchesne, *Hist. an.*, I, p. 12.

la tradition orale. Les choses religieuses faisaient leur principale occupation. C'étaient des patriotes, les nationaux, les ennemis de la domination étrangère ; leur extrême droite constituait *les Zélotes*.

« (La masse) des Pharisiens, dit le P. de Grandmaison, représente et constitue — par son ardeur à observer, à gloser, à imposer la Loi ; par sa science littérale, minutieuse et étroite, mais réelle ; par la prise que son puritanisme lui donnait sur le peuple — le noyau d'Israël, le cœur du judaïsme... Il suffit de lire les Evangiles pour voir leur rôle prépondérant dans l'opposition faite au Christ....

Il ne faut pas oublier toutefois qu'avant de devenir par leur obstination aveugle et leur malice, les adversaires du règne de Dieu, les Pharisiens avaient tenu, pendant un siècle et plus, un rôle utile et glorieux. Ils étaient les descendants — diminués, racornis, entêtés, empoisonnés d'orgueil stérile — mais enfin les descendants des grands hommes qui avaient libéré Israël du joug des Gentils. Ils étaient le vinaigre d'un vin généreux, les épigones d'une race héroïque... Même au temps du Sauveur, si la masse était gâtée, une imposante minorité n'avait pas péché contre la lumière. Les Actes des Apôtres complètent sur ce point nos Evangiles. Ils nous montrent parmi les recrues de l'Eglise naissante, un grand nombre (et non des moindres, à commencer par saint Paul) venu du parti des Pharisiens... (1) »

Ce dernier point est à noter : tandis que les Saducéens devinrent les adversaires irréconciliables du christianisme qui menaçait le Temple, source de vie

pour la hiérarchie sacerdotale, — les Pharisiens semblent davantage apaisés par la mort de Jésus ; dans le premier conflit, Gamaliel, le plus illustre des Pharisiens, prend la défense des Apôtres.

Une grande partie de l'Eglise de Jérusalem se recruterait parmi eux. Ainsi s'explique l'attachement aux pratiques de l'ancienne loi qui la caractérisera longtemps.

Ce fut un grand danger pour l'Eglise au berceau ; on s'aperçut bientôt que les Pharisiens, en embrassant la religion du Christ, n'avaient pas dépouillé le particularisme qui était leur caractère dominant.

Il y eut là une des premières difficultés intérieures que l'Eglise eut à surmonter, sous peine de ne pas devenir universelle : le particularisme des Pharisiens, l'attachement mal compris à la Loi auraient fait du christianisme une secte juive.

3° *Les Esséniens*

Entre ces deux partis hostiles, Saducéens et Pharisiens, l'un favorable à l'étranger, l'autre irréductible, on trouve la secte plus ou moins obscure des Esséniens.

Ceux-ci formaient des groupes cénobitiques, situés autour de la mer Morte. Ils comptaient environ 4.000 adhérents.

« Après un postulat d'un an, dit le P. de Grandmaison, on remettait à chacun des initiés une tunique, une ceinture et une robe blanche. Ils s'administraient eux-mêmes, travaillaient de leurs mains, gardaient le célibat, n'entretenaient pas d'esclaves et ne faisaient pas le commerce. Ces traits auxquels il faut ajouter un soin minutieux... quasi rituel de la propreté, et l'abstention des sacrifices sanglants du

Temple, pourraient faire croire que les Esséniens étaient fort différents des autres Israélites.

En réalité, fidèles aux croyances fondamentales du judaïsme, stricts observateurs de la Loi, grands lecteurs des Livres Saints, envoyant au Temple leurs offrandes, les Esséniens étaient des Juifs véritables, des « pharisiens décidés »... Il reste que ces Juifs avaient subi et accepté une influence étrangère, une discipline et une forme de vie venues d'ailleurs, probablement hellénique et pythagoricienne (1). »

Les Esséniens vécurent à côté du christianisme naissant et « s'ils se joignirent à lui, dit Mgr Duchesne, ce ne fut que tardivement (2) ».

Les Esséniens, malgré leur vie austère, n'ont nullement influencé le christianisme primitif.

« Si, dans quelques préceptes particuliers donnés à ses disciples, Jésus, dit M. Harnack, semble se rencontrer avec eux, c'est par une coïncidence purement fortuite, car les mobiles étaient complètement différents (3). »

Leur légalisme étroit, leur application scrupuleuse aux purifications corporelles, leur rigorisme moral allant jusqu'à la condamnation du mariage, leur éloignement de tout ce qui était profane, commun, sont aux antipodes des recommandations de Jésus.

4° *Les Hérodiens*. Ce sont les fidèles de la dynastie hérodiennne, les opportunistes, qui voient en les Hérode un moyen terme pour satisfaire les Romains et conserver à la Judée quelque indépendance.

(1) De Grandmaison, *ib.*, col. 1329.

(2) Duchesne, *H. A.*, t. I, p. 12.

(3) Harnack, *Das Wesen des Christentums*, trad. f. nouvelle. Paris 1907, p. 46-47.

5° *Les Samaritains.* A côté de la Judée, la Samarie, ancien royaume des dix tribus, le royaume d'Israël séparé du royaume de Juda ; le schisme existait déjà depuis la mort de Salomon.

En 718 avant Jésus-Christ, les Samaritains, véritables israélites, avaient été exilés sur l'Euphrate et remplacés par des Babyloniens. Ce qui constitua un nouveau peuple ; lequel garda son ancienne religion babylonienne tout en y mêlant certaines observances mosaïques.

Au retour de la captivité, un certain nombre d'Israélites retournèrent en Samarie, et voulurent aider les Juifs à reconstruire le Temple de Jérusalem. Ceux-ci ne le leur permirent pas, sous prétexte qu'ils étaient plus ou moins apostats ou du moins schismatiques.

Ce refus froissa intimement les Israélites de Samarie, aussi, sous la direction de Manassé, prêtre juif expulsé, ils élevèrent un temple sur le Mont Garizim.

Le peuple de Samarie abandonna la plupart des superstitions régnantes dans la contrée, crut à l'unité de Dieu, à la providence, à la spiritualité et à l'immortalité de l'âme, garda pieusement le Pentateuque et la foi en le Messie futur, tout en niant les anges et en n'acceptant pas les autres livres de la Bible comme postérieurs au schisme.

Vous savez le mépris et la haine qui animaient les uns contre les autres Juifs, descendants des tribus de Juda et de Benjamin, et Samaritains, au fond représentants des deux autres tribus « *non coutur.* »

d) *L'attente messianique.*

Tout le monde en Israël, peuple et gens cultivés,

vivait de l'espérance d'un Messie, l'Oint du Seigneur, promis dès l'origine du péché.

Les livres de l'Ancien Testament en avaient à l'avance tracé le portrait.

Cependant les Juifs, contemporains de Notre-Seigneur, ont puisé leurs idées messianiques beaucoup plus dans les livres non canoniques de l'époque que dans l'Écriture inspirée : Livre d'Hénoch, Assomption de Moïse, Apocalypse de Baruch, Livre d'Esdras, Livres de la Sibylle (1).

« Loin de renoncer à l'idéal temporel d'Israël, dit le P. Lagrange, l'apocalyptique juive l'a encore exagéré jusqu'à l'exaspération (2). »

Voici les principales idées que l'on se faisait du Messie, d'après M. Lesêtre (3).

1° Un trouble quelconque dans le monde physique, social et moral précéderait le Messie : les Juifs seraient soumis à une puissance étrangère; on était à cette époque.

2° Elie reviendrait sur terre l'annoncer.

3° Puis apparaît le Messie remportant la victoire sur tous les ennemis d'Israël.

4° On l'appellera « Oint ou Messie », Fils de l'homme, Fils de David, Fils de Dieu. Il s'agit bien d'un personnage individuel qui sera un roi saint, venant fonder sur terre un royaume immortel, mais un homme seulement. « Le Messie devant venir... au monde comme les autres hommes, dit le P. Lagrange cherchant à dégager la pensée des Pharisiens, on ne savait rien d'extraordinaire touchant sa conception

(1) P. Lagrange, *Le Messianisme chez les Juifs*, p. 370-38.

(2) Lagrange, *op. cit.*, p. 52.

(3) Cf. de la table, t. III, p. 128-30.

et sa naissance... Le Messie des Pharisiens était un pur homme... Puisqu'il devait descendre de David dont la race n'occupait plus le trône, il devait donc naître dans l'obscurité...

Le Messie (restait) caché jusqu'à sa manifestation, c'est-à-dire (qu') il serait oint, par l'onction d'Elie, chargé de le manifester (1).

Il viendrait donc subitement sans que l'on sût d'où il venait.

L'idée du Messie souffrant, si claire dans Isaïe « le Serviteur de Jahvé », est absolument étrangère à la mentalité juive, et postérieure, chez elle, à la prédication chrétienne.

« D'un Messie souffrant, dit le P. de Grandmaison, les sources de la théologie juive, antérieures au christianisme, ne paraissent rien savoir. Il fallut, pour dégager le sens des prophéties anciennes, que l'agneau de Dieu vint prendre sur lui et racheter les péchés du monde (2). »

5° L'ennemi spécial du Messie est l'Antéchrist.

6° Celui-ci sera anéanti.

7° Jérusalem sera renouvelée.

8° Les dispersés d'Israël seront rassemblés.

9° La Palestine sera le centre du royaume messianique universel. Dieu en sera le chef suprême. Le monde entier obéira au Messie-Roi, son lieutenant.

10° Dans ce royaume, on jouira de tous les biens, ce sera le retour de l'âge d'or.

Ce royaume durera jusqu'à la rénovation du monde, jusqu'à la résurrection générale et le jugement dernier présidé par le Messie; et ce sera la Jé-

(1) Lagrange, *op. cit.*, p. 223-224.

(2) De Grandmaison, *ib.*, col. 1330.

rusalem céleste où iront les bons, tandis que les méchants seront voués à la peine éternelle dans le Schéol.

La fin des temps coïncide avec l'avènement messianique.

Jésus, venant à l'époque où on l'attendait, devait bénéficier de cette attente.

Mais l'idée messianique, défigurée par les préjugés nationaux et la littérature apocalyptique, devait être à la prédication évangélique plus nuisible qu'utile.

e) *Les révoltés.*

La domination romaine et le patriotisme exalté des Zélotes, le zèle des Pharisiens pour la Loi et leur influence sur le peuple, les idées messianiques en cours : « un roi sorti de la Judée devait délivrer la ville et gouverner le monde (1) », furent cause que de nombreux messies se levèrent pour réaliser l'âge d'or attendu ; de là de nombreuses révoltes dont les plus importantes furent réprimées, l'une par Vespasien et Titus (66-72), l'autre sous Hadrien (135).

1° La première révolte éclate sous Néron (66), conduite par Simon Gioras et Jean de Giscala. Tout d'abord, le gouverneur de Syrie, Cestius Gallus, est repoussé.

Mais bientôt arrive le général Vespasien, c'est la **défaite et l'extermination.**

En 70, siège de Jérusalem, continué par Titus, fils de Vespasien devenu empereur, l'un des sièges les plus épouvantables qui aient eu lieu. Environ 1.000.000 de Juifs y périrent, 100.000 furent emme-

(1) Lagrange, *op. cit.*, p. 25.

nés en esclavage, le temple brûlé, les édifices et les maisons rasés..

Beaucoup de Juifs de Palestine s'exilèrent surtout en Perse, en Babylonie, en Egypte.

Jérusalem fut rasée jusqu'au sol. Pendant soixante ans il n'y eut là que le camp de la 10^e légion (*Ley X Fretensis*)..

2^o Une autre grande révolte eut lieu sous Hadrien. Quelles en furent les causes? grande discussion entre savants !

Le père Lagrange conclut : « Elle a pu éclater sans cause, c'est-à-dire sans provocation officielle du côté des Romains... La vraie cause fut sans doute l'extrême exaltation des Juifs et, pourquoi ne pas le dire? leurs espérances messianiques, surexcitées par leurs malheurs et dont le terme parut marqué lorsqu'il se fut écoulé soixante ans depuis la ruine du Temple (1), »

Un pseudo-messie, Simon-bar-Kochaba « Fils de l'Etoile », soutenu par le célèbre rabbin Aquiba, souleva la population (132). La légion romaine fut chassée de son camp,

Hadrien dut mander de Bretagne un des meilleurs généraux du temps, Julius Severus ; celui-ci força 50 forteresses, ravagea 985 bourgs, massacra 580.000 hommes.

La Palestine en sortit ruinée et dépeuplée.

Sur l'emplacement de Jérusalem, Hadrien fit construire une ville nouvelle (135)..

La Colonie d'*Aelia Capitolina* (Aelius, nom de Hadrien, *Capitolinus* : Jupiter capitolin) s'éleva sur l'emplacement de la ville sainte, avec ses édifices

(1) Lagrange, *op. cit.*, p. 315.

profanes, son théâtre, ses sanctuaires païens. « Sur la colline du Temple, Jupiter eut son capitolé, dit Mgr Duchesne, et l'empereur sa statue. On n'oublia pas les lieux saints des chrétiens : un temple de Vénus fut installé sur le Calvaire... le séjour de la nouvelle ville fut interdite aux Juifs sous peine de mort (1). »

f) *Les Talmuds.*

Ce soulèvement n'avait abouti qu'à une ruine plus complète et sans espoir.

Cependant les Juifs, plus ou moins chassés de Palestine, sans temple, sans sacerdoce proprement dit, cherchèrent encore à s'organiser.

Un descendant du maître le plus vénéré, Hillel (1^{er} siècle av. J.-C.), fut reconnu comme Patriarche d'Occident et résidait à Tibériade.

De là va sortir le *Talmud de Tibériade*, recueil de traditions orales et de commentaires des plus grands rabbi.

Il comprend la *Mischna* (2) (200), ou répertoire de la Loi, seconde loi ; et la *Gemara* (3) (300), complément, perfection. Ce patriarche disparaît au v^e siècle.

En même temps, un prince de l'Exil, résidant à Bagdad ou à Babylone, exerçait une certaine influence sur les Juifs de ces contrées.

C'est sous cette juridiction qu'au v^e et vi^e siècles fut composé le *Talmud* de Babylone, le plus estimé des Juifs, constitué par la *Mischna* de Tibériade et une *Gemara* nouvelle.

(1) Duchesne, *H. A.*, I, p. 119.

(2) Recueil de traditions orales et de décisions des docteurs de la loi.

(3) Explication de la *Mischna* et traditions non renfermées dans la *Mischna*.

L'influence de ce prince de l'Exil se fit sentir jusqu'au ^x^e siècle.

Depuis, avec un pouvoir occulte ou non, les Juifs restent dispersés dans l'univers, comme garants des Saintes Ecritures et victimes du Déicide du Calvaire; toujours unis ,quoique beaucoup aient faibli dans la foi messianique qu'ils ont mise dans l'or et la domination financière du monde. En 1907, les Juifs étaient 11.000.000.

Nous assistons, sous la protection britannique, à un essai de reconstitution juive en Palestine : le Sionisme.

§ 2. Le Judaïsme en dehors de la Judée.

La Dispersion.

a) *Importance.*

Les juiveries de la Dispersion ont fourni à l'Evangile un champ d'action tout préparé. C'est dans les synagogues que saint Paul et les autres apôtres ont commencé à prêcher, et les synagogues étaient répandues partout. Les premiers convertis étaient juifs ou païens, mais attirés déjà par le judaïsme.

Il est vrai que bientôt les juiveries se retournèrent contre les chrétiens, les dénoncèrent au pouvoir public, provoquèrent les premières persécutions les exaspérèrent toutes, méritant, dès lors, le nom de « *Fontes persecutionum* » que leur infligera plus tard Tertullien.

b) *La Dispersion.*

Les empires païens ont tour à tour absorbé Israël et Juda ; depuis lors, les Juifs se sont répandus dans la plupart des régions de l'Orient grec et même ont pénétré en Occident.

Cette Dispersion, commencée dès les invasions de Nabuchodonosor II (602-562), s'accrut sous Alexandre et « atteignit son apogée, dit Mgr Batiffol, au temps de Jules César et d'Auguste (1). »

Le règne d'Hérode en fut l'âge d'or.

Il y eut des juiveries dans toutes les provinces romaines baignées par la Méditerranée et la mer Noire. Il y en eut en Mésopotamie, Arabie, Babylonie, Médie ; surtout en Egypte, où d'après Philon, on comptait 1.000.000 de Juifs. A Alexandrie, deux quartiers de la ville sur cinq étaient peuplés par eux.

A Rome, sous Tibère, il y avait 10.000 Juifs, hommes adultes, sans compter les femmes et les enfants.

D'après les calculs d'Harnack, il devait y avoir, au premier siècle, dans l'Empire romain, environ 4.500.000 Juifs, 1/14 de la population, et cela, en dehors de la Judée.

Il est évident que ce nombre augmentera encore à la suite des dernières révoltes.

c) *Isolement — reconnaissance légale — vie nationale.*

1° Quoique dispersé en pays païen, le Juif restait juif. Il était lié à une Foi qui rigoureusement l'isolait : interdiction de se marier avec les païens, de fréquenter théâtres, cirques, gymnases, thermes, de

(1) Batiffol, *Egl. N.*, p. 2.

s'asseoir à la table d'un païen, interdiction du service militaire.

L'antisémitisme, qui date du jour où les peuples divers connurent les Juifs, achevait de les isoler.

« L'antisémitisme, dit Mgr Batiffol, était dans les mœurs et il éclatait en sarcasmes, souvent en tueries ou en proscriptions (1). »

2° N'importe ! les Juifs étaient si habiles, si commerçants, ils savaient se rendre si nécessaires que partout ils obtenaient une reconnaissance légale et même des privilèges.

Rome, lorsque ne soufflait pas l'antisémitisme, était assez portée à reconnaître les réclamations des Juifs au point de vue religieux, en tant que peuple dominé par Elle et à qui Elle devait laisser ailleurs, aussi bien qu'à Jérusalem, culte et institutions.

Aussi de véritables privilèges légaux assuraient aux Juifs la libre pratique de leur religion, leur permettaient de s'assembler dans leurs synagogues, mieux organisées encore qu'en Palestine, d'avoir leurs juges à eux pour rendre la justice selon la Loi, d'observer le sabbat, de pratiquer la circoncision, d'être exempts du service militaire.

En beaucoup d'endroits, ils avaient un ethnarque pour les gouverner au point de vue civil, assisté d'archontes : anciens.

3° Cette dispersion et cet isolement ne détruisaient pas en eux la vie nationale.

Le peuple juif avait une constitution théocratique. La Loi était souveraine, exerçant la souveraineté de Dieu.

Or rien au monde ne pouvait détacher un Juif de

(1) Batiffol., *Egl. N.*, p. 5.

la Loi, qui, elle, réglait tous les détails de sa vie privée, religieuse, sociale.

Dès lors où qu'émigrât ce Juif, il emportait, avec la Bible, sa patrie et sa vie nationale.

Et puis l'amour du temple et de Jérusalem persistait en tous les cœurs. On ne cessait d'y aller en pèlerinage.

Josèphe prétend qu'à Pâque les habitants de la ville atteignaient le nombre de 2.700.000.

d) *Défense du Judaïsme.*

Transplanté à l'étranger, il était naturel que le judaïsme cherchât à se défendre et à se conquérir des sympathies : comment ?

1° En se disant : une *sagesse*.

Pour se défendre il se montra aux païens comme une sagesse, et comme la plus ancienne de toutes les sagesse.

« Les contradictions de la philosophie grecque, dit Mgr Batiffol, les insanités du paganisme grec, mettaient en singulière valeur l'unité, la pureté, la solidité de la foi juive, qui, dans son contenu essentiel, son monothéisme et son éthique, pouvait prétendre à être la sagesse native et normale de l'humanité. — Au juger des Grecs non prévenus, les Juifs étaient une race de philosophie (1). »

2° *Les Juifs hellénisants.*

Il va sans dire que les Juifs ne vont pas manquer de se présenter comme tels, surtout les Juifs qu'influçait la culture hellénique.

Si l'hellénisme avait fait sentir son action en Pa-

(1) Batiffol, *Eg. N.*, p. 8.

lestine, combien plus dans le reste de l'Empire et surtout à Alexandrie !

En cette ville, les relations de la vie quotidienne avaient amené les Juifs à parler la langue grecque ; peu à peu ils perdirent l'usage de l'idiome maternel. Ils en vinrent à ne plus comprendre leurs Livres Saints ; d'où la nécessité d'une traduction grecque de l'Ecriture.

Vers la fin du ⁱⁱⁱe siècle avant J.-C., étant achevée la version dite des Septante, parce que, d'après une lettre apocryphe d'Aristée (fonctionnaire juif de Ptolémée Philadelphie, chargé d'aller demander à Jérusalem les interprètes), 72 interprètes juifs, venus de Palestine en Egypte, auraient traduit le Pentateuque en 72 jours.

Cette version acquit une importance considérable. Elle devenait d'une utilité extrême entre les mains des Juifs hellénisants pour faire connaître et admirer leurs doctrines.

3° *Le Concordisme.*

Au ⁱⁱⁱe siècle avant J.-C., l'alexandrin juif, Aristobule, exégète et philosophe, prétendit que les grands penseurs grecs n'étaient que des disciples de Moïse.

Pour établir ce fait, on attribua à Orphée, à Homère, à Hésiode, à Pindare, à Eschyle, à Sophocle, à Euripide, à Platon, des textes apocryphes ou interpolés qui les accordaient avec Moïse pour la plus grande gloire de la pensée juive.

4° *L'Allégorisme.*

Une méthode d'interprétation de la Sainte Ecriture, l'allégorisme, achevait l'hellénisation.

Il ne faut pas s'en tenir au sens littéral ; mais découvrir un sens plus élevé, plus universel, et cela au

moyen de l'allégorie, ce qui permettait d'étendre la Parole de Dieu à tous les gentils.

« Les Juifs allégoristes, comme les Stoïciens, dit Mgr Batiffol, sont les citoyens du monde. Ce dernier mot résume le dessein de Philon, dans l'emploi de la méthode allégorique, c'est l'universalisation de la Loi juive (1). »

5° Philon.

Philon qui est contemporain de Jésus, né l'an 20 av. J.-C., mort l'an de N.-S. 54, Philon, qui est encyclopédiste, est le type le plus représentatif de ce nouveau judaïsme qui tend à être une philosophie de la religion juive dans la religion juive elle-même.

Cette philosophie judéo-religieuse était une apolo-gétique et ses tenants étaient devenus les maîtres intellectuels de la dispersion.

« (Philon) ne fut pas un grand penseur, dit M. Louis, mais en raison des circonstances et parce qu'il se trouva au carrefour où des doctrines assez diverses se rencontraient, son influence fut énorme (2). »

Il fut le véritable précurseur de Plotin et de la philosophie alexandrine néo-platonicienne par sa conception du *Λόγος*, être personnel ou impersonnel, on ne sait trop, intermédiaire entre Dieu transcendant et le monde.

En un mot, Philon, par son syncrétisme où vont se synthétiser, sous l'influence de la doctrine juive, les spéculations stoïciennes et platoniciennes, Philon était placé mieux que personne pour prouver aux Grecs qu'en recevant les belles pensées des philosophes

(1) Batiffol, *l. c.*, p. 10.

(2) Louis, *Doctrines religieuses des Philosophes grecs*, p. 291.

de l'Hellade, il ne faisait que revendiquer un bien de famille.

e) *Prosélytisme.*

Une telle preuve devait faciliter le prosélytisme auprès des Gentils. De ces prosélytes, il y en avait de deux sortes.

1° *Les Prosélytes de la justice* — en très petit nombre, incorporés au peuple juif, devaient se soumettre à la circoncision, offrir un sacrifice au temple, abandonner en quelque sorte leur nationalité romaine pour adhérer à celle des Juifs.

Ceci évidemment était très difficile; et les Prosélytes de la justice, romains devenus juifs, étaient peu nombreux.

2° *Les Prosélytes* appelés : « craignant Dieu ». Il en allait tout autrement de l'autre classe de prosélytes, les φοβούμενοι Θεόν, les τειχομένοι τον Θεόν, les « craignant », les « vénérant » Dieu.

« Ici, dit Mgr Batiffol, l'hellénisation aidait puissamment la propagande juive, en présentant le judaïsme comme une sagesse plus antique qu'aucune autre, en faisant bon marché du culte et du rituel, en présentant la foi juive dans son essence, le monothéisme et la justice morale. Le grec (le romain) religieux trouvait là une justification de ses révoltes contre la mythologie et le polythéisme... Le judaïsme à s'en tenir à cette essence, donnait plus que la philosophie, puisqu'il était philosophique sans cesser d'être une religion. Il avait l'attrait d'une négation en étant une foi positive (1). »

Le recrutement de cette catégorie de prosélytes était facile. On leur demandait seulement d'adhérer au

(1) Batiffol, *E. N.*, p. 16-17.

monothéisme et de pratiquer les préceptes moraux de la Loi et cela : 1° en renonçant à l'idolâtrie et aux graves infractions de la loi naturelle ; 2° en s'abstenant de manger du sang et des viandes suffoquées.

Pour être admis, on n'avait pas à abandonner la nationalité romaine, ni à s'isoler de la société, ni des fonctions publiques.

Devaient appartenir à ces « craignant Dieu » : le centurion de Capharnaüm, dont Jésus guérit le fils ; le centurion Corneille (de Césarée) ; l'impératrice Poppée « femme craignant Dieu », dit Josèphe ; Fuscus Aristius, ami d'Horace.

Ils étaient relativement nombreux. Il y avait cependant des degrés dans cette adhésion à l'essentiel du judaïsme. Certains allaient jusqu'à observer le sabbat.

« L'usage de chômer le sabbat, dit le P. Lagrange, s'étendit rapidement dans l'Empire, et il n'est guère douteux que la division du temps par semaines ne vienne des Juifs... »

C'est à propos du sabbat que Sénèque, cité par saint Augustin, se plaint que « les pratiques de cette nation scélérate ont si bien prévalu qu'elles sont requies dans tout l'univers ; les vaincus ont donné des lois aux vainqueurs... »

C'est surtout l'oisiveté du sabbat qui frappe Ovide ; c'est un jour où on ne fait pas d'affaires ; ce n'est pas le moment de voyager, les femmes y sont désœuvrées (1). »

Aux jours des grandes solennités juives, bien des maisons, à Rome, s'illuminaient.

« Il est impossible de douter, dit le P. Lagrange,

(1) Lagrange, *op. cit.*, p.

que le judaïsme s'imposât à plus d'un romain comme une autre superstition orientale (1). »

Après la destruction de Jérusalem, les Juifs ne cherchent plus à faire de prosélytisme.

« Le souvenir qui en subsista dans la tradition talmudique, dit Mgr Batiffol, ressemble à celui que les intransigeants gardent des tentatives libérales, qu'ils ont redouté un temps de voir réussir... Mais que cette clientèle de prosélytes, qui étaient attirés vers le judaïsme par sa théodicée et par sa morale, ait été un milieu préparé à comprendre l'Eglise, on n'en doit pas douter (2). » /

§ 3. Conclusion sur le Judaïsme.

Dès lors, si le judaïsme de Judée, après avoir donné à l'Evangile les premiers Apôtres et la première Eglise, celle de Jérusalem, qui devait périr en partie avec les révoltés juifs ou passer à l'hérésie, « les Judaïsants hérétiques », fut somme toute peu favorable, au christianisme ; les juiveries de la Dispersion lui furent plus profitables, jusqu'au jour, du moins, où elles en deviendront l'ennemi acharné. Elles avaient préparé un certain nombre de païens à recevoir le christianisme.

Surtout, dispersées qu'elles étaient dans l'Empire, elles constituaient autant d'étapes pour la prédication, d'autant qu'elles étaient en relations constantes les unes avec les autres. Elles ont ainsi secondé la propagation évangélique.

A l'origine toute Eglise est née dans une synagogue, toute chrétienté s'est greffée sur une juiverie.

(1) Lagrange, *op. cit.*, p. 277.

(2) Batiffol, *Eg. N.*, p. 20.

ARTICLE II

L'EMPIRE ROMAIN

1° Etendue géographique ; 2° Situation politique ;
3° Vie sociale et religieuse ; 4° Facilités et obstacles
à la prédication chrétienne.

§ 1^{er}. Etendue géographique.

Au moment où naquit le christianisme, l'Empire de Rome s'étendait sur tous les pays riverains de la Méditerranée, qui était un vrai lac romain.

« Admirable instrument des vues de la Providence, pour la civilisation et l'unité, bassin unique au monde, construit tout exprès, sans doute, pour être témoin des plus grandes destinées du genre humain (1). »

Autour de cette mer intérieure, on peut distinguer l'Empire romain et le monde romain.

L'Empire romain avait des limites officielles et certaines.

(1) De Champagny, *Les Césars*, II, p. 292.

Il comprenait : l'Espagne, la France, l'Italie, la Suisse, l'Illyrie, la Hongrie, les Balkans, toute l'Asie Mineure, la Syrie, l'Égypte et l'Afrique du Nord. C'était le plus grand empire qu'on eût vu. Auguste, en mourant, conseilla à son successeur de ne pas l'agrandir.

Il ne fut pas écouté !

Le monde romain « ne finissait qu'avec la renommée du peuple romain et le bruit de ses armes... c'était cette ceinture de royaumes et de nations vassales, tributaires, alliées, qui, à des degrés divers, reconnaissaient la suprématie de Rome ou subissaient son influence... Dans cette échelle de dépendance ou de liberté, dire qui était sujet, dire qui était libre, est impossible (1). »

Depuis l'avènement d'Auguste, les guerres civiles avaient pris fin. La paix romaine faisait le bonheur des peuples. 63 millions environ obéissaient aux mêmes lois, vivaient unis sous un même gouvernement. Des capitales superbes : Alexandrie, Antioche, Athènes, Carthage, Lyon, gravitaient en quelque sorte autour de Rome.

Du Forum, s'étendaient jusqu'aux extrémités de ce monde d'innombrables routes publiques qui faisaient communiquer les provinces les plus éloignées avec la capitale de l'Empire.

Les vaisseaux sillonnaient la Méditerranée ; les voies romaines, le continent ; les relations étaient faciles et nombreuses ; une même langue, la langue grecque, était comprise presque partout.

(1) De Châmpagny, *Les Césars*, III, p. 2.

§ 2. Situation politique

a) *La famille d'Auguste.*

La République romaine, victorieuse du monde, était tombée dans une décadence morale et religieuse extrême, tandis qu'elle subissait telle ou telle dictature, cause de guerres civiles incessantes.

Vous vous souvenez de Marius † 86 avant J.-C. et de Scylla † 78; de César † 44, et de Pompée † 48, d'Octave et d'Antoine † 30.

1^{er} Auguste.

La victoire d'Actium, 31 avant J.-C., remportée par Octave, neveu de Jules César, sur Antoine, livra l'anarchique république à Auguste. Finie, la guerre civile; fermé, le temple de Janus pour la première fois depuis 200 ans!

Cependant la République romaine était un grand nom auquel tenaient les Romains.

Auguste eut la grande sagesse de le comprendre.

Il laissa à Rome : un sénat, des consuls, les faisceaux, le nom de République!

Avec un soin jaloux, il écarta de sa personne tout l'appareil royal qui avait été funeste à son oncle.

Il s'appelle de son nom : Caius Julius César Octavianus, simple citoyen, chargé de « mettre en ordre » la République.

Seulement pour « mettre en ordre » la République, il s'est fait habilement et par degrés, attribuer toute la puissance souveraine grâce à la *lex regia de imperio*.

Il sera Grand Pontife, dignité républicaine,

Imperator, autre titre républicain,

Consul plusieurs fois,

Censeur, il ne le sera pas à perpétuité, car c'était là une fonction temporaire sous la République, il n'accepte que le titre de « Régulateur des mœurs ».

Tribun, il n'a pu l'être, étant patricien, aussi le Sénat lui accorde non le Tribunat, mais la puissance tribunitienne, laquelle impliquait l'inviolabilité de sa personne.

« Ainsi, sans rien changer aux titres, sous le seul nom de Prince, qui n'était ni défini, ni officiel, avec un scrupule de légalité digne de Caton, Octave réunissait toute la puissance religieuse, domestique et militaire. La République n'était pas détruite au contraire, elle vivait incarnée en lui. Rappelez-vous nos monnaies, sur lesquelles on lit : République Française, Napoléon, Empereur (1). »

Il y eut comme une double organisation : l'une antique, solennelle, sénatoriale et fainéante. L'autre nouvelle, d'apparence obscure « dissimulée dans le droit, toute puissante dans le fait. »

Auguste, en nom, n'était rien, en fait, était tout.

Et ainsi gouverna Auguste pendant 44 ans, jusqu'à l'an 14 après J.-C., restaurant mœurs, coutumes, législation, littérature, religion : le siècle d'Auguste.

Je n'ai pas à raconter les désordres de sa famille qui lui valurent les plus tristes humiliations.

2° Tibère (14-37).

A sa mort, 14 après J.-C., Auguste eut pour successeur son gendre, mari de l'impudique Julie, et

(1) De Champagny, *Les Césars*, I, p. 211.

fils de sa seconde femme Livie, *Tibère*, qui va régner de l'an 14 à l'an 37.

Deux périodes en cette existence impériale.

a) De 14 à 23, pendant neuf ans, *Tibère* continue Auguste. « Appelant les sénateurs, ses maîtres, cédant le pas aux consuls... Ne voulant pas être appelé Scigneur. Refusant avec obstination le culte divin, faisant tout humblement de l'ordre, de la justice, de la paix publique... ne ménageant pas, dans les calamités publiques, l'argent qu'il retranchait sur d'inutiles magnificences ; presque charitable, mais non généreux, ce qu'aurait mieux aimé la plèbe de Rome ; désintéressé, n'acceptant de legs et de successions que de ses amis... diminuant les impôts, surveillant les préfets... (1). »

Et cela dura jusqu'à la mort de Drusus, son fils (23), empoisonné par sa femme et cousine germaine Livie, maîtresse de Séjan, son ministre.

Tibère fut un grand trembleur. La peur explique son changement d'attitude. Il avait peur de tout, surtout de son successeur éventuel.

A la mort de son fils, cette peur va faire de lui le tyran que l'on sait. De son île de Caprée, au sein de la mer de Naples, à trois milles du rivage, en face des côtes de Campanie, dans ce lieu délicieux qu'il remplit de ses débauches et de ses cruautés, *Tibère* lança ses fameuses proscriptions qui décimèrent le patriciat romain.

Et ce qui est très important pour nous, ce qui plus tard fera couler à flot le sang chrétien, c'est que *Tibère*, pour mettre sa personne à l'abri des coups

(1) De Champagny, *Les Césars*, III, p. 3 et 4.

qui pourraient le menacer, veut la rendre intangible parce que sacrée.

La peur va l'amener à placer sur sa tête la majesté, bien mieux, la Divinité de Rome.

Le dieu empereur, déjà latent sous Auguste, se manifeste complètement à Caprée.

3° La Divinité de l'Empereur.

A Rome, l'Etat ou la chose publique, *Res publica*, était un être réel et vivant, continu et éternel, et non une abstraction.

L'Etat était tout. En regard de l'Etat, les droits de l'individu ne comptaient pas.

L'Etat était dieu, et déesse était la personnification de l'Etat, Rome. De bonne heure des temples furent élevés à Romae Deae.

Quand finira la République, la divinité de Rome ne demandait qu'à passer dans la personne de l'Empereur.

La « *lex regia de imperio* » qu'avait fait jouer Auguste pour s'attribuer de fait toute la puissance souveraine, cette loi, par laquelle le peuple souverain était censé avoir transmis toute son autorité à l'Empereur, cette même loi était toute prête à faire passer la divinité de Rome en la personne de César. N'était-il pas la Patrie incarnée ! la personnification de Rome !

Rome étant déesse, César devait être dieu. La dédicace officielle devait être : « *Romae et Augusto.* » Comme si l'on eût dit : A l'Etat qui est dieu, et à celui qui, parce qu'il le représente, est un être sacré.

Si cette incarnation de la Divinité de l'Etat et de Rome en la personne de l'Empereur souffrit quelque difficulté, ce fut de la part d'Auguste et de Tibère, première manière, qui y répugnaient. Mais les pro-

vinces, mais l'Orient, éblouis par la puissance de Rome, puissance à leurs yeux, vraiment divine, moitié par polythéisme, moitié par flatterie, décernèrent l'apothéose aux chefs romains.

Si Auguste refusa des temples à Rome, il en permit ailleurs l'érection.

Chez les Latins, le culte des ancêtres, des mânes, d'une part ; et de l'autre le culte du « Genius », esprit protecteur de chaque personne, facilitèrent encore la divinisation impériale.

Le culte des ancêtres permit à Auguste de déclarer dieu Jules César, mort ; ce qui fut reconnu par le Sénat.

Quand il mourut, le Sénat ne manqua pas de le déclarer dieu et d'instituer un collège de prêtres en son honneur. Pour passer de l'adoration du « Genius » d'un grand homme à l'adoration du protégé, il n'y a qu'un pas.

Dès lors, sous ces multiples influences, va paraître le culte impérial.

Il est évident qu'un tel culte n'avait pas un caractère strictement personnel.

Il s'adressait moins à tel ou tel César en particulier qu'à la dignité impériale elle-même.

C'était l'adoration du pouvoir. Il n'y eut jamais en Europe de monarchie plus omnipotente que celle qui hérita de l'omnipotence de la République.

Or c'est à l'adoration du pouvoir que va tenir Tibère. Se faire considérer comme investi de la sainteté, de la majesté, de la divinité de Rome, par là devenir comme elle, sacré ; pouvoir reporter sur sa personne, pour la protéger, la loi de Lèse-Majesté et de Lèse-Patrie, et qui désormais, grâce à la *Lex regia*, garan-

ira la majesté de Tibère, voilà ce que recherchait, plus encore que les temples qu'en tous lieux on dresserait aux Empereurs, celui qui tremblait toujours.

Pour comprendre l'état politique de l'empire, il faut avoir bien étudié Auguste et Tibère.

Le premier donna à l'Empire sa forme légale, il en constitua le droit public.

Le second fit de l'Empereur un dieu, en auréolant sa tête impériale de toute la majesté du peuple romain et en fondant sur cette majesté une autorité discrétionnaire.

Voilà qui rend explicables l'incroyable puissance et l'incroyable folie de tant d'Empereurs.

4° *Caligula* (37-41).

A Tibère, sans doute étouffé sous un matelas (37), succéda Caius César, dit Caligula, parce qu'enfant il avait porté la chaussure militaire gauloise, *caliga*.

Il était l'arrière-petit-fils d'Auguste et le petit-neveu de Tibère.

Incestueux, cruel plus encore que Tibère (*Oderint um metuant*) épileptique, offrant des victimes à sa propre divinité, un homme rendu fou par le pouvoir.

véritablement frappé du ciel », tel fut Caligula. Trois coups de poignard en débarrassèrent le monde romain.

5° *Claude* (41-54).

Les Prétoriens, pillant le Palatin, découvrirent dans un coin l'oncle de Caligula, neveu de Tibère, Tiberius Claudius, ils le firent empereur.

C'était un helléniste, un érudit antiquaire, aux intentions droites, quelquefois pleines de bon sens, mais faible, qu'on avait pris pour un imbécile et qui avait fini par le croire,

Claude commit ou laissa commettre par imbécillité autant de crimes que Caligula par démenée.

Ce fut le gouvernement des affranchis (Narcisse, Polibe...) et des femmes.

Claude eut quatre épouses dont deux sont tragiquement célèbres : l'impudique et féroce Messaline, mère cependant de Britannicus et d'Octavie que Racine a immortalisés ; l'ambitieuse et aussi impudique Agrippine, déjà mère d'un petit enfant qu'elle avait eu d'un premier mari, Domitius Aenobarbus. Cet enfant, qu'elle avait fait adopter par Claude, s'appelait Néron.

Claude était gourmand ; un jour Agrippine fit préparer par la fameuse Locuste de délicieux champignons que l'imbécile savoura ; il mourut quelques minutes après, marmotant : « Je sens que je deviens dieu », 13 octobre 54.

6° Néron (54-68).

Néron, âgé de quinze ans, est empereur. Il était l'arrière-arrière-petit-fils d'Auguste, l'arrière-petit-neveu de Tibère. Deux périodes dans son règne.

La première dure quatre ou cinq ans, pendant laquelle Néron, grâce aux conseils de Burrhus et de Sénèque, fait les délices du genre humain et devient l'idole du peuple.

Puis à vingt ans le charme impérial opère

Ce fut un Tibère enfant, prodigue, voluptueux, artiste, musicien, pantomime et par cela même plus cruel ; un histrion sanguinaire, un gamin, un fantoche couronné, et le premier persécuteur des chrétiens.

Pour supporter Néron et son mauvais génie, Tacite, Tacite, il fallait son siècle et sa cour et leur incroyable appétit de servitude.

Le signal de la délivrance partit des Gaules, Vindex, gouverneur de la Celtique et Galba, gouverneur de l'Espagne, entraînèrent leurs provinces dans une révolte.

Une partie de l'Empire, puis le Sénat et les Prétoriens reconnurent Galba empereur.

Néron, proscrit, s'enfuit chez un de ses affranchis, Phaon, à quatre milles de Rome, à Serpentara, où il se perça la gorge avec un glaive, en histrion tremblant. « qualis artifex pereo », « Je vis pour mon déshonneur, c'est honteux, Néron, c'est honteux, Οὐδέ πρέπει Νέρων, οὐδέ πρέπει. Il faut du cœur aujourd'hui, allons réveille-toi. »

Ainsi finissait la dynastie des Césars (68).

« Nulle famille ne fut plus coupable envers le genre humain, moins encore parce qu'elle l'opprima que parce qu'elle le corrompit.

Elle lui enseigna la corruption par son exemple qui la montrait plus infâme et plus triomphante que jamais ; — par sa tyrannie, dont la perpétuelle menace jetait dans tous les excès les âmes qui voulaient s'étourdir...

Elle imprima à cette époque ses deux caractères, le fatalisme et la servilité, la négation de Dieu et l'adoration de la créature ; — accoutuma tout homme à trembler sous un maître et à le faire trembler... (1). »

C'en est fait, malgré les efforts des bons Empereurs qui vont venir, la race romaine sera presque aussi corrompue, aussi lâche, aussi délatrice que sous Néron ou Caligula, dès qu'un nouveau tyran paraîtra.

(1) De Champagny, *Les Césars*, III, p. 330.

b) *La famille des Flavii.*

Entre la chute de la famille des Césars, juin 68, et la venue de la famille des Flavii, décembre 69, trois individus ont le temps d'être faits empereurs et de mourir !

Le vieux romain, l'honnête Galba, âgé de 73 ans, que son fils adoptif, Othon, fit assassiner.

Othon est déclaré empereur ; mais sur les bords de la Germanie, les troupes couronnent Vitellius.

Ils ne valaient guère mieux l'un que l'autre, tous deux anciens courtisans des mauvais princes, tous deux débauchés, l'un Othon, d'une corruption plus élégante, l'autre, plus brutale.

...Vitellius est vainqueur. Othon se donne élégamment la mort, tandis que les légions d'Orient acclament Vespasien, et que l'armée du Danube, gagnée à celui-ci pénètre dans Rome et jette Vitellius dans le Tibre.

1° *Vespasien (69-79).*

Fils d'un simple publicain toscan, brillant capitaine enrichi par des moyens plus ou moins légaux, rempli de bon sens, de mœurs relativement honnêtes, Vespasien renouvela la politique d'Auguste : simplicité, discipline, économie, et même un peu d'avarice ; tout cela permit de mettre de l'ordre dans l'Etat que les Empereurs précédents avaient laissé dans une situation lamentable.

2° *Titus (79-81).*

Titus succéda à son père ; sa jeunesse très orgueilleuse aurait pu faire prévoir un mauvais empereur. Il n'en fut rien.

Ce fut un prince sage, modéré, et bon administrateur.

teur. On connaît son mot célèbre : « J'ai perdu ma journée » lorsqu'il n'avait pas eu l'occasion d'accomplir un bienfait.

Une fièvre pernicieuse l'emporta après 27 mois de règne.

Ses amis l'avaient surnommé : « Les délices du genre humain. »

Rome le pleura et son frère lui succéda.

3° *Domitien* (81-96).

Les premières années du gouvernement de Domitien furent assez bonnes ! mais débauché et prodigue, il lui fallut de l'argent.

« Le besoin le rendit avide, dit Suétone, la peur, cruel. » Les proscriptions recommencent ; délation, chasse aux testaments, confiscation redevinrent chose commune.

Les chrétiens furent persécutés sous prétexte d'argent. Mais l'attitude des hautes classes fut moins vile.

Un complot, tramé par l'impératrice elle-même, mit fin aux jours du tyran.

c) *Les Antonins.*

1° *Nerva* (96-98).

Les conjurés offrirent l'Empire au sénateur Nerva, âgé de 64 ans, sans attache avec les anciennes familles impériales.

Infirme et poète, ami du sénat et des philosophes, grave, économe, Nerva réagit franchement contre la politique de Domitien ; mais sans proscrire même les anciens proscriptionnaires.

Pour se faire aider, il adopta un consul qui guerroyait avec éclat, sur les frontières de la Pannonie :

Marcus Ulpius Nerva Trajanus, octobre 97. Trois mois après, Nerva mourrait.

Commencée par adoption, cette famille des Antonins se continuera presque jusqu'à la fin par adoption ; et c'est une des raisons grâce auxquelles elle donna à l'Empire, pendant un siècle, une suite étonnante d'empereurs, pleins de bon sens, modérés, braves, amis des philosophes, sinon toujours de la vertu.

2° *Trajan* (98-117).

Trajan ne fut pas un homme de génie, mais un homme de bon sens.

Son gouvernement se réduisit à trois choses : simplicité, économie, clémence.

Il n'était pas vertueux : ivrogne et infame débauché, puisque ses amours allaient aux jeunes éphèbes et en particulier à Hadrien, marié à une de ses petites nièces, il fut cependant un grand empereur, d'abord par ses conquêtes (Les Daces — colonne trajane — les Parthes), surtout par son administration sensée et mesurée.

Avant de mourir, il avait adopté Hadrien.

3° *Hadrien* (117-138).

Il est le moins recommandable des bons Antonins.

« En cet homme, l'intelligence sera supérieure, la raison puissante, l'amour-propre exalté, la volonté forte, l'action sur autrui efficace, mais la conscience sera muette, l'esprit superstitieux, le cœur gâté — l'homme sera admirable et méprisable (1) »

Il fit rentrer l'Empire, trop agrandi par Trajan, dans des limites plus restreintes ; fit fortifier les frontières par d'immenses murailles : en Angleterre, en

(1) De Champagny, *Les Antonins*, II, p. 4.

Germanie le long du Danube ; parcourut les provinces autant en archéologue qu'en administrateur, marquant son passage par des largesses et de splendides monuments.

Plus encore que Trajan, il fut débauché ; son favori était Antinoüs. A sa mort, Hadrien le déifie, lui construit un temple et une ville.

Il aurait eu facilement une âme sanguinaire. Ses deux dernières années auraient pu être sanglantes. Cruellement malade à Tibur (Tivoli à 25 kilomètres de Rome), « sa raison succombait et le délire homicide des empereurs romains s'emparait de lui (1). »

Heureusement il avait adopté un sénateur, Titus Aurélius Antoninus, qui faisait échapper les proscrits. A sa mort, Rome jeta un cri de délivrance.

Deux années de délire faisaient oublier 19 ans d'un règne en général équitable. Mais Antonin prit sous sa protection la mémoire d'Hadrien. C'est sans doute cette sollicitude filiale qui a valu à Antonin, dès le commencement, le surnom de Pius.

4° Antonin (138-161).

Peu de personnages de l'antiquité sont aussi sympathiques que celui-ci.

Le mot de Pius le peint à merveille, il signifiait : un fidèle, un tendre, un modeste, accomplissement de tous les devoirs : piété envers les dieux, la patrie, les parents, les amis, les malheureux.

« Marc-Aurèle le peint bien. Doux, mais cependant inébranlable ; cédant à propos, mais sachant résister ; ne donnant pas trop à ses amis et par suite ne les perdant pas ; mettant ordre à tout, et ne faisant bruit de rien ; causeur aimable sans être ha-

(1) De Champagny, *op. cit.*, p. 101.

vard ou médisant ; honorant les vrais philosophes, laissant en paix les faux, sans être leur dupe. Récompensant les artistes sans en être jaloux comme Hadrien ; encourageant les lettres sans ambitionner la gloire littéraire ; imitant les mœurs antiques sans les calquer servilement. Vis-à-vis des dieux sans superstition ; vis-à-vis des hommes sans flatterie ; accueillant tout le monde, ne caressant personne, n'adulant pas et ne se laissant pas aduler. Rien de singulier, rien de messéant ; l'esprit toujours serein, le visage toujours paisible, mais la contenance toujours ferme (1). »

Il vivait ainsi qu'un particulier, simple, modeste, travailleur, dans sa villa de *Lorium* (campagne romaine où il était né où il mourut) ; aimant ses amis, ses enfants, sa mère, sa femme dont il eut sept filles ; élevant son fils adoptif Marc Aurèle avec tout le soin que lui dictait son amour pieux de la patrie.

La paix intérieure et extérieure dura autant que sa vie. Il mourut, après avoir donné le dernier mot d'ordre au Tribun : « *Aequanimitas.* »

Son successeur désigné était son gendre, le vertueux Marc Aurèle. Tout l'Empire pleura Antonin. Il laissa une mémoire si vénérée que la postérité a désigné de son nom cette suite d'empereurs remarquables du II^e siècle, bien qu'il en soit le quatrième : les Antonins.

5^e *Marc Aurèle* (161-180).

Avec celui-ci, c'est la philosophie stoïcienne et morale qui monte sur le trône des Césars.

L'âme de Marc Aurèle que le P. Le Breton qualifie

(1) De Champagny, *op. cit.*, II, p. 171-172.

de « naturellement si haute et si religieuse (1) » est, le produit philosophique païen le plus curieux à étudier.

D'elle, de Champagny dit :

« Si ce n'est pas tout-à-fait l'humilité, c'est la modestie et quelque chose même de plus que la modestie; si ce n'est pas la charité, c'est la bienfaisance, c'est la douceur; si ce n'est pas l'amour du prochain, c'est au moins l'amour des hommes; si ce n'est pas la prière du chrétien, c'est la prière du philosophe; si ce ne sont pas les vertus du christianisme, ce sont des vertus semi-chrétiennes; l'âme s'est dépouillée du paganisme, quoique le vêtement du christianisme ne l'enveloppe pas encore... (2) »

Ce qui manqua à l'âme de Marc Aurèle ce fut un appui dogmatique. La vertu n'est pas chez lui fondée sur la vérité. L'intelligence ne vient pas au secours de la conscience.

Aussi rien de plus troublé, de plus incertain et de plus malheureux que ce philosophe couronné.

Triste fut toute sa vie : difficultés intérieures, superstitions, intolérance envers les chrétiens, luttes extérieures avec les Barbares qui s'agitent à la mort l'Antonin.

Marc Aurèle, philosophe et humanitaire, dut passer la plupart des années de son règne à la tête de ses soldats; il mourut de la peste en 180, à 59 ans, avec le désespoir de laisser, à la tête de l'Empire, son fils Commodus que sa faiblesse paternelle n'avait pas su dés hériter.

(1) Le Breton, *Les Théories du Logos*, Etudes, t. j. m. 1906.

(2) De Champagny, *Les Antonins*, III, p. 15.

6° *Commode* (180-193).

Avec *Commode*, l'hérédité césarienne recommence pour le plus grand malheur de l'Empire.

« On a un *Néron* et pire que *Néron*. On a un débauché qui dépasse tout ce qui s'est vu jusqu'ici, un double sérail de trois cents victimes chacun. Le gouvernement des favorites et des favoris... On a la fureur des spectacles. Un empereur qui, molle, lâche, énervé, ne se prononce pas moins le prince des gladiateurs et le héros de l'amphithéâtre ; qui combattu onze cents fois et a vaincu mille fois. On a, en un mot, l'extravagance césarienne portée, après *Caligula* et *Néron*, à la troisième et quatrième puissance. Sept bains et sept repas par jour. Un préfet du prétoire en fonction, en grand costume, que l'on prend et que l'on jette dans une piscine, que l'on fait ensuite danser nu, des castagnettes à la main, devant une assemblée de courtisanes. Un empereur qui se fait appeler *Hercule*, porte la peau de lion et la manie, assomme des hommes travestis en lions, assomme des goutteux et des estropiés travestis en Titans et qui lui jettent des éponges en guise de pierres, crève les yeux pour se faire une compagnie de borgnes et ampute les pieds pour se faire une compagnie d'estropiés... On a, ce qui est la suite de tout cela, les proscriptions plus atroces que jamais... on a... treize ans d'abomination, de cruauté et de démenée... (1) »

Sa concubine, *Marcia*, mise sur une liste de proscription, le fit empoisonner et assommer.

Et ainsi se termine la dynastie des *Antonins*.

« Je n'ai certes pas nié les vertus des Césars d'

(1) De *Champagny*, *Les Antonins*, III, p. 313.

second siècle, dit de Champagny, ni la paix qu'ils ont donnée au monde, ni le progrès même moral... que l'empire a pu faire dans ce temps qu'on a appelé son âge d'or. Et cependant la dynastie Antonine n'a guère été qu'un heureux accident... Elle a laissé l'antiquité avec tous ses vices dominants à peine atténués... Il fallait d'autres mains pour panser de telles blessures (1). »

Les empereurs du m^e siècle se remplacent, la plupart du temps, selon les faveurs de l'armée, mais ne succèdent pas et ne constituent guère de famille. Nous les retrouverons en traitant des Persécutions.

§ 3. Vie sociale et religieuse.

A. Vie sociale.

Nous allons jeter un rapide coup d'œil sur la société, la famille, l'esclavage à Rome pour mieux comprendre l'accueil qu'a pu recevoir le christianisme.

a) La Société.

La société dans l'Empire romain se divisait en trois classes : 1^o les citoyens, 2^o les prolétaires, 3^o les esclaves.

1^o *Les citoyens*, c'est-à-dire ceux qui, riches ou pauvres, avaient, d'après les lois, une part quelconque dans les affaires publiques et certains privilèges.

(1) De Champagny, *op. cit.*, p. 308.

1° Les riches étaient les représentants de l'ancienne aristocratie : nobles et chevaliers, mais combien dégénérés. La conquête du monde avait été faite à leur profit.

Enumérer leurs maisons, leurs villas, leurs domaines, leurs viviers ; dire le raffinement de leur table et le confort de leurs thermes est impossible. D'après Sénèque, certains de leurs repas coûtaient 3.000.000 de sesterces (1).

De Champagny fait remarquer que le raffinement de nos modernes favorisés de la fortune n'est rien en comparaison de celui qui était au service des riches citoyens romains.

Aussi leurs jouissances, leurs élégances, leurs caprices étaient extrêmes, tandis que leur vigueur physique et leur valeur morale étaient à peu près nulles. La multitude d'esclaves qui gravitait autour du maître épiait son moindre désir pour le satisfaire, en avait fait un être mou, efféminé, fantasque...

2° *Les pauvres.* — C'étaient : l'ancienne plèbe qui jadis avait tant lutté contre l'aristocratie ; les anciens paysans du Latium et de l'Italie ; puis des affranchis, devenus citoyens.

Peu à peu la petite propriété était disparue, englobée dans les immenses possessions des riches, et la plèbe cessait presque complètement d'être propriétaire.

Le commerce, le travail manuel lui étaient pratiquement interdits, étant réservés aux affranchis et aux esclaves (2).

Aussi l'ancienne plèbe avait-elle quitté les camps

(1) La sesterce = 6 fr. 40 à 6 fr. 20.

(2) Cf. Lallemand, *Histoire de la charité*, I, p. 125 et ss.

gnes et s'était-elle retirée dans les villes, à Rome surtout, où elle menait une vie misérable. Cependant ces misérables formaient une classe de privilégiés, puisqu'ils étaient eux aussi citoyens et régis par le droit romain.

Il fallait vivre. Comme ils auraient été capables de se soulever, les riches et le gouvernement les amusaient et les nourrissaient : *panem et circenses*.

A Rome, 300.000 hommes vivaient de distributions.

L'un des plus grands bienfaits sociaux du christianisme fut de réhabiliter le travail manuel aux yeux des hommes libres, travail réservé aux esclaves et qu'en souvenir de cette époque le catéchisme appelle encore : œuvres serviles.

2° *Les prolétaires* : c'étaient les étrangers non citoyens et les affranchis. Le travail qui n'était pas fait par les esclaves leur était réservé, ainsi que le petit commerce.

Beaucoup étaient pauvres et même mendiants, et augmentaient le nombre de ceux qu'il fallait nourrir.

3° *Les esclaves*. — Nous en parlerons tout à l'heure.

b) La Famille.

1° *Le culte du foyer*.

Fustel de Coulanges a établi dans « *la Cité Antique* » que la religion et en particulier la religion du foyer a constitué la famille grecque et la famille romaine.

« Ce qui unit les membres de la famille antique,

dit-il, c'est quelque chose de plus puissant que la naissance, que le sentiment, que la force physique. C'est la religion du foyer et des ancêtres. Elle fait que la famille forme un corps dans cette vie et dans l'autre. La famille antique est une association religieuse plus encore qu'une association de nature. Aussi verrons-nous... que la femme n'y sera vraiment comptée qu'autant que la cérémonie sacrée du mariage l'aura initiée au culte ; que le fils n'y comptera plus, s'il a renoncé au culte où s'il a été émancipé ; que l'adopté, au contraire, y sera un véritable fils parce que, s'il n'a pas le lien du sang, il aura quelque chose de mieux, la communauté du culte : que le légataire qui refusera d'adopter le culte de cette famille n'aura pas la succession : qu'enfin la parenté et le droit à l'héritage seront réglés, non d'après la naissance, mais d'après les droits de participation au culte tels que la religion les a établis. Ce n'est sans doute pas la religion qui a créé la famille, mais c'est elle assurément qui lui a donné ses règles, et de là est venu que la famille antique a reçu une constitution si différente de celle qu'elle aurait eue, si les sentiments naturels avaient été seuls à la fonder (1).»

2° *Le paterfamilias.*

Mais ce culte ne pouvait être rendu que par l'homme ; la religion domestique ne se transmettait que par l'homme, principe actif et seul véritable agent de la vie, d'après les Anciens ; de là découle l'autorité du *paterfamilias*, prêtre de la religion du foyer.

Le père de famille avait tout pouvoir sur ses biens,

(1) Fustel de Coulanges, *La Cité Antique*, p. 140-141.

ses esclaves, ses enfants, sa femme ; et ce pouvoir allait jusqu'au droit de vie et de mort.

Le mari, ayant acquis sur sa femme les droits du *paterfamilias*, « avait sur (elle), dit M. Chénon, droit de vie et de mort (1). »

« La *patria potestas*, continue M. Chénon, donne au père le droit de vie et de mort sur ses enfants, le droit de les vendre et de les exposer (2). »

Et cette *patria potestas* dure toujours.

« Il n'y a pas de majorité pour les fils de famille, dit encore M. Chénon ; leur mariage même ne les émancipe pas. Il y a plus : leurs propres enfants ne sont pas placés sous leur puissance ; mais sous celle de l'aïeul tant que celui-ci est vivant. Ce dernier peut introduire, par l'adoption, des étrangers dans la famille. Il peut en faire sortir au contraire ses propres enfants par l'émancipation. Il compose en somme la famille à son gré (3) ; » et cela parce qu'il est le chef politique et religieux de la famille.

« Cette puissance paternelle, affirme M. Chénon est une institution artificielle du droit romain (4) », contraire sur bien des points au droit naturel et divin et cela parce qu'elle s'appuie sur une religion fausse.

3° L'enfant.

« A Rome, comme à Athènes, dit M. Lallemand, le nouveau-né est exposé aux pieds du chef de famille. Si le *paterfamilias* relève cet enfant, on lui

(1) Chénon, *Le rôle social de l'Eglise*, p. 51.

(2) Chénon, *op. cit.*, p. 55.

(3) Chénon, *op. cit.*, p. 55.

(4) Chénon, *op. cit.*, p. 55.

laisse la vie, sans cela il est tué ou exposé (1). »

La loi des XII tables sacrifie les nouveaux-nés présentant quelque difformité insigne. « *Insignis ad deformitatem puer* (2). »

Ces petits êtres sont ou brûlés, ou placés dans un coffret et jetés en pleine mer, ou simplement noyés.

« *Portentos fetus extinguimus*, dit Sénèque, *liberi quoque si debiles, monstruosique editi sunt, mergimus* (3). »

Cette répudiation de l'enfant se fait sans que le paterfamilias ait à donner ses raisons.

« Il suffit que l'enfant soit d'une faible constitution, dit M. Lallemand, que les frais de son éducation paraissent trop lourds... que (le chef) suspecte l'origine du nouveau-né (4). »

« Tacite s'étonne, dit Boissier, que cet abominable usage n'existe pas chez les Juifs et les Germains (*Hist.* v. 5., *Germ.* 19). Auguste n'hésita pas à faire tuer l'enfant de sa fille qu'il soupçonnait d'être le fruit de l'adultère (*Suet. Aug.* 65). Cet usage ne fut définitivement aboli que sous les empereurs chrétiens (5). »

En Grèce, les filles sont sacrifiées de préférence.

Le père de famille, absent au moment de la naissance de l'enfant, a pu prendre ses dispositions avant de partir.

Ces abandons augmentent avec le progrès de l'immoralité. Les Antonins prennent des mesures restrictives. Les avortements alors se multipliaient. Les sa-

(1) Lallemand, *Histoire de la Charité*, I, p. 104.

(2) Cic. *de Leg.*, III, 8.

(3) Sénèque, *de Ira*, I, XVI.

(4) Lallemand, *Histoire de la Charité*, I, p. 104.

(5) Boissier, *La Religion romaine*, t. II, p. 181, note 6.

ges-femmes et les nourrices sont complices de ces criminelles manœuvres.

A Rome, deux endroits surtout reçoivent les enfants exposés : la place située au devant du temple de la Pitié, et les bords du lac Vélabre.

« Quelquefois des mères forcées, malgré elles, de se séparer de ces pauvres petits êtres, dit M. Lallemand (1), placent à côté d'eux des signes de reconnaissance : un anneau, des jouets : *crepundia*, *monumenta*, renfermés souvent dans un coffret. »

L'enfant exposé ne devient pas absolument l'esclave de celui qui le recueille ; mais il demeure *in servitute* tant qu'on n'est pas venu le réclamer. Inutile de dire que beaucoup de ces petits êtres mourraient, n'ayant pas été recueillis. L'enfant, même admis par le père, peut par lui être vendu, même à l'étranger.

« C'est que le père, dit Fustel de Coulanges, pouvait disposer de toute la propriété qui était dans la famille et que le fils lui-même pouvait être envisagé comme une propriété. Le père pouvait donc à son choix garder pour lui cet instrument de travail ou le céder à un autre. Le céder, c'était ce qu'on appelait vendre le fils... Il paraît certain que le fils ainsi vendu ne devenait pas tout à fait l'esclave de l'acheteur. Le père pouvait stipuler dans le contrat que le fils lui serait revendu (2). »

Trois fois cette opération pouvait être faite.

4° *La femme.*

1° *En Grèce :*

En principe les Grecs étaient monogames ; mais

(1) Lallemand, *op. cit.*, p. 107.

(2) Fustel de Coulanges, *La Cité antique*, p. 100.

il leur était permis d'avoir une concubine dont les enfants pouvaient être légitimés à la volonté du père.

A part cela, l'adultère était puni chez les deux époux ; la femme outragée pouvait demander le divorce.

Il semble avoir été peu fréquent.

« Cela tenait sans doute, dit M. Chénon, à la façon dont (les Grecs) comprenaient le mariage : ils n'y voyaient qu'un moyen de perpétuer la race. Le mariage pour eux n'avait pas d'autre fin... et notamment, il n'entraînait pas pour les époux cette vie commune... conséquence naturelle de l'union conjugale. Le citoyen grec, en effet, passait sa vie sur la place publique et ne rentrait chez lui que le soir ; il était toujours *dehors*. Sa femme au contraire, était toujours *dedans* ; à l'intérieur du « gynécée » ; elle n'en pouvait sortir que dans certains cas prévus par la loi, et ne pouvait y recevoir que ses proches. Elle n'était même pas admise à la table de son mari, si celui-ci avait invité quelque ami. Il y avait donc une suppression presque complète de tout commerce social entre les deux sexes. La femme grecque était d'ailleurs regardée comme incapable de tous les actes de la vie civile ; elle était de ce chef soumise à une tutelle perpétuelle (1) », à son père, à son mari, et à l'héritier du père ou du mari. Elle n'était pas consultée pour son mariage ; parfois, la loi lui imposait son mari.

Une dot était fournie par le père ou le tuteur. Le mari en jouissait ; mais il devait la restituer en cas de décès de la femme ou en cas de divorce.

(1) Chénon, *op. cit.*, p.

A côté de la femme honnête, il y avait la courtisane, affranchie de toute tutelle domestique.

« Elle pouvait se livrer, dit M. Chénon, à de fortes études, interdites aux femmes mariées ; elle se mêlait activement à la vie publique. Elle a tenu à cause de cela une place énorme dans la vie grecque, et joué à Athènes un grand rôle, précisément le rôle que la femme mariée, confinée dans le gynécée, ne pouvait pas jouer ; c'était là une première conséquence fâcheuse de la conception grecque du mariage. Il faut en ajouter une seconde, plus déplorable encore : le vice ignoble qui a été la honte de la Grèce et que ses philosophes ont eu l'impudeur de louer (Aristote, *Politique* II, 7, n° 4 — Plutarque, *Solon* I ; *de educatione puerorum* 15 ; *Eroticus* 4). Certains passages de saint Paul montrent qu'il existait encore de son temps. (Saint Paul, *Ep. aux Romains* I, 27 ; *Ep. aux Corinth.* VI, 10). Les Romains l'ont aussi pratiqué à l'époque de leur décadence morale ; mais au moins ils n'ont pas été jusqu'à en tirer vanité (1). »

2^e A Rome :

La femme à Rome, n'était pas, comme à Athènes, reléguée dans le gynécée ; non seulement elle était à table aux côtés de son mari, mais encore elle pouvait vivre de la vie publique, aller aux théâtres, aux fêtes.

Elle avait la conduite intérieure de la maison ; où elle était très respectée. Des lois très sévères veillent sur son honneur. En théorie, le divorce existe ; mais pendant des siècles, il n'y eut pas de répudiation à Rome.

(1) Chénon, *op. cit.*, p. 52-53.

La monogamie est obligatoire et le mariage est à l'origine un acte essentiellement religieux, du moins le vrai mariage romain, les « *justae nuptiae* » ; mais il a pour la femme des conséquences très différentes, selon qu'il implique ou non chez le mari un pouvoir spécial appelé « *manus* ».

« Quand la femme était *in manu mariti*, elle quittait la famille de son père pour entrer dans celle de son mari ; elle était vis-à-vis de lui *loco filiae*, vis-à-vis de ses enfants *loco sororis*. Le mari acquérait sur elle tous les droits d'un *paterfamilias* ; la *manus* ressemblait en somme à la *patria potestas*. Par suite : 1° le mari avait sur sa femme droit de vie et de mort ; 2° il pouvait la répudier et il semble bien que lui seul avait ce droit, la femme ne pouvant pas se soustraire à la *manus* qui pesait sur elle ; 3° tous les biens de la femme appartenaient au mari ; elle ne pouvait rien avoir en propre ; tout ce qu'elle acquérait, elle l'acquérait pour son mari, comme auparavant pour son *paterfamilias* (1). »

Malgré la dignité de la matrone romaine et le respect dont elle était entourée, elle restait un être inférieur.

Cette infériorité éclate davantage encore si l'épouse n'est pas *in manu mariti*. Dans ce cas « la femme restait dans la famille de son *paterfamilias*, qui conservait sur elle la *patria potestas* ; elle n'entrait pas dans la famille de son mari, qui n'avait sur elle qu'un certain droit de correction assez mal défini ; elle n'était pas en droit la parente de ses enfants. Par suite : 1° c'est le *paterfamilias* qui conservait sur sa fille le droit de vie et de mort ; il pouvait

(1) Chénon, *op. cit.*, p. 53-54.

rompre son mariage en la reprenant chez lui, malgré elle et malgré son mari ; 2° le mari pouvait toujours répudier sa femme ; mais de son côté, la femme, n'étant plus liée par la *manus*, pourra demander le divorce le jour où elle deviendra *sui juris*, c'est-à-dire le jour où elle sera libérée de la *patria potestas* ; Il y avait bien, il est vrai, la tutelle perpétuelle qui succédait pour les femmes à cette *patria potestas* ; mais au temps d'Auguste, elle n'était plus sérieuse et n'empêchait rien ; 3° quant au régime des biens, il consistait simplement dans le régime dotal... Au mari on remet simplement une dot, dont il pourra jouir pendant le mariage, à charge de subvenir aux besoins du ménage (*ad onera matrimonii sustinenda*). Au début, il en devenait propriétaire définitif et n'avait jamais à la restituer ; mais au commencement de l'Empire, il y eut sur ce point capital une transformation : la dot doit désormais être restituée à la dissolution du mariage, arrivée soit par la mort de l'un des époux, soit par le divorce. C'est la fréquence des divorces qui provoqua ce changement ; on ne voulait pas que la femme divorcée se trouvât sans dot et dans la presque impossibilité de se remarier (1). »

La mère qui n'est pas *in manu* reste légalement étrangère à ses enfants, « elle n'est pas leur *agnate*. »

Au contact des Grecs, les Romains se corrompent. « Le mariage *sine manu* devient normal ; la tutelle des femmes est en décadence ; tous les liens domestiques se relâchent à la fois, et Auguste essaie vainement de remplacer ici les mœurs par les lois. Or avec le mariage sans *manus*, quand les femmes sont

(1) Chénou, *op. cit.*, p. 54-55.

sui juris... il n'y a plus pour elles aucun frein. Les débordementss des deux sexes étaient faciles, et ils ont été fréquents. On eut d'abord le divorce par consentement mutuel ; et ce divorce n'était soumis à aucune formalité, aucune limitation quant au nombre ; on pouvait divorcer et se remarier indéfiniment. On eut ensuite la répudiation unilatérale, ouverte aussi bien à la femme qu'au mari : elle était de même très simple. Il n'y avait pas besoin de donner de motifs... Il n'y avait pas de formes ; il suffisait de dire : *Tuas res tibi habelo ; tuas res tibi agito* : on admettait même la répudiation tacite (1), »

Aussi les divorces vont se multiplier. Sénèque ne dit-il pas que les matrones romaines comptaient les années, non plus par les consuls, mais par leurs maris? (2).

Saint Jérôme mentionne une femme qui aurait été la vingt et unième épouse de son vingt-troisième et dernier mari (3).

On allait à grand pas à l'union libre. Au lieu d'une polygamie simultanée, la fréquence des divorces avait introduit une polygamie successive.

Au reste la polygamie simultanée ne faisait pas défaut à Rome.

Si les lois protégeaient l'honneur de la femme et de la fille du *paterfamilias*, elles ne garantissaient contre le séducteur ni l'étrangère, ni l'affranchie, ni l'esclave « toutes les *ancillae* étaient à la disposition du maître. »

L'affranchie et l'étrangère étaient singulièrement

(1) Chénob, *op. cit.*, p. 57.

(2) Sénèque, *De beneficiis*, III, 16.

(3) Saint Jérôme, *Epist.* 123.

libres et singulièrement méprisées : elles n'avaient en effet, d'après la loi, ni une famille, ni un nom, ni une religion domestique à compromettre. La loi les émancipait par dédain ; parmi elles se recrutait la multitude des prostituées. Elles pouvaient se livrer à tous les caprices du libertinage. Ce mot ne vient-il pas de « *Libertina* » affranchie, libre ? Avec elles, il n'y avait jamais adultère : « *in quas stuprum non committitur* (1) ». La morale la plus sévère ne formulait aucun reproche à qui les séduisait. « Chez Ovide, chez Horace, dit Paul Allard, la lâcheté dans l'amour est érigée en théorie ; ils se font les jurisconsultes du libertinage ; ils enseignent à leurs disciples les moyens de concilier la passion et la loi Julia ; et l'on suit avec dégoût ces deux poètes, ces deux esprits délicats, ces deux chantres de la religion nationale et d'Auguste, restaurateur des mœurs, conduisant, la loi à la main, vers les affranchies sans défense les jeunes romains qui veulent aimer avec sécurité et trouver, sans descendre tout-à-fait jusqu'aux prostituées, des plaisirs élégants, prudents et faciles.

« En agissant ainsi, ils étaient sûrs d'avoir pour eux les hommes d'ordre, les pères de famille, les conservateurs de cette Rome païenne non moins hypocrite que débauchée.... Telle était l'honnêteté romaine, toute relative, toute politique : pour sauvegarder l'intégrité des ingénues et des femmes mariées, elle jetait en proie à la débauche des hommes la classe entière des affranchies (2) » et celle des étrangères.

(1) Ulpien. *Digest.* XXV, VII, 1.

(2) Paul Allard, *Les Esclaves chrétiens*, p. 182.

C'était là un grave défaut dans la législation romaine ; car ce dédain de la femme qui n'était pas la matrone ou la fille du *paterfamilias* devait peu à peu corrompre la famille romaine elle-même : l'exemple est contagieux ; et les lois, l'immoralité régnant chez l'homme, furent impuissantes à maintenir leurs protégées dans le devoir.

« De son côté, la matrone courait les cirques, prenait part aux combats des athlètes. Selon le mot de Juvénal, elle vivait maintenant comme la voisine de son mari (*tanquam vicina mariti*) ; et quand celui-ci lui reprochait son inconduite, elle revendiquait sur ce point l'égalité avec lui : « *Homo sum !* Je suis homme aussi (Juvénal vi, v, 281, 284, 509) (1). »

Ce dédain et ce libertinage maintinrent dans le célibat une multitude de Romains au grand détriment des mœurs et de la société et cela malgré les lois portées par Auguste et ses successeurs.

Aussi peut-on conclure avec M. Chénon « qu'à Rome, dès le premier siècle la démoralisation était complète et la famille désorganisée (2). »

c) L'Esclavage.

1° L'origine.

D'après Fustel de Coulanges, le besoin réciproque que le pauvre a du riche et que le riche a du pauvre, fit des serviteurs, et de ces serviteurs la religion fit des esclaves.

« La religion domestique ne permet pas d'admettre dans la famille un étranger. Il faut donc que

(1) Chénon, *op. cit.*, p. 59.

(2) Chénon, *op. cit.*, p. 59.

par quelque moyen le serviteur devienne un membre et une partie intégrante de cette famille. C'est à quoi l'on arrive par une sorte d'initiation du nouveau venu au culte domestique... On le faisait approcher du foyer ; on le mettait en présence de la divinité domestique ; on lui versait sur la tête de l'eau lustrale, et il partageait avec la famille quelques gâteaux et quelques fruits. Cette cérémonie... signifiait sans doute que le nouvel arrivant, étranger la veille, serait désormais un membre de la famille et en aurait la religion. Aussi l'esclave assistait-il aux prières et partageait-il les fêtes. Le foyer le protégeait ; la religion des dieux Lares lui appartenait aussi bien qu'à son maître. C'est pour cela que l'esclave devait être enseveli dans le lieu de sépulture de la famille.

Mais par cela même que le serviteur acquérait le culte et le droit de prier, il perdait sa liberté. La religion était une chaîne qui le retenait. Il était attaché à la famille pour toute sa vie (1). »

Nous aurions là l'explication naturelle et « théologique », au sens païen du mot, de l'institution de l'esclavage à Athènes et à Rome ; explication non sans grandeur malgré la fausseté de la religion du foyer. Si cette religion domestique s'était maintenue dans sa rigueur primitive, le sort des esclaves n'aurait pas été trop malheureux. Il n'en fut pas ainsi : la richesse, la corruption, l'oisiveté, le luxe multiplièrent le nombre des esclaves et en aggravèrent le sort... Dès lors il fallut trouver une autre explication.

La société est l'apanage de quelques privilégiés. Ceux-ci seuls doivent compter. Mais pour devenir

(1) Fustel de Coulanges, *op. cit.*, p. 127, 128.

des citoyens libres, intelligents et beaux, doivent-ils être exempts des préoccupations sordides, du travail manuel qui déforme le corps et avilit l'âme.

« L'oisiveté est sœur de la liberté, » a dit Socrate; et le travail des esclaves procurera cette oisiveté, nécessaire à l'homme libre : telle est bien la pensée de Socrate et de Platon.

Aristote va plus loin; non seulement l'esclavage est une nécessité sociale, mais encore une obligation de nature. Il faut qu'il y ait des êtres inférieurs, travaillant pour la partie noble de l'humanité. La nature y a pourvu en fournissant des hommes aussi inférieurs aux autres que le corps l'est à l'âme, instrument mis par une sorte de sélection naturelle au service de la classe supérieure. Une inégalité originelle est la source de l'esclavage (1). L'esclave n'aura ni droits, ni volonté, ni famille, ni vertu. Il sera entre les mains du maître ce que l'outil est entre celles de l'ouvrier (2).

« Aristote, dit Paul Allard, résume tout cela par une des plus dures paroles qui aient été prononcées : « l'esclave est incapable de bonheur comme de libre arbitre. » (Politique III. V. 11.)

En un mot la force est la véritable origine de l'esclavage : « *mancipium* », esclave, vient de *manu captus* ; c'est la main du vainqueur ou du pirate qui l'a fait.

2° Nombre et hiérarchie.

Dans les commencements de Rome les esclaves étaient peu nombreux ; mais les grandes conquêtes,

(1) Aristote, *Polit.*, I, II, 14-15.

(2) Aristote, *Morale à Nicomaque*, VIII, XI, 6.

procurant richesses et luxe, en augmentèrent prodigieusement le nombre. Sous l'Empire n'avoir que trois esclaves était considéré comme une marque de pauvreté ; n'en avoir qu'un seul était l'indice d'une extrême misère. Tout romain qui avait sept mille francs de patrimoine possédait une dizaine d'esclaves. Les riches en comptaient des milliers.

« Cette multitude... appartient à des nations différentes, parle des langues diverses. De plus chaque peuple a sa spécialité. La Grèce fournit surtout les grammairiens et les savants ; les Asiatiques sont musiciens ou cuisiniers ; de l'Égypte viennent ces beaux enfants dont le babil déride le maître ; les Africains courent devant sa litière et écartent les passants. Quant aux Germains, avec leur grand corps et leur tête juchée on ne sait où (*caput nescio ubi impositum*. (Quintilien VIII, 5, 24), ils ne sont bons qu'à se faire tuer dans l'arène pour le plus grand plaisir du peuple romain (1). »

On les classe par nations ou par couleurs : « *Per nationes et colores* » ; puis par groupe de dix (décurie), avec un décurion qui les commande. Au-dessus des décurions domine, à la ville l'intendant « *dispensator* », à la campagne le fermier « *villicus* ».

On peut distinguer les *esclaves privés* et les *esclaves publics*.

Les premiers appartenaient à trois catégories :

1° *Les esclaves de luxe* : il est impossible de calculer le nombre des personnes immobilisées autour d'un riche romain, un de ces esclaves n'avait qu'une fonction ; imposer silence aux autres... Parmi eux, le pédagogue était le plus considéré.

(1) Boissier, *La Religion Romaine*, t. II, p. 309.

2° *Les esclaves artisans.* Par eux, dans une riche maison romaine, tous les arts et tous les métiers étaient représentés : car la maison devait se suffire à elle-même. Bien plus par eux, les riches romains faisaient faire le commerce et toute autre spéculation « *omnes vias pecuniae* ».

« Le maître et l'esclave, voilà les deux extrémités entre lesquelles avait fini par se trouver resserrée, comme dans un étau, toute activité individuelle et commerciale (1) »

3° *Les esclaves agricoles.* Ceux-ci constituaient la « *familia rustica* », étaient les plus malheureux, aussi la punition la plus sévère, imposée aux esclaves des deux autres catégories, était de les envoyer à la campagne. Un domaine rural formait un véritable village d'esclaves avec son gouvernement, sa police, son état civil. La grande propriété, ainsi travaillée, faisait disparaître petits propriétaires, fermiers et ouvriers agricoles.

A côté des esclaves privés existaient les *esclaves publics* « *servi publici* », appartenant à l'Etat. Leur sort était généralement meilleur.

Comme il est facile de l'imaginer, il y avait une certaine *hiérarchie* dans la servitude.

« Certains esclaves exerçaient des fonctions plus relevées et jouissaient de plus de confiance et d'estime que les autres. C'étaient d'abord les fermiers et les intendants... Au-dessous d'eux, il y avait place pour des distinctions infinies. Par exemple, les secrétaires et les trésoriers devaient être choisis avec plus de soin et traités avec plus d'égards. On ne confie pas à tout le monde sa bourse et ses papiers.

(1) Paul Allard. *Les esclaves chrétiens*, p. 27.

Cicéron (*Parad.* 5, 2) dit que les huissiers et les jardiniers se regardaient au-dessus comme supérieurs à leurs camarades. Venait ensuite la foule des esclaves ordinaires, divisés en décuries qui, elles mêmes, à ce qu'il semble, étaient rangées dans un certain ordre, d'après l'importance de ceux qui les composaient. La dernière de toutes... contenait ces esclaves de rebut que le crieur public vend les premiers au marché, avant que les amateurs soient arrivés (1). »

Il y avait encore des esclaves plus misérables : parfois intendants et trésoriers voulaient se donner quelque repos, et, sur leur petit pécule, achetaient un esclave, soit pour leur service particulier, soit pour se faire remplacer dans les travaux pénibles de la maison ; voilà les *esclaves des esclaves*, les « *vicarii* », qui constituaient le dernier échelon de la servitude et le plus maltraité. Le maître le plus cruel était le maître esclave !

3° *Nourriture et habitation.*

On nourrissait ce monde d'esclaves de farine délayée avec un peu d'huile et un peu de sel ; rarement de légumes, jamais de viande, parfois un peu de vin. Paul Allard évalue la dépense annuelle d'un esclave à 150 francs au maximum et Gaston Boissier à 96 francs seulement (2).

Leur demeure était généralement un cachot souterrain (« *ergastulum* »). Columelle, agronome romain du premier siècle, décrit un « *ergastulum* » modèle : « Les chambres des esclaves libres auront l'exposition du midi équinoxial. Quant aux esclaves

(1) Boissier, *op. cit.*, p. 335-336.

(2) Cf. Paul Allard, *Les Esclaves chrétiens*, p. 16 et note 3

enchaînés, on leur fera sous terre une prison aussi saine que possible et éclairée par des fenêtres nombreuses, étroites et assez exhaussées pour qu'ils n'y puissent atteindre avec les mains (1). »

Pendant la nuit et les heures de repos, les esclaves sont entassés dans ces souterrains, infectes bouges pour la plupart ; à la moindre faute, ils y demeurent enchaînés plus ou moins longtemps.

4^e Les sources de l'esclavage.

Pendant la conquête, la guerre et les victoires avaient fourni une multitude d'esclaves. « Rappelons-nous, pour citer quelques exemples seulement entre beaucoup d'autres, Marius livrant aux enchères 140.000 Cimbres ; dans une seule ville de Cilicie, Cicéron retirant, en trois jours, de la vente des prisonniers, 2 millions 500.000 francs. Pompée et César se vantant l'un et l'autre d'avoir vendu ou tué 3 millions d'hommes (2). »

La piraterie continue d'en donner. L'approvisionnement normal se fait par achat. Les esclaves à vendre sont placés, nus, sur des estrades « *Catasta* », afin d'être mieux vus des acheteurs, les pieds marqués de blanc s'ils viennent de l'étranger, un écriteau au cou, énumérant qualités et défauts, un bonnet couvre la tête des sujets non garantis. Voici que le marchandage commence : l'esclave convoité doit sauter, tourner, marcher, courir, rire, parler ; il est inspecté des pieds à la tête.

« Le prix d'achat d'un esclave ordinaire était d'environ 500 francs (3). » Une ouvrière coûtait 150

(1) Columelle, *De re rust.*, I, v.

(2) P. Allard, D. A., art. *Esclavage*, fascicule v, c. 150.

(3) Boissier, *op. cit.*, p. 311.

francs ; mais évidemment ces prix variaient selon qu'il s'agissait d'un « *litterator* », qui pouvait valoir jusqu'à 50.000 francs, ou d'une courtisane ; au temps de Plaute celle-ci était vendue 5.800 francs.

Les enfants mis au monde par la femme esclave constituent une véritable ressource. On les appelait « *Vernae* ». Souvent ils étaient mieux traités et plus estimés que les autres. Les personnes *ingénues* pouvaient perdre la liberté en des cas fixés de droit : les magistrats étaient autorisés à vendre les déserteurs, les parents, leurs enfants, le créancier, son débiteur insolvable, le volé, son voleur ; et cela, non à Rome, mais au delà du Tibre. Les condamnés aux travaux forcés étaient esclaves de la peine « *servi poenae* ».

Enfin les enfants exposés constituent une dernière source d'esclavage.

5° Législation relative aux esclaves.

Légalement, l'esclave n'était pas une personne, mais une chose, un meuble, « *res mobilis* » ; au point de vue commercial, c'était une marchandise, « *merx* » ; le plus souvent il est assimilé à un animal « *servus vel animal aliud* (1) ». Celui qui tue un esclave ou un animal domestique encourt les mêmes responsabilités à l'égard du propriétaire. Sur mer, on se débarrasse des esclaves, en cas de danger, tout comme des autres marchandises, pour alléger le navire.

Au point de vue familial, l'esclave était encore un animal. En droit pour lui la famille n'existait pas.

(1) Ulpien, *au Dig.*, VI, I, 15, § 3

Il n'était époux ou père qu'autant que l'autorisaient l'humanité ou l'intérêt du maître.

Bien que, selon Ulpien (1), on n'achète pas des femmes esclaves pour qu'elles aient des enfants ainsi qu'un champ donne des fruits, cependant des maîtres se trouvaient, qui spéculaient sur de telles naissances. Il y avait avantage, dit Marcien, à posséder un ventre et des enfants: « *Ventrem cum liberis* (2) ».

Certains promettaient l'exemption de travail à une femme, mère de trois enfants ; la liberté, si elle en avait davantage. Ceux-là tenaient à acquérir des femmes fécondes et les jurisconsultes décidaient que si une esclave, vendue comme telle, se trouvait stérile, il pouvait y avoir résolution de la vente.

D'autres maîtres prohibaient les enfants. Les *pistores*, les *coci*, les *cellarii* avaient rarement la permission de se marier. Le vieux Caton « ayant observé, dit Plutarque, que ce qui rend le plus ordinairement les esclaves paresseux et disposés à mal faire, c'est l'amour, établit que ses esclaves ne pourraient avoir commerce avec leurs compagnes qu'en certain temps, pour une certaine pièce d'argent qu'il fixa, avec défense d'approcher jamais d'une femme étrangère à la maison (3). »

Cette dernière défense était assez commune. Il y avait des maîtres qui exposaient les enfants de leurs esclaves, d'autres qui usaient de moyens criminels pour les empêcher de naître (4).

En un mot, sans la permission du maître, la femme esclave ne pouvait être mère.

(1) Ulpien, *au Dig.*, V, III, 27.

(2) Marcien, *au Dig.*, XXX, I, 21.

(3) Plutarque, *Cato Major*, 21.

(4) Ulpien, *au Dig.*, XL, VII, 3.

Si la facilité était accordée à deux esclaves de vivre enseable, de partager la même tente (*contubernium*), « leur union demeurerait fragile et sans dignité. Aucune loi n'y présidait. Pour écarter toute idée d'un mariage possible... le droit romain déclarait formellement que d'esclave à esclave il ne pouvait y avoir d'adultère, chacun était libre de violer le *contubernium* de son compagnon d'esclavage (1). L'union des esclaves n'était protégée ou réglementée qu'autant que le maître le voulait (2). »

Le droit romain ne reconnaissant pas de parenté entre esclaves; aucune union, fût-elle la plus monstrueuse comme celle du père et de sa fille, n'est interdite.

La promiscuité aidant, les femmes pouvaient être communes. « Parmi nous, dit l'esclave du *Querolus* (II, IV), il n'y a pas de jalousie : tout est à tous. »

Naturellement rien ne garantissait les unions serviles. Le maître pouvait séparer l'homme et la femme, leur enlever leurs enfants, vendre l'un ou l'autre, les obliger à contracter d'autres liens. Les scènes les plus déchirantes ont dû être de cruelles réalités.

En droit strict, les enfants des esclaves étaient un produit semblable aux petits des animaux domestiques : « *partus ancillarum et foetus pecorum* ». Une fois nés, ils se confondaient dans la foule des esclaves sans que la communauté de nom les rattachât à leur père. D'ailleurs l'esclave n'avait droit qu'à l'« agnomen » (surnom). Le *praenomen* le *nomen*, le *cognomen* étaient réservés à l'homme

(1) Papinien. *au Dig.*, XLVIII, v, 6.

(2) Paul Allard, *Les Esclaves chrétiens*, p. 154-155

libre. Dans les grandes maisons existait un « *nomenclator* », chargé de retenir les divers noms, empruntés soit à la mythologie : Phoebus, Calliope ; soit à l'histoire : Achilles, Dido ; soit à l'astronomie : Lucifer, Hespérius ; soit au lieu d'origine : Syrus, Macedo ; soit à quelque animal : Ursus, Lupus ; soit à des couleurs : Rufus, Albus. Ainsi font pour leurs bœufs et leurs chiens les habitants de nos campagnes.

Parfois une nourrice commune, un père nourricier, et plus tard un pédagogue étaient chargés de donner une maigre pitance à ces petits êtres et de les dresser.

Le maître a droit de vie et de mort sur son esclave, et de ce droit il use parfois à tort et à travers : Vedius Pollion jetait ceux qui par mégarde avaient brisé quelque objet dans ses viviers pour engraisser les murènes. Auguste faisait crucifier un esclave pour avoir tué une caille apprivoisée. Domitien en faisait brûler un autre coupable de lui avoir servi un bain trop chaud. Que de riches romains entretenaient des gladiateurs domestiques et les faisaient s'égorger dans leur salle à manger ou dans leur jardin pour se distraire !...

Les Antonins prirent, il est vrai, des mesures pour protéger la vie des esclaves, mais combien inefficaces !

Cependant l'intérêt s'unissait à l'humanité pour défendre de tels excès aux Romains. Loin de tuer son esclave, le maître le ménage d'ordinaire comme un capital qu'on ne doit pas exposer. « Varron, dit Boissier, a grand soin de recommander à son fermier, lorsqu'il a quelque travail dangereux à faire execu-

ter, par exemple, dans les marécages où l'on peut prendre des fièvres mortelles, d'en charger plutôt un mercenaire qu'un de ses esclaves (*De re rust.* I, 17). Si le mercenaire succombe, ce n'est un malheur que pour lui ; quand l'esclave meurt, c'est une perte pour le maître (1). »

Si d'ordinaire on se garde de tuer l'esclave, on ne se prive pas de le battre.

Il faut lire le « *De Ira* » de Sénèque pour avoir une idée des emportements des Romains.

« Une vie molle, facile, fait des hommes prompts à la colère. N'apercevez-vous pas, à mesure que les fortunes montent, la férocité qui monte avec elles;... la félicité nourrit... la colère (2). »

Et cette colère c'est : « une rage sans frein et qui s'épouvante elle-même ; qui a pour armes les chevalets, les cordes, les cachots, la croix, les bûchers, le croc, les chaînes, les châtimens de toute nature, le fer rouge qui grave sur le front un signe ignominieux... D'honnêtes gens se mettent en colère si l'eau chaude n'a pas été préparée, si un verre a été brisé,.... si le lit est mal fait ou la table mal dressée. Qu'un esclave tousse ou éternue pendant le repas, qu'il chasse négligemment les mouches, qu'il laisse tomber une clef avec bruit, nous entrons dans une véritable rage... Avons-nous raison de le faire fouetter, de le mettre à la chaîne ? Le voilà devant nous, lié, exposé sans défense aux coups, souvent nous frappons trop fort et nous rompons un membre, nous brisons une dent : voilà un homme estropié parce que nous avons suivi l'impulsion de la

(1) Boissier, *La Religion Romaine*. II, p. 331.

(2) Sénèque, *De Ira*. III, 21.

colère... Nous aurons fait vraiment une belle action quand nous aurons envoyé à l'ergastule un malheureux esclave ! Pourquoi nous hâter ainsi, le battre, lui briser les jambes ? Laissons le temps passer sur le premier mouvement de colère, nous serons tout à l'heure plus calmes pour juger. Mais non ! il nous faut tout de suite punir par le glaive, la peine capitale, les chaînes, les cachots, la faim, une faute qui méritait tout au plus un léger châtiment (1). »

Le mot de Plutarque est connu. L'historien grec faisait fouetter un esclave, qui, homme d'esprit, se mit à citer à Plutarque un passage de Plutarque sur la colère. Celui-ci, pour prouver au patient qu'il était en pleine possession de lui-même, dit à l'esclave, chargé de tenir le fouet : « Pendant que ton camarade et moi nous philosophons ensemble, continue de frapper (2). »

Les femmes étaient aussi cruelles que les hommes. « Ne soyez point maussades pendant le temps de votre toilette, dit Ovide à Corinna ; que votre « *ornatrix* » soit à l'abri de vos coups ; je hais les femmes qui déchirent de leurs ongles la figure de cette malheureuse, et enfoncent leur aiguille dans ses bras (3). »

Juvénal décrit de la sorte la toilette d'un matrone : « Le bourreau frappe ; pendant ce temps elle met du fard, cause avec ses amis, fait déployer devant elle des robes brodées d'or ; on frappe toujours ; enfin, quand les bras du bourreau tombent de fatigue : Sors, crie-t-elle d'une voix tonnante, à l'esclave dont

(1) Sénèque, *De Ira*, *passim*.

(2) Aulu-Gelle, *Noct. att.*, I, 24.

(3) Ovide, *Ars Amat.*, III, 239.

le supplice est fini. » Et encore, « La malheureuse Psécas, les cheveux en désordre, l'épaule nue... coiffe sa maîtresse. Pourquoi cette boucle est-elle rebelle ? le fouet punit le crime de ces cheveux qui ne veulent pas plier. En quoi donc Psécas est-elle coupable ? Est-ce sa tante si ton visage te déplaît (1). »

Sous l'Empire, il est vrai, une législation protectrice des esclaves s'établit. Néron chargea un magistrat de recevoir les plaintes des esclaves « victimes de la cruauté, de la luxure ou de l'avarice de leurs maîtres » ; défendit à ceux-ci toute condamnation aux bêtes sans l'intervention du pouvoir judiciaire. Domitien et Hadrien firent défense de pratiquer sur les esclaves d'immorales et cruelles mutilations. Hadrien alla jusqu'à retirer aux maîtres le droit de mettre à mort leurs esclaves même criminels. Antonin, Marc Aurèle prirent aussi de bienfaisantes mesures ; malheureusement ces lois à peine édictées, tombaient en désuétude. « En dépit de quelques lois timides et inobservées, comme toutes celles qui, d'Auguste à Dioclétien, eurent pour objet la réforme morale de l'Empire, les possesseurs d'esclaves demeurèrent... à peu près maîtres absolus dans leurs maisons, fermées à toute investigation et à toute police (2). »

Il est facile d'imaginer jusqu'où pouvait aller le « *dominium* » du maître sur la troupe féminine de ses esclaves.

Pas de résistance possible, d'ailleurs il n'y a aucun affront d'obéir à son maître : « *Nec turpe est quod dominus jubet* (3). »

(1) Juvénal, VI, 490-495.

(2) Paul Abard, *Les Esclaves chrétiens*, p. 115.

(3) Pétrone, *Satyr*, LXXV.

« Si (la jeune fille) a reçu pour son malheur cette beauté voluptueuse des races orientales d'où elle sort, le maître peut la remarquer. Que faire alors pour lui échapper? La loi ne donne aucune ressource; elle ne daigne pas protéger l'honneur d'une jeune esclave. L'opinion publique, quoique en général plus humaine que la loi... admet comme un principe que « ce qui est une honte pour l'homme libre, est une complaisance chez l'affranchi, une nécessité chez l'esclave (*impudicitia in ingenuo crimen est, in liberti officium, in servo necessitas*). Il faut donc que la jeune fille cède et même qu'elle se tienne honorée de la faveur qu'on lui fait. Le plus souvent cet amour du maître n'est qu'une fantaisie, un caprice qui passe successivement d'une esclave à l'autre, en sorte que cette facilité que l'esclavage donnait pour satisfaire toutes les passions est devenue une des causes les plus puissantes de corruption dans la société romaine (1). »

Quelles plaintes une telle conduite devait arracher à la matrone romaine, si elle avait quelque souci de sa dignité ! Il suffit de lire à ce sujet la pièce de Plaute « *Casina* ». Un vieillard est le rival de son fils auprès de l'esclave *Casina*, la matrone, l'épouse et la mère, aide le fils à triompher du père !

Parfois les femmes romaines savaient porter légèrement les infidélités de leurs maris en cherchant comme eux dans l'esclavage de honteux plaisirs. Notoires étaient les serviles amours de certaines matrones. La chronique scandaleuse s'en amusait. « Le peuple montrait du doigt tel sénateur qui, drapé dans son laticlave, s'imaginait descendre de quelque

(1) Bolssier, *op. cit.*, p. 346.

vieille race patricienne, et dont les traits rappelaient à la malignité publique « la couleur brune, la face velue, les mauvaises dents des esclaves syriens (Cicéron, *in Pisonem*, 1) ». Les esclaves eux-mêmes riaient entre eux de ces passions ignobles. Souvent une femme esclave... méprisait tout haut ce goût d'abaissement, cet amour de la boue, du sang et du fumier qui précipitait les patriciennes dégradées vers un porteur de litière, un gladiateur, un valet d'écurie. (Pétrone, *Satyricon*. 126) (1). »

La loi s'émut de ces débordements ; impuissante à surveiller la matrone en son intérieur, elle condamna (Senatus-Consulte Claudien, an 53,) la femme ingénue, ayant des relations avec l'esclave étranger, à perdre la liberté au profit du propriétaire de l'amant.

« Jusqu'au iv^e siècle les relations demeurèrent libres entre les matrones et leurs propres esclaves. Constantin le premier tenta d'y mettre un terme par une loi rendue en 326 qui punit la femme de la peine capitale et le malheureux complice de celle du feu. (Code Théod. VI, ix, 1.) Il est permis de croire que dans cette occasion le zèle chrétien de Constantin dépassa le but. Bien souvent l'esclave n'eût pu qu'au péril de sa vie se refuser à la passion de sa maîtresse (2). »

Chose pire encore : si l'esclave ne pouvait pas résister à ses maîtres, il devait se laisser prêter par eux. « Oserai-je le dire ? c'était là une des coutumes de l'hospitalité antique, une manière, dit Plaute (Mercator I, 1, 100), de faire les honneurs de sa mai-

(1) Paul Allard, *op. cit.*, p. 145.

(2) Paul Allard, *op. cit.*, p. 146-147.

son « gaïement et grandement » *hilare atque ampliter* (1). »

Ces sortes de « prêts » n'étaient pas toujours gratuits. La beauté des esclaves devenait un objet de spéculation. Une seule chose pouvait préserver une jeune fille de la prostitution : un maître antérieur avait, en la vendant, inséré dans le contrat une clause défendant de la prostituer, *ne prostituatur* (2).

« Voilà, conclut Paul Allard, ce qu'on put faire de l'esclave, jusqu'au jour où le christianisme lui rendit « la puissance de dire non », lui apprit « à résister comme une personne libre » et à mourir pour la chasteté (3). »

6° *Moralité des esclaves.*

Traités comme ils l'étaient, vivant dans les conditions que l'on sait, il est facile de deviner la moralité des esclaves. Rien dans l'Empire n'est aussi corrompu : flatteurs, fourbes, menteurs, voleurs, paresseux, ivrognes, querelleurs, méchants, impudiques, ce sont là vices ordinaires...

Beaucoup étaient désespérés, parfois ce désespoir se traduisait par la fuite ; si le malheureux était repris, ce qui arrivait le plus souvent, on gravait sur son front, avec un fer rouge, la lettre F, destinée à tenir désormais la police en éveil. Après une telle escapade il ne restait à l'infortuné que deux refuges : la folie ou la mort. Dans les *familiae* nombreuses, des gardiens étaient préposés à la surveillance des esclaves devenus fous... « Il est permis de... conclure à la fréquence de la folie chez des malheureux

(1) Paul Allard, *op. cit.* ; p. 175-176.

(2) Papinien, *au Dig.*, XVIII, I., 16, a.

(3) Paul Allard, *op. cit.*, p. 179. . .

que tout, dans leur existence physique et morale, semble y avoir prédisposés (1). »

Plus encore que la folie, le suicide était fréquent chez les esclaves. C'est au reste le conseil que Sénèque donne à ceux qu'il appelait « d'humbles amis ». Il avait constaté la tendance au suicide parmi les esclaves, maltraités par leurs maîtres ; loin de les en blâmer, il les y encourage : « La servitude n'est pas, après tout une chose si cruelle, puisque, dès que l'on est fatigué de son maître, on peut, d'un bond, s'élancer dans la liberté (2). »

Dieu lui-même, par Sénèque, prêche le suicide : « Avant tout, lui fait-il dire, j'ai pris garde que personne ne vous retînt malgré vous : la sortie de ce monde est facile. Je n'ai rien fait d'aussi aisé que la mort. Faites attention et vous verrez combien courte et rapide est la voie qui conduit à la liberté (3). »

Et cet hymne au suicide : « Nous ne pouvons faire entrer des consolations dans ce triste *ergastulum*, nous ne conseillons pas d'affronter les ordres des bourreaux, nous montrerons seulement que dans toute servitude une route reste ouverte vers la liberté... Partout où vous regarderez, est la fin de vos maux. Voyez-vous ce lieu élevé ? De là, vous pouvez vous précipiter dans la liberté. Voyez-vous cette mer, ce fleuve, ce puits ? La liberté est au fond. Voyez-vous cet arbre, petit, tordu, stérile ? La liberté pend à ses branches. Voyez-vous votre poitrine, votre gorge, votre cœur ? La servitude peut fuir par là (4). »

(1) Paul Allard, *op. cit.*, p. 173.

(2) Sénèque *Consolatio ad Marciam*, 20.

(3) Sénèque, *De providentia*, 6.

(4) Sénèque, *De ira*, III, 15.

On entendit ces tristes enseignements. « Le suicide est la mort ordinaire des esclaves (1). » Les jurisconsultes le savaient et comptaient, parmi les vices cachés, susceptibles de faire résilier la vente, l'inclination d'un esclave au suicide (2).

« Le stoïcisme n'a pas réussi, conclut Paul Allard, à persuader aux esclaves la patience qui est le fond de sa doctrine : il leur a seulement appris à se tuer. Epictète, au siècle suivant, essaiera de leur prêcher une morale plus pure, mais comme le reconnaît M. Havel, « il est prudent de ne pas aller plus loin que Sénèque, si l'on veut mesurer exactement ce que la religion (païenne) et la philosophie avaient fait, avant le Christ, du monde ancien. » (*Le Christianisme et ses origines*, t. II, p. 311.) Restons sur ce précieux aveu, peu suspect dans une telle bouche, et constatons qu'à cette date, « qui sépare les deux âges de l'histoire religieuse », (*Ibid.*, p. 312) les esclaves n'auraient encore reçu aucune consolation efficace, aucun soulagement utile, si, à côté de Sénèque, l'apôtre du suicide et du néant ils n'avaient déjà entendu saint Paul, l'apôtre de la patience et de l'immortalité (3). »

7° Conséquences funestes de l'esclavage.

Si l'esclavage était funeste physiquement et moralement à ceux qui y étaient soumis, il ne l'était pas moins à ceux qui en profitaient.

Pour s'en rendre compte il faudrait exactement étudier le rôle de l'esclave dans l'éducation de l'en-

(1) Apulée, *Métamorph.*, VIII.

(2) *Digeste*, XXX, I., 1. 51.

(3) Paul Allard ; *Etudes d'Histoire et d'Archéologie*, p. 89-90.

fant, du jeune homme, de la jeune fille, dans la vie ordinaire du maître et dans la vie sociale.

Le romain naît parmi des esclaves, est allaité par une nourrice esclave, fait ses premiers pas aux mains d'une esclave ; c'est un pédagogue esclave qui lui donne les premières leçons, qui l'accompagne aux écoles. « L'influence prolongée de ces nourrices sur les jeunes filles, celle des pédagogues sur les jeunes gens, était rarement bonne ; souvent elle fut épouvantablement corruptrice... L'enfant en sortait l'âme presque toujours gâtée, le corps trop souvent souillé (1). »

Les comédies de Plaute nous renseignent sur le rôle joué par le *paedagogus* auprès du jeune homme, sur celui de l'*ancilla* auprès de la jeune fille. Ne sont-ils pas les confidents des passions naissantes, leurs aides, mettant à leur service toutes les roueries que la servitude développait dans des âmes qu'elle avait dépravées ?

Nous avons déjà parlé des déplorables abus que l'esclavage introduisait dans la vie familiale, alors que le « *pater* » ou la *materfamilias* » se livraient à la débauche auprès de leurs esclaves. C'était le plus abject avilissement de la famille !

L'esclavage après avoir facilité l'impudicité du maître, énervait sa volonté tout en le rendant féroce. Habitué à vivre portés, pour ainsi dire, entre les bras de leurs serviteurs, les Romains sont tombés dans une mollesse extrême. « Ils ont un esclave spécial pour chaque partie de leur toilette, pour chaque pièce de vêtement, pour chaque mets de leur table,... pour chaque service, pour chaque plaisir. Accoutu-

(1) Paul Allard, *Esclaves, serfs et mainmortables*, p. 65.

més à ne rien faire par eux-mêmes, à tout faire faire par autrui, ils ne savent même plus vouloir. Ils sont devenus incapables d'un effort : éternés, abattus presque anéantis, ils succombent à l'excès des jouissances comme on meurt asphyxié sous les roses...

« Si encore tant de mollesse avait pu éteindre toute férocité au fond de ces cœurs avilis! Mais non : les possesseurs d'esclaves connurent toutes les ivresses toutes les colères, tous les excès qu'engendre le pouvoir absolu. Ils goûtèrent les cruautés sans répression comme ils avaient goûté les voluptés sans frein. Accoutumés à gouverner sans contrôle tant de malheureux prosternés devant le moindre de leurs caprices, ils cessèrent de savoir se gouverner eux-mêmes. Ce que le pouvoir absolu fit de Néron ou d'un Caligula sur le trône, il le fit, toute proportion gardée, de beaucoup de maîtres dans leurs maisons. « C'est terrible, a dit un moraliste, ce que ne peuvent pas ceux qui peuvent tout. » Ce qu'ils ne peuvent pas... c'est d'être modérés... (1) ».

Nous avons déjà fait allusion aux conséquences sociales de l'esclavage : 1° il avilit le travail manuel, rend presque impossible l'existence d'ouvriers libres, fait de l'antique et valeureuse plèbe romaine, une vile populace nourrie aux frais de l'Etat. « Pressé de tous côtés par la concurrence du travail servile, par la grande et la petite industrie, passées ... aux mains des esclaves, il n'y avait pour ainsi dire plus de place dans la société romaine pour le travail manuel des ouvriers libres. De là pour l'Etat, pour les villes, ou pour les riches désireux de capter la faveur populaire, la nécessité de nourrir par des distribu

(1) Paul Allard, *op. cit.*, p. 65, 66, 67.

tions gratuites de deniers, par ces « frumentations » qui sont devenues une institution publique, par ces dons de toute sorte que vantent les inscriptions, la multitude des prolétaires, c'est-à-dire, les millions d'hommes qui, dans la société moderne, auraient vécu du travail de leurs bras (1). ».

Il est aisé de deviner quelles mœurs pouvait avoir l'immense majorité des citoyens romains, oisifs, sans culture littéraire, et vivant aux dépens du trésor public!

2° L'esclavage a fait désertier les campagnes et ruiné l'agriculture. Son « flot envahisseur... l'extension et la concurrence des grands domaines exploités par des mains serviles, chassaient, plus ou moins vite selon les lieux, les paysans libres, qui allaient grossir dans les villes la plèbe amusée et entretenue aux frais de l'Etat... Mais de là aussi l'arrêt de tout progrès industriel, car les travailleurs esclaves n'ont pas d'intérêt à inventer; de là encore la décadence de l'agriculture dont Pline (Nat. Hist. XVIII. 7) définit les causes d'un mot énergique, quand il dit que « la culture des champs par la population des *ergastules* est détestable », et que « la terre se resserre avec une sorte d'indignation, quand elle se sent touchée par des pieds... enchaînés ». Le moment approche, ou plutôt il est déjà venu dès le règne de Tibère (Tacite, Ann. III. 54), où l'Italie ne suffira plus à nourrir la seule ville de Rome (2) ».

Une autre conséquence sociale qui frappe tout particulièrement Gaston Boissier, c'est l'abaissement moral des citoyens recrutés par l'affranchissement.

(1) Paul Allard, Dict. Apol. fascicule V, c. 1470, art. *esclavage*.

(2) P. Allard, *op. cit.*, c. 1470-1471.

« Un reproche plus grave encore qu'on peut faire à l'esclavage, c'est qu'il a formé ce misérable peuple de l'empire, que nous retrouvons avec tant de dégoût dans les récits de Tacite. Sa bassesse et sa lâcheté n'étonnent plus quand on se souvient de ses origines. Il est sorti de la servitude; c'est l'esclavage qui l'a fait, et naturellement il l'a fait pour l'esclavage (1), ».

Gaston Boissier fait allusion à la possibilité de l'affranchi de devenir citoyen. On n'ignore pas l'existence du pécule, bien que pouvait acquérir l'esclave, soit en économisant sur ce qui lui était alloué pour vivre, soit en se livrant, avec la permission de son maître, à certains travaux, soit en recevant, de-ci, de-là, quelques petites largesses. L'esclave avait l'administration de son pécule, mais le maître pouvait toujours le lui enlever... Dans certaines circonstances, il s'en servait pour acheter sa liberté et devenir affranchi..., s'il s'enrichissait, il parvenait à acheter le titre de citoyen..., « ce citoyen était... l'ennemi le plus décidé de cet esprit de suite et de tradition qui avait fait la force de la race romaine. L'esclave qui n'avait pas de racines sur le sol de Rome, dont les souvenirs et les affections étaient ailleurs, n'hésitait jamais, quand il devenait citoyen, à tendre la main aux coutumes de l'étranger et à les introduire dans la cité (2) ».

En un mot, l'esclavage avait corrompu la nature humaine chez le maître et chez l'esclave, vicié radicalement la famille et l'Etat, anéanti la force agricole et commerciale.—Or personne n'était capable d'extirper un tel mal : « C'était une institution si an-

(1) Boissier, *op. cit.*, II., p. 357.

(2) Boissier, *op. cit.*, p. 357.

cienne et tellement entrée dans les mœurs qu'on ne comprenait plus la vie sans elle. Des gens qui la croyaient indispensable ne se trouvaient pas disposés, même quand ils la savaient injuste, à se donner beaucoup de mal pour l'abolir. C'était donc encore une de ces réformes radicales qu'on n'était guère en droit d'attendre du cours régulier des choses, et peut-être nous faut-il répéter ici ce que nous avons eu déjà tant de fois l'occasion de dire, qu'un changement si profond, que personne n'a désiré, ni prévu, ne pouvait s'accomplir sans une de ces révolutions qui renouvellent le monde (1) ». Discrètement Gaston Boissier salue ici la prédication évangélique qui, même au point de vue social, a transformé le monde.

A. Vie religieuse.

L'histoire de la religion romaine n'offre pas d'unité; il ny eut pas en elle évolution, mais juxtaposition, constituée par des éléments très divers et parfois contradictoires. Il importe de distinguer les époques, comme aussi de ne pas confondre les croyances et le culte; celui-ci, partie intégrante de l'Etat, restait beaucoup plus immuable que celles-là.

On peut distinguer trois périodes :

- a) Des origines aux guerres puniques ;
- b) Des guerres puniques à l'Empire ;
- c) Sous l'Empire.

(1) Boissier, *op. cit.*, p. 359-360.

a) 1^{re} Période : Des origines aux guerres puniques.

1^o *Les Numina*.

La première manifestation du sentiment religieux chez les Latins se produisit en face des forces de la nature. Ils se crurent entourés de puissances supérieures qui pouvaient leur résister, les écraser, ou au contraire les protéger : soleil, sources, terre, animaux, arbres séculaires, pierres, limites, etc. Ces puissances supérieures ne pouvaient être que des dieux et il fallait les adorer. En cette adoration, le Romain apporta sa « simplicité robuste » d'homme pratique, « dépourvu d'imagination, profondément pénétré de l'idée de contrat en Droit comme en affaires. 1 ». A la différence de la religion grecque, anthropomorphique, poétique, symbolique, celle de Rome sera abstraite, d'une abstraction utilitaire et formaliste; point ou très peu de légendes; pas de statues avant le contact avec les Grecs; aucune spéculation philosophique « sur la nature de Dieu, sur l'origine et la destinée de l'univers et de l'âme (2) ». L'étude des dieux ne sera presque rien, l'étude du culte presque tout.

Il importait de savoir ce que faisaient ces puissances, ces *Numina* et d'utiliser leurs concours. Ce besoin utilitaire du « surnaturel » amena le Latin à croire qu'un être divin spécial présidait à chaque phénomène de la nature, à chaque moment d'un acte de la vie.

Pour faire pousser un épi, saint Augustin, d'après

(1) Christus, *La religion des Romains*, p. 488.

(2) Christus, *l. c.*, p. 488.

Varron, énumère onze dieux (1) Pour protéger l'enfant : « *Potina*, *Diduca* (lui) apprennent à boire et à manger; *Cuba*, à se coucher, *Ossipago* forme ses os, tandis que *Carna* veille à ses chairs : *Levana* l'aide à se soulever; *Statilina* à se tenir debout, *Adeona*, *Abeona* lui enseignent à avancer, à reculer, *Forinus*, *Fabulinus*, à parler (2), » Puis viennent les dieux champêtres, les dieux des arbres, des bois, des sources, des troupeaux, des vendanges; le culte de certains animaux, le culte du feu, du foyer, le culte des Lares, des Génies, protecteurs des individus, des Mânes... Ces dieux sont peu vivants; à vrai dire, ils n'ont pas de noms véritables; on les désigne par les fonctions qu'ils remplissent, par une épithète. En cette extraordinaire et froide division de la divinité faut-il voir une tendance panthéiste, avec M André Baudrillart (3), ou plutôt reconnaître, en ces épithètes variées, les divers attributs d'une seule et même divinité, *Divus Pater*? C'est la pensée de Gaston Boissier qui nous agrée davantage : « Ainsi ce dieu *Vaticanus* et ce dieu *Fabulinus*... ne seraient autres que la Divinité même quand elle veut bien veiller aux premiers cris et aux premières paroles d'un enfant (4) ». Bientôt on perdit le souvenir de la relation qui existait entre le sujet et l'attribut et « les dieux ouvrirent leurs rangs aux épithètes divinisées »

2° *Esprit primitif.*

Ce qui importe c'est de savoir quel est le dieu qui préside à tel ou tel acte, et quelle est la formule

(1) Aug. *Div. civ.*, IV, 8.

(2) A. Baudrillart, *La Religion Romaine*, R. C. F., 1^{er} mars 1911, p. 516.

(3) *La religion romaine*, l. c., p. 516.

(4) Boissier, *La Religion Romaine*, t. I, p. 6.

à réciter pour le rendre favorable. Ces dieux certains se trouvaient dans un recueil, attribué à Numa et appelé « *Indigitamenta* » (indigitare, se concilier un dieu). La formule évocatrice est rédigée par ceux qui ont la science religieuse. Tout y est minutieusement réglé. Le suppliant la répète mot pour mot, très respectueusement et très prudemment. Sans doute il ne faut rien omettre, mais non plus rien ajouter : « Dans l'exécution de ce contrat religieux, les Romains se montraient d'un formalisme tel que Henri Heine a pu les appeler « une soldatesque de casuites ». Il en est de la piété comme de la jurisprudence : si le plaideur omet une formalité, eût-il cent fois raison, il perd son procès. Si le priant se trompe sur... les formules et les gestes, il n'est pas écouté... Bien naïf est celui qui eût dit : « Je vous offrirai du vin », car le dieu se fut attribué des droits sur la cave tout entière. On mettait la main sur la coupe pleine, et l'on disait « Ce vin je vous l'offre (1). ».

Cette attitude formaliste « sera celle d'un obligé respectueux *pietas*; le dieu sera obligé de le payer de retour. Violer le contrat était une *impietas*; l'outrépasser, une exagération, *superstitio*, ce que nous appelons la dévotion était en dehors de l'idéal romain; l'enthousiasme mystique l'eût choqué... L'idéal semble avoir été l'extension aux relations avec les dieux de la vie de la famille romaine, vie unie et réglée, mais austère et formaliste (2) ».

Pour éviter de mécontenter les dieux, il serait prudent de connaître par avance leur volonté. « Il

(1) Christus, l. c., p. 501-502.

(2) Christus, l. c., p. 501-503.

ne s'agit pas ici de prévoir l'avenir, mais simplement de savoir s'ils permettent ou non une entreprise, y sont hostiles ou favorables. A ce besoin répond la divination, que l'on trouve établie à Rome dès les temps les plus reculés. Elle y prend mille formes, comme partout ; mais la religion officielle, l'Etat, ne connaît que la divination par les auspices, ou vol des oiseaux, par l'inspection des entrailles, par le repas des poulets sacrés. L'aruspicine emploie beaucoup d'autres moyens et en outre se mêle de prophétiser, mais loin d'être officielle, à plus d'une reprise, elle fut interdite (1) ».

3° *Les grands dieux.*

Au milieu de cette multitude de dieux abstraits, quelques-uns émergèrent assez vite. Il semble bien que les plus anciens et les plus vénérés fussent *Janus* (janua) et *Vesta* (ἑστία foyer).

« Janus, le *numen* de la porte, devint peu à peu le dieu de toutes les portes et de toutes les arches. le dieu qui protège l'entrée et la sortie, le départ et le retour... Il regarde devant et derrière et on le représente avec deux visages. C'est le dieu de tous les commencements, le dieu du matin, le dieu de l'année, le premier mois de l'année solaire porte son nom (*januarius*)... Il préside à la génération de la vie humaine; on l'appelle *principium deorum*, et il est invoqué le premier dans les formules de prières...

Dans les sociétés primitives, le feu est chose précieuse, difficile à obtenir, importante à conserver. Le roi, du moins, ne doit jamais voir mourir son feu;... à ses filles (est confiée la charge) de l'entretenir... Voilà en germe le collège des Vestales, com-

1) André Baudrillart, l. c., p. 520.

posé de jeunes filles vouées à la chasteté, sous menace d'être enterrées vives, et chargées de veiller sur le feu immortel qui brûlait au foyer central de Rome (1) ».

Parmi les dieux les plus antiques il faut citer *Mars et Quirinus*.

Mars fut le dieu favori des Romains, dieu de la guerre, avec son collègue de prêtres, les Saliens, créés pour garder les boucliers-talismans, symboles du dieu.

« *Quirinus* est un de ces dieux, qui très importants à l'origine passèrent plus tard à l'arrière plan, si bien que nous savons peu de choses de son caractère et de son culte... N'était-ce qu'un aspect de Mars, doué plus tard d'une personnalité séparée ou bien un dieu déjà distinct, le dieu de la paix armée, s'opposant à Mars le dieu de la guerre, comme les Quirites romains, s'opposaient aux *Milites*. On est réduit aux conjectures (2) ».

Nommons encore *Saturne* et *Ops* sa compagne, *Tellus* et *Cœlus*, *Sol* et *Luna*, *Orcus*, *Liber Pater*, *Genius*.

De *Genii* il y en eut autant que de peuples, de familles, d'individus.

Les *Mânes* sont les âmes des ancêtres dont on entretient la vie.

Les *Lares* sont les dieux des divers endroits, cachés sous la terre, ils la protègent. On appelle *Lar familiaris*, le dieu du champ sur lequel est bâtie la maison; il en devient le protecteur, aussi lui offre-t-on de nombreux sacrifices.

(1) *Christus*, l. c., p. 494-495.

(2) *Christus*, l. c., p. 493.

Les *Pénates*, à l'origine, génies du garde-manger, étaient l'ensemble des dieux que l'on avait adoptés à titre de protecteurs domestiques.

La religion romaine ne pouvait être fermée aux divinités étrangères.

Au cours d'une guerre contre les Sabins, Tarquin l'Ancien voua un temple à la triade vénérée des Etrusques : *Jupiter optimus maximus*, *Junon* et *Minerve*. Ce temple fut le capitolé; dès lors Jupiter, déjà adoré à Rome comme le père du jour (*Diespiter*), le dieu du ciel lumineux et serein, détrôna Janus et devint le dieu le plus illustre, « son temple personnifia la majesté de Rome ».

Sous l'influence des Grecs de la Basse Italie, les Romains se mirent à représenter les dieux sous une forme humaine. De Cumès on emprunta les *Livres Sybillins*, rites pour cérémonies extraordinaires quand les autres ne suffisaient pas. Puis ce fut une véritable invasion de divinités grecques : *Apollon*, *Artémise*, *Latone*, *Cérès*, *Dis*, *Proserpine*, *Cybèle* ou *Magna Mater*, *Vénus*, *Esculape*.

4° Le Culte.

Il n'y avait pas à Rome de sacerdoce à proprement parler; et cela se comprend, puisque la religion romaine a pour origine le culte de la porte et du foyer auquel préside le père de famille. Celui-ci « prie pour les siens; de même, dans les circonstances graves, le consul s'adresse directement aux dieux de l'Etat. Ses prières, pour arriver jusqu'au ciel n'ont pas besoin de passer par l'intermédiaire d'un prêtre. Sans doute il est entouré d'augures et de pontifes, mais ils ne sont chargés que d'indiquer à l'officiant les

rites à observer et de lui dicter les formules. On a dit avec raison qu'ils ne figurent dans les solennités publiques qu'en qualité de maîtres de cérémonie (Bouché-Leclercq, les Pontifes, 315) (1). »

Ces Pontifes n'étaient que des magistrats préposés aux choses sacrées, puisque la religion était le bien propre de la famille et de l'Etat.

On distinguait le culte public (*sacra publica*), concernant l'Etat et le culte privé (*sacra privata*), réservé à la famille ou à la *gens*.

Le Romain vivait en une relation continuelle avec les dieux ; aucun acte de sa vie publique ou privée n'échappait à l'influence de la religion. Celle-ci a introduit, dans les mœurs primitives, une gravité, une régularité qui a fait la force et l'honneur de la vieille Rome. « Le... bénéfice pratique que l'Etat romain dut à la religion fut un code de formules morales graduellement développé... Cette loi morale remplaçait les règlements de police... Elle amenait au tribunal des dieux et punissait de châtimens divins les infractions... que ne pouvait atteindre ou qu'atteignait imparfaitement la loi de l'Etat... Toute sentence... était considérée comme une malédiction de la divinité offensée par le crime... (2) »

Les Grecs estimaient la religion romaine supérieure à la leur, au point de vue moral. Polybe attribue la supériorité des Romains sur les autres peuples à leur esprit religieux (3). C'est aussi la pensée de Cicéron : « C'est par la religion que nous avons vaincu l'univers (4). »

(1) Boissier, *La Religion Romaine*, I, p. 16-17.

(2) Mommsen, *Histoire Romaine*, trad. fr., I, p. 218-219.

(3) Polybe, VI, LVI.

(4) Cicero, *De har. resp.*, 9.

« il fut convenu, chez les Grecs aussi bien que chez les Romains, que Rome était la ville la plus religieuse du monde. (Salluste. Cat. 12. *Majores nostri religiosissimi mortales*) ; que sa piété l'élevait au-dessus des hommes et des dieux. (Virg., Aen., XII, 839. *Supra homines, supra ire deos pietate videbis*) ; qu'enfin elle lui devait sa grandeur et ses conquêtes, et ce préjugé prit tant de force, qu'il devint dans la suite un obstacle sérieux à la propagation du christianisme, et que les Pères de l'Eglise se crurent souvent obligés de le combattre (1). »

b) 2^e Période : Des guerres puniques à l'Empire.

En cette période la Grèce vaincue triomphe intellectuellement de ses vainqueurs et les subjugué. La religion romaine, elle aussi, subira le joug hellène.

1^o *L'assimilation des dieux romains aux dieux grecs.*

Nous avons déjà vu que l'hellénisme de la Basse Italie avait introduit des dieux nouveaux dans le Panthéon romain. Après sa défaite militaire définitive, grâce à la supériorité et au raffinement de sa civilisation, il impose des dieux aux conquérants. Ceux-ci, croyant reconnaître leurs propres divinités en celles de la Grèce, tentèrent de les assimiler les unes aux autres. Cette assimilation fut funeste aux dieux romains : « Elle les abaissa de leur hautaine abstraction à un anthropomorphisme irrespectueux pour l'idée divine, en dépit de ses dehors brillants. Puis ces assimila-

(1) Boissier, *op. cit.*, p. 36.

tions furent souvent forcées, peu vraisemblables. Ce qui était si clair s'obscurcit. Quant aux dieux qu'il était décidément impossible d'assimiler, un oubli profond se fit autour d'eux... Autre conséquence : pour courte et sèche que fût la vieille religion romaine, du moins était-elle sérieuse et digne. De la petite mythologie anecdotique, qu'implantèrent à Rome les Grecs qui avaient perdu le grand sens poétique de leurs fables, quel enseignement moral pouvait sortir ? Un érotisme tantôt gracieux, plus souvent grossier fut le plus incontestable fruit qu'en tirèrent les Romains. Les *Métamorphoses* d'Ovide en sont le plus innocent échantillon, certaines peintures de Pompéi le plus obscène (1) »

2° Euhémérisme et épicharmisme.

L'hellénisme, de plusieurs autres façons, va rabaisser les dieux et introduire le scepticisme religieux.

Ennius (239-169) fit connaître aux Romains le système d'Euhémère, sophiste grec du III^e siècle avant J.-C., d'après lequel les dieux n'étaient que des hommes auxquels on avait rendu un culte après leur mort ; la mythologie, un roman ; Ouranos, Cronos, Zeus, d'anciens rois divinisés ; Aphrodite, une courtisane célèbre, etc....

Ennius traduisit encore un poème attribué à Epicharme, poète comique, mort en 450 avant J.-C., qui représentait les dieux comme de simples allégories physiques. « Les incrédules pouvaient choisir entre ces deux explications et croire à leur gré, ou bien que Jupiter n'était autre que l'éther, c'est-à-dire la partie la plus subtile et la plus élevée de l'air, ou que

(1) André Baudrillart, *La Religion romaine*, p. 31.

c'était un ancien roi de Crète, qui de son vivant avait fait grand peur à ses sujets et qu'ils avaient mis dans le ciel après sa mort (1). »

3° *La philosophie.*

Lucrèce (95-53) introduisit à Rome l'*épicurisme*, se présenta comme le libérateur de l'esprit humain qu'il entendit délivrer de la crainte, génératrice des dieux.

Moins meurtrier était le stoïcisme qui en religion, professa le *panthéisme*. « Le dieu stoïcien est un dieu fini; il le faut bien, puisqu'il est identique au monde qui est fini... La voûte céleste fait la limite du monde, la limite de Dieu. L'étendue du monde, et par suite de la divinité, dépend de son degré de tension. Cette tension se manifeste sous trois formes principales : dans les êtres non organisés, dans les plantes, dans les animaux. Chez ces derniers, l'éther divin... devient une âme; mais chez l'homme seul apparaît le principe dirigeant, partie ou extension du feu divin...

Le monde... est l'assemblage des dieux, des hommes, des choses qui sont créées à leur usage. Dieu est donc un esprit de feu tendu dans l'univers; il l'occupe à la fois par le dedans et par le dehors. Il n'a pas de forme humaine, mais il est le père de toutes choses. On l'appelle Zeus, parce qu'il est le principe de la *vie*, Athéné, parce que sa principale action est dans l'*éther*, Héra, parce qu'il domine dans l'*air*, Iléphaïstos en tant qu'il est dans le *feu artificiel*, Poséidon en tant qu'il est dans l'*eau* et Déméter en tant qu'il est dans la *terre*. Ainsi la divinité apparaît même dans les choses les plus mé-

(1) Boissier, *op. cit.*, I, p. 43

prisables : mais c'est toujours la même réalité : les différents degrés de l'existence correspondent simplement aux différents degrés de tension. Au terme, nous ne trouvons jamais ni une pensée pure, ni une matière séparée : nous trouvons toujours Dieu qui est à la fois raison et matière, qui est le feu, le souffle embrasé.... Les stoïciens admettent dans le feu... quelque chose de rationnel : ils l'appellent le feu, pur, intelligent, le feu artiste... qui renferme en lui toutes les raisons séminales suivant lesquelles toutes les choses sont produites fatalement... qui donne la vie à tout l'univers et qui y fait régner un ordre merveilleux ; c'est le *Logos*, la raison immanente qui travaille dans les choses, mais qui ne serait rien sans l'univers... La Divinité... était conçue comme immanente à la matière (1). »

4° *Décadence.*

Le matérialisme des épicuriens, le panthéisme des stoïciens, ajoutés au roman de l'évhémérisme et à l'explication naturaliste et allégorique, achevaient de ruiner l'esprit religieux des classes éclairées. Celles-ci eussent bien voulu maintenir dans le peuple la foi antique. Varron distinguait trois sortes de théologies : la théologie mythique (Evhémère) à laquelle personne ne devait ajouter foi ; la théologie physique ou naturelle (Epicharme, Stoïciens), à l'usage des philosophes ; la théologie civique (anciennes croyances de la patrie romaine), excellente pour le peuple qui n'en devait pas connaître d'autre (2). Mais le peuple

(1) M. Louis, *Doctrines religieuses des Philosophes grecs*, p. 204 et ss.

(2) St Augustin, *De C. D.*, VI, 5.

ne fut pas sans s'apercevoir que pontifes et patriciens ne croyaient plus à la religion qu'ils pratiquaient, et se mit à délaïsser le culte antique. Ce fut la pleine décadence. On ne trouvait plus de candidats aux différents sacerdoces ; les temples, pillés, abandonnés, profanés, tombaient en ruine. Varron craignait que la religion ne pérît bientôt, « non par l'attaque de quelque ennemi, mais par la négligence des fidèles (1). »

Cependant le sentiment religieux persiste à l'état latent, soit dans le peuple, soit dans quelques âmes soucieuses d'une vie intérieure plus intense. Déjà ce besoin est en partie satisfait par la diffusion, encore discrète et parfois entravée, des cultes orientaux que nous verrons se répandre pendant la période suivante.

c) 3^e Période. La religion sous l'Empire.

1^o *Lé renouveau sous Auguste.*

Sous l'empire on assiste à une véritable renaissance religieuse ; elle est due en grande partie à Octave qui se fait décerner le nom d'Auguste. Ce mot, dans la vieille langue latine, désignait ce qui était consacré au service divin. Auguste désormais semble ne vouloir appuyer son pouvoir que sur la religion. Dans ce but, il lui témoigne le plus grand respect, rebâtit les temples, remet en honneur les anciens usages, établit des cultes nouveaux : *Vénus* mère, *Mars* vengeur, *Apollon* palatin, son dieu familial ; et mérite d'être appelé par Tite Live : « *Templorum, omnium conditor ac restitutor* (2). »

(1) St. Aug., *De C. D.*, VI. 2.

(2) Liv., IV, 20, 7.

En cette entreprise de restauration religieuse, Auguste appelle à son aide la littérature, si florissante sous sa protection : « Horace écrivait, par dévouement à l'empereur, de nobles vers sur l'idéal antique, sur l'alliance de la piété avec la prospérité et le bonheur. Le licencieux Ovide s'étonnait lui-même de versifier le calendrier religieux des Romains (Fasti). Avec plus de sincérité, Virgile essayait de ranimer la flamme religieuse, choisissant comme héros de son *Enéide*, un prêtre, le pieux Enée, qui apportait à la cité romaine ses dieux et son culte, s'ingéniant à faire entrer dans la trame de son poème tout ce qui avait trait aux formes religieuses, anciennes et nouvelles (1). »

Cette restauration aida à la divinisation de l'empereur dont nous avons déjà parlé et qui fut d'une importance si grande. Entre tant de religions diverses, pratiquées dans le vaste Empire, le culte impérial fut commun à tous ; y participer devint l'expression même du « loyalisme ». « Refuser de s'y associer, comme le firent les chrétiens, c'était se mettre hors la Cité, et s'exposer à d'implacables persécutions (2). »

2° *Les religions orientales et les mystères païens.*

La religion romaine, si formaliste, n'avait rien d'intime, de personnel ; elle intéressait la famille, l'Etat, très peu l'individu ; elle convenait aux origines où l'idée de cité, de patrie domine tout ; elle a pu profiter de la protection que lui donnait Auguste et du renouveau qu'apportèrent dans le monde

(1) *Christus, l. c.*, p. 510, 511.

(2) *Christus, l. c.*, p. 513.

romain les institutions impériales ; elle n'eut qu'un crédit extérieur et factice.

« A mesure que la civilisation pénétra le peuple romain, que le théâtre des luites armées s'éloigna, que les arts de la paix furent cultivés, que les lettres et la philosophie ouvrirent à l'étroite imagination des Quirites des horizons nouveaux, la vie individuelle se développa. Dès lors, des besoins, que n'avaient pas connus leurs ancêtres se firent jour dans l'esprit des Romains. Ce que la religion nationale ne leur donnait point, ils le demandèrent aux cultes étrangers, à ces cultes profonds et mystiques où le symbole cachait une philosophie, où les cérémonies flattaient les sens, où les mystères en se dévoilant, donnaient à l'âme l'aliment qui lui manquait (1). »

La tyrannie des mauvais empereurs, la lassitude d'une vie par trop raffinée produisirent chez certaines âmes une sorte de pessimisme qui se traduisit par une aspiration vers quelque chose de meilleur.

La conquête de l'Asie et de l'Egypte mit les Romains en un contact plus continu avec les religions de ces pays, religions qui déjà avaient tenté de pénétrer chez les Latins.

Beaucoup se firent initier à leurs mystères. Auguste et Tibère tentèrent d'arrêter ce mouvement, interdisant du moins l'entrée de Rome aux cultes orientaux ; leurs successeurs furent débordés, certains même en devinrent les actifs propagateurs. « Détourné du panthéon traditionnel, l'instinct religieux se porta vers les mystères où l'on prétendait donner la solution des grandes questions relatives à l'origine et à la fin des choses, délivrer l'âme et lui garantir

(1) A. Baudrillart, *La Religion romaine*, p. 43.

le bonheur dans une autre vie.... Des cultes bruyants, excitants, immoraux, dont les cérémonies admettaient pêle-mêle hommes et femmes, riches et pauvres, libres et esclaves, se répandirent de toutes parts. L'Egypte fournit ceux d'Isis et de Sérapis, la Syrie ceux d'Adonis et d'Astarté, la Perse celui de Mithra, la Phrygie ceux de Cybèle et de Sabazius. D'innombrables associations se fondèrent partout en l'honneur de ces divinités nouvelles et leurs cultes ne tardèrent pas à donner au sentiment religieux un aliment qu'il ne trouvait plus que rarement dans les cérémonies officielles (1). »

Il faut noter la différence profonde qu'il y avait entre la conception romaine du prêtre, simple fonctionnaire, nullement obligé d'être croyant, ne formant pas une caste à part, et la conception sacerdotale des cultes orientaux. Ici « Le prêtre veut surtout pénétrer jusqu'à l'âme. Il s'adresse au cœur de l'initié, par tous les moyens, il cherche à lui inculquer la foi, il prêche. Les prêtres forment une milice sacrée, ils se distinguent par leur costume, par leur attitude (2). »

Il importe de dire un mot de ces principaux mystères parce que « depuis tantôt une vingtaine d'années, on fait beaucoup de bruit de la ressemblance du christianisme avec les mystères païens (3). »

Pour un certain nombre de protestants libéraux et d'écrivains rationalistes ou modernistes, le véritable fondateur de la religion chrétienne ce n'est pas Jésus, mais saint Paul. Cette affirmation est réfutée

(1) Duchesne, *Les origines chrétiennes*, p. 8. 9.

(2) A. Baudrillart, *La religion romaine*, p. 44.

(3) Lagrange, *Les mystères d'Eleusis et le christianisme*, R. B., janvier et février 1919, p. 157.

en cours d'exégèse (voir en particulier les articles de M. Fillion « Jésus ou Paul » R. C. F. 15 avril, 15 mai, 1^{er} juin, 15 août, 15 septembre 1912.)

Or saint Paul, né à Tarse (Cilicie) fut imbu, pour ainsi dire à son insu, de toutes les idées païennes, grecques, orientales qui circulaient alors. Une fois converti, bien qu'il n'eût jamais été initié aux mystères païens, mais pour évangéliser le monde gréco-romain, il se familiarisa avec la littérature mystique, se pénétra de ses idées, et lui emprunta les pensées les plus importantes de sa théologie; « en particulier sa théorie de la γνῶσις ou science entendue au sens de vision de Dieu ; du πνεῦμα ou de l'esprit..., son interprétation des sacrements de Baptême et d'Eucharistie, sa foi en un Dieu Sauveur qui passe des souffrances et de la mort à la gloire et donne l'assurance du salut à ses fidèles, son insistance à prêcher et à réaliser l'idée de fraternité entre les membres d'un même culte (1). » Ces affirmations ont été réfutées par M. Mangenot (*La Doctrine de saint Paul et les Mystères païens*, Revue du Clergé Français, t. LXXXIV, p. 1-32 et 257-289. *La langue de saint Paul et celle des mystères païens* ; ib., t. LXXV, p. 129. 161 et *Saint Paul et les Mystères païens*; Revue pratique d'Apologétique, t. XVI, p. 176-190 ; 241-257 ; 339-355) et par M. Jacquier dans le Dictionnaire Apologétique de la Foi Catholique (fascicule XVI, c. 964-1014, *Les Mystères païens et saint Paul*).

D'autres historiens, sans aller jusqu'à dire que « la religion nouvelle devait à la mystique païenne presque autant qu'au judaïsme (2) », prétendent que l'état

(1) *Ann. du Clergé*, 14 avril 1921, p. 180-181.

(2) Loisy, cité par le P. Lagrange, *op. cit.*, p. 157.

d'esprit, créée par les mystères, favorisa singulièrement la propagation du christianisme.

Pour apprécier cette manière de voir, passons rapidement en revue ces principaux mystères.

1° *Les Mystères d'Eleusis.*

Déméter (assimilée à Cérès par les Romains), terre-mère : γῆ μήτηρ ou orge-mère : ὄμητι μήτηρ, a dû être à l'origine la personnification des forces productrices de la terre. « Quand elle apparaît comme déesse, elle est la déesse, qui donne la fécondité à la terre en assurant la réussite des récoltes... Et, par... analogie... elle est aussi la déesse de la fécondité féminine, la déesse spéciale du sexe féminin (1). »

D'après la commune légende, elle est fille de Cronos et de Rhéa, sœur de Zeus, de celui-ci sans doute elle eut une fille, Perséphone ou Coré.

Perséphone, cueillant des fleurs, arracha un narcisse; aussitôt la terre s'entr'ouvrit, et elle fut enlevée par Hadès. Déméter, ne goûtant ni ambroisie, ni nectar, désolée, parcourt la terre à la recherche de sa fille. Elle arrive au pays de Kéléos, roi d'Eleusis, à 22 kilomètres d'Athènes, qui l'accueille avec bienveillance. Une servante de la reine parvient à déridier la déesse par des facéties, plutôt obscènes..., et celle-ci consent à rompre le jeûne et boit le *Cycéon* (farine, menthe sauvage, eau), élève l'enfant du roi, veut le rendre immortel en le couchant la nuit sur un foyer ardent. La reine survient et, dans son épouvante, adresse des reproches violents à la déesse ;

(1) Lagrange, *op. cit.*, p. 165.

celle-ci alors se révèle, et exige, pour oublier l'injure, qu'on lui bâtisse un temple hors de la ville où l'on célébrera des mystères, si on veut s'attirer ses faveurs. Le temple est bâti ; Déméter y séjourne, tandis que, pour se venger de ne pouvoir retrouver sa fille, elle frappe la terre de stérilité. Les hommes vont périr, les dieux n'auront plus de présents ni de sacrifices, Zeus se résout à calmer la déesse irritée ; Hermès pénètre dans les Enfers, et décide Hadès à se séparer de son épouse : Coré va être rendue à sa mère ; « mais pendant son séjour dans le monde infernal, elle a commis l'imprudence de manger une grenade, et ce charme l'unit à jamais à son ravisseur ; elle devra désormais passer sous terre avec son époux une partie de l'année, loi magique devant laquelle Zeus même est forcé de s'incliner, que Déméter ne songe pas à contester (1). » Désormais celle-ci rend la fertilité aux campagnes, apprend à Kéïéos et à ses fils, avec l'art de l'agriculture, la manière d'exécuter les fonctions saintes et les mystères qui devront être célébrés à Eleusis : puis la fille et la mère remontent dans l'Olympe, après que Déméter s'est unie à Kéleos, du moins d'après certaines légendes, pour le remercier de son bienveillant accueil.

Tel est le mythe. « Déméter et Perséphone promettent... sans aucune condition morale, la richesse en ce monde et un sort plus confortable dans l'autre à ceux qui auront vu les fonctions sacrées (2). »

Il serait trop long de décrire les rites de l'initiation ; ils comprenaient trois degrés : les petits mystères, les grands mystères, l'époptie. En somme, ils

(1) Maurice Brillant, *Les mystères d'Eleusis*, p. 15.

(2) Lagrange, *op. cit.*, p. 163.

consistaient à représenter la légende de Déméter, à participer à ses peines et à ses joies, soit que les rites découlent de la légende, soit que celle-ci ait été imaginée pour les expliquer.

« On est généralement d'accord sur ce point que ce n'était pas par la révélation d'un enseignement réservé et plus élevé, soit de l'ordre religieux, soit de l'ordre moral (1) », que l'on était initié aux mystères. « Aristote est d'avis, dit Synésius, que les initiés n'ont pas à apprendre quelque chose, mais à éprouver des impressions auxquelles ils sont préparés (2). »... « C'est un point admis par les critiques. Les initiés étaient certains de leur salut d'une assurance religieuse, sans qu'on exigeât d'eux une conversion ou une vie nouvelle (3). »

En ces représentations, qui devaient faire « communier » l'initié à la déesse, les pères de l'Eglise signalent un certain nombre de gestes et de faits d'une réelle obscénité. « Bien des savants se défient de ces témoignages, — et sans doute... on doit user avec précaution des renseignements fournis par les polémistes chrétiens ; mais je ne sais pourquoi on se montre si exclusif sur ce point particulier et pourquoi on veut si sévèrement émonder ces textes.... Le savant père Lagrange (*Des mystères d'Eleusis et le christianisme*, ap. *Revue biblique*, janvier-avril 1919, p. 196-198 et p. 214 notamment) a, je crois, raison de leur accorder plus de valeur que ne le font certains érudits (4). »

N'oublions pas que les mystères dramatisaient la

(1) Lagrange, *op. cit.*, p. 208.

(2) Synésius, *Dion*, p. 48.

(3) Lagrange, *op. cit.*, p. 215.

(4) Maurice Brillant, *op. cit.*, p. 94-95.

légende et que Déméter était la déesse de la fécondité et nous ne serons pas étonnés de voir vénérer les organes sexuels de l'homme et de la femme, d'entendre des paroles grivoises, et de savoir qu'un drame mettait en action l'union de Déméter, soit avec Zeus, soit avec un mortel (1). C'était le hiérophante et la prêtresse de la déesse qui tenaient le rôle principal. Que se passait-il dans le souterrain ténébreux ? « Il est très probable qu'aux temps les plus anciens l'union était réellement consommée. Mais le rite parut trop grossier, et, c'est probablement pour éviter tout soupçon que le hiérophante dut se rendre incapable d'exercer l'acte de la génération (2) », en absorbant de la ciguë, qui le rendait momentanément impuissant.

M. Maurice Brillant se montre indulgent pour les faits de cette nature tout en les retenant : « Les cultes grecs sont pleins de rites et de simulacres qui nous paraissent à bon droit choquants ou immoraux, mais qui ne l'étaient pas pour les anciens, parce qu'ils n'y mettaient aucune idée de raffinement pervers et que ces usages n'étaient pas nés d'une telle intention.. C'étaient des cérémonies sérieuses, symboliques en quelque sorte, fréquentes d'ailleurs chez les « sauvages » d'aujourd'hui et ayant pour but, la plupart du temps, la fécondité du sol ou des animaux ; ce n'étaient nullement des débauches (3) ». Et ailleurs : « Trait curieux (ces rites) allaient ici de pair avec le jeûne et la continence ; ces deux éléments unis et opposés — une sorte de carnaval, survivance

(1) Voir Maurice Brillant, *op. cit.*, p. 96 et ss.

(2) Lagrange, *op. cit.*, p. 202.

(3) M. Brillant, *op. cit.*, p. 95.

peut-être, d'anciennes orgies, et un ascétisme, d'ailleurs sans portée morale — se retrouvent dans bien des cultes agraires et sont l'un et l'autre une manifestation de magie sympathique, ayant pour but d'exciter la fécondité végétale et animale (1). » Le père Lagrange en convient : « Probablement... l'idée religieuse préservait certains symboles et certains actes du caractère de polissonnerie qu'ils auraient pour les modernes... (2). » Quoi qu'il en soit, ces mystères devaient répugner aux chrétiens et parce qu'ils étaient idolâtriques et parce qu'ils étaient ce que nous venons de dire.

Il faut retenir la conclusion de M. Brillant : « Je n'ai pas parlé d'une question fort débattue... celle de l'influence des mystères sur le christianisme. Pour qui voit les mystères d'Eleusis comme nous les voyons — et je crois difficile qu'on y découvre beaucoup plus de spiritualité que nous l'avons fait, — pour qui d'autre part connaît le christianisme autrement que de l'extérieur, ou qui simplement en discerne l'originalité, il semble impossible *a priori* que la religion éleusinienne ait... agi sur sa formation... On n'aurait, surtout après les récentes découvertes, pas dû même y songer...

On l'a fait cependant, et on a institué des comparaisons. Ce ne peuvent être que des comparaisons concernant les détails extérieurs... En ce qui concerne spécialement les Mystères éleusiniens, je ne crois pas qu'on puisse trouver trace d'emprunts et s'il y a, comme il est naturel, des traits de détail qui soient communs, ce ne sont que des expressions

(1) M. Brillant, *ib.*, p. 140-141

(2) Lagrange, *op. cit.*, p.

élémentaires et quasi spontanées du sentiment religieux qu'on découvrirait de même un peu partout (processions, usage de flambeaux, action de porter solennellement ou de faire vénérer des objets sacrés, cérémonies de nuit...); s'il y avait eu l'influence d'un culte antique, c'est le culte éleusinien qui aurait dû le moins agir sur le culte chrétien (1). »

2° *Les Mystères d'Osiris et d'Isis.*

Le culte d'Osiris et d'Isis s'introduisit à Rome du temps de Sylla (138-78) ; proscrit par le Sénat en 54 il retrouva faveur avec César, amant de Cléopâtre. Sous les triumvirs Antoine, Octave et Lépide, la porte est grande ouverte à la religion égyptienne. « A cette époque, la déesse Isis, peu difficile encore en fait de pureté morale, recruta surtout ses plus zélées dévotes dans le monde des courtisanes (2). » Sous Auguste, les Isisques durent passer le Tibre pour célébrer leurs mystères. Tibère les proscrivit absolument ; sous Néron, la religion d'Isis est en plein épanouissement ; puis un peu dans tout le monde romain s'érigèrent des temples aux divinités égyptiennes.

Osiris (Osiris-Apis = Sérapis) était à l'origine le dieu Nil, principe de l'humide et de la génération, ou le soleil, principe de la lumière et de la chaleur, fécondant Isis, la terre grasse, le limon du delta. Un jour Osiris est invité à un banquet par son frère, le désert, ou la nuit, Set : « Celui-ci, à tête d'âne et à chevelure rousse, est un être méchant et violent », par ruse, il parvint à se rendre maître d'Osiris, dépeça son corps en quatorze morceaux et les jeta dans le fleuve.

(1) M. Brillant, *op. cit.*, p. 179, 180, 181.

(2) Burel, *Isis et les Isisques sous l'Empire romain*, p. 6-7

Isis à cette nouvelle se plonge dans le deuil et part à la recherche des membres épars de son mari. Aidée de sa sœur Nephtys, elle les retrouve tous sauf un, « virile membrum », que les poissons avaient avalé, les rassemble, les réunit, fait une imitation du membre absent, ce dernier acte sera l'origine des Phallophories, embaume le tout, grâce à un art magique que lui révèlent Anubis et Toth, en fait une momie. « Alors le dieu commence à revivre, il allongea le bras et remua la tête » et devint le dieu des morts. « On sait combien les idées de survie, de jugement de l'âme étaient développées chez les anciens Egyptiens. C'est donc Osiris qui présidera aux pérégrinations du ka. Tout mort qui, comme lui, est devenu momie, qui a subi les formules magiques, doit avoir part comme le dieu lui-même, à une autre vie... Le mort est donc assimilé au dieu ; il est conduit dans le royaume d'Osiris, dans les champs d'Ialou... (1) » Ce rôle de dieu des morts assura à Osiris le premier rang au sommet du panthéon égyptien.

Mille difficultés empêchaient la momie de parvenir au jardin d'Ialou. Elle les écartait en lisant une formule magique dans le Livre des Morts qu'on lui mettait entre les mains. Pour faciliter ce voyage, on pouvait, pendant les funérailles, en réciter les principaux passages... Mais il était préférable de prendre à l'avance des précautions certaines ; c'était de se faire initier aux mystères d'Isis.

L'initiation avait pour but de rapprocher de la divinité les dévots à son culte ; l'initié devenait par anticipation un mort « au autre Osiris ». Aussi pou-

(1) Burel, *op. cit.*, p. 19.

vait-il tout attendre de la bonté d'Isis : « c'était elle qui avait ressuscité le dieu, son mari bien-aimé, c'était elle qui assurerait le salut du récipiendaire, mort vivant aspirant au bonheur éternel (1). »

Purification, abstinence, scène lumineuse où la magie jouait un grand rôle, mise en scène de la mort et de la résurrection d'Osiris, avec les détails qu'elles comportent, banquets, célébrant les joies de l'initiation, « le but de toutes ces cérémonies était de donner aux dévots d'Isis et d'Osiris des gages de béatitude après la mort, d'entretenir en eux l'espoir qu'ils seraient admis par les dieux dans leur royaume souterrain et participeraient éternellement à leur bonheur (2). »

Les prêtres d'Isis avaient la figure et la tête entièrement rasées ; vivaient très durement. « Leur ascèse, leurs jeûnes prolongés aidaient leur ferveur mystique et au besoin provoquaient de pieuses hallucinations. Ils observaient également la chasteté (3) ... »

« S'il est vrai que le phallus osirien fut un objet de vénération, la débauche n'accompagna pas nécessairement les initiations... Le temps d'Isis a pu servir parfois de lieu de rendez-vous sans que pour cela la prostitution sacrée y fut organisée... L'enthousiasme sincère que ressentit le monde romain pour les divinités égyptiennes n'était donc pas excité par l'appât de la luxure sacrée. C'était au contraire un besoin profond et mystérieux de purification qui s'emparaît des âmes, en même temps que d'union intime à la divinité par la méditation prolongée et l'extase... La

(1) André Baron, *Les sociétés secrètes*, Paris, 1906, p. 16.

(2) Christus, p. 517.

(3) Burel, *op. cit.*, p. 55.

méditation avait... pour but de consoler et de rendre plus fort. N'avait-on pas dans le mythe osirien toute une leçon morale à tirer : un dieu qui souffre (?) une mort affreuse ; une femme, épouse et mère, aimant son Osiris plus que sa propre vie, consolatrice des cœurs affligés et en même temps pleine de pitié et de miséricorde pour le propre meurtrier de celui qui lui était si cher.

Cette religion... devait avoir, auprès des femmes surtout, un immense succès. Les douleurs et les joies d'Isis offraient des thèmes faciles à développement pour leur féconde imagination ; l'initiation flattait leur vanité et leur amour du mystère. Celles qui avaient l'âme affinée, le sens moral plus développé, prenaient davantage conscience des souillures passées et désiraient plus ardemment une purification. Enfin après la vie terrestre, elles trouvaient encore dans leur religion l'assurance d'une vie future réservée aux initiés d'Isis (1). »

Si pour les âmes élevées certains détails osiriens s'offraient à une interprétation symbolique (2), « il est manifeste que pour l'immense majorité des Egyptiens de toute condition et de tout sexe, de pareilles exhibitions ne pouvaient que tendre à devenir de fâcheux excitants à une débauche universelle (3). »

S'il est vrai que le christianisme avait lui aussi des abstinences, des purifications, des expiations, des initiations, « il possédait comme base, au lieu d'un

(1) Burel, *op. cit.*, p. 55, 58, 59.

(2) « Si l'obscénité des mystères n'est que trop avérée, il répugne d'y voir un attrait pour les âmes. Très probablement on demandait le salut aux mystères non pas pour participer à des rites ignobles, mais malgré cette ordure ignoble. P. Lagrange, R. B., 1^{er} juillet 1920. Recensions, p. 444.

(3) Baron, *op. cit.*, p. 27.

mythe légendaire, des faits historiques bien établis ; les premiers chrétiens en avaient été les témoins avant d'en devenir les apôtres (1). »

Il faut retenir cette remarque importante du père Lagrange. Le savant dominicain concède à M. Loisy « qu'Osiris devait sa résurrection et l'immortalité » à Isis et qu'elle pouvait donner à d'autres l'immortalité : « Mais qu'y faisait la mort d'Osiris ? Assassiné traîtreusement, le dieu était même privé de sépulture. Il devait tout à Isis. En quoi cette mort était-elle un sacrifice ? Qu'elle n'ait pas été un sacrifice consenti, cela va sans dire, et M. Loisy le concède. Mais quel dieu l'avait acceptée à ce titre ? Et sans cela, quelle efficacité pouvait-elle avoir ? Où trouve-t-on le moindre indice, dans les mystères greco-romains d'Isis, que l'initié était sauvé par Isis en faveur de la passion d'Osiris (2) ? »

Or, toujours d'après le P. Lagrange, Osiris est le seul type de dieu ressuscité, « et il n'est dieu ressuscité que sur le sol de l'Égypte ; dans les anciens rites... (sa) mort... et sa résurrection, c'était la mort et la renaissance des céréales... La notion d'un dieu mort pour le salut des hommes était étrangère aux mystères... L'idée fondamentale des mystères n'était pas celle de la passion d'un dieu utile à tous les hommes, mais de leurs passions, une honte pour la divinité, une perche tendue aux hommes... (3) »

3° *Les mystères de Dyonyssos et d'Orphée.*

« Les mystères de Dionysos-Bacchos-Zagreus, tels qu'ils étaient compris par les Orphiques, sont bien

(1) Burel, *op. cit.*, p. 82.

(2) Lagrange, *Revisions : Les mystères païens et le mystère chrétien*, par Alfred Loisy, R. B., 1^{er} juillet 1920, p. 441.

(3) P. Lagrange, *ib.*, p. 435-436; 443-445.

ceux qui conviennent le mieux pour une comparaison avec le christianisme. Nous y trouvons les souffrances, la passion... d'un être divin, sa mort et sa renaissance sous une autre forme divine. On ajoute que cette passion a été utile au monde et qu'elle est renouvelée dans un sacrifice qui permet aux initiés de se nourrir du dieu et d'arriver ainsi à l'immortalité. Que faut-il de plus pour conclure à une influence du mystère sur la religion de Jésus? (1) »

Le Dionysos des Grecs serait identique au dieu thrace Sabazios lequel était un taureau ou un chevreau divinisé. « On sait maintenant que les clans primitifs se proposaient, dans leurs rites religieux, d'exercer un certain empire sur les espèces animales, et précisément, peut-on croire, en immolant un individu de l'espèce, afin de s'emparer de son esprit, pour exercer sur elle une influence (2) »

Chez les Grecs, le dieu taureau ou chevreau est devenu celui qui dévore taureaux et chevreaux, Dionysos-Bacchos « une des plus brillantes créations du génie poétique et artistique de la Grèce ».

Certaines doctrines, attribuées à Orphée, vont révoquer les rites dionysiens. Leur influence se fait surtout sentir vers le VI^e siècle avant J.-C. Le mythe principal qui les symbolise est la légende de Dionysos-Zagreus.

Né de Zeus et de sa fille Perséphone, Zagreus a reçu, encore enfant, l'empire du monde. Héra, jalouse, excite contre lui les Titans, fils de la Terre et du Ciel. Ceux-ci le séduisent en lui offrant les jouets de son âge, balles, toupies, etc. Le jeune dieu essaye

(1) Lagrange, *ib.*, p. 424.

(2) Lagrange, *ib.*, p. 425.

de se dérober à leurs coups en prenant des formes diverses ; à la fin, il est saisi par eux sous la forme d'un taureau, mis en pièce, déchiré et dévoré. Son cœur leur échappe, Pallas, sa sœur, le recueille, et le donne à Zeus qui le mange.

À la suite de cette manducation Zeus séduit Sémélé de qui naîtra Dionysos. « Ce mythe tout en conservant la notion essentielle du meurtre du dieu, expliquait comment le principe divin s'était transformé sans disparaître (1). » Zeus se venge des Titans et de sa foudre les pulvérise. De leurs cendres sortent les hommes, dans lesquels l'élément titanique, principe du mal, s'oppose à l'élément zagreuique, principe du bien, dérivé du sang du jeune dieu. « De là, pour l'homme, la nécessité de se libérer du principe mauvais pour faire triompher l'élément divin ; il y arrive par une série de purifications, répétées pendant plusieurs existences successives, jusqu'à ce qu'il entende de Perséphone le mot sauveur : « Bienheureux et fortuné, tu seras dieu et non plus mortel (2). »

— Tel était le mythe imaginé peut-être pour expliquer le rite qui comprenait « un culte et des mystères, célébrés pendant la nuit dans des confréries fermées ou thiasés. Comme éléments essentiels de ce culte, notons des purifications, des sacrifices non sanglants et des libations, la représentation du mythe de Dionysos-Zagreus, le rite de l'omophagie, par lequel les initiés dépeçaient un taureau vivant et en mangeaient la chair crue, enfin la révélation de formules sacrées, qui permettaient aux initiés d'ac-

(1) Lagrange, *ib.*, p. 426.

(2) Christus. *La religion des Grecs*, p. 468.

complir heureusement le voyage des enfers : ces formules offrent beaucoup de points de contact avec le Livre des morts égyptien (1). »

N'avons-nous pas ici la passion de Zagreus : « idée fondamentale des mystères », qui est « celle d'une mort divine dont la vertu salutaire s'étend à tous les hommes de tous les temps (2), un sacrifice dont les autres sont un mémorial qui en perpétue et en parachève l'efficacité (3) », l'union à un dieu par la manducation de sa chair et à un dieu ressuscité ?

Le père Lagrange réfute toute ces assertions de M. Loisy. « Que la mort de Zagreus ait été conçue par les Orphiques comme un sacrifice utile au monde, renouvelé par les initiés pour assurer leur salut, je ne le trouve dans aucun texte. Bien plus, cette notion serait en contradiction avec la conception bien authentique d'un crime commis. L'association des deux idées a paru toute simple à M. Loisy. C'est bien le cas de la passion du Christ. Mais les anciens n'y ont pas songé. La passion du Christ répare les péchés et les efface, mais elle n'est pas le péché originel. Pour le dire dans le style religionsgeschichtlich, M. Loisy confond ici le péché originel et la rédemption. Les Titans ont été foudroyés pour leur crime, et les hommes, héritiers des Titans, portent une partie de la peine. La mort du dieu n'est pas le remède, elle est la souillure, purement et simplement. Elle n'a servi à personne. Ce n'est point une mort expiatoire, puisque c'est le premier péché antérieur à la naissance du genre humain, du moins d'après les Orphi-

(1) Christus, *ib.*, p. 468-469.

(2) Loisy, *Les mystères païens et le mystère chrétien*, p. 351.

(3) Loisy, *ib.*, p. 45, note 1.

ques. Aussi bien le pauvre petit Zagreus à tout fait pour y échapper ; il n'a rien d'une victime volontaire (1). »

« Il n'est pas vrai de dire comme on le fait d'ordinaire si étourdiment qu'il ait été ressuscité. Pour l'orphisme, M. Loisy l'a très bien dit : « L'orphisme, qui conçoit le salut comme une libération de l'âme enfermée dans la chair, ignore la résurrection du corps » (p. 47). Alors pourquoi dire que l'enfant divin Zagreus était ressuscité en Dionysos (p. 16), que la réserve du cœur était « coordonnée à la résurrection du dieu » (p. 33) ? Il est trop évident que le terme est impropre, mais dans un autre contexte il rendra plus aisé le rapprochement avec le Christ. Un Juif admettait que la puissance de Dieu pouvait rendre la vie à des ossements desséchés, mais l'idée du cœur avalé, pour permettre à Zeus d'engendrer de nouveau Dionysos, dieu comme lui, aurait paru grotesque au plus simple des circoncis (2). »

Tout ce que l'on peut dire, c'est qu'il y a eu génération d'un nouveau dieu, à la suite de la manducation d'une chair divine.

D'ailleurs le P. Lagrange affirme que c'est saint Justin seulement qui fait ressusciter Zagreus. « Que Dionysos soit ressuscité et qu'il soit monté au ciel, c'est dit clairement... dans saint Justin. (*Dial.*, LXIX, 2). Tout est à noter ici, si l'on se soucie d'une méthode un peu rigoureuse. Le Dionysos est bien celui des Orphiques, le Zagreus déchiré par les Titans... ; le bon Justin parle de Dionysos comme il parle du Christ. Il n'hésite pas à lui attribuer sa mort ; sa

(1) Lagrange, *ib.*, p. 427.

(2) Lagrange, *ib.*, p. 427.

résurrection et son ascension au ciel. Voilà donc un cas bien clair où le dieu n'est ressuscité que dans l'imagination d'un chrétien. M. Loisy est trop avisé pour s'appuyer sur le texte de Justin. Mais, alors de quel droit peut-il « dire de tous les initiés aux mystères ce que saint Paul dit des chrétiens, qu'ils participent à la résurrection comme à la passion du dieu sauveur » (p. 17)? La passion de Zagreus — qui n'était pas ressuscité, mais né de nouveau en Dionysos — était au contraire le principal obstacle au salut (1). »

Quant à la manducation du taureau vivant, était-ce une théophagie? Le P. Lagrange le nie. Dans Euripide : « Les Bacchantes déchirent les chevreaux pour faire comme Bacchus qui est un mangeur de chair crue, un mangeur de taureau, *omestis*, *omadios*, *taurophagos*, *moschophagos*...

« Faut-il donc supposer que, par une sorte de régression, les confréries orphiques ont incarné de nouveau Dionysos dans le taureau ou le chevreau? Ce serait contraire à tout le mouvement des idées qui a plutôt été dans le sens des abstractions et des symboles... (2) »

Pour Plutarque, l'omophagie n'est pas un rite d'union avec les dieux, elle a pour but de détourner l'influence des démons : « Je dirais que ce sont des cérémonies lénitives et conciliantes non point offertes aux dieux, mais pour détourner de mauvais démons (3). »

« On renouvelait la passion de Dionysos parce

(1) Lagrange, *ib.*, p. 427-428.

(2) Lagrange, *ib.*, p. 429.

(3) Plutarque, *De defectu oracul.*, xiv.

qu'en la jouant on croyait l'expier... On représentait la destinée du dieu. Comme cette destinée était, cette fois, la plus cruelle de toutes, la représentation avait l'air d'un sacrifice, mais sa valeur propre comme rite était d'être une reproduction figurée, une commémoration... Qu'y a-t-il là d'unitif (1) ? »

« Le rite d'union, qui n'était pas dans la bête dépecée, était probablement tout autre. Ici nous ne parlons plus des Orphiques. « Les Bacchanales avaient une fâcheuse réputation. Aujourd'hui encore ce mot est mal famé. M. Loisy ne dissimule pas tout-à-fait le mal. « Il n'est pas probable que les symboles d'union sexuelle n'y aient tenu aucune place » (p. 27). Mais quoi ! si c'était un symbole d'union divine (2) ! »

Et le P. Lagrange conclut : « Cette religion à mystères... contient sans doute un dieu auquel ses fidèles demandent le salut de l'âme... La passion de Dionysos n'est pas le principe du salut, mais le crime originel ; le dieu n'est pas ressuscité et ses adeptes n'ont que faire de la résurrection. Nous n'avons aucune raison de croire que les rites, assurément pleins d'efficacité, aient eu pour bout autre chose que de purger l'âme des souillures que lui inflige le corps ou qu'elle a encourues elle-même. Quant à l'union du fidèle à son dieu, elle était de règle dans toute religion ; ici elle se produisait par une sorte de possession, de transport irrationnel, mais elle était supposée avant le rite du dépècement qui n'avait rien de commun avec une théophagie. S'il y avait union dans un rite, c'était plutôt par la hiérogamie.

(1) Lagrange, *ib.*, p. 432, 433.

(2) Lagrange, *ib.*, p. 434.

« Est-ce à dire que l'orphisme n'avait rien de commun avec le christianisme et qu'il ait été sans influence sur lui? Il avait surtout en commun la mort d'un dieu, qui permettait de faire accepter aux païens l'idée d'une passion divine, le dogme d'un péché originel, les pratiques d'ascétisme pour délivrer l'âme. Aussi les Pères, depuis Clément, ont-ils vu dans Orphée une sorte de prophète païen, disciple de Moïse, précurseur du Christ, et dans les catacombes on a représenté le Christ sous ses traits (1). »

De là il ne faut pas conclure que la religion chrétienne « s'est muée en mystère païen. Parfaitement constituée, elle a regardé autour d'elle. Mais pour aucun de ses éléments elle n'avait à chercher dans les mystères de Dionysos (2). »

4° *Les mystères de Cybèle et d'Attis.*

« Attis, son mythe, son culte, ses mystères ont été souvent rapprochés de Jésus-Christ et du christianisme. C'est, dit-on, un type de dieu souffrant, mort et ressuscité ; ses fidèles espéraient le salut en s'unissant à ses souffrances et à sa résurrection. Les tauroboles étaient une initiation semblable au baptême, qui purifiait le pécheur par la vertu du sang, et la ressemblance était telle que le taurobolié était, lui aussi, né à une vie nouvelle et éternelle, *in aeternum renatus*. L'initié devait en effet mourir avant d'être complètement admis aux mystères, après quoi on lui faisait goûter du lait et cela rappelle la parole de saint Pierre : « Comme des enfants nouvellement nés, désirez ardemment le pur lait spirituel »

(1) Lagrange, *ib.*, p. 435.

(2) Lagrange, *ib.*, p. 435.

(I Pet. II, 2). Enfin on était initié par la communion du pain et du vin.

« ...Il faut avouer que si ces traits étaient exacts, fixant au premier siècle de notre ère la physionomie d'une religion répandue dans l'empire romain, la question se poserait sérieusement d'une influence possible sur la pensée de saint Paul. Mais une méthode critique tant soit peu soigneuse exige qu'on distingue d'abord la religion d'Attis et ses mystères des explications qui en ont été données par les différentes écoles d'exégèse, ensuite qu'on soit très attentif aux changements qui ont pu se produire avec le temps dans ces interprétations (1). »

En employant la méthode critique dont il parle, le P. Lagrange cherche à dégager le mythe primitif et la signification réelle des rites. Il semble que le savant dominicain est arrivé aux conclusions suivantes.

Cybèle, que les Grecs ont identifiée avec Rhéa, mère de Zeus, était la divinité suprême des Phrygiens ; ce n'était pas la personnification de la terre féconde, « contresens qui a encore droit de cité dans la science moderne », mais la reine d'un pays de montagnes, où la végétation est luxuriante et où abondent ces bêtes sauvages dont la plus illustre est le lion. On se la représentait vivant à travers les montagnes, escortée de lions et d'autres bêtes féroces, acclamée par les corybantes, frappant sur des tambours et heurtant des cymbales en des courses échevelées. Exposé à sa naissance sur les bords du fleuve Gallos, Attis, personnage divin à l'origine assez obscure, est

(1) Lagrange, *Attis et le christianisme*, Rev. Bib., juillet-octobre 1919, p. 419.

recueilli par Cibèle qui lui voue un impétueux amour. Soit qu'Attis ait été infidèle à la mère des dieux auprès d'une nymphe, soit que Cybèle désire se l'attacher à jamais, toujours est-il que toutes les légendes nous représentent le jeune dieu dépouillé de sa virilité. « Peu importe que l'opération soit faite par Attis ou par la Mère, à la suite d'une infidélité ou non. » Désormais, celui-ci apparaît : « comme serviteur, ministre de la déesse, habitant son temple après s'être voué à son service par une consécration sanglante. »

Les mystères commémoraient ce drame sensuel et farouche. Les Galles phrygiens, prêtres de la déesse, grisés par leurs propres hurlements, le bruit assourdissant des flûtes, des cymbales et des tambourins, se flagellaient, se perçaient et se déchiraient les bras, tandis que les néophytes, arrivés au comble de la frénésie, offraient à Cybèle l'objet de leur future mutilation, puis insensibles à la douleur, accomplissaient cet étrange sacrifice, à l'aide d'une pierre tranchante, et en lançaient les débris contre la statue qui en était teinte de sang. « En Phrygie, l'exaltation personnelle semble avoir joué le rôle principal. Le Galle n'était pas un employé quelconque du temple. L'Archigalle était même le souverain pontife du culte. On pensait donc que la Mère n'agréait pas d'autres prêtres. L'opération étant l'œuvre du candidat avait le caractère d'un acte d'amour envers la Mère, prouvait à un degré extrême le désir de lui être agréable, de renoncer à quelque chose de très précieux pour être à elle... La déesse, étant femme, mère des dieux, ne voulait à son service que ceux... qui ne pouvaient plus avoir d'autre famille parmi les

hommes, qui lui étaient corps et âmes dédiés. »

« L'acte insensé des Galles était un sacrifice... mais plus sévère était le sacrifice, plus grand devait être l'avantage religieux, plus séduisante la pensée d'y être associé sans l'accomplir personnellement, il y eut donc des mystes d'Attis. »

Les plus certains ce sont ceux qui se sont conformés à cette formule conservée par Clément d'Alexandrie : « J'ai mangé du tympanon, j'ai bu de la cymbale, j'ai porté le kernos, j'ai pénétré dans la chambre nuptiale (1). »

Faut-il voir d'autres initiés en ceux qui ont participé au taurobole ? Le myste, étendu dans une fosse, recevait le sang d'un taureau, égorgé au-dessus de lui sur un plancher percé de trous.

Le P. Lagrange établit que la mort d'Attis, nécessaire pour faire certain rapprochement, est « étrangère au rite propre... et même au mythe primitif. Nous serons conduit à l'expliquer... par les exigences de l'exégèse évhémériste qui ne pouvait aboutir à l'apo théose d'Attis sans passer par la mort... Le service d'Attis, dans le mythe primitif, ne supposait pas la mort ni l'apo théose. Il suffisait qu'Attis, puni ou repentant, revienne auprès de la déesse. C'est ce que dit Ovide (*Fastes*, v. 225), et aussi le chrétien Minucius Félix (*Octavius* xxii, 4) et plus tard encore saint Augustin (*de Civ.* vi, vii, 3).

Si par confusion avec Adonis, tué par un sanglier, ou par exégèse évhémériste, Attis meurt, il n'est ressuscité que chez les exégètes gnostiques ou chrétiens, et en particulier chez Firmicus Maternus, adressant, entre 346 et 350, aux empereurs Cons-

(1) Clément, *Cohort. ad Gentes*, I, 2.

tance et Constant son ouvrage *De errore profanarum religionum*, où il montre que le diable dans les mystères païens a voulu faire croire que ses dieux avaient imité le Christ. (*Phryges... quem paulo ante sepe lierant revixisse jactarunt*). « Toutes les fois qu'Attis ressuscite, c'est grâce à Firmicus Maternus. » « Et l'on veut que le culte d'Attis ressuscité ait contribué au 1^{er} siècle de notre ère à rendre croyable la résurrection de Jésus ! »

Le P. Lagrange établit que, d'après la formule de Clément d'Alexandrie, au lieu de pain et de vin comme l'insinue M. Loisy, on doit voir dans le tympanon des herbes, dans la cymbale du lait. « Il faut prendre les choses comme elles sont, au risque de ne pas les trouver semblables aux sacrements du christianisme. »

Ce qui était porté dans le Kernos, vase de terre contenant des vases plus petits, « était très probablement les débris de la mutilation des hommes ou des taureaux. »

Quant au taurobole il semble bien qu'au iv^e siècle de notre ère il soit regardé comme un rite d'initiation, un baptême sanglant : *in aeternum renatus* ; mais seulement alors.

Cette expression : *in aeternum renatus*, se lit une seule fois dans l'inscription d'Aedésius de 376 (CIL. VI, 510). « A ce moment on peut qualifier le taurobole de baptême sanglant. Mais l'inscription se place treize ans après la mort de Julien l'Apostat. Il est très vraisemblable que l'empereur a voulu effacer les traces de son baptême en recourant au taurobole. Saint Grégoire de Nazianze l'insinue assez clairement (Or. contra Jul. iv, 52). Le mot de *rena-*

tus semble dont ici... avoir été emprunté au christianisme. Et alors le sens de *in aeternum* devient clair : par le taurobole. Aedésius s'est assuré l'immortalité ; l'idée est chrétienne comme les mots ; c'est une transposition au taurobole des effets du baptême, et selon les termes de saint Grégoire de Nazianze, une initiation souillée opposée à l'initiation chrétienne.

« A cette époque tous les cultes, et les mystères surtout font bloc contre le christianisme...

« Le meilleur moyen de vaincre le christianisme c'était de lui emprunter quelques-unes de ses idées. Nous savons que Julien l'a fait. Ce n'est donc pas ici qu'il faut chercher l'esprit primitif du taurobole...

« Le taurobole n'était... à l'origine qu'une manière spéciale de sacrifier le taureau, quelle que soit la divinité à laquelle allait le sacrifice... Il se présente, (à Pergame), comme tout autre sacrifice et offert par cotisation, sans que personne soit appelé à en bénéficier comme d'un rite d'initiation ou d'un baptême sanglant. »

Ce qui est attesté le plus souvent, c'est qu'il était offert pour l'empereur et la famille impériale.

« Officiellement, le taurobole est un sacrifice très solennel qui a seulement en propre un caractère expiatoire très prononcé, le seul qu'indiquent les inscriptions anciennes ; il est très invraisemblable qu'un rite d'initiation personnelle ait été normalement pratiqué dans l'intérêt public, et à la suite des cotisations...

« Mais il serait au contraire assez naturel qu'un sacrifice de cette sorte soit devenu le signe qu'on

s'adonne à un culte, qu'on s'affilie à son clergé, qu'on se fait le dévot d'une divinité, et si ce culte est un culte étranger auquel on n'est pas rattaché par sa naissance, qui a des pratiques secrètes, on regardera sans doute le sacrifice comme une initiation. C'est bien, semble-t-il, ce qui est arrivé pour le taurobole (1). »

Que reste-t-il maintenant des rapprochements faits avec le christianisme? Il est peu probable qu'Attis soit mort dans le mythe primitif; imaginé mort dans la suite, il n'est ressuscité que dans l'exégèse des chrétiens. Aucun rapport avec l'Eucharistie; et l'idée du baptême est tributaire du christianisme. C'est bien ce que suppose M. Paul Monceaux: « Au temps de la lutte contre le christianisme, au III^e et IV^e siècles, les néoplatoniciens imaginèrent une interprétation symbolique et très édifiante des mythes et du culte de Cybèle (2). »

Le culte de Cybèle avait été introduit à Rome dès 204 avant J.-C.; longtemps le Sénat mit certaines prohibitions aux orgies sacrées (orgéon: association religieuse en l'honneur de la mère des dieux).

Ces prohibitions furent maintenues jusqu'au temps de Claude, puis les empereurs favorisèrent le culte de Cybèle; ses mystères furent officiellement reconnus. Seule la religion de Mithra put dépasser en importance le culte de la Grande Mère.

5^b *Le culte de Mithra.*

La religion persane, sous l'influence de Zoroastre, est dominée par le dualisme. Deux principes indé-

(1) Lagrange *ib.*, p. 419-463.

(2) Nouveau Larousse illustré, article Cybèle.

pendants, hostiles, parfaitement opposés se disputent, l'empire du monde. « Le dualisme est un effort de la pensée iranienne pour résoudre la difficile question de l'origine du mal (1). » Ahura Mazdâh (scr., medhâ « sagesse ») est le créateur omniscient et bien-faisant, il est entouré de bons esprits, dont l'un s'appelle Mithra, identique originairement avec le Mithra hindou. « Il se présente nettement dans l'Avesta (Yasht X) comme le dieu de la parole donnée (2). C'est par lui que les Perses juraient. Il est donc le dieu de l'honneur militaire, le dieu des guerriers, ce qui explique sa popularité chez les conquérants et la grande diffusion que reçut son culte, contaminé par diverses influences, dans les légions romaines à l'époque impériale. Il est le dieu qui voit tout, même les choses les plus secrètes. Le soleil est représenté dans l'Avesta comme son œil... L'identification du dieu iranien avec le soleil dans le culte mithriaque romain peut s'expliquer par ce rapprochement, ainsi que par la confusion entre Mithra et les divinités solaires asiatiques. En tout cas Mithra est une des divinités les plus populaires de l'Iran (3). »

La contre partie d'Ahura Mazdâh c'est Anrô Mainyav, être ténébreux, ignorant, méchant, cherchant, lui et ses compagnons, les mauvais esprits, à nuire aux créatures de Mazdâh. « Il tue notamment le taureau primordial et le premier homme.... De leurs corps sortent respectivement les animaux et les hommes (4). »

(1) Christus, *La religion des Perses*, p. 328.

(2) Scr. mitra = contrat, traité.

(3) Christus, *l. c.*, p. 331.

(4) Christus, *l. c.*, p. 334.

Il est bon de noter que dans l'Avesta ce n'est pas Mithra mais le prince des esprits mauvais qui tue le taureau primordial.

Le culte de Mithra s'étendit au delà de la Perse. En Babylonie, vers 350 avant J.-C. ; il se chargea d'éléments astronomiques, empruntés à la science chaldéenne. Mithra fut assimilé à Shamash, le dieu solaire, ce qui le fera adorer par les Romains sous le nom de *Sol invictus*.

A la suite des conquêtes d'Alexandre, les Grecs d'Asie adoptèrent le culte de Mithra auquel ils prêtèrent un certain nombre de leurs idées. « Le résultat le plus important de cette fusion fut que l'art hellène para de son charme le vieux culte persan, il est à peu près certain que le type de Mithra tuant le taureau était fixé par un sculpteur de l'école de Pergame, au 1^{er} siècle avant J.-C. (1). »

Au dire de Plutarque, les mystères de Mithra furent apportés en Occident par les soldats romains qui étaient allés combattre sous Pompée les pirates cili-ciens, en 68 avant J.-C.

Sous les Flaviens, les adorateurs de Mithra, dispersés jusque-là, commencent à s'agglomérer. Les inscriptions apparaissent aux environs de l'an 100. Ceci est à noter. Au moment où les mystères mithriaques acquièrent une réelle influence, les principaux livres chrétiens ont paru depuis trente ans ! Sous les Antonins et les Sévères, le culte de Mithra grandit rapidement, surtout dans les postes militaires, aux extrémités de l'Empire : en Dacie, le long du Danube et du Rhin, en Angleterre, au Sahara. En 1820 on a trouvé à Paris, dans les fondations de l'ancienne

(1) Christus, *La religion des Romains*, p. 520.

église Saint-Marcel, un monument représentant Mithra tuant le taureau dans la grotte sacrée ; ce monument et un autre qui vient du Forum romain, sont au musée du Louvre. « D'autre part les marchands et les esclaves répandaient son culte dans les ports importants comme Ostie, dans les grands centres commerciaux, dans les cités de la vallée du Rhône, dans les immenses domaines exploités par la main-d'œuvre servile (1). » Paul Allard prétend qu'au temps des Sévères, les sectateurs de Mithra égalaient en nombre ou même surpassaient les chrétiens. « En 307, Dioclétien, Galère et Licinius, réunis à Carnuntum, sur le Danube, consacraient un sanctuaire à Mithra « protecteur de leur empire » et l'on put croire que le dieu perse allait éclipser tous ses rivaux. Le triomphe de Constantin marqua le commencement d'une décadence, que ne put arrêter la réaction païenne, provoquée par Julien l'Apostat. Après la victoire de Théodose (394), les Mages, frappés de panique, murèrent les cryptes et enfouirent les objets sacrés. Les sectes hérétiques, gnostiques et manichéennes, devaient recueillir les survivances du culte mithraïque (2). »

Sous quel mythe le culte s'était-il répandu en Occident ? Voici : Au sommet des êtres est le Temps infini qui engendre le Ciel et la Terre. De ceux-ci sont issus l'Océan et d'autres dieux innombrables, parmi lesquels Ahura Mazdâh. A cette armée céleste s'opposent le royaume et le pouvoir des ténèbres : Ahriman avec ses mauvais esprits. Impuissants contre

(1) Christus, l. c., p. 522.

(2) Christus, l. c., p. 528.

le ciel, ce sera contre les créatures de Mazdâh qu'ils combattront. Dans cette lutte, Mithra deviendra le plus célèbre des héros divins « au point d'éclipser la personnalité vague et abstraite de la divinité transcendante... Comme le soleil se lève chaque matin au-dessus des monts, Mithra naissant sortait d'un rocher. Dans les temples, on vénérât une pierre conique d'où émergeait un enfant nu, portant le bonnet phrygien. La date de cette naissance, le *Natalis solis invicti*, fut définitivement fixé au 25 décembre, au moment où le soleil commence sa carrière ascendante... L'épisode principal de la légende était le sacrifice d'un taureau, dont le sang répandu devait être source de vie... Nous voyons le taureau, premier être créé par Ahura-Masda, en train de brouter paisiblement dans un pré. Mithra vient se jeter sur lui et le saisit par les cornes (1). » Que veut-il faire? la chose est peu claire. Plus probablement jouer avec la première créature qu'il rencontre, l'enfourcher. Il est emporté au galop furieux du quadrupède et traîné à terre tout en le tenant par les cornes. Le taureau, épuisé par la course, s'abat : « Son vainqueur le saisissant alors par les pattes de derrière, l'entraîne dans la caverne qui lui servait de demeure, à travers une route semée d'obstacles... Cette « Traversée » pénible de Mithra était devenue une allégorie des épreuves humaines (2). » Mais le taureau s'échappe, et le Soleil envoie le Corbeau, son messenger, porter à Mithra l'ordre de ressaisir le fugitif et de le tuer. Ce que fait Mithra, mais à contre cœur. C'est l'opinion de

(1) Christus, l. c., p. 523-524.

(2) F. Cumont, *Textes et Monum. figurés relatifs aux mystères de Mithra*, t. I, p. 305.

M. Cumont, le plus savant mithriacite du monde, et c'est ce qui expliquerait en partie cette mélancolique figure que lui donnent les sculpteurs...

« Du corps de la victime naquirent toutes les herbes... De sa moëlle épinière germa le blé, qui donne la nourriture, et de son sang, la vigne qui produit le breuvage sacré des mystères. L'Esprit malin eut beau lancer contre l'animal agonisant, ses créatures immondes...; le scorpion, la fourmi, le serpent tentèrent inutilement de dévorer les parties génitales et de boire le sang du quadrupède. La semence du taureau recueillie et purifiée par la lune, produisit toutes les espèces d'animaux utiles (1). » L'âme du taureau, transportée aux cieux, continuera de protéger la vie de la ferme et des champs. Après ces événements, a lieu la création de l'espèce humaine qui aura à subir diverses difficultés, suscitées par l'Esprit mauvais, en particulier une sécheresse et un déluge. Mithra délivra les hommes de la première en faisant jaillir de l'eau d'un rocher. Il sauve du second fléau hommes et bêtes grâce à une arche. « Au terme de sa carrière bienfaisante, Mithra quitte la terre dans un char de flammes conduit par le Soleil.... Après un cycle donné de périodes successives, Mithra devait réapparaître sur terre, pour y sacrifier encore une fois un mystérieux taureau dont la graisse, mêlée au jus de la plante *haoma*, rendrait l'existence, une existence immortelle, aux fidèles du Mithraïsme. Du ciel alors tomberait un feu dévorant pour consumer tous les êtres mauvais, hommes et démons, avec le principe du mal, Ahriman lui-même (2). »

(1) Cumont, *ib.*, p. 305.

(2) Christus, *l. c.*, p. 524-525.

Les mystères de Mithra se célébraient dans des grottes ou des cryptes artificielles *spelaea*, dont plusieurs centaines ont été retrouvées, garnies de leurs symboles. Il y avait sept degrés dans l'initiation. L'adepte prenait successivement le nom de Corbeau (*corax*), Voilé (*cryphius*), Soldat (*miles*) (1), Lion (*leo*), Perse (*Perses*), Courrier du Soleil (*heliodromus*), Père (*pater*). Le grand prêtre était appelé Père des pères (*pater patrum*), résidant probablement à Rome.

Le culte consistait en mortifications, en purifications, en ablutions, surtout en incantations. « Dans le culte de Mithra, écrit M. Cumont, on trouve Ahrimanius-Pluton accouplé à une parèdre féminine... Ce fut Hécate... identifiée à Proserpine (Coré)... Hécate est par excellence la déesse des enchantements, elle fait apparaître devant ceux qui les évoquent, les âmes des morts ; c'est à elle qu'on s'adresse avant tout dans les cérémonies magiques et les incantations... Les initiés (de Mithra) possèdent les moyens de soumettre les démons à leur volonté à l'aide de formules appropriées et de les transformer par des incantations en serviteurs dociles... Cette théorie permettait de justifier toutes les pratiques superstitieuses et les fidèles de Mithra n'ont pas été moins adonnés à celles-ci que le clergé perse à qui la magie doit jusqu'à son nom...

Dans les croyances mithriaques, la position des planètes, leurs relations réciproques et leurs énergies à tout instant variables produisent la série des phénomènes terrestres. L'astrologie, dont ces postulats

(1) Ces trois premiers degrés constituaient une sorte de catéchuménat.

sont des dogmes, est certainement redevable d'une partie de son succès à la propagande mithriaque, et celle-ci est donc aussi en partie responsable du triomphe en Occident de cette fausse science avec son cortège d'erreurs et de terreur...

La nécromancie, la croyance au mauvais œil et aux talismans, aux maléfices et aux conjurations, toutes les aberrations puériles du paganisme antique, se justifiaient par le rôle assigné aux démons.... On peut adresser aux mystères persiques le grave reproche d'avoir excusé, peut-être même enseigné toutes les superstitions (1). »

Le nouvel initié était plongé dans de l'eau pure, ce qui, d'après Tertullien(2), était censé procurer l'expiation de ses fautes. Le Lion et le Perse recevaient du miel sur la langue et les mains, préservatif symbolique de la faute morale, après cela ils étaient admis au banquet sacrificiel (pain, eau, jus de *haoma*). « On a émis l'hypothèse qu'en Occident il s'y ajoutait du vin, nouvelle analogie, pensait-on, avec l'Eucharistie des chrétiens. Mais c'est là une conjecture qu'aucun monument mithriaque n'a confirmée (3). »

Les promesses de vie future étaient formelles ; l'âme de l'initié, guidée par Mithra, devait parvenir jusqu'à Ahura Mazdâh, tandis que celle du pécheur, avec son corps ressuscité à la fin des temps, devait être, comme Ahriman lui-même, consumée par les flammes.

D'après ce que nous venons de dire, il est facile

(1) Cumont, *op. cit.*, p. 141-142, et 301-302.

(2) Tertullien, *de prescriptione*, 40.

(3) Christus, *l. c.*, p. 527.

de saisir la différence essentielle entre le mithriacisme et le christianisme. Mithra est un dieu bienfaisant; mais non un dieu rédempteur. Le taureau, immolé sur l'ordre du Soleil, n'est pas sacrifié en vue d'un châtement ou d'une expiation; c'était une paisible créature, issue de Mazdah, et qui devait être sacrifiée pour que son sang donnât naissance aux êtres vivants. « Ce meurtre, au II^e siècle avant notre ère et depuis, n'était pas la passion du dieu. Il y figurerait comme créateur, d'après l'explication authentique des textes (1). »

M. Loisy voit dans le sacrifice renouvelé du taureau « le rite central de la religion (2). » mithriaque.

Or M. Cumont et le père Lagrange nient que le taurobole ait été usité dans le culte de Mithra; « du moins on n'en a aucune preuve (3). » ; « au culte de Cybèle se rattache le rite affreux du taurobole (4) ».

« Profondément distinctes par leurs caractères essentiels, les deux religions ne se rapprochent que sur des points de détail, dont une observation superficielle peut seule exagérer l'importance... En réalité, les emprunts ne sont rien moins que prouvés. Le fussent-ils, on devrait tenir pour l'emprunteur celui des deux cultes où les points communs apparaissent plus tard et sont moins clairement attestés... (or)... abstraction faite de traces fugitives sous Vespasien, la tradition romaine sur Mithra ne commence qu'avec le règne de Trajan, à une époque où tous les écrits du Nouveau Testament existaient, ou bien

(1) Lagrange, *Revue biblique*, 1^{er} juillet 1920, p. 442.

(2) Loisy, *Les mystères païens...*, p. 197.

(3) Lagrange, R. B., juillet et octobre 1919, p. 461.

(4) Duchesne, *Hist. an.*, t. I, p. 544.

peu s'en faut. A supposer qu'on vienne à constater d'une manière certaine des points de contact entre les deux cultes, la prudence défendrait d'expliquer le connu par l'inconnu (1). »

Cette conclusion a été tirée par les premiers apologistes chrétiens, mieux renseignés que nous sur la récente expansion du mithriacisme. Saint Justin et Tertullien dénoncent le plagiat mithriaque des rites chrétiens, et accusent les démons d'en être les auteurs (2).

Admettons que le diable n'ait pas eu cette perfidie, toujours est-il qu'aucun controversiste païen du III^e et IV^e siècles, alors que la dispute était si ardente entre les défenseurs des deux religions n'a riposté en affirmant que c'était le christianisme qui était coupable du plagiat. Ce qu'ils n'eussent pas manqué de faire si, au lieu d'une simple rencontre accidentelle, il y avait eu réelle dépendance. C'est ce qu'avance M. Salomon Reinach à propos de l'empereur Julien : « L'empereur Julien, qui était initié aux mystères de Mithra, et dont l'aversion pour le christianisme est assez connue, n'a jamais accusé le christianisme d'avoir emprunté sa doctrine ou sa tradition sacrée au mithraïsme. Nous devons, je crois, imiter cette discrétion... (3). »

Quant à la coïncidence au 25 décembre de la naissance de Mithra et du Christ, elle peut être également fortuite ; Mgr Duchesne qui a étudié la question arrive à cette conclusion peu ferme, mais après

(1) A. d'Alès, *Revue pratique d'Apologetique*, 1^{er} février 1907, *Mithriacisme et christianisme*, p. 524, 526.

(2) S. Justin, *Apol.*, 21-23 ; 54-56 ; *Dial.*, 69-70-78 ; Tertullien, *De praescriptione*, 40.

(3) Salomon Reinach, *Cultes, mythes et religions*, t. II, p. 227.

tout plus favorable à une coïncidence fortuite qu'à une coïncidence voulue : « En somme, il est possible que l'on soit arrivé à fixer la date de la naissance du Christ en partant de la date présumée de sa Passion. Parmi les solutions proposées, celle-ci me paraît préférable (1). »

Aussi pouvons-nous dire avec le P. d'Alès : « Selon (saint Justin et Tertullien) témoins les plus proches des origines et qui ne semblent pas avoir été contredits, le christianisme ne doit rien qu'à ses prophètes et à lui-même. Cela suffit à juger la généreuse assurance avec laquelle de nos jours, tel retourneur de pierres inscrit au passif du christianisme primitif une dette dont celui-ci n'eut jamais conscience, dont l'idée même lui manquait et dont, pour cette raison, il n'a pas songé à se défendre (2). »

6° *Remarques générales sur les mystères païens et le christianisme.*

En étudiant chaque mystère païen nous avons noté la différence essentielle qui sépare les divers dieux à tendance bienfaitrice du Christ rédempteur. Les premiers sont des êtres d'imagination, Jésus reste le plus grand personnage de l'histoire : « Relégués dans un éloignement tout mythologique, plus symboliques donc que réels, aux yeux mêmes de leurs fidèles... qu'ont de commun un Osiris, un Attis, avec la personne historique, venue dans un temps qui n'est pas celui où se forment les mythes, dont l'existence réelle, concrète, nullement symbolique, dont la parole recueillie et transmise, étaient, dès les premières

(1) Duchesne, *Origines du culte chrétien*, 5^e éd., p. 269.

(2) A. d'Alès, *l. c.*, p. 528.

prédications, la base même de l'enseignement chrétien, sans lesquelles tout l'édifice s'anéantissait (1)? »

Nous n'avons pas manqué de faire observer que, même dans le mythe, aucun de ces dieux n'était vraiment rédempteur, en ce sens qu'aucun d'eux, pas même Osiris, le seul dont la mort, d'après la légende, soit certaine, n'a voulu mourir pour racheter les hommes. Ceci est fondamental. « Les *Sauveurs* mythiques, représentants de très vieilles idées naturistes, symboles compliqués, héros d'aventures romanesques et passionnelles, ne sont nullement des *Messies*, venant apporter au monde la bonne parole. Le mot de *passion* ne peut leur être appliqué que d'une façon toute conventionnelle (2). »

Tout en admettant que la religion des mystères ait fait progresser l'idée de la divinité, elle n'est pas parvenue à admettre le véritable monothéisme ; elle aboutit plutôt « à un hénouthéisme, selon l'expression de Max Müller, c'est-à-dire à la croyance à un principe divin unique, mal défini. Ce principe, bien qu'unique, manque de personnalité, si bien que l'hénouthéisme dissimule, plus ou moins, le panthéisme.... Différence très essentielle avec le Dieu créateur, providence, dispensateur de la grâce, père et juge des chrétiens (3). »

Une différence profonde se constate, au point de vue moral, entre les cultes orientaux et le christianisme. La morale chrétienne est universelle, impérative pour tous ; elle consiste essentiellement à aimer Dieu et le prochain comme soi-même, « s'il

(1) André Baudrillart, R. C. F., l. c., p. 549.

(2) A. Baudrillart, *ib.*, p. 548.

(3) A. Baudrillart, *ib.*, p. 548.

existe une sorte de fraternité entre les mystes, la charité, l'*amour du prochain*, sont chrétiens... Rien ne pouvait faire prévoir la floraison subite de l'amour évangélique ni la floraison d'institutions charitables, qui pour couvrir le monde romain n'ont besoin que de la liberté (1). »

On ne parvient à aimer Dieu et le prochain, dans le christianisme que grâce à un secours incessant de Dieu et à une union très intime avec Lui ! La sainteté intérieure, faite d'amour et de sacrifices, procurée par des rites d'une merveilleuse simplicité, conservée par une vie de constante union à la Volonté divine, prépare à la félicité éternelle qui consistera à voir et à aimer la Vérité, la Bonté, la Beauté Incrées !

Peut-on dire avec quelque apparence de raison que la morale des mystères se rapproche un tant soit peu de la morale chrétienne ? Non vraiment ! et l'empereur Julien le savait bien, lui qui recommandait tant aux païens d'imiter la morale des chrétiens. « Sans parler de l'immoralité de certains rites, il faut reconnaître que, en général, on attendait de l'initiation aux mystères une pureté rituelle obtenue par des procédés presque magiques, et sans lien direct avec la pratique de la vertu, plutôt qu'une véritable purification morale... D'ailleurs le salut qu'on cherchait dans le culte des divinités syriennes ou perses, c'était moins, semble-t-il, la félicité éternelle, encore que la croyance à l'immortalité tînt une certaine place dans ces religions, que l'oubli des maux de la terre dans l'extase et les phénomènes orgiastiques, avec lesquels il ne faut pas confondre d'autre

(1) A. Baudrillart, *l. c.*, p. 550.

part les manifestations de l'Esprit, les *charismes*, qui existaient dans l'Eglise primitive. La réglementation que saint Paul impose à l'exercice de ces dons spirituels, pour ne pas laisser la porte ouverte à des phénomènes qui ne viendraient pas de l'Esprit de Dieu, et pour éviter tout ce qui serait cause d'agitation plus que de paix et d'édification, indique assez quel esprit différent animait les assemblées chrétiennes et les réunions où se célébraient les mystères païens (1). »

Des divergences si profondes et toutes en faveur du christianisme établissent nettement la transcendance de celui-ci. Les historiens des religions qui ne veulent pas voir le doigt de Dieu en cette transcendance, cherchent à l'expliquer par l'évolution des croyances et des rites, par « une synthèse, la synthèse des religions orientales, synthèses elles-mêmes des religions naturalistes et de la philosophie hellénistique (2). » Pour rendre vraisemblable cette évolution ou cette synthèse, inconsciemment ou non, ces mêmes historiens emploient, en parlant des religions païennes, des mots qui ont un sens chrétien bien défini, se servent de métaphores qui laisseraient croire, prises littéralement, à l'identité des religions.

Mais donner à des choses en soi différentes, le même nom est en bonne logique, une équivoque, et métaphore n'est pas réalité. M. Cumont à ce sujet ne manque pas de prévenir ses lecteurs. « On peut parler de « vêpres isiaques » ou d'une « cène de Mithra et de ses compagnons », mais dans le sens

(1) L. Vénard, *Où en est l'histoire des Religions, Les Origines chrétiennes*, R. C. F., 15 août 1911, p. 409.

(2) P. Lagrange, *Les religions orientales et le christianisme*, Correspondant, 25 juillet 1910, p. 209.

où l'on dit « les princes vassaux de l'empire » ou le « socialisme de Dioclétien... C'est un artifice de style pour faire saillir un rapprochement et établir vivement et approximativement un parallèle (1), » Ce procédé, en soi inoffensif, mais qui, chez certains, cache une arrière-pensée, indigné le père Lagrange : « Dans un ouvrage scientifique, c'est là un jeu dangereux et la source des plus graves confusions... Nous n'accusons aucun historien des religions d'employer à dessein des mots équivoques : mais nous constatons qu'on préjuge, sans en avoir l'air, le syncrétisme qu'il faudrait démontrer. Nulle part ailleurs que dans la science (1) des religions on ne tolérerait une méthode aussi défectueuse (2). »

Après s'être servi de mots équivoques, de métaphores outrées, on relève avec soin toutes les analogies qui peuvent exister entre les mystères païens et le christianisme : « Qu'il y ait des analogies, nous n'avons pas à le nier.... Ces conceptions communes, ces désirs de purification, d'expiation, d'union à la divinité, sont fondés sur la nature même de l'homme religieux. Par sa seule raison, l'homme se connaît dépendant d'un Être supérieur, avec lequel il peut entrer en relations. Par le seul témoignage de sa conscience, il peut connaître que cet Être punira le mal et récompensera le bien. De là, naissent dans l'homme, souvent terni de fautes ou de souillures, ces désirs d'expiation, de purification, qui lui concilieront le pardon et la faveur de cette puissance suprême. Ce sont là les aspirations de l'âme religieuse,

(1) Cumont. *Les religions orientales dans le paganisme romain*, p. XIII.

(2) P. Lagrange, *ib.*, p. 211-212.

jaillissant naturellement de cette « conscience intérieure » dont parle saint Augustin, « qui pousse les meilleurs des hommes à chercher Dieu et à le servir » (*de utilitate credendi*, 16). Dès lors nous devons nous attendre à les retrouver dans le christianisme, qui est venu non mutiler la nature humaine mais la parfaire. Tout ce que nous sommes en droit de lui demander, c'est qu'il nous présente ces conceptions nettes de toute scorie, qu'il comble ces aspirations religieuses, inassouvies dans le culte païen, qu'il transforme les tâtonnements dans les ténèbres à la recherche du vrai Dieu (*Act.* xvii, 27), en une marche allègre et lumineuse vers le Père céleste (1).» L'histoire dit combien supérieurement le christianisme a réalisé ce programme.

Partant de ce principe que le mythe découle souvent des rites, ces mêmes historiens prétendent que la liturgie chrétienne a été empruntée aux mystères païens afin de pouvoir conclure que, si la source est identique, les doctrines doivent l'être aussi. Renan prétendait que le gnosticisme avait servi d'intermédiaire pour cet emprunt entre le paganisme et le christianisme: « Sous ce rapport, dit-il, l'influence des gnostiques dans l'histoire du christianisme fut de premier ordre. Ils constituèrent le pont par lequel une foule de pratiques païennes entrèrent dans l'Eglise... C'est par le gnosticisme que l'Eglise fit sa jonction avec les mystères païens... C'est grâce à lui qu'au iv^e siècle le monde put passer du paganisme au christianisme sans s'en apercevoir et surtout sans se douter qu'il se faisait juif... Du théurgique l'Eglise fit le sacramentel...

(1) Christus, *La Religion des Romains*, p. 531-532.

Ses fêtes, ses sacrements, son art vinrent, pour une grande partie, des sectes qu'elle condamnait (1). »

On n'apporte aucune preuve sérieuse qui montre que la liturgie chrétienne dérive médiatement ou immédiatement des mystères païens. Ici, comme pour le côté doctrinal, on se sert de mots équivoques, de rapprochements forcés d'analogies, vides d'influence. On constate dans le culte païen l'usage liturgique de l'eau, de l'encens, de l'huile, des statues, des ex-voto. Ce sont là « des manifestations trop naturelles de la piété et de la reconnaissance envers la divinité pour qu'on n'en rencontre pas l'équivalent dans toutes les religions.

Il serait... peu judicieux de recourir à l'hypothèse de l'emprunt lorsque la nature humaine, agissant sous l'empire du sens religieux, suffit à tout expliquer (2). »

Qu'il y ait eu quelques emprunts, c'est incontestable et ils s'imposaient : « Il serait bien étonnant que, cherchant à se propager au milieu de la civilisation gréco-romaine, l'Eglise eût emprunté, pour parler aux peuples, une langue entièrement nouvelle, et qu'elle eût systématiquement répudié toutes les formes ayant servi, jusque-là, à exprimer le sentiment religieux.

Dans la limite des conventions imposées par l'unité de race ou de culture, la manière de traduire les élans du cœur n'est point variée indéfiniment et il était naturel que la religion nouvelle finît pas s'approprier tout un rituel, qui n'avait besoin que d'être saine-

(1) Renan, *Origines du Christianisme*, t. VI, p. 154-156.

(2) Delchaye, *Les légendes hagiographiques*, p. 170.

m²ent interprété pour devenir le langage de l'âme chrétienne s'élevant vers le vrai Dieu (1) ... »

Mais l'âme de notre liturgie est vraiment chrétienne : « Notre liturgie, dit Dom Cabrol, est originale, elle n'a ni père, ni mère en dehors de l'Eglise et du Christ ; elle sort des entrailles mêmes du christianisme (2). »

« Quand on étudie cette liturgie dont les rites et les formules forment aujourd'hui un ensemble si riche, si complexe, si touffu, on arrive, en la ramenant à ses origines et à sa synthèse, à une simplicité qui étonne.

Que trouvons-nous au début ? L'eucharistie qui a conservé la simplicité de l'institution ; une cérémonie qui sert de préparation à la messe (messe des catéchumènes) et qui n'est autre chose, selon nous, que le service des synagogues adapté à l'eucharistie. (Voyez nos *Origines liturgiques*, p. 128 sq.)

Le baptême, très simple aussi à l'origine (Cf. *Origines liturgiques*, p. 153 sq.). L'ordination sacerdotale ou épiscopale qui se réduit presque uniquement au rite de l'imposition des mains (autant que nous pouvons le savoir).

Une année liturgique, si l'on peut user de cet anachronisme, qui ne connaît encore comme fêtes que le dimanche, le mercredi et le vendredi, la Pâque et la Pentecôte.

L'onction des malades.

La cérémonie du lavement des pieds, probablement au moins dans quelques églises.

(1) Delehaye, *ib.*, p. 169.

(2) Dom Cabrol, *Les origines du culte catholique*, R. P. A., 15 novembre 1906, p. 221.

Quelques bénédictions ou invocations et les exorcismes.

Les rites de la pénitence, les cérémonies pour l'ensevelissement des morts et, de très bonne heure, le culte des martyrs.

C'est, à peu de chose près, tout ce que nous connaissons de la liturgie des premiers siècles ; c'est le *nucleus* primitif.

Mais ce résidu auquel on arrive par des éliminations successives et en remontant les siècles, il est chrétien, exclusivement chrétien, quelles que soient les analogies du reste que l'on pourrait trouver avec des cérémonies juives, car chez les chrétiens ces rites, en particulier l'eucharistie, le baptême, le service du dimanche, ont une signification tellement déterminée que personne ne peut s'y tromper. Je crois que ce premier point nous sera facilement concédé par ceux qui ont étudié un peu attentivement nos institutions. Il est chrétien en ce sens que ces premières et essentielles institutions ont pour auteur le Christ et ses apôtres, et se laissent découvrir dans l'Evangile, les épîtres et les actes des apôtres.

(Cf. *Nos Origines liturgiques*, p. 62 sq.). Et c'est beaucoup.

C'est beaucoup, car... c'est le noyau dont tout sortira (1). »

« Ce développement de la liturgie fut normal et logique ; on ne fit que tirer des conclusions de prémisses posées au 1^{er} siècle. On donna aux rites plus de solennité... ; la liturgie jusqu'ici austère devint magnifique ; le service eucharistique, l'office divin, le cycle de l'année chrétienne, les cérémonies du

(1) Dom Cabrol, *op. cit.*, R. P. A., 1^{er} décembre 1906, p. 280-281.

baptême, tout se développa. Mais on n'eut pas besoin de puiser à des sources empoisonnées. Je ne voudrais pas dire qu'aucune pratique, aucune cérémonie ne trouve son équivalent dans le paganisme ; que lorsque tout danger d'idolâtrie fut passée, on ne put laisser survivre telle coutume désormais inoffensive. Comme on l'a dit excellemment : « supposé que l'on puisse démontrer l'origine païenne d'un certain nombre de rites chrétiens, ces rites ont cessé d'être païens, lorsqu'ils ont été acceptés et interprétés par l'Eglise. » (Loisy, *l'Evangile et l'Eglise*, p. 186) (1). »

Enfin dernier argument, purement négatif, il est vrai, mais qui a sa valeur si le christianisme devait doctrine, morale, liturgie aux mystères païens, pourquoi se montra-t-il si irréconciliable avec eux ? Pourquoi poussa-t-il son intransigeance jusqu'à réclamer de ses adeptes de mourir plutôt que de participer si peu que ce fût à ces mêmes mystères ? « Avec la philosophie, qui appartient à l'humanité tout entière, le christianisme discute volontiers. Sans difficulté il reconnaît et fait siennes les vérités que par les lumières naturelles les philosophes ont pu atteindre. Avec les religions, rien de semblable. Il les combat, sans plus. S'il y eut des tentatives d'accommodement, d'éclectisme, c'est dans la gnose, dans l'hérésie ; dans le christianisme orthodoxe et officiel jamais. Réciproquement, le syncrétisme païen considère le christianisme non seulement comme un rival, mais comme un ennemi irréductible (2). »

7. *Le syncrétisme païen.*

Au dire de beaucoup d'historiens, il y avait pro-

(1) Dom Cabrol, *op. cit.*, R. P. A., 15 novembre 1906, p. 218

(2) André Baudrillart, *op. cit.*, p. 551.

grès, sous l'Empire, dans la conception de la divinité, et cela, par suite de l'unification du monde romain, du choc des diverses religions, sous l'influence de la philosophie grecque qui depuis longtemps avait soupçonné l'unité divine et qui s'était rajeunie en un stoïcisme plus moral, en un néo-platonisme plus religieux. Le contact du judaïsme et du christianisme ne fut pas étranger à ce progrès ; et tout particulièrement le désir de lutter plus avantageusement contre l'idée chrétienne.

Cet acheminement de tous les cultes vers un certain monothéisme est connu dans l'histoire des religions sous le nom de *synchrétisme* (σύνχερύνειν). tendance qui commence au commencement du II^e siècle et qui ira en s'accroissant jusqu'à la fin du paganisme.

« Le synchrétisme s'opère par un double procédé. Le premier est la dénationalisation des dieux et leur assimilation. En diminuant le nombre des dieux, il favorise la marche vers le monothéisme. Le second est beaucoup plus hardi. Aux yeux de leurs adorateurs respectifs le Baal Syrien, Isis (*una quae omnia*), Sérapis (*Zeus Sérapis*), Mithra sont chacun le dieu unique. Les autres déités, auxquelles on ne refuse pas le culte, sont considérées, soit comme des noms différents du dieu unique, soit comme des génies secondaires.

C'est ainsi que, sans manquer à la logique, un dévot peut se faire initier aux mystères de plusieurs cultes, exercer même plusieurs sacerdoces : c'est la divinité, il l'honore, et plus variés sont les modes qu'il emploie, plus il croit l'honorer (1).

(1) A. Baudrillart, *l. c.*, p. 545.

Le Soleil profita de ce syncrétisme ; il « devenait le symbole de ce dieu suprême, source de toute vie, immortel et tout puissant (1). »

« On trouve, chez les néo-platoniciens, Plotin et Porphyre, l'élaboration d'une doctrine idéaliste et panthéistique, la conception d'un Dieu, infiniment éloigné de l'esprit et des sens, mais ce Dieu ne se révèle qu'à quelques privilégiés, dans l'illumination et l'extase. Aux foules matérielles, on propose l'adoration du Soleil, et avec tant d'insistance, qu'au milieu du v^e siècle, le pape saint Léon se plaindra encore de ceux qui le jour de Noël, au lieu du Christ, adoraient le Soleil (2). »

M. Harnack, dans son important ouvrage « L'Expansion du Christianisme dans les trois premiers siècles », caractérise par les traits suivants la doctrine issue du syncrétisme.

Opposition nettement affirmée entre l'esprit et le corps, à l'avantage plus ou moins explicite du premier.

Opposition entre Dieu et le monde et transcendance divine établie par voie de négation ou d'éminence.

Conséquences de cette double opposition : dépréciation, haine du monde matériel et de la chair.

Aspiration vers une délivrance de ces éléments inférieurs : cette délivrance consiste dans une lumière et une purification et ramène, par voie de conversion, l'âme à Dieu et à l'éternelle vie.

Croyance, pleine d'incertitudes, que la délivrance espérée est proche. On ne sait si cette délivrance se

(1) Christus, l. c., p. 539.

(2) Christus, l. c., p. 540.

trouve dans un culte ancien mieux compris dans un mystère qui se révèle, dans un maître personnel, ou dans l'âme elle-même.

Conviction que les moyens de salut ne s'achèvent pas dans la connaissance, mais dans la participation à une force divine.

Conviction enfin que tous ces éléments de religion, ont un fond unique, sont indépendants de toute société, strictement individuels, et fondés sur l'ascèse et le renoncement.

Tout cela était plus ou moins mélangé de polythéisme, obscurément perçu à travers mille préjugés, mille erreurs de détail... Mais tout cela existait (1).

Grandeur et misère de l'homme éloquemment illustrées par cette période finale de la religion romaine ! « Quelles étonnantes contariétés que ces élans subits vers le divin, suivis de chutes dégradantes, que ces désirs de pureté et de vie spirituelle se leurrant à des rites bizarres ou cruels ! Et l'on se rappelle le vers de Virgile sur ces ombres qui, n'ayant pas encore trouvé le repos dans la mort, tendent leurs mains dans le désir d'un au-delà paisible.

Tendebantque manus ripae ulterioris amore.

Plusieurs siècles auparavant, Platon écrivait déjà que la pauvre humanité n'avait qu'une chose à faire, se jeter dans les eaux troublées de la vie, se cramponnant à tout ce qu'elle trouverait sous la main d'espérances, de conjectures, de mythes et de rites, jusqu'au jour où elle pourrait gagner l'autre rive « sur la barque plus sûre de quelque divine doctrine. » Alors que le paganisme se débat dans un dernier effort, la barque divine a commencé son voyage,

(1) A. Harnack, *Die Mission...*, p. 21 sqq.

et déjà elle recueille tous ceux qui, las d'être ballotés à tout vent de doctrine, ont demandé au Christ la lumière et la paix (1). »

§ 4 Facilités et obstacles à la Prédication chrétienne.

Ce que nous venons de dire bien incomplètement sur le milieu romain où se propagea l'Évangile, nous permettra d'énoncer d'une façon brève les *facilités* et les *obstacles* que le christianisme rencontra en son expansion.

A. Facilités.

1° Les juiveries de la Dispersion et leur prosélytisme ont disposé, cela a déjà été dit, un certain nombre d'esprits à écouter la parole évangélique ; leur organisation définitive et résistante sur toutes les voies du monde romain étaient des étapes toutes préparées pour le prédicateur chrétien ; par elles, il pouvait commencer à atteindre le monde païen.

2° L'unité relative du langage et de la pensée établie par l'hellénisme, en Orient, et même, durant un certain temps, en Occident prêta une aide favorable.

3° L'Empire romain avec ses routes, la mer intérieure avec ses galères, l'unité politique facilitèrent et assurèrent les communications et les voyages.

(1) Christus, l. c., p. 540-541

4° La conception théorique et pratique de l'unité de la race humaine ; théorique sous l'influence du stoïcisme avec l'âme du monde à laquelle tous les hommes participent, pratique puisque tous les habitants, ou à peu près, du monde connu alors obéissent aux mêmes lois et peuvent devenir citoyens romains, conception nouvelle amenant la décomposition de la vieille société fermée, exclusive, des Romains ; dans ce fait, de Champagny voit une des causes qui, selon lui, ont favorisé la propagation du christianisme : une certaine égalité ; « point de castes... Rome... (eut) des sujets, des hilotes, des esclaves, des proscrits, (elle n'eut) point de parias ; point de race si fatalement exclue qu'elle ne pût rêver, étrangère, le droit de cité ; proscrire, l'amnistie ; esclave, la liberté (1). »

5° La monogamie, plus ou moins atteinte, il est vrai, mais aduise en principe, devait faciliter l'admission de la morale chrétienne : « Fait qui me paraît unique, dit de Champagny, auquel je ne vois pas de cause assignable, et qui me semble une disposition spéciale de la Providence (2). »

6° La politique religieuse initiale de l'empire, tolérante pour les cultes locaux et les abandonnant à leurs destinées ; grâce à cette tolérance, les toutes premières chrétientés, considérées comme des juiveries dissidentes, n'ont pas été inquiétées.

7° L'état déplorable dans lequel se trouvaient femmes et esclaves, les inclinera à écouter la voix émancipatrice du christianisme.

8° Les services rendus à la vérité par les meilleurs

(1) De Champagny, *Les Antonins*, t. I, p. 11-12.

(2) De Champagny, *ib.*, p. 10.

philosophes et la critique faite par eux du polythéisme. « Je sais très bien qu'ici la part de vérité atteinte ou même entrevue n'est pas bien grande ; je sais que la part de vérité enseignée aux peuples et acceptée par eux doit être comptée comme rien : mais, n'y aurait-il eu, dans ce labeur de la philosophie grecque, que le côté négatif, la guerre faite plus ou moins ouvertement aux dieux de l'Olympe, le discrédit des fables, la critique du polythéisme ; il est certain qu'une aide était préparée par là à la propagande chrétienne. Les Pères de l'Eglise n'ont craint de se servir ni de Socrate, ni de Platon, ni d'Epicure, ni d'Evhémère (1). »

9° « Les restes des anciennes traditions et prophéties (2) », un vague messie attendu.

10° Enfin les tendances intellectuelles et morales créées par les mystères païens et le syncrétisme : « Ce n'est pas que les mystères aient été indifférents au progrès du christianisme. C'est un fait d'expérience que rien ne le tient en échec comme une certaine conception absolue et distante de la transcendance divine. Juifs et musulmans sont pour l'ordinaire irréductibles. Les pauvres âmes qui cherchaient si passionnément le commerce et l'intimité des dieux étaient mieux préparées à recevoir la bonne nouvelle de l'Incarnation. C'est l'argument d'Origène : Vous admettez ces mystères ; le nôtre vaut mieux (3). » Mais on a exagéré l'utilité du syncrétisme pour la propagation du christianisme ; nous discuterons ce point en parlant des obstacles.

(1) De Champagny, *ib.*, p. 13-14.

(2) Hergenroether, *Histoire de l'Eglise*, traduction Bellet, t. I, p. 305.

(3) Lagrange, R. B., 1^{er} juillet 1920, p. 446.

Voilà, il faut bien l'admettre, un certain nombre de causes qui ont favorisé la prédication chrétienne. N'en soyons pas surpris. Dieu est l'auteur des causes naturelles et secondes comme des événements surnaturels et miraculeux. Ce n'est pas faire injure à la Providence que de lui attribuer un certain concours naturel destiné, dans le plan divin, à faciliter l'extension du règne de Dieu.

Il nous reste à voir assez d'obstacles naturellement insurmontables à l'Evangile pour pouvoir conclure, avec les apologistes, que la propagation du christianisme fut miraculeuse et surnaturelle.

B. Obstacles.

On peut dire d'une façon générale que beaucoup de causes favorables qui ont plus ou moins facilité la propagation évangélique, se sont, à un moment donné, retournées contre elle, au point de devenir nuisibles au lieu de rester utiles.

1° Les juiveries ont été les premiers ennemis du christianisme et les plus acharnés. Ce sont sans doute les Juifs qui ont dénoncé les chrétiens aux autorités romaines.

2° L'unité politique de l'Empire, les communications faciles furent un terrible malheur pour le christianisme lorsque l'Etat devint persécuteur. Il aurait mieux valu alors dépendre d'autorités autonomes et divisées.

3° On a déjà dit que les Juifs jouissaient d'une mauvaise réputation dans le monde romain, les chré-

tiens en héritèrent avec usure, surtout lorsqu'ils furent reconnus comme des Juifs en quelque sorte infidèles à leur Dieu. Rien de plus grave que les crimes qu'on va leur imputer : athéisme, crime de lèse-majesté impériale et divine, fanatisme, festins de Thyeste, inceste. Ils devinrent les auteurs de tous les maux qui désolaient l'univers ; ils adoraient une croix, un âne, etc... On suspectait les témoignages rendus en leur faveur. On était infiniment plus crédule aux calomnies qu'à tous les démentis qu'on pouvait leur opposer. Pour des raisons diverses, le christianisme fut le grand calomnié. Une telle réputation nuisait à sa diffusion ; il est si difficile de déraciner les préjugés !

4° Malgré toute la misère du temps, beaucoup restaient éblouis par l'éclat du culte païen, des temples, des autels, des divinités visibles, et on disait aux chrétiens : « Montrez-nous votre Dieu. » Malgré le penchant de plusieurs pour les cultes étrangers, la masse restait attachée à la religion héréditaire qui avait élevé si haut la fortune de Rome. Lorsque les revers vinrent assombrir la gloire romaine, les païens en rendirent responsables l'abandon des dieux et les chrétiens ; les Apologistes durent répondre à cette accusation.

5° Le paganisme ayant été épuré, certains sentaient moins le besoin d'une religion nouvelle, croyaient trouver la même vérité, les mêmes avantages avec des formes plus littéraires et plus gracieuses chez les philosophes de l'antiquité et dans ce syncrétisme adopté par les néo-platoniciens. Ils ne manquaient pas de répondre aux chrétiens exaltant la supériorité des mystères évangéliques : « Nos mystères valent

bien les vôtres, et ils s'efforçaient de les relever par des sens mystiques (1). »

6° En attirant à lui, en relevant femmes, esclaves, gens du peuple, le christianisme donna naissance à cette opinion qu'il ne gagnait que des gens sans valeur, méprisables, incultes : « *Videte enim vocationem vestram, fratres, quia non multi sapientes secundum carnem, non multi potentes, non multi nobiles.* » I Cor. I, 26. Comme on le voit par les inscriptions des catacombes, les premiers chrétiens appartenaient presque tous aux classes inférieures ou moyennes. Ses humbles origines étaient souvent jetées à la face de l'Eglise comme un opprobre par les païens, d'autant que la littérature chrétienne du premier siècle est d'une simplicité extrême, presque dépourvue de forme littéraire, ainsi du reste que la plupart des écrits inspirés. « Le texte des livres saints, surtout la vieille version latine, était plutôt de nature à repousser par l'inélégance de son style (2). » Certains allaient jusqu'à dire que par ses tendances démophiles, le christianisme préparait une transformation dangereuse et nuisible de l'Etat romain.

La religion de la Croix, scandale pour les Juifs, folie pour les Gentils, froissait les idées et les mœurs régnautes ; on admettait mal que la multitude fût appelée à philosopher. Aussi le christianisme eut les philosophes pour adversaires auprès des classes cultivées, « deux surtout valaient une armée : Celse et Porphyre (3). »

(1) Lagrange, *l. c.*, p. 446.

(2) Rivière, *La propagation du christianisme dans les trois premiers siècles*, p. 113.

(3) Rivière, *op. cit.*, p. 111.

7° Les prodiges, les oracles passés et actuels étaient opposés aux miracles du christianisme ; on cherchait à expliquer ceux-ci par la magie si répandue alors.

La conduite sainte et irréprochable des fidèles demeurait sans effet sur beaucoup qui, confondant catholiques et hérétiques, imputaient aux premiers les turpitudes de certaines sectes gnostiques alors qu'ils opposaient à la constance des martyrs l'impassibilité des stoïciens, quand ils ne les décriaient pas comme des fanatiques, méprisant aveuglément la mort.

8° Tandis que les autres religions, même les orientales, s'accommodaient au culte romain et impérial, le christianisme va le braver par sa prétention d'être le seul culte véritable et légitime et cela en défendant absolument tout contact avec le paganisme, en refusant le moindre acte idolâtrique, toute adoration de l'Empereur.

L'intransigeance de la Vérité chrétienne fut l'un des principaux obstacles à sa propagation. Car les chrétiens, dès qu'ils furent distingués des Juifs auxquels, comme peuple conquis, on avait permis de ne pas participer à la religion officielle, furent mis au ban de l'empire, par le fait même de leur refus d'adhérer au culte national, et voilà l'origine des persécutions ; dès lors toutes les forces physiques, morales et intellectuelles du monde romain vont faire bloc pour étouffer dans le sarcasme et dans le sang la religion du Christ. On ne saurait mesurer l'importance de ce formidable obstacle, nous aurons à l'apprécier davantage en parlant des persécutions.

9° Une autre difficulté, plus insurmontable encore peut-être, se trouvait en le christianisme lui-même,

dans sa transcendance dogmatique et morale.

« C'étaient par dessus tout... l'effroi que la raison éprouve devant des doctrines qui la surpassent et qui exigent le renoncement [intellectuel], la répugnance à se soumettre « aveuglément, comme on disait, à un dogme incompréhensible » (1).

Quel paradoxe ce dut être pour beaucoup, comme pour les Athéniens, que le dogme du jugement, de la résurrection de la chair, et tant d'autres. L'humilité de l'esprit était nécessaire pour accepter la Foi nouvelle et rien n'était si inconnu des païens.

Mais si le dogme chrétien répugnait à l'intelligence, la morale de l'Évangile rencontrait des barrières plus infranchissables encore. Les conversions se heurtaient à un sensualisme héréditaire, aux convenances familiales et sociales. « La voie était belle assurément, mais dure à gravir. Non seulement il fallait réprimer des passions longtemps caressées ; mais dans la vie de tous les jours, c'étaient des froissements d'habitude dont nous pouvons à peine nous faire une idée. Le chrétien devait s'éloigner des théâtres et des jeux qui tenaient tant de place dans la société antique. Cette interdiction entraînait celle de participer aux fêtes publiques, toujours intimement liées au polythéisme. Le chrétien devait encore s'abstenir du luxe sous toutes ses formes ; il lui fallait même renoncer souvent aux simples relations de société, comme repas ou visites, parce qu'elles étaient presque toujours mêlées de quelque superstition idolâtrique.

Jusque dans le sein de la famille, la religion chrétienne venait porter « ce glaive » de séparation dont

(1) Hergenroether, *op. cit.*, p. 306.

avait parlé le Maître (*Matth.*, X, 21; 34-38). Le baptême donnait lieu parfois à de véritables drames intimes : Tertullien parle d'enfants déshérités par un père en fureur, d'épouses répudiées par un mari qui ne sait plus supporter leur vertu (*Apologétique*, 3). Il y eut même des faits plus odieux, et l'on vit des femmes dénoncées au juge par leur mari ou des jeunes filles par leur fiancé (saint Justin, *Deuxième Apologie*). En tout cas, c'était une séparation pénible des âmes et qui pouvait devenir tragique aux heures de persécution : les Actes des martyrs sont pleins de ces scènes déchirantes, où, contre la foi du chrétien, on voit se coaliser les affections les plus légitimes du cœur (1). »

Tout l'homme antique se dressait contre la morale chrétienne : sens, cœur, famille, société. En plus, elle s'opposait aux intérêts matériels de diverses classes, prêtres, artistes, statuaires, marchands et artisans qui souvent se coaliseront contre le prédicateur de l'Évangile, ameuteront perfidement le peuple contre lui et s'opposeront de toute leur influence à son succès. (Cf. *Act.*, XIX, 23-28.)

10° Quant au syncrétisme religieux, son efficacité à diriger certaines âmes plus élevées vers le christianisme n'est pas aussi générale qu'on le prétend.

Le père de Grandmaison, critiquant les tendances de M. Harnack, présente à ce sujet quatre remarques tout à fait judicieuses.

1° Le syncrétisme, d'abord à l'état dispersé, était sans force réelle; une fois systématisé, il fut un adversaire redoutable. « Si les idées [syncrétistes],...

(1) Rivière, *op. cit.*, p. 107-108.

auxquelles l'énumération qu'en fait M. Harnack prête une sorte de cohésion, — étaient largement répandues aux premiers siècles de notre ère, elles l'étaient à l'état dispersé, amoindri. Leur force de contagion était atténuée par le fait seul que, venues de tous les points du monde intellectuel, épaves de philosophies déchues, sans attache à un ensemble doctrinal et moral complet, elles étaient souvent quintessenciées ou exagérées dans un sens sectaire. Et sans doute elles finirent par se systématiser sous l'influence des néo-platoniciens ; mais alors, loin d'offrir un point d'appui au christianisme, elles arrêtaient les âmes en marche vers lui et lui opposèrent ses adversaires les plus subtils et les mieux armés (1). » Cette remarque est d'une importance souveraine lorsque l'on songe que ces philosophes syncrétistes ont nom Plotin, Celse, Jamblique, Julien, Hiéroclès !

2° La largeur d'esprit que produisait le syncrétisme était plus favorable à la philosophie ou à la secte hérétique qu'au véritable christianisme : « En les considérant à l'état diffus où ces idées [syncrétistes] se trouvaient dans le grand nombre, elles inclinaient naturellement l'esprit à une certaine largeur d'accueil, à un choix instinctif ou réfléchi, mais toujours révoquant, parmi les croyances ou les pratiques qui sollicitaient son adhésion. Même en se donnant, on restait juge de ce qu'on acceptait et libre de se reprendre après le pacte conclu. Le refuge naturel d'âmes ainsi préparées, c'était la secte ou la

(1) P. de Grandmaison, *L'Expansion du christianisme d'après M. Harnack*, Etudes, 20 août 1903, p. 472.

philosophie, selon le tempérament, la culture et les goûts de chacun.

Car la secte, autrefois comme aujourd'hui, en satisfaisant le besoin de croire et le goût du mystère, propose, sous des symboles aisément pliables aux fantaisies individuelles, des solutions précaires aux problèmes réputés rationnellement insolubles. Elle souffre — je n'ose dire, elle respecte — toutes les opinions qui semblent, à une heure ou à une autre, plus satisfaisantes à l'esprit. Et comme sa cohésion doctrinale n'est qu'un leurre, puisqu'elle se concilie avec des conceptions diverses et même contradictoires ; tout de même, sa rigueur morale n'est pas une discipline universelle qui prend l'homme par le dedans pour conformer ensuite sa conduite à une règle supérieure — souvent austère ou douloureuse, toujours troublante — destinée à racheter des actes dont le cœur n'a pas à se détacher, à mettre dans un état qui dispense de l'effort constant et humble vers la perfection morale. Que l'état général des esprits fût du premier au quatrième siècle, très favorable à l'acceptation d'une solution pareille, c'est ce que montre à l'évidence la diffusion des mystères de toute sorte ; c'est ce qu'atteste, à l'intérieur même du christianisme, le développement des sectes gnostiques.

La philosophie, à son tour, tout en permettant d'amender, dans un sens spirituel ou rationaliste, les données mythiques traditionnelles, tout en fournissant une discipline morale mieux fondée en raison, était loin d'exclure (on le voit assez par l'exemple de Celse) l'attachement aux cultes anciens, la pratique de la religion impériale et même la dévotion aux rites et aux mystères orientaux. Ni l'homme privé

n'abdiquait, par la profession de philosophie, son autonomie intellectuelle et religieuse, ni l'homme public ne faisait sécession d'avec la cité antique (1). »

3° La largeur d'idée produite par le syncrétisme devait être froissée par l'absolutisme doctrinal et moral du christianisme. « Est-il besoin... de faire ressortir à quel point l'exclusivisme dogmatique et moral de la religion nouvelle contrastait avec ce syncrétisme, exigeait de sacrifices de ceux-là mêmes qui retrouvaient dans le christianisme quelques-unes des idées qu'ils avaient autrefois aimées? Se faire chrétien c'était, d'après une parole du Maître, se faire enfant, et selon une autre parole, encore plus austère, perdre son âme pour la sauver. Plus de partage entre les cultes approuvés et le culte nouveau. La profession de foi s'imposait à tous, indiscutée, indiscutable pour ceux-là mêmes qui s'efforceraient de faire cadrer avec elle les conceptions des sages de l'hellénisme... L'alternative, en cas de conflit, n'était pas laissée à leur choix, et, finalement l'esprit propre devait céder, captivé sous l'obéissance d'une vérité venue de plus haut que lui (2). »

4° Le syncrétisme devait, somme toute, mettre obstacle à la prédication évangélique en rendant plus acceptable le paganisme purifié par lui. « On voit mieux peut-être, après ce rapide exposé, combien le christianisme, religion de l'autorité et du don intégral de soi, devait répugner à ceux-là *surtout* qui étaient imbus des idées syncrétistes, le syncrétisme étant caractérisé justement par l'acceptation précaire d'éléments choisis, sous réserve de l'autonomie

(1) P. de Grandmaison, *ib.*, p. 473-474.

(2) P. de Grandmaison, *ib.*, p. 474.

persévérante de l'esprit et de l'action. Qui ne voit que, ces mêmes éléments vinssent-ils à se retrouver identiquement (ce qui est loin d'être exact) dans le christianisme, ils se présentent alors si différemment, avec un caractère d'hétéronomie, de don sans réserve de soi, de responsabilité morale engagée à toute heure, qu'il reste un abîme entre le syncrétisme et la foi? C'est ce qu'a dit brièvement Mgr Duchesne, dans ces lignes souvent citées de ses *Origines chrétiennes* : « Le christianisme, en s'introduisant dans l'Empire, n'a pas trouvé la place vide ; il lui a fallu arracher de toutes les âmes dont il faisait la conquête, non seulement l'attachement particulier à tel ou tel culte, mais encore une certaine dévotion générale à tous les paganismes qui s'étaient peu à peu croisés et superposés dans la croyance universelle. (*Les origines chrétiennes*, p. 10) (1). »

En définitive, le syncrétisme, s'il conduisit au christianisme quelques âmes plus éprises d'idéal que les autres, en éloigna la plupart de celles qu'attirait le besoin de quelque chose de nouveau et de meilleur.

A réunir tous les obstacles que nous venons de signaler dans une même vue d'ensemble comme ils se trouvèrent unis dans une tragique réalité, on est obligé d'admettre que le christianisme eut contre lui toutes les forces de la société la plus puissante qui fut jamais : le pouvoir et l'opinion, la science et le préjugé, l'art et la philosophie. Pour lutter contre ces forces civilisées, douze pécheurs de Galilée, quelques Juifs, aucun moyen extérieur, ni l'éloquence, ni le charme littéraire, ni le prestige de la

(1) P. de Grandmaison, *l. c.*, p. 475.

science, ni la force comme Mahomet, ni les attraits d'une morale qui flatte les passions.

Or le christianisme se propagera merveilleusement, malgré les passions humaines qui s'opposaient avec toute leur fougue à la religion nouvelle si exigeante et si austère, malgré les pouvoirs humains qui vont déployer contre elle toute leur puissance, malgré le manque absolu de ce qui aurait dû humainement en assurer le succès; ce développement vraiment unique dans l'histoire, si on considère les conditions dans lesquelles il s'est accompli, est réellement transcendant.

Le triomphe du christianisme est dû à la puissance interne de la Vérité ; au caractère de la doctrine chrétienne accessible à tous parce que divine ; aux prédicateurs de l'Evangile qui séduisaient d'abord par la sainteté de leur vie et leur ardeur à prêcher, ensuite par les miracles qu'ils accomplissaient, et par les autres merveilles qui accompagnaient leur prédication ; à la vie édifiante des fidèles, à leur chasteté à leur charité fraternelle ; à la sérénité, à la conviction, à l'héroïsme avec lequel les martyrs professaient leurs croyances et pour elles mouraient ; au zèle universel que les convertis, femmes et esclaves compris, mettaient à propager leur Foi, zèle puisé dans l'amour surnaturel de Dieu et du prochain ; mais encore, ne l'oublions pas, ce triomphe est dû aux grâces actuelles, accordées par Dieu aux païens, grâces qui amollissaient leurs cœurs, illuminaient leurs intelligences et les faisaient adhérer à la Foi. C'est l'ensemble de ces charismes surnaturels qui a permis au christianisme de vaincre les obstacles humainement insurmontables en regard

des faibles moyens mis au service de l'Évangile. Les facilités dont nous avons parlé précédemment n'étaient que la voie naturelle, ordinaire préparée elle aussi par la Providence, voie par laquelle les charismes surnaturels devaient passer pour amener les païens à Jésus-Christ.

Le Concile du Vatican, tirant de ce fait transcendant, la conclusion qui s'impose, a déclaré que « cette admirable propagation » était pour le christianisme « un grand et perpétuel motif de crédibilité et un témoignage de sa divine mission » : « *Eclesia per se ipsam, ob suam nempe admirabilem propagationem... magnum quoddam et perpetuum est motivum credibilitatis et divinae suae legationis testimonium irrefragabile.* » Const. *Dei Filius*, ch. III.

CHAPITRE II

COMMENT SE FIT LA PRÉDICATION CHRÉTIENNE

Pour répondre à cette question, il suffira ce semble, d'étudier les agents de la prédication évangélique, de connaître les sujets atteints par elle et d'en approfondir le mode et l'objet.

ARTICLE PREMIER

LES AGENTS DE LA PRÉDICATION CHRÉTIENNE ET L'ORGANISATION DE L'ÉGLISE PRIMITIVE

Saint Paul nous apprend que « Dieu a établi dans son Eglise premièrement des apôtres, deuxièmement des prophètes, troisièmement des docteurs, puis des forces, ensuite des charismes. » (I. Cor., xii, 28.)

« Jésus-Christ a fait les uns apôtres, les autres prophètes, d'autres évangélistes, d'autres pasteurs et

docteurs... pour l'œuvre du ministère. » (*Eph.*, IV, 11.)

« Les fidèles sont édifiés sur le fondement des apôtres et des prophètes. » (*Eph.*, II, 20.)

Dans les *Actes des Apôtres*, saint Paul dit aux πρεσβυτέροις (1) d'Ephèse qu'il avait mandés à Milet : « Veillez sur vous-mêmes et sur le troupeau sur lequel l'Esprit-Saint vous a établis surveillants (παρασταντες) pour conduire (ποιεῖν) l'Eglise du Seigneur acquise par son sang. » (*Act.*, XX, 17-28.)

Pour se faire aider dans la distribution habituelle des vivres, les Apôtres choisissent sept personnages à qui ils imposent les mains. *Act.*, VI, 1-6. Leur fonction principale sera de servir à table : « διακονεῖν τραπέζαις » et c'est le diaconat.

Nous trouvons, en ces textes, les noms de tous ceux qui jouent un rôle dans l'apostolat : les apôtres, les prophètes, les évangélistes, les pasteurs et docteurs, les presbytres-episcopes, les diacres, les forces, les charismes.

Cet apostolat semble composé par un triple élément : un élément missionnaire « itinérant » qui doit comprendre les apôtres, les prophètes, les évangélistes et fonder les Eglises ; un élément local et permanent formé par les pasteurs, les docteurs, les presbytres-épiscopes, les diacres ; leur rôle doit être de gouverner les Eglises fondées par les premiers et sous leur haute direction ; un élément tout-à-fait extraordinaire, transitoire, constitué par les forces, les charismes, les prophètes d'un genre spécial, en qui la grâce se manifestait d'une façon toute merveilleuse ; ces manifestations devaient être subordon-

(1) Dans la Vulgate, *maiores natu*.

nées à la hiérarchie et devaient disparaître plus ou moins complètement. Cet apostolat secondait les deux autres de miraculeuse façon. Est-il disparu tout-à-fait de l'Eglise? Non. Tout saint qui accomplit des miracles le continue.

Disons un mot de chacun de ces éléments.

§ 1. L'Apostolat missionnaire.

1° *Les Apôtres.*

Le mot « Apôtre » (ἀποστέλλω, envoyer) signifie étymologiquement messenger, courrier, et, par extension, serviteur. Il a ce sens dans *Phil.*, II, 25; *II Cor.*, VIII, 23; *Joan.*, XIII, 16.

Ce mot s'achemine vers sa signification historique par l'expression : « Apôtre de Jésus-Christ » chère à saint Paul. On la trouve en tête de beaucoup de ses épîtres : *I Cor.*, *II Cor.*, *Eph.*, *Col.*, *I Tim.*, *II Tim.*, *Tit.* Elle exprime une mission exceptionnelle.

Saint Paul ne revendique pas pour lui seul cette qualité d'Apôtre du Christ, il la reconnaît à d'autres, parmi lesquels il énumère « les frères du Seigneur et Céphas et aussi Barnabé, » *I Cor.*, IX, 5-6.

Que faut-il pour être apôtre de Jésus-Christ?

Monseigneur Batiffol étudiant la notion d'apostolat chez saint Paul y découvre les conditions suivantes : 1° L'authenticité de l'Evangile prêché établit l'authenticité de l'apostolat, saint Paul a enseigné ce qu'il a appris. *I Cor.*, XV, 3. 2° Le concours de Dieu, par l'effusion merveilleuse de ses

grâces, justifie l'apôtre et son œuvre. *II Cor.*, III, 3. 3° Il faut avoir vu le Christ... « Ne suis-je pas apôtre, n'ai-je pas vu Jésus notre Seigneur? » *I Cor.*, IX, 1. 4° Mais surtout il faut être envoyé par le Christ; ce qui « suppose qu'on a vu le Christ, non pas dans le troisième ciel, si on y est ravi, mais sur terre et comme l'ont vu les témoins de sa résurrection. Voilà pourquoi Paul est le dernier des apôtres. Il est le dernier qui a vu le Seigneur. Après Paul il n'y aura plus d'apôtre... Surtout être envoyé par le Christ implique qu'on a reçu sur terre du Christ en personne une mission, là est la vraie racine de l'apostolat... C'est en ce sens plein que Paul est apôtre, non simplement apôtre, mais « apôtre du Christ », appelé et envoyé personnellement par le Christ en personne (1). » *Act.*, XXII, 21 et XXVI, 16-18.

Quels sont ceux qui seront les apôtres de Jésus-Christ?

Et d'abord les douze, choisis par Jésus, compagnons de son ministère public, témoins de sa résurrection, et envoyés par Lui prêcher l'Evangile. Mais qui va remplacer Judas? Mathias témoin de la vie du Sauveur et « choisi par le Christ seul, dont le sort est censé manifester le choix (2). »

En plus de ces douze, Paul qui a vu le Christ ressuscité et qui a personnellement reçu mission de Lui ainsi que Barnabé a qui le Christ a confié aussi une mission immédiate : « *Segregate mihi Saulum et Barabam in opus ad quos assumpsi eos.* » *Act.*, XIII, 2.

La mission des Apôtres consiste : à enseigner à

(1) Batiffol, *l'Eglise naissante et le catholicisme*, 1^{re} éd., p. 57.

(2) Batiffol, *ib.*, p. 63.

toutes les nations toute la doctrine que Jésus leur a confiée par lui-même ou par le Saint-Esprit. *Matth.* xxviii, 19-20; *Marc*, xvi, 15; *Joan.* xiv, 26; à gouverner, à légiférer, à commander, à punir *Act.*, xv, 28; xvi, 4; *I Cor.*, xi, 2, 34; *II Cor.*, xiii, 2, 10, etc.; à sanctifier en baptisant, consacrant, ordonnant *Luc.* xxii, 19, 20; *Joan.*, xx, 22, 23; *Act.*, ii, 3, 41; *Rom.* vi, 3; *Eph.*, v, 25 sq., etc., etc.; et dès lors à fonder la société religieuse voulue par Jésus, l'Eglise. « Le mur de la cité avait douze fondements, et sur les douze fondements les noms des douze apôtres de l'agneau. » *Apoç.*, xxi, 14.

Pour cela, dès le jour de la Pentecôte, ils reçoivent des prérogatives dont les quatre principales sont étudiées par les théologiens : 1° la confirmation en grâce. « Les théologiens s'accordent à reconnaître que les apôtres, après avoir reçu le Saint-Esprit à la Pentecôte, étaient si investis de ce divin Esprit que *pratiquement* ils ne pouvaient plus commettre de péché mortel; on étend même le privilège au péché véniel pleinement délibéré. Je ne pense pas qu'on puisse prouver la chose par des textes directs et péremptoirs (sinon peut-être pour saint Paul); mais des convenances multiples appuyant certains indices positifs, permettent de la conclure en toute sécurité. La prière de Jésus, les magnifiques promesses qu'il leur fait de l'opération du Saint-Esprit en eux, l'assurance qu'il a de trouver en eux de dignes témoins, les lumières et la force dont nous les voyons « baptisés » à la Pentecôte, le peu que nous savons par les Actes de la transformation totale opérée en eux par le Saint-Esprit, l'action continuelle du Saint-Esprit en eux; voilà les indices. Voici les convenances :

leur place éminente dans l'Eglise dont un des caractères est la sainteté, leur rôle de lumière du monde et de sel de la terre, la grâce des prémices avec son efficacité spéciale, la nécessité pratique de leur ministère (1)... »

2° L'infailibilité personnelle sur les questions de foi et de mœurs : « Instruits par le Christ même et par le Saint-Esprit, pouvaient-ils errer sur la doctrine du Christ? Dispersés à travers le monde, sans possibilité pratique de contrôle et de concert, il fallait, sous peine d'induire en erreur une partie de l'Eglise naissante et de rompre l'unité de la Foi, que le même Esprit les animât et leur enseignât la même vérité tous (2). »

3° La juridiction universelle et pleins pouvoirs. Les apôtres avaient juridiction partout ; là où ils allaient avec leurs pouvoirs reçus de Dieu... Ces pouvoirs... n'étaient pas limités comme le sont ceux de l'évêque dans son diocèse ; pas de droit canon auquel ils fussent soumis, pas de causes majeures que Pierre se fût réservées : ils pouvaient fonder des Eglises, établir des évêques, tout organiser en maîtres. Cela ne veut pas dire que Pierre n'eût rien à voir aux questions générales, ni à l'œuvre particulière de chaque apôtre ; mais le chef du collège apostolique pouvait et devait s'en rapporter à l'Esprit qui animait les frères, il devait respecter une mission donnée par son Maître. Les apôtres avaient donc tout pouvoir. (3). »

4° La révélation est continuée par eux et définiti-

(1) J. Bainvel, Dictionnaire de Théologie catholique, V. M., art. *Apôtres*, fasc. VI, col. 1654.

(2) J. Bainvel, *ib.*, col. 1655.

(3) J. Bainvel, *ib.*, c. 1656.

vement close. « Les apôtres étaient... en contact immédiat avec Dieu, recevant directement de lui la vérité qu'ils devaient transmettre en son nom à l'Eglise. Et ce n'est pas seulement par la bouche de Jésus, ce n'est pas seulement au jour de la Pentecôte, qu'ils reçurent des communications divines pour l'humanité : le courant ne cessa définitivement et en droit qu'à la mort du dernier des apôtres... Depuis, le livre des révélations de Dieu à son Eglise est scellé; rien ne doit s'y ajouter.... (1). »

Tout d'abord, les Apôtres semblent n'avoir prêché qu'à Jérusalem; mais la persécution d'Hérode Agrippa, en l'an 42, cause de la mort de Jacques le Majeur, les dispersa; Jacques le Mineur resta à Jérusalem où il mourut lapidé, en l'an 62 ou 63. Saint Jean y resta sans doute jusqu'à la mort de la sainte Vierge; plus tard il vint à Ephèse, d'où il exerça une véritable surveillance sur les Eglises d'Asie Mineure.

Saint Pierre évangélisa plusieurs provinces orientales, avec siège principal à Antioche, dit la tradition: puis la Grèce, saint Paul fait mention d'un parti de Céphas à Corinthe (*I Cort.*, 1, 12), enfin l'Italie et Rome où il mourut martyr (saint Clément., *I Cor.*, c. 5, 6; saint Ignace, *Rom.*, iv, 3; *Eusèbe*, II, 15, 25; III, 39; saint Irénée, *adv. haer.*, III, Tertullien, *De præscriptione*, 32; *Scorp.*, 15, etc., etc.).

L'apostolat de saint Paul nous est raconté par saint Luc dans les Actes des Apôtres : l'Asie Mineure, la Macédoine, la Grèce, peut-être l'Illyrie, Rome, sans doute l'Espagne furent le théâtre de son ardente pré-

(1) J. Balpyel, *ib.*, c. 1656.

lication, il mourut décapité à Rome, sur la voie l'Ostie, probablement en 67.

Eusèbe, se faisant l'écho d'Origène, raconte que saint Thomas évangélisa les Parthes ; saint André les Scythes (1) ; saint Barthélemy serait parvenu jusqu'aux Indes (2). Saint Mathieu prêcha d'abord aux Hébreux... puis « en d'autres pays (3) ». Saint Philippe évangélisa la Phrygie et mourut à Hiérapolis (4). Saint Simon le Zélote prêcha, selon la légende, en Perse et en Babylonie et fut crucifié (5). On ne sait rien de bien assuré sur saint Mathias, la légende le fait mourir sur une croix (6). Saint Jude semble surtout avoir exercé le ministère évangélique en Palestine où il écrivit, vers l'an 65, sa lettre aux judéo-chrétiens.

2° Les Prophètes du premier genre.

« A Antioche, tout à l'origine, on trouve des prophètes et des docteurs, προφῆται καὶ διδάσκαλοι. parmi lesquels Barnabé et Saul ; ils célèbrent la liturgie et imposent les mains à ceux-ci, parce que l'Esprit saint les destine aux missions (Act., XIII, 1-3 ; cf. v, 22, 32) (7). » Paul et Barnabé devaient déjà être ἐπίσκοποι, désormais ils seront évêques, puisqu'ils imposeront les mains à leur tour.

« Distinguant ces prophètes revêtus d'un caractère sacré d'avec ceux qui sont « prophètes » simplement

1) Eusèbe, *Hist. Eccl.*, III, c. 1.

2) Eusèbe, *op. cit.*, V, 10.

3) Eusèbe, III, 24.

4) Eus., III, 31.

5) Acta, SS. Boll., t. XII, oct. 421-436.

6) Acta, SS., t. III, janvier, 431-454.

7) Michiels, Dict. ap., article *Evêques*, fasc. VI, c. 1767.

parce qu'ils ont le charisme de la prophétie, c'est-à-dire de la prédication (*I Cor.*, xiv, 28 ssq.) nous pensons que ces prophètes-là sont des évêques missionnaires. C'est la clef pour interpréter les divers passages cités...

« Le prophète.... vient en dignité au second rang, immédiatement après l'apôtre ; il a le pouvoir d'ordonner, il est grand-prêtre, il jouit de la plus grande considération parmi les fidèles (Cf. *la Didachè*, x, 7 ; xi, xii, xiii, xv), étant plus estimé que les prêtres (*ἐπίσκοποι-πρεσβύτεροι*), il est même l'égal de l'apôtre, car l'Eglise repose sur les deux à la fois (1). »

« Apôtres et prophètes sont les expressions primitives de la hiérarchie de l'Eglise à l'état de mission (2). »

3. Les évangélistes.

Le terme « évangéliste » ne se trouve que trois fois dans le Nouveau Testament (*Act.* xxi, 8 ; *Eph.*, iv, 11 ; 2 *Tim.*, iv, 5) ; il doit désigner, des missionnaires, soit évêques, Timothée fait « œuvre d'évangéliste », soit diacres, comme Philippe (*Act.*, xxi, 8).

Parlant des évangélistes, Eusèbe dit : « Ils avaient le premier rang dans la succession des Apôtres. Disciples merveilleux de tels maîtres... ils développaient et étendaient la prédication de l'évangile et ils répandaient au loin par toute la terre les germes sauveurs du royaume des cieux (3). »

(1) Michiels, *ib.*, col., 1768.

(2) Batiffol, *Etudes d'Histoire et de Théologie positive* n° 261, 262.

(3) Eus., III, c. xxxvii.

§ 2. L'apostolat permanent.

1° *Les anciens et les surveillants* « πρεσβύτεροι καὶ ἐπίσκοποι ».

Ces deux termes sont difficiles à interpréter.

« Il est incontestable que dès le commencement du second siècle en Asie Mineure et un demi-siècle plus tard dans toute l'Eglise, le titre ἐπίσκοπος était réservé au dignitaire ecclésiastique que nous appelons *évêque*, supérieur aux prêtres πρεσβύτεροι ... Mais en était-il de même au 1^{er} siècle de notre ère? (1). » La question est controversée. Pour la résoudre de quelque manière il faut se demander si ces termes « anciens et surveillants » désignent le même personnage; quel rôle ils jouent; quel caractère ils ont.

a) Les termes « *anciens, surveillants* » désignent-ils la même personne? Le mot ἐπίσκοπος étymologiquement aurait pour synonyme les termes de surveillant, inspecteur; intendant. Le terme πρεσβύτερος comparatif de πρέσβυς signifie, adjectivement, plus âgé, plus ancien, plus vénérable, substantivement, vieillard, notable, ancien du peuple. « De la supériorité de l'âge, [ce mot] est venu à désigner la prérogative de l'autorité, de la dignité, parce que les sociétés primitives, ainsi que les aristocraties, sont gouvernées par un Sénat ou conseil d'anciens, qui prend divers noms : *senatus* et *senatores* à Rome, γεροντία et γέροντες à Sparte, *aldermen* en Angleterre, *cheikh* en pays de langue arabe (2). »

Aucun texte du premier siècle ne nomme ensemble

(1) Michiels, *ib.*, 1751-1752.

(2) Michiels, *l. cit.*, col. 1753.

les *surveillants* et les *anciens* comme un double ordre distinct. La distinction ne se trouve nulle part. On la rencontre pour la première fois dans les lettres de saint Ignace \div 107. Chaque fois que ces termes se trouvent ensemble, ils désignent la même fonction. Il y a cinq passages où ils sont dans un même contexte : quatre de ces passages établissent la synonymie, le cinquième la confirme.

1° Discours de Milet, Act., xx, 17 ssq. Saint Paul convoque les *πρεσβυτερος* d'Ephèse; il leur parle et leur dit que l'Esprit-Saint les a établis *surveillants* « *ἐπισκοπους* » pour gouverner l'Eglise de Dieu, *ποιμαίνειν* faire paître, diriger, gouverner.

Les deux termes indiquent évidemment les mêmes personnages.

2° Epître à Tite 1, 5-7; « Je t'ai laissé en Crète... pour y instituer des anciens, *πρεσβυτερος*, dans chaque ville; en observant les conditions que je t'ai indiquées : si quelqu'un est sans reproche, mari d'une seule femme, ayant des enfants fidèles qui ne soient pas sous l'inculpation de vie déréglée ni insoumis.

Car il faut que l'évêque soit sans reproche, en sa qualité d'intendant de Dieu qu'il ne soit ni arrogant, ni enclin à la colère, ni ivrogne, ni batailleur... »

De ce passage, il ressort que ce titre d'évêque « est convertible de fait avec celui de presbytre (1). »

« Il est manifeste, dit M. Michiels, que les deux termes sont synonymes dans l'idée de l'écrivain. Vou-
lant insister sur les conditions requises pour le candidat à la dignité d'ancien, il donne aussitôt les qualités du surveillant modèle, ayant soin même d'in-

(1) Lemonnyer, *Epîtres de saint Paul*, II, p. 165.

diquer le lien logique par la particule γάρ. Si les deux termes n'étaient pas synonymes, l'apôtre ne pouvait s'exprimer ainsi. Qui s'aviserait jamais de parler de cette façon : « Etablis partout des curés vertueux, car il importe que l'évêque soit vertueux » ? Au contraire il est juste de dire : « Etablis partout des curés irréprochables, car il importe que le pasteur soit irréprochable. » Saint Paul s'est exprimé d'une manière analogue (1). »

3° *I Tim.* « Il importe, dit saint Paul, que le surveillant τὸν ἐπίσκοπον, soit irréprochable et qu'il sache présider à sa famille (iii, 2) » ; suit l'énumération des qualités du surveillant semblable, trait pour trait à celle faite dans l'épître à Tite relativement aux anciens ; ensuite saint Paul, au verset 3 passe à l'énumération des qualités requises chez les diacres : « Il faut pareillement que les diacres soient dignes... » Puis au chapitre v, 17, « Les *presbytres* qui exercent bien la présidence doivent être tenus pour dignes d'un double honneur... », et au verset 19 : « Ne reçois pas d'accusation contre un *presbytre* si ce n'est sur la foi de deux ou trois témoins. »

Comment se fait-il que l'Apôtre, parlant au ch. iii du choix des ministres ecclésiastiques, ne nomme que les surveillants et les diacres et qu'ensuite il ne parle, au ch. v, que des anciens pour dire qu'ils sont dignes d'honneur ? « L'explication est facile et évidente, les surveillants ne sont autres que les anciens (2). » « On devra ici encore admettre la synonymie des termes (3). »

(1) Michiels, *l. c.*, col., 1757.

(2) Michiels, *L'origine de l'Épiscopat*, p. 213.

(3) Prat., *D. V. M.*, art. *évêque*, fascicule XXXIX, col. 1660.

4° *I Pet.*, v, 1, 2 ; saint Pierre unit étroitement les deux noms : « Je conjure donc les anciens *πρεσβυτερος* qui sont parmi vous... paissez le troupeau de Dieu qui vous est confié, faisant les surveillants, *ἐπισκοποῦντες* (*providentes*). »

Pour saint Pierre, l'office de l'ancien, c'est de faire le surveillant.

5° La lettre de saint Clément de Rome vient confirmer cette interprétation. Ecrite pour ramener l'ordre parmi les fidèles de Corinthe et pour rétablir les anciens, *πρεσβυτερος* (1) chassés de leurs fonctions, elle prouve la légitimité des ministres qui doivent être réintégrés dans leurs droits. Cette légitimité a son fondement dans l'institution apostolique et divine de ces ministres : « Dieu a envoyé Jésus-Christ, Jésus-Christ a envoyé les apôtres ; ceux-ci ont institué des surveillants, *ἐπισκοπους* et des diacres (2). » Ici le mot *πρεσβυτερος* n'est pas même cité, et cependant ce sont les anciens qui ont été chassés, eux dont il faut prouver le pouvoir légitime. « Cela ne s'applique que par l'identité des anciens et des surveillants (3). » « A Corinthe... nous rencontrons en 95 une Eglise composée d'un nombre indéterminé de laïques... Ces laïques sont gouvernés par une hiérarchie à deux termes : les diacres, les évêques. Ces évêques sont appelés aussi presbytres (4). »

Les anciens commentateurs ont parfaitement re-

(1) *I. Clem.*, LIV, 2.

(2) *I. Clem.* XLII, 4.

(3) Michiels, *D. A.*, I. c., col. 1758.

(4) Batiffol, *Etudes d'Histoire et de Théologie*, II 256-257.

connu la synonymie de ces termes, seuls saint Irénée et saint Epiphane font exception (1).

b) Que font ces presbytres-épiscopes?

Ce sont les pasteurs des communautés, les chefs des Eglises établis par les Apôtres eux-mêmes. Ils sont à la tête de l'Eglise de Jérusalem (*Act.*, xi, 30; xv, 2; 4, 6, 22, 23; xvi, 4, xxi, 18), des Eglises instituées par saint Paul (*Act.*, xiv, 22; xx, 17; *Phil.*, i, 1; *I Tim.*, iii, 1 ss.; iv, 15; v, 17; *Tit.*, i, 7 ss.), de toutes les Eglises d'Asie Mineure (*I Petr.* v, 2); et, d'après Clément de Rome, les Apôtres les ont établis comme chefs dans toutes les communautés qu'ils ont fondées (*I Clem.*, xlii, xlii, lvi).

Les Apôtres se les associent pour juger un point de doctrine (*Act.*, xv); ils *prêchent* (*I Tim.*, v, 17); sont les intendants de Dieu (*I Tim.*, iii, 5; *Tit.*, i, 7), les ministres de l'extrême-onction (*Jac.* v, 14), de la liturgie, de l'offrande, du sacrifice (*I Clem.*, xlii; *Didachè*, xv.)

c) Quelle dignité ont-ils?

Est-ce l'épiscopat actuel ou le simple presbytérat? La question est controversée. Le savant père Petau avait d'abord pensé que ces « anciens-surveillants » avaient tous le caractère épiscopal (*Dissert. eccl.*, i, 2, éd. Guérin, t. viii, p. 35); puis il inclina à croire qu'ils n'étaient que de simples prêtres, (*De ecclesiast. hierarchia*, ii, v. 8, *ibid.*, p. 195; iv, i, 5-6, *ibid.*, p. 334-335.)

Le R. P. de Smedt (2) accorde que les termes de

(1) Cf. Prat, *D. V. M.*, l. c., col. 1660-1661.

(2) De Smedt, *L'organisation des Eglises chrétiennes jusqu'au milieu du III^e siècle* (congrès scient. intern. des catholiques de 1888, t. II, p. 297, 338) et R. Q. H., 1^{er} octobre 1888.

presbytres et d'évêques peuvent être considérés comme synonymes avec cette différence que le premier est plutôt honorifique, le second plutôt administratif. Presbytre pouvait s'appliquer à tous ceux qui étaient associés à la direction des Églises, ne fût-ce qu'à titre honoraire de bienfaiteur, de prémices, de patron ; évêque suppose un pouvoir personnel de juridiction. « En d'autres termes, les ἐπίσκοποι étaient les πρεσβύτεροι οἱ προϊστάμενοι τῆς ἐκκλησίας (Herm., Vis., II, c. 4) ; mais il pouvait y avoir d'autres πρεσβύτεροι qui n'avaient pas cette qualité (1). »

Si on comprend bien la pensée assez flottante du P. de Smedt, certains πρεσβύτεροι n'avaient pas le caractère sacerdotal ; ceux qui faisaient les fonctions de « surveillants » en étaient revêtus ; mais avaient-ils la plénitude du sacerdoce ? il semble bien que le savant hollandiste la leur attribue.

Mgr Batiffol me paraît être du même sentiment que le P. de Smedt : « Le presbytérat était un titre d'honneur attribué dans les communautés primitives aux convertis de la première heure aux « prémices » (ἀρχαί), aux bienfaiteurs et patrons (προστάται), comme Stephanas à Corinthe, aux notables qui dans leur maison donnaient l'hospitalité à l'Église locale, comme Nymphas à Laodicée, ou Philémon à Colosses, ou Aquilas, à Ephèse, et que ce titre pouvait mettre celui qui le portait en tête de la communauté, sans lui conférer ni ordre, ni juridiction... On pouvait donc être presbytre sans sacerdoce, et tel a dû être le cas de bien des presbytres primitifs. Mais c'était parmi ces presbytres sans sacerdoce que l'on choisissait, sinon nécessairement, au moins en fait,

(1) De Smedt, *op. cit.*, R. Q. H., 1^{er} octobre 1888, p. 339-340.

les membres de la communauté qu'on élevait à la charge de l'ἐπίσκοπὴ.

C'est ainsi que nous croyons que l'on pourrait concevoir l'organisation primitive des Eglises : 1° des fonctions préparatoires missionnaires, l'apostolat, la prophétie, la didascalie ; — 2° un *ordo* local purement honorifique et ne conférant qu'une notabilité de fait, le presbytérat ; — 3° une fonction liturgique et sociale, le diaconat ; — 4° une fonction liturgique sociale et de prédication, l'épiscopat, épiscopat plural comme le diaconat ; — 5° l'épiscopat plural disparaissant au moment où les apôtres disparaissaient, et se démembrant pour donner naissance à l'épiscopat souverain de l'évêque et au sacerdoce subordonné des prêtres (1). »

Cet épiscopat plural jouissait-il de la plénitude du sacerdoce ?

Mgr Batiffol ne le dit pas clairement, mais il fait plus que l'insinuer, semble-t-il : « l'épiscopat est antérieur au moment où il devient monarchique, et seule cette qualité de monarchique est d'initiative ecclésiastique. Le partage des attributions entre le sacerdoce souverain de l'évêque et le sacerdoce restreint du presbytérium qui entoure l'évêque, est pareillement d'initiative ecclésiastique... A en croire saint Jérôme, le presbyterium alexandrin élisait dans ses rangs un prêtre, et l'appelait évêque, sans autre forme d'ordination, semble-t-il, comme des diacres élèveraient l'un d'eux pour le faire archidiacre. Bonne preuve que le presbytérat et l'épiscopat ont été longtemps estimés identiques (2). »

(1) Batiffol, *op. cit.*, p. 264, 265, 266.

(2) Batiffol, *op. cit.*, p. 271.

M. Michiels, après avoir établi la synonymie des termes « anciens et surveillants » cherche à prouver qu'ils n'étaient que de simples prêtres. Le P. Prat est de son avis. L'un et l'autre appuient leur manière de voir sur deux raisons : 1° nulle part les « anciens-surveillants » n'imposent les mains, n'ordonnent d'autres pasteurs ; or l'ordination est la caractéristique de l'épiscopat. « Même à Ephèse, une des communautés les mieux organisées sans doute, l'Apôtre délègue un de ses coadjuteurs dès qu'il s'agit d'imposer les mains aux prêtres et aux diacres (1). » Un seul texte présente quelque difficulté : Timothée reçut la grâce de la consécration... avec l'imposition des mains du collège presbytéral τοῦ πρεσβυτερίου (I Tim. IV, 14) « *cum impositione manuum presbyterii* ».

Mais ce texte est élucidé par le 11^e lettre à Timothée (1, 6), « le don de Dieu... est en toi par l'imposition de mes mains, *per impositionem manuum mearum* ». De cette consécration, « l'imposition des mains de l'apôtre a été la cause, celle des prêtres n'a été qu'un simple cérémonial, comme l'indiquent assez les conjonctions μετὰ et διὰ employées avec le génitif, la première signifiait la concomitance, la seconde la causalité (2). »

2° « Il est inouï, dit le P. Prat, qu'il y ait eu jamais plusieurs évêques sédentaires dans la même église (3). » C'est du moins l'affirmation constante des Pères et de la tradition.

Et M. Michiels conclut : « Les prêtres que les apô-

(1) Prat, l. c., col. 1660.

(2) Michiels, D. A., l. c., col. 1760.

(3) Prat., l. c., col. 1660.

tres mirent à la tête des Eglises s'appellent tantôt ἐπίσκοποι tantôt πρεσβύτεροι. Ce n'est que dans les écrits du II^e siècle que le mot ἐπίσκοπος prend la signification d'évêque que nous lui donnons aujourd'hui (1). »

Il me semble qu'on pourrait admettre avec le P. de Smedt et Mgr Batiffol que certains anciens n'avaient pas le caractère sacerdotal, ce seraient les πρεσβύτεροι à titre honorifique, et avec M. Michiels et le P. Prat que ceux qui étaient élevés à la surveillance n'étaient que de simples prêtres.

2° Les pasteurs.

Ce terme de pasteur indique une des fonctions des « anciens-surveillants ». « Dans l'épître aux Colossiens, il n'est parlé ni de presbytres ni d'évêques. Saint Paul parle de bergers (ποιμένας) qui sont en même temps des instructeurs (διδασκαλοὶ) : qui sont évidemment les presbytres-évêques que nous avons rencontrés... dans les Eglises d'Asie (2). »

3° Les docteurs.

Le terme διδάσκαλοι que l'on traduit par docteurs, instructeurs, catéchistes, indique une fonction relative à l'enseignement et pouvait appartenir aux membres de l'apostolat missionnaire comme à ceux de l'apostolat permanent.

4° Les diacres.

Nous avons déjà dit à quelle occasion furent institués Etienne, Philippe, Prochore, Nicanor, Timon,

(1) Michiels, l. c. col. 1761.

(2) Batiffol, op. cit., p. 232.

Parménas et Nicolas (Act. vi, 2-6) ; personnages à noms grecs, destinés à servir les Hellénistes. Nulle part ils ne sont qualifiés de diacres, seule leur fonction est caractérisée par les mots *διακονία* et *διακονεῖν* *ministerium*, *ministrare*. Mais la tradition a toujours vu en ce passage le récit de la création du diaconat proprement dit. Il se peut cependant qu'il y ait eu des diacres hébreux avant ceux-ci. C'est une opinion qui a des partisans (1).

Le service des tables, qui occasionna leur création, n'en fut pas le but unique. S'il est vrai que l'agape fut un certain temps en connexion avec l'eucharistie, les diacres durent distribuer l'hostie sainte. Nous savons que saint Etienne, saint Philippe prêchaient (Act., vi, vii, viii). Ce dernier baptisait, (Act. xiii, 38) et remplissait le rôle d'évangéliste (Act. xxi, 8-14).

Voilà les quatre fonctions décrites dans le Nouveau Testament. Dans la suite le rôle du diacre prit une importance considérable dans l'organisation matérielle de l'Eglise et la discipline. La fonction actuelle d'archidiaque est un vestige de cette ancienne puissance.

Il est probable que les autres ordres ne sont que l'explicitation du diaconat.

Longtemps papes et évêques furent entourés de sept diacres en souvenir des sept premiers.

(1) Cf. Forget, art. *Diacres*, D. V. M., fascicule XXVII, c. 709-710

§ 3. L'apostolat extraordinaire.

Jésus avait promis à ses disciples qu'ils chasseraient les démons, parleraient des langues nouvelles, rendraient inoffensifs venin et poison, guériraient les malades (*Marc*, xvi, 17, 18). Sa promesse se réalisa. Au moment où l'Esprit-Saint descendit sur les Apôtres à Jérusalem (*Act.*, ii, 4), sur les fidèles en Samarie (*Act.*, viii, 8), sur les prémices de la gentilité à Césarée (*Act.*, x, 46), sur les anciens adeptes de Jean-Baptiste à Ephèse (*Act.*, xix, 6), de merveilleux phénomènes se manifestèrent. A Corinthe ils furent en si grand nombre que saint Paul fut consulté sur leur valeur et leur usage (*I Cor.*, xii).

Ces dons merveilleux sont ordinairement appelés *χαρίσματα* par saint Paul : « Octroyés en vue du bien commun plutôt qu'en faveur de l'individu, auquel ils pouvaient néanmoins être utiles par le bon usage qu'il en faisait, les charismes étaient une sorte de luxe dans l'ordre surnaturel et pouvaient un jour disparaître sans priver la société chrétienne d'aucun organe indispensable (1). »

On pourrait en compter une douzaine et davantage susceptibles d'être divisés en deux catégories selon le genre d'utilité qu'ils procuraient à l'Eglise naissante : voici les principaux.

(1) P. Prat, *La théologie de saint Paul*, première partie, p. 174.

I. Dons relatifs à l'instruction des fidèles.

1° Discours de sagesse, de science (λογος σοφίας γνώσεως) : visions, illumination de l'esprit qui se traduisaient en discours sur les mystères de la foi ou sur les obligations de la conscience.

2° Prophétie (προφητεία)

3° Discretion des esprits (διακρίσεις πνευμάτων)

4° Glossolalie (γένη γλωσσῶν, γλώσσαις λαλεῖν)

5° Interprétation des langues (ἑρμηνεῖα γλωσσῶν)

II. Dons relatifs au soulagement des corps.

1° Aumônier (μεταδιδούς), mû par un attrait surnaturel, celui qui jouit de ce charisme,* distribue ses biens aux indigents (*Rom.*, xii, 8).

2° Hospitalier (ἐλεῶν), celui-là assiste les malheureux, les infirmes (*Rom.*, xii, 8.)

3° Secours (ἀντιλήψεις), cet autre met au service de ses frères son expérience, son influence, ses ressources (*I Cor.*, xii, 28).

4° Grâces de guérison (χαρίσματα ἰαμάτων)

5° Opérations de miracles (ἐνεργήματα δυνάμεων)

Les plus frappants de ces charismes sont : parmi ceux de la première catégorie, la prophétie, la glossolalie, l'interprétation des langues, la discrétion des esprits ; parmi ceux de la deuxième catégorie, les grâces de guérison et les opérations de miracles.

Les prophètes. — Il faut distinguer, d'après M. Michiels (1) et Mgr Duchesne (2), les prophètes revêtus d'un caractère sacré d'avec ceux qui sont prophètes simplement parce qu'ils ont le charisme de

(1) Michiels, D.-A. l. c., col. 1708.

(2) Duchesne, H. A., t. I, p. 47-48.

la prophétie. Mais on peut admettre avec le P. Prat que ce charisme « les rendait aptes à diriger les communautés naissantes et les désignait aux fonctions du ministère ordinaire » (1).

La prophétie ne se bornait pas à la révélation de l'avenir ; elle pénétrait le fond des cœurs, discernait les besoins spirituels des âmes et inspirait les paroles les plus appropriées aux nécessités des autres. Son rôle consiste à « édifier, exhorter, consoler » (*I Cor.*, xiv, 3) ; aussi saint Paul conseille de désirer ce charisme plus que tous les autres (*I Cor.*, xix, 1), à raison de son utilité pour les fidèles et les infidèles.

Le discernement des esprits, servait à pénétrer les pensées et les dispositions des âmes, à distinguer le mobile de leurs actes, et dès lors à discerner sous quelles inspirations parlaient les prophètes eux-mêmes. Ce discernement servait à apprécier tous les charismes.

Le don des langues. Il est très difficile de dire ce qu'était la glossolalie ; elle n'avait pas pour but la prédication... « Les Apôtres ne semblent pas avoir fait usage de ce don dans leurs missions apostoliques, et si l'on comprend le rôle providentiel des Juifs de la Diaspora, si l'on observe que les Apôtres, dès leur arrivée dans une ville grecque, débutent à la synagogue, s'adressent d'abord aux Juifs, puis aux prosélytes, et en dernier lieu aux païens, on laissera ces conceptions qui nous les représentaient se lançant à travers le monde en des chevauchées hardies et atteignant du premier bond les peuples inconnus,

(1) Prat, *op. cit.*, p. 177.

ceux que la langue et les usages rendaient le plus inaccessibles (1). »

« Quand les Apôtres, au jour de la Pentecôte se mirent à parler en diverses langues selon que l'Esprit leur donnait de parler », ils ne s'adressaient pas au peuple; ils célébraient dans les langues des assistants « les magnificences de Dieu (*Act.*, II, 1), avec une animation de voix et de gestes qui les fit accuser d'ivresse. S'agit-il de haranguer la foule, Pierre parle au nom de tous et, ne pouvant parler qu'une langue à la fois, il est naturel qu'il parlât la sienne. S'il y eut miracle, c'est dans les auditeurs qu'il s'accomplit et non en lui. Au moment où commençait la prédication, le don des langues avait cessé. Le centurion Corneille et les siens, après leur baptême,

« parlèrent en langues, célébrant les louanges de Dieu » (*Act.*, x 46). Il en fut de même des douze disciples d'Ephèse qui, « remplis du Saint-Esprit, parlaient en langue... » Ni les uns ni les autres n'avaient à prêcher. Enfin, ce qui est décisif, le possesseur de ce charisme n'était pas compris des assistants, à moins qu'il ne se trouvât parmi eux un interprète (*I Cor.*, xiv, 2) (2). » C'est pourquoi saint Paul désirait qu'à côté de celui qui parlait les langues d'autres fussent favorisés du don nécessaire pour les interpréter (*I Cor.*, xiv, 13).

L'interprétation des langues faisait l'objet d'une autre grâce qui procurait la faculté surnaturelle d'expliquer en langue usuelle ce qu'un autre avait dit en langue étrangère.

(1) P. Rose, *Revue Biblique*, *La critique nouvelle et les actes des Apôtres*, 1^{er} juillet 1898, p. 332-333.

(2) P. Prat, *op. cit.*, p. 175.

« En réunissant tous les traits relatifs à la glossolalie, nous voyons qu'elle était la faculté surnaturelle de prier ou de louer Dieu en une langue étrangère avec un enthousiasme voisin de l'exaltation...

« Ces manifestations merveilleuses vérifiaient les prophéties, prouvaient sensiblement la permanence du Saint-Esprit au sein de l'Eglise, symbolisaient la grande unité catholique et l'université de l'Evangile destiné à parler toutes les langues et à rassembler tous les hommes dans la profession de la même foi. Mais ce que la glossolalie avait de prodigieux devait frapper vivement les imaginations et la faire désirer ardemment des néophytes encore imparfaits et inexpérimentés. Paul s'élève avec force contre cette estime excessive et il recommande par contre le don de prophétie dont on semblait faire trop peu de cas. (1), »

L'usage de ces charismes pouvait avoir ses inconvénients, s'il n'était réglé avec sagesse; c'est ce dont s'occupa saint Paul. « Trois avis sont adressés au glossolale, deux au prophète. 1. Si les *glossolales* sont nombreux, que deux seulement, trois au plus, prennent la parole à chaque réunion. — 2. Qu'ils ne parlent pas à la fois mais l'un après l'autre; et qu'un assistant, doué du charisme d'interprétation ou sachant la langue parlée, explique ce qu'ils disent. — 3. S'il n'y a pas d'interprète, que le *glossolale* garde le silence en public et s'entretienne avec Dieu à voix basse. (I Cor., xiv, 27, 28.) Les dispositions suivantes règlent l'usage de la prophétie : 1. Deux ou trois prophètes, à chaque réunion, exhorteront alternativement le peuple, les autres ou les

(1) P. Prat. *op. cit.*, p. 176.

fidèles doués du charisme de discernement des esprits jugeront de leur inspiration et de leur doctrine.

— 2. Si, pendant que l'un parle, un autre se sent inspiré, le premier, par déférence et par modestie, lui cédera la parole. L'Apôtre résume ses avis d'un mot : « Que tout se passe avec décence et en bon ordre. » (*I Cor.*, xiv, 29, 32, 40) (1). »

Le don de guérison, permanent ou transitoire, permettait de guérir miraculeusement les maladies et inclinait les âmes à croire à une doctrine que sanctionnait un tel pouvoir.

Les opérations de miracles « est de même nature que le précédent et ne s'en distingue que par son objet plus étendu (2). » Il tendait au même but en opérant des merveilles de toute nature.

§ 4. L'organisation de l'Eglise primitive.

Après avoir passé en revue les principaux personnages destinés à la prédication évangélique, il est facile de se rendre compte de l'organisation de l'Eglise primitive.

1° Jésus a envoyé à toutes les nations le collège des Apôtres, choisis par lui, avec mission d'enseigner l'Evangile, d'administrer les sacrements, de diriger, de gouverner les fidèles.

2° Les Apôtres partent à la conquête des âmes, prêchent, convertissent un noyau de fidèles, fondent

(1) P. Prat ; *op. cit.*, p. 178.

(2) P. Prat, *op. cit.*, p. 183.

une petite chrétienté ; cela fait, ils vont ailleurs porter la Bonne Nouvelle.

3° Les Apôtres ne pouvaient suffire à cette évangélisation ; aussi communiquèrent-ils de bonne heure la plénitude de l'ordre, l'épiscopat, à des disciples d'élite. Ceux-ci, à de rares exceptions près, embrassèrent également la vie de missionnaire. Plusieurs, nous pouvons voir en eux les prophètes, les évangélistes, furent envoyés par les Apôtres fonder et organiser de nouvelles chrétientés. D'autres restèrent attachés à la personne des Apôtres, les aidant dans le ministère d'évangélisation, d'organisation, de direction. Les uns et les autres étaient des délégués des Apôtres.

Et nous avons ainsi les vrais fondateurs des Eglises, le clergé, que l'on appelle missionnaire, itinérant, tout simplement apostolique.

4° Les Eglises fondées par ces hommes apostoliques continuaient à rester sous leur direction. L'Apôtre en restait le chef, nous dirions, l'évêque. Mais, avant de s'éloigner, l'homme apostolique préposait des « anciens surveillants » et des diacres aux besoins spirituels de ces Eglises : C'était le *presbyterium*. « Les premières chrétientés ont d'abord été dirigées par les apôtres des divers ordres, auxquels elles devaient leur fondation, ainsi que par d'autres membres du personnel évangélisateur. Comme ce personnel était, de sa nature, itinérant et ubiquiste, les fondateurs n'ont pas tardé à confier à quelques néophytes, plus particulièrement instruits et recommandables, les fonctions stables nécessaires à la vie quotidienne de la communauté : célébration de l'Eucharistie, prédication, préparation au bap-

tême, direction des assemblées, administration du temporel (1). »

Ce clergé permanent et local se composait de diacres et de ces presbytres-épiscopes qui plus probablement n'étaient que de simples prêtres. Celui qui restait le vrai chef de la chrétienté c'était l'apôtre qui l'avait fondée directement, ou indirectement par un de ses délégués. N'oublions pas que l'une des prérogatives des Apôtres, c'était d'avoir universelle juridiction, c'est-à-dire, de pouvoir, en particulier, rester l'évêque propre de toutes les Eglises fondées par eux.

5°. Mais cette juridiction universelle, prérogative de l'apostolat, devait cesser, sauf chez le successeur de saint Pierre, avec la disparition des Apôtres. Aussi ceux-ci, avant leur mort, prirent-ils des dispositions pour assurer la transmission régulière de leur autorité sur les Eglises fondées. Dans ce but, ils transmirent la dignité hiérarchique supérieure, connue, dès la fin du premier siècle, sous le nom d'épiscopat, à un certain nombre de leurs disciples en les élevant à la plénitude du sacerdoce. A ceux-là, et à ceux-là seulement, ils communiquèrent le pouvoir de juridiction ou la mission divine dont ils étaient dépositaires, de ceux-là ils firent leurs véritables *successeurs* : Parmi eux, « les uns fondaient et organisaient de nouvelles Eglises exactement comme les apôtres ; les autres, coopérateurs et suivants de quelque apôtre, étaient appelés à recueillir sa succession comme évêques régionnaires ; d'autres encore étaient promus à un siège épiscopal et établis comme pas-

(1) Duchesne, *Hist. An.*, I. p. 89 90

teurs (c'est-à-dire, comme véritables évêques) à la tête d'une Eglise particulière (1). »

Il fallut dès lors désigner le pasteur en chef de l'Eglise particulière par un titre propre. « Comme les prêtres étaient appelés de deux noms, dont un surtout servait à exprimer leur qualité de recteur des Eglises, on lui réserva celui-ci pour exprimer le mieux sa supériorité et sa fonction (2). »

Celui donc à qui l'apôtre avait donné par l'imposition des mains la plénitude du sacerdoce, à qui l'apôtre avait légué sa juridiction divine sur une Eglise déterminée et fondée par lui, celui qui dans cette plénitude du sacerdoce et dans cette juridiction, succédait réellement à l'apôtre, celui-là devint l'évêque, ὁ ἐπίσκοπος ; et ceux qui n'avaient reçu ni cette plénitude du sacerdoce, ni une telle juridiction, conservèrent le nom de prêtres, et continuèrent, il est vrai, à former le *presbyterium* qui, dépendant jadis de l'apôtre, fut désormais sous la direction de l'évêque.

Nos évêques diocésains sont, en droite ligne, les successeurs de ces évêques placés par les Apôtres à la tête des Eglises déterminées ; ils ont été institués pour continuer en ces mêmes Eglises la mission et les pouvoirs dont Jésus-Christ avait investi le collège apostolique ; en ce sens, ils sont les véritables successeurs des Apôtres. « Que l'épiscopat représente la succession des Apôtres, c'est une idée qui correspond exactement à l'ensemble des faits connus (3). »

(1) Michiels, D. A., l. c., col. 1785.

(2) Michiels, D. A., l. c., col. 1785.

(3) Duchesne, *Hist. An.*, t. I, p. 89.

Voyons quelques-uns de ces faits qui légitiment l'affirmation du savant prélat.

Le premier siège épiscopal au sens strict du mot, fut celui de saint Jacques à Jérusalem. « On dit qu'après l'ascension du Sauveur, Pierre, Jacques et Jean, que le Seigneur avait honorés plus que les autres Apôtres, ne firent pas assaut de gloire, mais choisirent Jacques le Juste comme évêque de Jérusalem (1). »

« Tout ce que j'ai trouvé dans des documents écrits, dit Eusèbe, c'est que, jusqu'à l'extermination des Juifs sous Hadrien, il y eut une série de quinze évêques dans cette ville (Jérusalem). Hébreux d'origine, comme on le dit, tous ont embrassé sincèrement la doctrine du Christ, si bien qu'au jugement des hommes compétents, ils furent trouvés dignes de la fonction épiscopale. Car ils eurent le gouvernement de l'Eglise entière des fidèles de race juive, depuis les Apôtres jusqu'à cette guerre, dans laquelle les Juifs se croyant de force à résister, se révoltèrent de nouveau contre les Romains, mais furent complètement écrasés. Comme il n'y eut plus depuis ce moment d'évêques de la circoncision, il est nécessaire d'en recenser le catalogue depuis le premier. Le premier donc est Jacques, appelé le frère du Seigneur ; son successeur Siméon est le second ; le troisième Juste ; le quatrième Zachée, le cinquième Tobie, le sixième Benjamin, le septième Jean, le huitième Mathias, le neuvième Philippe, le dixième Sénèque, le onzième Juste, le douzième Lévi, le treizième Ephrès, le quatorzième Joseph, enfin le

(1) Clément d'Alex. *Hyp.* VI, d'après Eus., II, I, 3.

quinzième Jude. Tels sont les évêques de la ville de Jérusalem depuis les Apôtres jusqu'au temps indiqué : Tous appartiennent à la circoncision (1). »

De très bonne heure Antioche eut un siège épiscopal.

Nous y constatons la présence de saint Pierre vers l'an 50 (*Gal.*, II, 11). Eusèbe nous apprend que le premier évêque de cette ville, après saint Pierre, fut Evodius, et qu'Ignace en a été le second (3).

Lorsque saint Ignace († 107) écrit ces célèbres épîtres, l'organisation hiérarchique est achevée, en Asie Mineure. Il « ne se propose nullement de promouvoir l'épiscopat monarchique et d'en étendre les attributions ; il le suppose, au contraire, établi partout et ne conçoit pas une autre forme d'épiscopat. Ce qu'il désire, c'est d'engager les laïques à se grouper autour du clergé et le clergé à se grouper autour de l'évêque, jusqu'à ne faire qu'un avec lui. Voilà ce qui ressort clairement de toutes ses lettres et presque de chaque paragraphe. Son mot d'ordre et son mot de passe, c'est l'unité de l'Eglise. On notera les points suivants : 1. *Les trois ordres du clergé*. Très souvent l'évêque, les prêtres et les diacres sont énumérés ensemble et opposés au reste des fidèles. L'évêque est toujours unique, les prêtres sont fréquemment désignés par un nom collectif (πρεσβυτέριον ou collège sacerdotal), les diacres sont toujours au pluriel *ad Smyr.*, XII, 2, etc. Les laïques doivent obéissance à l'évêque et aux prêtres *Ad Eph.*, II, 2 ; XX, 2 ; *Ad Magnes.*, II ; *Ad Trall.*, XIII... ; ils doivent rester unis intimement à l'évêque

(1) Eusèbe, *H. E.*, IV, v.

(2) Eusèbe, *H. E.*, III, XXII.

aux prêtres et aux diacres *Ad Magnes.*, vi, 1; xiii; *Ad Philad.*, début... Sans eux l'Eglise n'est pas convoquée *Ad Trall.*, iii, 1. — 2. *L'Evêque est essentiellement unique.* Onésime est seul évêque d'Ephèse *Ad Eph.*, i, 3; Damas est évêque de Magnésie sur le Méandre *Ad Magnes.*, ii; Polybe est évêque de Tralles *Ad Trall.*, i, 1; Polycarpe est évêque de Smyrne *Ad Polyc.*, titre; Les plus grandes villes, comme Antioche n'ont qu'un évêque et en l'absence d'Ignace, l'Eglise de Syrie restera sans évêque *Ad Rom.*, ix, 1... — 3. *L'Evêque concentre entre ses mains tous les pouvoirs religieux.* Les fidèles ne doivent « rien faire sans l'évêque et le presbytérat, comme le Seigneur ne fait rien sans le Père » *Ad Magnes.*, vii, 1... Quiconque fait quoi que ce soit à l'insu de l'évêque travaille pour le diable *Ad Smyrn.*, ix, 1. Pas d'eucharistie sans l'évêque ou sans sa permission; on ne peut sans l'évêque ni baptiser, ni célébrer l'agape *ibid.*, 1-2. En un mot, « le collègue presbytéral adhère à l'évêque comme les cordes à la lyre » *Ad Eph.*, iv, 1, et n'a point par conséquent d'activité indépendante. — 4. *L'évêque résume et représente la communauté chrétienne, il est le principe d'unité de l'église...* « Là où est l'évêque, là doivent être les fidèles, comme là où est Jésus-Christ, là est l'Eglise catholique » *Ad Smyrn.*, viii, 2. Il faut être « uni à l'évêque, comme l'Eglise l'est au Christ et le Christ au Père, afin que règne en tout l'harmonie dans l'unité » *Ad Ephes.*, v, 1... Le mot d'ordre du catholique sera : « Union avec Dieu et communion avec l'évêque » *Ad Philad.*, viii, 1 (1). ».

(1) P. Prat, *l. c.*, col. 1665-1666.

A Rome, saint Pierre fonda et organisa l'Eglise, de concert avec saint Paul, qui l'aida, mais accidentellement, tandis qu'il était prisonnier. Saint Pierre en est incontestablement le chef ; avant son martyre, il désigne Lin pour lui succéder. De Lin, évêque de Rome, il fit son successeur dans la primauté. Voici ce que dit saint Irénée, particulièrement bien renseigné, au sujet de la succession apostolique à Rome : « Les bienheureux Apôtres, ayant fondé et édifié l'Eglise, confièrent à Lin la charge de l'épiscopat. C'est de ce Lin que Paul fait mention dans ses épîtres à Timothée. A Lin succéda Anaclet, après lequel Clément reçut l'épiscopat, le troisième depuis les Apôtres. Celui-ci avait vu les bienheureux Apôtres et conversé avec eux et il avait devant les yeux la prédication et la tradition apostolique encore vivante... Clément eut pour successeur Evariste ; et Evariste Alexandre ; Xyste fut établi ensuite le sixième depuis les Apôtres ; après lui, Télesphore, le glorieux martyr ; ensuite Hygin ; ensuite Pie ; après lui, Anicet, auquel succède Soter ; maintenant Eleuthère détient l'héritage de l'épiscopat, au douzième rang depuis les Apôtres (1). »

Saint Marc, disciple de Saint Pierre, fonda l'Eglise d'Alexandrie, d'après une tradition rapportée par Eusèbe : « On raconte que... Marc fut le premier envoyé en Egypte ; il y prêcha l'Evangile qu'il avait écrit et établit des Eglises d'abord à Alexandrie même (*H. E.*, II, XVI, 1)... Néron en était à la huitième année de son règne (61-62), quand Anianus fut le premier qui, après Marc l'évangéliste, obtint

(1) *Ad. Haer.* 1. III, III, 3.

le gouvernement de l'Eglise d'Alexandrie (*H. E.*, II, XXIV).

Voici la liste des évêques de cette ville telle qu'elle est donnée par Eusèbe dans son *Histoire* et dans sa *Chronique* : « 1. Anianus ; 2. Abilius ; 3. Cerdon ; 4. Primus ; 5. Juste ; 6. Eumène ; 7. Marc ; 8. Céladon ; 9. Aggrippinus ; 10. Julien ; 11. Démétrius. Bien qu'il soit impossible de la contrôler, faute de documents similaires, rien ne permet d'en suspecter la véracité. On remarquera que saint Marc, comme saint Pierre à Rome et à Antioche... est rangé en dehors de la série : *Anianus* est le *premier* évêque d'Alexandrie après Marc (1). »

Saint Paul gardait les Eglises fondées par lui sous sa juridiction immédiate, car il avait la sollicitude de toutes *II Cor.*, XI, 28. « Du vivant de l'Apôtre, il n'y eut point d'évêques dans les communautés chrétiennes relevant de lui ; il n'y eut que des visiteurs ou délégués temporaires... ornés... du caractère épiscopal, mais révocables à discrétion et ne jouissant ni d'une autorité autonome, ni d'une situation fixe (2). »

Néanmoins saint Paul avait certainement pourvu à la succession du pouvoir apostolique : « A cet effet, il avait, par l'imposition des mains, communiqué la plénitude de l'Ordre à des disciples éprouvés et illustres ; de plus il avait statué qu'à sa mort, sa mission, son ministère leur serait dévolu. Aussi quelques-uns d'entre eux établirent aussitôt leur siège épiscopal, comme Denys à Athènes et Caïus à Thessalonique ; d'autres continuèrent à prêcher

(1) P. Prat, *I. c.*, col. 1676-1677.

(2) P. Prat, *I. c.*, col. 1681.

l'Evangile aux infidèles, à fonder et à organiser de nouvelles Eglises-(1). »

Au milieu du second siècle, et même avant, toutes les Eglises fondées par saint Paul ont à leur tête un évêque unique.

Vers la fin du 1^{er} siècle, saint Jean, en Asie Mineure, multiplia les sièges épiscopaux et organisa l'administration des diocèses.

Dans l'Apocalypse, écrit à la fin du règne de Domitien (saint Irénée, *ad-haeres.*, l. v, xxx, 3), il est question des anges des sept Eglises: Ephèse, Smyrne, Pergame, Thyatire, Sardes, Philadelphie, Laodicée (2) ; en ces anges, l'opinion commune, « la seule acceptable » dit le P. Prat, voit les évêques de ces villes. « De ce qu'il n'y a que sept anges il ne faudrait pas conclure que saint Jean a établi seulement sept évêques. Le nombre sept peut n'être qu'un chiffre sacramentel, symbolique. Les sept villes florissantes autour desquelles se groupaient des villes de moindre importance (3). »

Après l'énumération de ces faits, il est permis de conclure avec Mgr Duchesne : « Le corps épiscopal dans l'Eglise universelle, l'évêque dans l'Eglise locale, se présentent à nous, comme les continuateurs du collège apostolique ; les évêques sont les successeurs des Apôtres (4). »

6. Quant au ministère extraordinaire constitué par les charismes, c'était une aide précieuse, mais transitoire qui était destinée à disparaître plus ou moins.

(1) Michiels, *L'Origine...*, p. 278.

(2) *Apoc.*, I, 4, 11.

(3) P. Prat, *l. c.*, col. 1680. Cf. Allo, *L'Apocalypse*, p. XVI.

(4) Duchesne, *Les origines Chrét.*, I, p. 63.

« Ces dons spirituels manifestaient les dons cachés de Dieu dans son Eglise, et plusieurs d'entre eux suppléaient heureusement au défaut de pasteurs insuffisamment instruits dans les chrétientés nouvellement formées. Les Apôtres, obligés d'abandonner prématurément ces chrétientés naissantes pour courir à d'autres conquêtes, savaient que l'Esprit-Saint susciterait derrière eux... des prophètes (des glossolales, des interprètes) capables de répéter leur enseignement dans toute sa pureté. Bien que ces dons fussent accordés à toutes sortes de chrétiens, on est en droit de supposer que les prêtres en étaient favorisés de préférence ; ou bien ceux en qui ces grâces se manifestaient plus habituellement se trouvaient ainsi indiqués pour être agrégés au sacerdoce. C'est ainsi que le ministère extraordinaire, exercé à l'aide des dons spirituels se transforma peu à peu jusqu'à devenir le ministère ordinaire, exercé par les pasteurs de l'Eglise. Ces dons disparurent donc quand les ouvriers évangéliques furent assez nombreux et assez instruits pour suffire à leur tâche (1). »

Ils duraient encore au II^e siècle : saint Irénée les avait constamment sous les yeux (*Adv. haer.*, II, xxxiv, 4). Origène en constate seulement des restes (*Cont. Cels.*, I, 2 ; II, 8) ; au IV^e siècle, Eusèbe n'en parle plus qu'au passé : « les nombreuses et merveilleuses puissances de l'Esprit divin agissaient... encore en ce temps (2). »

Ces dons surnaturels durent favoriser beaucoup la propagande chrétienne ; aux yeux des païens non

(1) Lesêtre, *La sainte Eglise au siècle des Apôtres*, p. 581-582.

(2) Eusèbe. *H. E.*, III, xxxvi. ..

prévenus, sincères, ils authentiquaient divinement la prédication évangélique : si la divinité intervenait dans l'évangélisation et dans la vie des chrétiens, n'était-ce pas une preuve manifeste que divines étaient cette évangélisation et cette vie ? Le miracle a été et reste toujours la marque, le cachet de l'intervention de Dieu, c'est pourquoi les charismes n'ont jamais complètement disparu de l'Eglise catholique ; seulement ils doivent rester soumis au contrôle et à l'approbation des successeurs des Apôtres. C'est ce que ne voulurent pas comprendre Montan et ses adeptes.

ARTICLE II

LES SUJETS ATTEINTS PAR LA PRÉDICATION CHRÉTIENNE

Comme nous l'avons déjà dit les premiers fidèles furent :

1° Des Juifs de Palestine et parmi les sectes diverses, celle des pharisiens fut la moins rebelle à la prédication évangélique.

2° Des Juifs de la dispersion : nous savons que dans toutes les villes un peu importantes du monde romain se trouvaient une ou plusieurs synagogues. L'Apôtre, dès son arrivée, se rendait aux réunions qui avait lieu le lundi, le jeudi, le jour du sabbat. L'assemblée, tout naturellement, désirait l'entendre, n'apportait-il pas des nouvelles de Jérusalem? L'Apôtre en profitait pour expliquer les prophéties anciennes relatives au Messie, racontait la vie, les œuvres du Verbe Incarné, sa mort, sa résurrection. Un certain nombre de Juifs adhéraient à la prédication apostolique, et le premier noyau d'une chrétienté était formé.

3° Mais la synagogue ne permettait guère qu'une

telle expérience se renouvelât souvent... Alors l'Apôtre s'adressait aux païens, et, d'ordinaire, aux « Craignant Dieu » déjà préparés, par le contact pris avec le monothéisme juif, à entendre la Bonne Nouvelle,

4° Enfin l'apôtre atteignait les païens proprement dit, et plus fréquemment les païens pauvres, ouvriers ou esclaves avec lesquels il avait des relations plus faciles ; car souvent, à l'exemple de saint Paul, le prédicateur évangélique vivait de son travail. Nous avons déjà rencontré ce texte de saint Paul : « Il n'y a pas beaucoup de sages selon la chair (parmi vous), pas beaucoup d'hommes puissants et de haute naissance. » *I Cor.*, I, 26. Et l'Apôtre s'en glorifie, car il y voit un plan de Dieu qui se plaît à confondre, par la faiblesse de ses instruments, l'orgueil et la fausse science du monde.

Dans l'épître aux Romains (xvi, 5-15), saint Paul salue les fidèles dont les noms lui sont connus : Marie, Junie, Tryphène, Tryphosa, Perside, Julie, Olympiade, parmi les femmes ; Epaénète, Andronic, Urbain, Stachys, Apelle, Hérodition, Rufus, Asyncritus, Plégon, Hermas, Patrobe, Hermès, Philologus, Nérée, Ampliatus parmi les hommes ; puis des groupes anonymes : « Ceux de la maison d'Aristobule — Ceux de la maison de Narcisse. » « Cette nomenclature permet de reconnaître l'humble condition de ces premiers sectateurs du christianisme à Rome. Beaucoup portent des *cognomina* serviles. « Ceux de la maison d'Aristobule » et « ceux de la maison de Narcisse » sont vraisemblablement des esclaves ou des affranchis de quelque puissante famille... Un des chrétiens nommés par saint Paul, Ampliatus, doit, selon toute apparence, être identifié

avec l'esclave dont le tombeau magnifique a été découvert dans une des plus anciennes catacombes (1).»

Cette situation n'est pas spéciale aux temps apostoliques. Pendant assez longtemps le christianisme compta ses adeptes surtout parmi les petites gens. Les polémistes païens y trouvaient prétexte à objections et à plaisanteries. Les apologistes en convenaient beaucoup plus pour s'en vanter que pour s'en défendre (2),

5° On se tromperait cependant si on croyait que l'Evangile ne pénétra pas dans l'aristocratie gréco-romaine : à Chypre, le proconsul Sergius Paulus (*Act.*, xiii, 7-12) ; à Athènes, Denys, membre de l'Aréopage (*Act.*, xvii, 34) ; à Thessalonique, à Berée plusieurs femmes de haut rang (*Act.*, xvii, 4, 12), adhèrent au christianisme ; en Bithynie, Pline trouve des chrétiens dans tous les ordres (3) ; à Rome, Pomponia Graecina, femme d'Aulus Plautius, consul subrogé en 29, conquérant de la Bretagne, 43-47, change de vie en 43, désolée qu'elle était de la mort de sa parente Julie, fille de Drusus, tuée par la jalousie de Messaline. Tacite raconte cet étrange changement qui la fit accuser, devant le tribunal de la famille de « superstition étrangère (4). » Très probablement elle était chrétienne. Sous Domitien, le consul Flavius Clemens, cousin de l'Empereur, et sa famille, avaient adhéré à l'Evangile. Il en était sans doute de même de l'ancien

(1) Allard, *Histoire des Persécutions pendant les deux premiers siècles*, p. 25.

(2) Lucien, *La mort de Pérégrinus*, 12 et 13; Minucius Félix, *Octavius*, 5, 8, 12; Origène, *Contre Celse*, I, 27 ; III, 18; 31 ; VIII, 75.

(3) Pline, *Ep.*, X, 97.

(4) Tacite, *Annales*, XIII 32

consul, le sénateur Acilius Glabrio, mis à mort, comme « coupable de nouveautés » (4). Du temps de Trajan, la communauté de Rome est assez puissante pour que saint Ignace redoute son crédit, capable de l'arracher au martyre (5). « Les découvertes de J.-B. de Rossi ont bouleversé tout ce que l'on croyait savoir sur la condition sociale des chrétiens à Rome au début de l'Empire. (*Roma sotterranea*, I p. 312-319 ; II, p. 137-147). On s'imaginait qu'ils étaient tous de pauvres gens, esclaves, affranchis, artisans, séduits par les perspectives consolantes d'outre-tombe qu'ouvrait la religion du Christ. Mais dans cette hypothèse il était impossible de s'expliquer que des individus d'aussi basse extraction et d'aussi médiocre importance fussent parvenus à exécuter les immenses et coûteux travaux, que représente la création de la Rome souterraine. Pareille entreprise exigeait un effort colossal, une dépense considérable. Qui donc y subvenait? Les fouilles de J.B. de Rossi, en nous révélant toute l'immensité de l'œuvre, nous obligent à poser cette question. Les textes épigraphiques qu'elles ont ramenés à la lumière nous donnent en même temps, pour la première fois, les éléments d'une réponse satisfaisante et décisive...

... De Rossi a découvert dans les catacombes les monuments funéraires et les épitaphes de grands personnages des premiers siècles. En quelques-unes des galeries les plus anciennes du cimetière de Caliste, il a déchiffré les noms d'hommes qui s'appelaient Pomponius Bassus, Pomponius Graecinus,

(1) Suétone, *Domit.*, 10.

(2) Saint Ignace, *épître aux Romains*.

Caecilius, Cornélius ; au cimetière de Priscille, sur la voie Salaria, le nom des Acilii Glabriones. Or les auteurs païens et les inscriptions profanes nous apprennent que les familles Pomponia, Caecilia, Acilia, etc. étaient riches et considérées ; elles comptaient parmi les plus influentes de Rome. Il y y a mieux encore : le cimetière de Domitille doit son nom à une certaine Flavia Domitilla, proche parente des empereurs Flaviens, et dans les cryptes de Lucine, au cimetière de Calliste, sont mentionnés des Annii et des Faustini, apparentés sans doute à Annia Faustina, petite fille de Marc-Aurèle, femme d'un Pomponius Bassus. De très bonne heure, à côté des esclaves et des artisans, il y eut, parmi les chrétiens de Rome, des riches, des heureux du monde, des membres même de la famille impériale.....

« Ces riches chrétiens ont fait, à l'origine, tous les frais de la construction des catacombes ; ils se sont chargés de la dépense que seuls ils pouvaient supporter. Par esprit de charité, ils ont assuré à leur coreligionnaires moins fortunés une sépulture décente, en un lieu sûr, où l'on n'avait à craindre ni les injures des païens, ni même le voisinage incommode d'autres tombes d'une religion différente. Il leur suffisait de laisser enterrer les chrétiens pauvres dans leurs propres monuments funéraires, dans leurs tombeaux de famille. Aux deux premiers siècles, les catacombes romaines sont établies en des domaines privés, appartenant aux adeptes les plus illustres de la religion du Christ. La loi civile le permettait : le droit du propriétaire est absolu, *jus utendi et abutendi* ; il peut recevoir et ensevelir chez lui ; nul

ne l'en empêchera. Une fois le cadavre déposé dans la tombe, la loi intervient pour le prendre sous sa protection. Elle déclarait le tombeau, *locus sacer*, *locus religiosus*, sacré, intangible, inaliénable ; c'était le bien commun de la famille entière et l'Etat prenait soin qu'aucun membre de la famille n'en disposât mal (1). »

Plus l'Evangile sera prêché et connu, plus ses conquêtes seront nombreuses dans toutes les classes de la société.

Sous Commode, saint Irénée signale de nombreux chrétiens à la cour, protégés par l'impératrice Marcia qui leur était très favorable 2). Tertullien nous apprend qu'il y avait des chrétiens au palais de Septime-Sévère et que son fils Caracalla eut une nourrice chrétienne (3); il connaît des chrétiens au Sénat et parmi les clarissimes. Philippe l'Arabe était peut-être chrétien lui-même. Valérien se montra d'abord favorable aux chrétiens de sa cour ; quand il se fit persécuteur, il s'attaqua surtout aux « césariens », aux sénateurs et aux chevaliers (4). Eusèbe rapporte qu'il y avait des chrétiens, avant la persécution de Dioclétien, même parmi les gouverneurs de provinces et que la confiance des empereurs les dispensait de sacrifier (5). La femme, la fille de Dioclétien n'étaient-elles pas chrétiennes ?

En un mot, « dès avant Constantin, la religion chrétienne a pénétré dans la vie publique de l'Empire.... dès la première heure les chrétiens s'intro-

(1) Besnier, *Les Catacombes de Rome*, p. 34, 35, 36.

(2) Saint Irénée, *Ad. haer.*, IV, xxx, 1.

(3) *Lettre à Scapula*, 4.

(4) Eusèbe, *H. E.*, VII, 10 ; Cyprien, *Epître* LXXX, 1.

(5) Eusèbe, *H. E.*, VI, xli, 11.

duisirent à la cour et ils avaient fini, à la longue, par en constituer une partie importante (1). »

6° L'Évangile fit également des conquêtes dans le monde lettré et savant. Dès le temps des Apôtres, l'Alexandrin Apollos qui troublait la communauté de Corinthe par sa subtile éloquence était un esprit cultivé (*Act.*, xviii, 24 ; *I Cor.*, I, 12 ; iii, 4-6). Les Apologues furent des hommes de haute culture, parmi lesquels brille au premier rang Minucius Félix. On connaît l'odyssée philosophique de saint Justin. Tertullien était un juriste très distingué. « La science de Tertullien est... remarquable. Elle le paraîtra davantage encore, si on la compare à celle des plus doctes de son temps, du côté païen (2). » Que dire de son éloquence et de son style ? « Quand on a goûté le plaisir que cause cette prose de combat, on a quelque peine à ne pas trouver quelque fadeur au style plus pur et plus édulcoré que le « bon goût » classique recommande. Elle a d'étranges recourcis qui la rendent parfois redoutable ; mais c'est un gain pour l'esprit que d'avoir réussi à en percer les obscurités (3). »

Clément d'Alexandrie signale la conversion de plusieurs philosophes (4). L'école-théologique d'Alexandrie dès le milieu du II^e siècle rivalise avec l'école philosophique païenne de cette ville, et bientôt l'emportera sur cette dernière. Origène n'est-il pas l'esprit le plus puissant de son siècle ?

7° Le métier des armes répugnait davantage au

(1) Harnack, *op. cit.*, 31, 40.

(2) De Labriolle, *Histoire de la littérature latine chrétienne*, p. 82.

(3) De Labriolle, *op. cit.*, p. 141.

(4) *Stromates*, V, xviii, 167.

christianisme, soit à cause de sa douceur évangélique, soit par suite du perpétuel danger d'apostasie, qui menaçait le soldat. Aussi l'attitude de certains écrivains chrétiens à tendance rigoriste en face du service militaire a-t-il fait accuser d'« antimilitarisme » la doctrine nouvelle (1).

Quelques écrits de Tertullien (2), quelques passages d'Origène : « En infligeant une défaite aux démons, qui suscitent la guerre et troublent la paix, nous sommes d'un plus grand secours aux souverains que ceux qui portent l'épée. Plus que personne nous combattons pour l'Empereur. Sans doute nous ne combattons pas sous lui, même quand il voudrait nous y contraindre, mais nous combattons pour lui, en formant, à part nous, un camp de piété, d'où partent nos prières vers la divinité (3) » ; de Lactance : « il n'est pas permis au juste de porter les armes... tuer un homme est toujours un acte criminel (4) » ; des Canons d'Hippolyte : « Qu'un chrétien ne se fasse pas soldat de sa propre volonté, à moins qu'il n'y soit forcé par un chef. S'il porte le glaive qu'il prenne garde de verser le sang... (5) » ; quelques désertions ne constituent ni l'enseignement général de l'Eglise ni la conduite normale des chrétiens.

Il faut se souvenir que le service militaire à Rome n'était pas alors strictement obligatoire. Il n'y avait que les fils de légionnaires qui y fussent tenus par

(1) Cf. sur ce point, Vacandard, *La question du service militaire*, Etudes de critique et d'Histoire religieuse, II^e série, p. 129 et sqq.

(2) *De Corona, de Idololatria...*

(3) *Contra Cels.*, lib. VIII, 73.

(4) *De divinis Inst.*, lib. VI, 20.

(5) Numéros 71-75.

droit de naissance. Les volontaires constituaient le plus fort contingent de l'armée. Il était toujours permis au conscrit, légalement enrôlé, de se faire remplacer. « De la sorte on comprend que les chrétiens aient échappé longtemps au service militaire. Y en avait-il parmi eux qui y fussent obligés? On n'aperçoit pas trace de cette question avant le dernier quart du II^e siècle. Elle se trouva posée alors sous la double forme que voici : un chrétien peut-il s'enrôler dans l'armée romaine? un soldat qui reçoit le baptême peut-il garder l'uniforme et continuer de faire son service (1)? »

On pourrait citer des textes qui résolvent par l'affirmative ce double cas de conscience : « La foi chrétienne t'a saisi sous les armes guerrières, écoute le capitaine dont le mot de ralliement est la justice (2). » Mais si l'on veut connaître la vraie pensée de l'Eglise primitive sur le service militaire, c'est moins dans la tradition écrite qu'il faut la chercher que dans la tradition vécue et vivante ; or cette tradition nous montre de bonne heure des chrétiens dans les camps. Sous Marc Aurèle, la XII^e légion comptait de nombreux adeptes de l'Evangile ; puisque beaucoup attribuèrent à la prière des soldats chrétiens la pluie inattendue qui rafraîchit l'armée, épuisée de fatigues, dévorée par la soif et privée d'eau (3). Des chrétiens, assez nombreux pour attirer l'attention publique se trouvaient donc dans l'armée. « Et la chose n'a rien qui doive surprendre.

(1) Vacandard, *op. cit.*, p. 133-134.

(2) Clément d'Alex, *Protrepticus*, X, 100.

(3) Tertullien; *Apol.* 5, 40. Eusèbe, *H. E.* V. 5. cf. Renan, *Marc Aurèle*, p. 272, note 1, contredit par Harnack, *Militia Christi*, p. 56, note.

La XII^e légion, qui avait son cantonnement à Méli-tène, s'était recrutée au sein d'une population déjà en grande partie attachée à la foi (Cf. Harnack, *Die Mission...*, p. 440 et 468 (1)). » Tertullien lui-même ne dit-il pas en son style un peu trop emphatique : « Nous remplissons... vos camps eux-mêmes... nous combattons avec vous (2). » La persécution de Dèce et de Valérien fit beaucoup de martyrs parmi les soldats. A Alexandrie tout un détachement de la n^o *Trajana Fortis*, chargé du service d'ordre pendant l'interrogatoire des accusés, se déclare chrétien (250). « Cette scène est très instructive. On n'avait pas choisi à dessein un détachement de chrétiens pour monter la garde auprès du tribunal en fonction. Si les soldats qu'on désigna ainsi un peu au hasard avaient tous reçu le baptême, ne faut-il pas en conclure que la légion entière... renfermait dans son sein un nombre considérable de fidèles(3)? » La persécution de Dioclétien commence par une épuration en masse de l'armée. Le nombre des soldats martyrs fut considérable. Cependant : « la persécution ne fit pas assez de victimes pour que le christianisme disparût de l'armée. La Gaule ne s'en ressentit guère. Cela devint évident lorsque Constantin dirigea ses troupes contre Maxence. On ne s'expliquerait pas que le jeune empereur eût donné le *Labarum* pour enseigne à ses légions, si celles-ci n'avaient été, en grande partie, attachées à la foi nouvelle. Et lorsqu'il eut fait son entrée triomphale à Rome, il voulut qu'un monument perpétuât le

(1) Vacandard *op. cit.*, p. 149.

(2) Tertullien, *Apol.*, 37, 42.

(3) Vacandard, *op. cit.*, p. 151.

souvenir de la victoire que lui avait value le mystérieux étendard : « Par ce signe salutaire, vrai symbole de force, j'ai délivré votre ville du joug de la tyrannie et j'ai rendu au Sénat et au peuple romain son antique grandeur et son antique éclat. (Eusèbe, *Vita Const.*, 1, 32). » La croix, gage de victoire ! le Dieu des chrétiens devenu protecteur de l'empire et souverain de l'armée ! Quelle révolution dans les idées romaines, au début du IV^e siècle ! Et cette révolution, qu'on veuille bien le remarquer, s'accomplit par l'armée : c'est par l'armée que la reconnaissance officielle de la religion chrétienne a commencée ; c'est par elle que cette reconnaissance s'étendra à tout l'Empire (1). »

8° Le christianisme fit beaucoup de recrues parmi les femmes. Entraînées autant que les hommes par la corruption universelle, mais plus sensibles à la honte du péché, elles cherchaient à s'en laver ; beaucoup pratiquaient les mystères orientaux qui leur promettaient une purification entière. Aussi prêtèrent-elles une voix plus attentive au Christ lorsque son Évangile leur fut prêché. Jésus, « non content de reconnaître dans la femme la compagne de l'homme,.... la faisait son égale ; d'un côté, il déclarait le mariage un acte saint ; de l'autre, il exaltait les vierges sans cesser de témoigner à la pécheresse une compassion sans bornes. A ce signe, la femme ne pouvait se méprendre, elle reconnut son Sauveur et crut en lui (2). »

Les femmes seront une aide puissante pour la

(1) Vacandard, *op. cit.*, p. 157.

(2) Paul Constant, *De l'établissement du christianisme dans le monde* ; p. 29.

propagation et la protection du christianisme. Le nombre des femmes illustres, converties ou sympathiques à la foi nouvelle, et impressionnant : Pomponia Græcina, Flavia Domitilla, dont nous avons déjà parlé ; Marcia, la favorite de Commode ; Julia Mamaëa, mère d'Alexandre Sévère, qui fit venir Origène auprès d'elle ; Sévéra, femme de Philippe et correspondante du même Origène, la femme et la fille de Dioclétien, Prisca et Valéria.

« Tertullien mentionne comme chrétienne la femme de Claudius Herminianus, gouverneur de Cappadoce. (*Lettre à Scapula*, 3) ; saint Hippolyte, la femme d'un gouverneur de Syrie qu'il ne nomme pas (*Commentaire sur Daniel*, iv, 18) ; Eusèbe, la femme du préfet de Rome sous Maxence qui, nouvelle Lucrèce, préféra se donner la mort plutôt que d'être déshonorée (viii, 1)... Les persécutions ne firent pas de distinction entre hommes et femmes : c'est pourquoi le nombre des femmes martyres est relativement si élevé... Au total, au moins dans les classes élevées, le nombre des femmes gagnées au christianisme fut supérieur à celui des hommes. Le décret de Calliste permet aux femmes nobles qui ne peuvent trouver un époux de leur rang, de contracter une union illégale avec un esclave. Le concile d'Elvire (1) constate que l'abondance des jeunes filles est un prétexte pour les mariages mixtes (*propter copiam puellarum* (can. 15). — Ce qui n'empêche pas d'ailleurs le concile de les interdire (2). »

De ce rapide aperçu sur la pénétration sociale du christianisme, une conclusion ressort avec évidence,

(1) Vers 305.

(2) Rivière, *op cit.*, p. 36, 37.

c'est que la religion nouvelle se présenta sous un aspect essentiellement catholique, universel, s'adressant à tous, femmes, esclaves, petites gens, grands et puissants de ce monde, soldats, empereurs : satisfaisant les besoins et les aspirations de tous ; jamais elle ne fut la religion d'une classe, d'une caste et si elle attira plus particulièrement les petits et les femmes, ne serait-ce pas parce que ceux-ci et celles-ci souffraient davantage et que le malheur est le meilleur chemin pour conduire à Dieu ?

(1) Rivière, *op. cit.*, p. 36, 37.

ARTICLE III

LA PRÉDICATION ELLE-MÊME

Après avoir étudié les divers personnages qui répandirent la Bonne Nouvelle et avoir vu ceux qui la reçurent, il nous reste à dire quel mode la prédication chrétienne employa pour se faire connaître et quelles notes la caractérisèrent.

§ 1. Le Mode de la prédication.

1° *Prédication orale et tradition.*

« Allez dans le monde entier et prêchez l'Evangile à toute créature » *Marc*, xvi, 15 ; telle est la mission confiée par Jésus aux Apôtres. Ce même Evangile le Christ l'avait exposé verbalement trois années entières. Il aurait pu en transcrire les formules essentielles en un livre qu'il aurait confié à ses disciples et que ceux-ci auraient reçu comme l'expression authentique de sa pensée, tel le Koran pour les adeptes de Mahomet ; il préféra laisser à

son Esprit le soin d' « enseigner toute vérité » *Joan.*, xvi, 13, par une illumination surnaturelle. C'est pourquoi « les Apôtres, dit saint Jean Chrysostome, ne sont pas descendus de la montagne en portant des tables de pierre comme Moïse : mais ils possédaient l'Esprit dans leur intelligence et répandaient en quelque sorte un trésor et une source de vérités et de biens spirituels. Ils circulèrent ainsi partout, quand la grâce eut fait d'eux des *livres* et des *préceptes vivants* (1). »

Se conformant aux ordres de Jésus-Christ et dociles au souffle de son Esprit, les Apôtres publièrent oralement l'Evangile pendant près de vingt ans sans le secours d'aucun écrit. Après ce temps seulement, saint Mathieu, selon l'opinion traditionnelle, composa son ouvrage, non dans un but d'enseignement, mais pour satisfaire aux pieux désirs des chrétiens qui connaissaient déjà la vie et la doctrine du Maître. Les évangiles de saint Marc et de saint Luc furent rédigés quelques années après pour des motifs semblables. On peut dire que les évangiles synoptiques et les actes des Apôtres ont paru entre les années, 55 et 65. Vers la fin du premier siècle (80-100), saint Jean céda aux instances des évêques d'Asie, le suppliant d'opposer un témoignage irrécusable aux négations des gnostiques judaïsants. Les dix autres Apôtres ne rédigèrent pas, sous forme de livre l'Evangile qu'ils annonçaient. Saint Paul, dont la première épître, la lettre aux Thessaloniens, écrite entre 48 et 52, constitue la première Ecriture inspirée du Nouveau Testament, saint Pierre, saint Jacques, saint Jude et saint Jean écrivirent un

(1) Sur Saint Matth., *homil.*, I, 1.

certain nombre d'épîtres au sujet de faits occasionnels et accidentels ; elles sont loin de contenir l'ensemble de la révélation chrétienne. « Les Apôtres du Christ... connaissaient peu la langue ; la puissance divine qu'ils tenaient du Sauveur et qui opérait des merveilles était leur assurance. Exposer les enseignements du Maître avec l'habileté insinuante et l'art des discours leur était inconnu et ils ne l'entreprenaient pas. Ils se contentaient de la manifestation de l'Esprit-Saint qui les assistait et de la seule puissance du Christ qui agissait avec eux et faisait des miracles. Ils annonçaient à l'univers entier la connaissance du royaume des cieux sans le moindre souci d'écrire des ouvrages. Ils faisaient cela pour accomplir un ministère sublime et au-dessus de l'homme. Paul, le plus puissant d'ailleurs dans l'art de tout discours et le plus habile dans les pensées, ne confia rien autre à l'écriture que de fort courtes épîtres. Il avait pourtant à dire des choses très nombreuses et mystérieuses, puisqu'il avait touché aux merveilles qui sont jusqu'au troisième ciel et, ravi au paradis même de Dieu, il avait été jugé digne d'entendre là des paroles ineffables. Ils n'étaient pas aussi sans éprouver les mêmes choses, les disciples de notre Sauveur, les douze Apôtres, les soixante-dix disciples, et bien d'autres avec ceux-ci. Cependant d'eux tous, Mathieu et Jean, seuls, nous ont laissé des mémoires des entretiens du Seigneur ; encore ils n'en vinrent à les composer que poussés, dit-on, par la nécessité (1). »

A cette époque la foi devait être cherchée, non dans

(1) Eusèbe, *H. E.*, I., III, XXIV.

un évangile écrit, mais dans un évangile enseigné de vive voix.

Les Apôtres moururent ; avec leur disparition, fut close la révélation. Mais le Seigneur avait dit : « Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles (1). » Il devait pour réaliser sa promesse, continuer à illuminer par son Esprit et l'Evêque de Rome, successeur de saint Pierre en sa mission infaillible et suprême, et l'Eglise, héritière collective de l'infaillibilité doctrinale, accordée par privilège à chaque apôtre en particulier. C'est ce qu'il fit en confiant l'autorité doctrinale, non pas à un livre muet, insensible, incapable de s'expliquer lui-même, mais à son Eglise, toujours vivante et agissante dans le monde, capable de garder le dépôt de la révélation reçu des Apôtres, de le transmettre, de l'expliquer, de le défendre. L'assistance du Saint-Esprit qui s'est manifestée et se manifestera toujours dans l'Eglise, depuis la mort de saint Jean, n'a pas pour but d'enseigner des vérités nouvelles, mais de préserver de toute erreur la société religieuse dans la garde indéfectible du dépôt révélé, dans son explication et sa transmission.

L'enseignement, reçu oralement, devait donc se transmettre par tradition orale. Saint Paul avait dit à Timothée : « Ce que tu as appris de moi devant beaucoup de témoins, confie-le à des hommes fidèles qui soient capables d'enseigner les autres (2). » Ce que Timothée avait appris constituait le dépôt sacré de la révélation ; « or, qui est aujourd'hui Timothée, se demanda saint Vincent de Lérins, sinon en géné-

(1) *Matth.*, XXVIII, 18.

(2) II, *Tim.*, II, 2.

ral l'Eglise universelle ou spécialement le corps des pasteurs qui doivent posséder eux-mêmes et répandre dans les autres la science entière du culte divin (1). » Car, « ce que l'Eglise a reçu des Apôtres, elle le garde seule fidèlement et le transmet à ses enfants dans le monde entier (2). »

Cette transmission constitue ce qu'on appelle la *Tradition*, nom par lequel on désigne à la fois l'objet même de la transmission, c'est-à-dire la vérité catholique et le canal ordinaire par lequel la Vérité tombée des lèvres du Sauveur ou suggérée aux Apôtres par l'Esprit-Saint, arrive jusqu'au dernier des fidèles.

« Dès le premier siècle, les successeurs des Apôtres ou même de pieux écrivains auxquels Dieu en suggérerait l'idée, commencèrent à fixer par écrit une partie des enseignements de la tradition. Beaucoup d'esprits les imitèrent dans les siècles suivants. Mais les livres ainsi composés ne constituent pas et ne reproduisent même pas complètement la tradition proprement dite dont l'Eglise seule est l'interprète infallible. Elle puise dans ces livres ce qui, à son jugement suprême, exprime heureusement les vérités dont elle est dépositaire ; mais quand elle veut enseigner ses enfants, elle ne leur met pas en main les écrits de ses docteurs, elle leur fait entendre par le ministère de ses pasteurs..... sa vivante et maternelle parole (3). »

Les écrits des pères apostoliques, des pères apologistes, des écrivains ecclésiastiques, des docteurs

(1) *Comment.*, XXXII.

(2) Saint Irénée, *Adv. Hær.*, V, 20.

(3) Lesêtre, *op. cit.*, p. 592.

constituent ce que l'on peut appeler la *tradition écrite*, écho partiel de la tradition orale de l'époque. On peut supposer que toutes les vérités révélées ont été un jour ou l'autre consignées par écrit, mais cela n'est pas absolument nécessaire. La tradition apostolique reste toujours orale et vivante dans l'enseignement des premiers pasteurs.

2° *Ecriture Sainte.*

Si la tradition est la source d'où découle dans sa totalité la vérité révélée, l'Ecriture Sainte est, elle aussi, une source, mais moins complète et dépendant de la première. « Le livre sacré, bien qu'inspiré directement par Dieu au point d'être véritablement son œuvre, ne met pas la vérité à la portée de tous, ne s'explique pas de lui-même et ne renferme pas, au moins d'une manière explicite et formelle, tout ce qu'il a plu à Dieu de révéler aux hommes pour les conduire au salut. Aussi ne dit-on pas que « toute Ecriture divinement inspirée » est nécessaire, mais seulement qu'elle « est utile pour instruire, reprendre, corriger et former à la justice » *II Tim.*, III, 16. On recommande de « comprendre, avant tout, qu'aucune prophétie de l'Ecriture ne s'explique par une interprétation privée » *II Pet.*, I, 20, et qu'en conséquence il faut quelqu'un d'autorisé pour en indiquer le sens vrai. Les Apôtres alléguèrent les écrits de l'Ancien Testament à l'exemple de leur divin Maître, pour montrer dans ces écrits la prophétie, et, par voie de conséquence, la preuve des vérités et des événements qu'ils annonçaient. Ces livres sacrés servaient surtout pour convaincre les Juifs et saint Irénée remarque que « la foi des Gentils était plus

généreuse, parce qu'ils croyaient à la parole de Dieu sans être aidés par le témoignage des Ecritures » *Ad Haeres.*, iv, 24. Ces Ecritures n'étaient donc nullement indispensables pour les conduire à la foi et au salut. L'Eglise les fit néanmoins lire et expliquer à ses fidèles dans les assemblées, afin de ménager aux croyants une utile confirmation de ses enseignements, et la démonstration de l'accord entre ce que Dieu avait préparé et ce qu'il avait ensuite exécuté pour la rédemption des hommes. Aux livres de l'Ancien Testament se joignirent de bonne heure les écrits qui allaient composer le Nouveau... Mais on se rendait bien compte au premier siècle que cette seconde source de vérité, la Sainte Ecriture, ne pouvait être d'un accès aussi général que la première, c'est-à-dire la tradition vivante de l'Eglise (1). »

Prétendre que les Saintes Ecritures, au moins dans l'Eglise fondée par Jésus-Christ, constituent la source principale, surtout la source unique et exclusive de la révélation, ce serait émettre un principe protestant contraire au fait historique.

Cela était vrai sous la Loi ancienne, dépourvue de magistère infaillible, et fondée sur le Livre, cela n'est pas sous la Loi nouvelle qui a pour base « la prédication, l'enseignement ». En l'Eglise une autorité doctrinale originelle, infailliblement assistée, parle, enseigne, transmet par la parole le dépôt sacré à l'autorité qui légitimement lui succède. Celle-ci, surnaturellement assistée elle aussi, conserve jalousement le trésor doctrinal, reçu par oral, le répand à son tour et le défend par oral et par écrit,

(1) Lesêtre, *op. cit.*, p. 583-584.

et voilà la double tradition, source principale de la révélation. Mais Dieu dans sa bonté a voulu aider directement cette autorité doctrinale dans le rôle qu'il lui avait assigné. Dans ce but, il a poussé certains hommes apostoliques à écrire ce qui déjà avait été enseigné, il les a illuminés, éclairés et a confié leurs ouvrages inspirés à l'Eglise qui en reste la gardienne et l'interprète officielle et infaillible. Le Nouveau Testament est donc un secours accordé au Magistère qui constitue la tradition ; à lui de le conserver, de l'expliquer et de s'en servir.

§ 2. Notes caractérisant la prédication chrétienne.

1° *Complexité et unité.*

« Lorsque le christianisme, pleinement libéré du judaïsme, s'offre à des païens qui n'ont pas passé par la synagogue, une multitude de rapports qui étaient contenus, comme en puissance, dans sa complexité première commencent à se développer et les aspects de la religion nouvelle apparaissent multiples et variés (1). » « Quelle richesse, dit M. Harnack, quelle plénitude... Chaque point semble être le principal, pour ne pas dire le tout ! Le christianisme est la prédication de Dieu le Père tout-puissant, de son Fils Jésus-Christ, le Seigneur, et de la résurrection. Il est l'Evangile du Sauveur et du Salut, de la rédemption et de la création nouvelle ; il est

(1) Christus, *La religion chrétienne*, p. 1031.

l'annonce de la divinisation. Il est l'Evangile de l'amour et des œuvres charitables. Il est la religion de l'Esprit et de la force, du sérieux moral et de la sainteté. Il est la religion de l'autorité et de la foi absolue, mais il est aussi la religion de la raison et de la claire connaissance et il est encore une religion sacramentaire. Il est l'annonce de la naissance d'un peuple tout nouveau, lequel, pourtant, préexistait secrètement dès l'origine des choses. Il est la religion d'un livre sacré. Tout ce qui peut s'appeler religion, il le possède ; tout ce qui peut s'appeler religion, il l'est (1). » Et ailleurs le même auteur avait dit, parlant de la doctrine chrétienne : « D'un côté elle était si simple qu'on pouvait la résumer en quelques courtes formules, la vivre dans une seule grande émotion, de l'autre, elle était assez complexe et riche pour féconder toutes les pensées, pour vivifier tous les sentiments... Elle était ancienne et nouvelle, transcendante et terrestre à la fois ; elle était claire jusqu'à la transparence et, en retour, pleine de mystérieuses profondeurs ; elle était bien réglementée et en même temps élevée au-dessus de toutes les lois ; elle était une doctrine et plus qu'une doctrine, une philosophie et autre chose pourtant qu'une philosophie. On a dit du catholicisme occidental qu'il est, dans l'ensemble, la synthèse des contraires (*complexio oppositorum*) : cela est vrai aussi du christianisme dès ses premiers débuts (2). »

Pour mieux apprécier cette « *complexio oppositorum* » il convient d'en étudier les traits principaux.

(1) Harnack, *Mission...* 12, p. 261, cité par Christus, p. 1032.

(2) Harnack, *op. cit.*, cité par Rivière, *La propagation...*, p. 73-74.

2° *Vérités fondamentales ou le symbole.*

L'Épître aux Thessaloniens résume en ces termes la prédication apostolique : « ...Vous avez été convertis des idoles à Dieu, pour servir le Dieu vivant et véritable, et pour attendre des cieux, son Fils qu'il a ressuscité des morts, Jésus, qui nous a sauvés de la colère à venir » *I Thessal.*, 1, 9, 10. « A cette formule font écho toutes les professions de foi anciennes. Ainsi, croire au Dieu vivant et véritable, le servir avec une crainte filiale, croire en Jésus, Seigneur (c'est-à-dire Fils de Dieu, Sauveur et Juge), et espérer en lui : c'est là un programme concis, mais combien riche ! »

... Le noyau primitif et uniforme de la Bonne Nouvelle se résume dans les quatre points suivants : un seul Dieu, Créateur et Père ; Jésus est le Seigneur ; résurrection de la chair, pureté des mœurs (continence, ascèse). On les retrouve partout, vivifiés par la pensée des rétributions futures et celle de la primauté de la vie morale, qui constituaient comme l'atmosphère du christianisme apostolique (1). »

Une fois gagné à l'Évangile, le catéchumène recevait un enseignement plus développé dont nous avons le résumé essentiel dans le symbole dit « des apôtres ». Celui-ci annonce en quelques articles le contenu de ce que M. Harnack appelle « la prédication de Jésus » et le complète en y ajoutant la croyance au Père, au Fils, au Saint-Esprit, à l'Église, à la rémission des péchés. « Le symbole romain est pour nous, et vraisemblablement aussi en lui-même, le plus ancien témoin de cette alliance des enseigne-

(1) De Grandmaison, *L'Expansion du christianisme d'après M. Harnack*, Études, 5 août 1903, p. 306, 307.

ments sur la Trinité, l'Eglise, la rémission des péchés.... avec la « prédication de Jésus » : un seul Dieu, et Jésus, son Fils, sauveur et juge » (Harnack, p. 66 note 1) (1) ». Quoiqu'il en soit de la tradition rapportée par Rufin (2), par saint Ambroise (3), selon laquelle les Apôtres avant de se séparer convinrent d'un *symbole* ou résumé des principales vérités de la religion, qui serait donné à tout chrétien comme règle de foi, il est certain que les parties essentielles du plus vénérable des formulaires de la Vérité chrétienne remontent aux Apôtres (4). « On possédait, dit le P. Albers, dès le commencement, un résumé succinct de la doctrine de la Foi dans le symbole des Apôtres. Il représente certainement le fond de la prédication apostolique, mais il serait difficile de prouver que la forme elle-même date du temps des Apôtres (4). »

3° *Guérison de l'âme, du corps, de la société.*

A l'individu, le christianisme s'est présenté comme le salut de l'âme et la guérison du corps. C'est le sens de tout le ministère de Jésus-Christ. Il a appelé à lui les pécheurs et les affligés : médecin des âmes et des corps, telle pourrait être la devise de toute la *vie du Sauveur*.

Sa mort parachève cette œuvre salutaire parce qu'elle enseigne que la souffrance du Juste est le

(1) de Grandmaison, *l. c.*, p. 306, note 3.

(2) *Comment. in symb. ap.*, P. L. XXI. 337.

(3) Serm. XXXVIII.

(4) Le schème trinitaire et le schème monarchique-christologique dont le symbole est constitué « ont leurs racines.... dans la prédication apostolique ». Dr Nussbaumer. O. M. Cap., *Das Ursymbolum...* Paderborn, 1921, cité dans *Revue des Sciences Philosophiques et Théologiques*, avril 1922, p. 304.

salut spirituel du monde. Aussi Jésus est-il prêché comme Sauveur et Sauveur crucifié. Tous les hommes sont malades, tous sont morts spirituellement : « *per peccatum mors* » (1), tous ont besoin de résurrection à une vie nouvelle et immortelle ; cette résurrection est procurée par le baptême qui applique la Rédemption à chaque âme. « De là le rôle de médecin attribué, plus peut-être qu'à aucun autre, au presbytre, à l'évêque ; de là ces métaphores continuelles dans la littérature chrétienne antique, tirées d'aveugles qu'il faut illuminer, de malades qu'il faut guérir, de morts qu'il faut ressusciter (2). » Vers cette cure des âmes, l'Eglise dirigeait tous ses enseignements et tous ses rites : elle se donnait, conclut M. Harnack en une étrange mais expressive formule, « comme la grande-clinique, comme le lazaret de l'humanité » (p. 95 et 96) (3).

L'évangile du salut de l'âme est aussi celui de la guérison du corps. Jésus pendant sa vie mortelle avait semé des miracles de ce genre sous chacun de ses pas ; ses disciples, doués des « grâces de guérison », imitaient son exemple, mais tous les chrétiens priaient pour les malades, les soignaient, les assistaient, tendaient à les guérir. « A l'aurore de la prédication évangélique « la charité s'organise spontanément et de la manière la plus admirable au sein de la jeune Eglise » (E. de Pressensé, *Hist. des premiers siècles de l'Eglise chrétienne*, liv. 1^{re}, chap. II, p. 381).

« Dès ce moment aussi de pieuses femmes aident

(1) *Rom.*, V, 12.

(2) de Grandmaison, *l. c.*, p. 308.

(3) Rivière, *op. cit.*, p. 79.

les prêtres et les diacres à venir en aide aux malheureux et Pierre ressuscite *Tabitha*, « pleine de bonnes œuvres » que pleurent les veuves de Joppé en montrant les robes et les habits qu'avant sa mort elle confectionnait à leur intention (*Act.*, ix, 36-42).

« La semence charitable éclore en Judée va se répandre et fructifier dans tout l'Empire, grâce au zèle des prédicateurs de la bonne nouvelle (1). »

Les malades et les pauvres sont l'objet des soucis constant de l'évêque, secondé par les diacres et les veuves. « Toute la littérature chrétienne rend hommage à leur zèle inlassable, que les temps d'épidémie mettaient en plus grand relief. Les païens mêmes en étaient dans l'étonnement ; « Voyez comme ils s'aiment ! » disaient-ils, au témoignage de Tertullien, et le sceptique Lucien fait ici écho à l'austère Africain (2). »

Par la charité et les œuvres que cette vertu suscite, la prédication chrétienne tendait à guérir la société elle-même. Son programme n'était autre que les paroles de Jésus : « J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif et vous m'avez rafraîchi ; j'étais étranger et vous m'avez recueilli, nu et vous m'avez revêtu ; j'étais malade et vous m'avez visité ; j'étais en prison et vous êtes venus vers moi (3). » « Faut-il citer les paroles enflammées de Paul et de Jean « Dieu est amour » *I Joan.*, iv, 16? cela résume tout. « La langue nouvelle mise sur les lèvres des chrétiens était la langue de l'amour ; mais ce n'était pas une langue seulement, c'était plus encore un

(1) Lallemand, *Histoire de la charité*. II, p. 12.

(2) de Grandmaison, *l. c.*, p. 308.

(3) *Matth.*, XXV, 35 *seq.*

fait et une force... C'est réellement que les fidèles se considéraient comme frères et sœurs et ils se traitaient en conséquence. » Harnack, *op. cit.*, p. 107. Là commença de s'accomplir, et magnifiquement, la mission sociale de l'Évangile : les témoignages à ce sujet abondent... Donnons au moins le programme des charges et charités qui pesaient sur chaque communauté, et auxquelles suffisait largement la générosité des fidèles :

« Aumônes subvenant aux frais du culte et à l'entretien des ministres ecclésiastiques ;

« Entretien des catéchistes et employés ;

« Entretien des veuves et des orphelins ;

« Entretien des malades, des frères infirmes ou impropres au travail ;

« Soin des prisonniers et des condamnés aux mines ;

« Soin de l'ensevelissement des pauvres et des défunts en général ;

« Soin des esclaves ;

« Secours particuliers dans les temps de grandes calamités ;

« Bureau de renseignement pour le travail, et droit au travail dans les communautés ;

« Soins des frères itinérants (hospitalité) et des communautés pauvres ou éprouvées » (Harnack, *op. cit.*, p. 111).

Un de ces points (chacun d'eux est développé par M. Harnack, avec preuves à l'appui) appelle une attention spéciale : celui qui concerne les esclaves. Non qu'il y eut alors une « question de l'esclavage ». Cette institution était un fait que tout le monde acceptait alors pour tel, au même titre que l'État

ou les lois civiles. Mais l'Eglise s'est persévéramment occupée des esclaves (1). » Elle s'efforça de guérir cette grande plaie de la société païenne, en réhabilitant par la vertu l'âme de l'esclave, en prêchant au maître la douceur, l'égalité de tous devant Dieu ; en reconnaissant à l'esclave les mêmes droits qu'au maître à la réception des sacrements, en l'admettant à un titre égal aux assemblées religieuses, en lui ouvrant aussi facilement qu'à l'homme libre les rangs du clergé, en lui faisant partager avec celui-ci la sépulture, offerte par l'Eglise, dans ses cimetières, à tous les baptisés, surtout en favorisant de toute son influence les affranchissements. Par toutes ces mesures et par l'esprit qui les animait le christianisme préparait la ruine de l'esclavage. Sur ce sujet les « conclusions de M. Harnack sont tout à fait analogues à celles de M. P. Allard dans son beau livre sur *les Esclaves chrétiens* (2). »

Si l'on songe que la prédication chrétienne a proclamé la dignité du travail manuel, a fait de la femme par le sacrement de mariage l'égale de l'homme et sa compagne aimée, qu'elle a pratiquement enlevé tout droit de vie et de mort du père sur l'enfant, en rendant sacré le nouveau-né, on concluera avec M. Lallemand : « La famille reconstituée, l'enfance protégée, l'esclave élevé à la dignité d'homme, telle est... l'œuvre des prédicateurs de l'Evangile (3). »

4° *Religion de la sainteté.*

La prédication chrétienne faisait une part très grande à la vertu, à la sainteté intérieure. « On peut

(1) de Grandmaison, *l. c.*, p. 309-310.

(2) De Grandmaison, *l. c.*, p. 310, note 1.

(3) Lallemand, *op. cit.*, p. 21.

définir toute l'activité de la prédication chrétienne comme un effort moral, destiné à réveiller et renforcer le sens moral... On ne saurait le mettre en doute, ces chrétientés primitives entendent se régler d'après les principes moraux les plus stricts ; elles ne souffrent dans leur sein aucun membre impur... Des hommes purs, détachés de la fortune et de l'amour propre : voilà ce que les chrétiens devaient être, c'est-à-dire des hommes vrais et vaillants (1). » « La rénovation morale ainsi produite par le christianisme, la primauté donnée à la sainteté par tous les missionnaires, depuis saint Paul jusqu'à Origène, sont des faits constants. Au premier rang de ces préoccupations saintes brillaient les trois vertus de pureté, de désintéressement, de loyauté. De tout cela ressortait un éclat moral incomparable, et d'autant plus qu'il se manifestait également chez les petits, les femmes, les esclaves, les déshérités du monde. Les ennemis mêmes du christianisme ou les indifférents : un Pline, un Marc-Aurèle, un Celse, un Lucien en témoignent comme les apologistes (2). » Ceux-ci ne manquaient pas de tirer de l'excellence de la morale chrétienne un très sérieux argument en faveur de la divinité de la religion nouvelle.

On constatait sans doute dans les communautés chrétiennes des fautes et des chutes, mais relativement peu nombreuses, c'est ce qu'atteste la sévérité de la discipline pénitentielle. « On n'admettait jamais à une seconde pénitence (3) » publique : en principe, un baptême, une pénitence.

(1) Harnack, *L'Expansion...*, p. 178-180, cité par Rivière, *op. cit.*, p. 81.

(2) De Grandmaison, *l. c.*, p. 311, 312.

(3) Albers, *op. cit.*, t. I, p. 96.

5° *Religion à la fois transcendante et raisonnable.*

Par son mode d'enseignement, la prédication chrétienne se présente comme une religion d'autorité. Elle s'impose par la foi, une foi absolue qu'on ne doit ni raisonner, ni discuter. Saint Paul ne se vantait-il pas « d'enchaîner toute intelligence sous le joug du Christ » (*II Cor.*, x, 5).

Imposé de l'extérieur avec une souveraine autorité comme la parole même de Dieu, le christianisme ouvrait sur le monde divin des perspectives profondes : « Il promettait pour une autre vie la divinisation du corps et de l'âme ; il avait surtout des sacrements : l'eau qui purifie les âmes ; le pain et le vin qui sont le corps et le sang du Christ et qui garantissent l'immortalité (1). »

M. Harnack reconnaît que pour les premiers chrétiens ces rites sacramentels sont à la fois symboles et choses, signifiants et efficaces. Jamais on ne sépara ces deux éléments : « l'adage *sacramenta continent gratiam* est aussi vieux que les Eglises de la gentilité (2) » précieux aveu sous la plume du plus savant des historiens protestants !

Il est également intéressant de retenir que pour M. Harnack le christianisme primitif est une « religion d'autorité », venant du dehors s'imposer avec force aux intelligences des premiers chrétiens comme des prédicateurs eux-mêmes, d'après ce passage de saint Paul : « Je vous déclare, frères, au sujet de l'évangile prêché par moi, qu'il n'est pas affaire d'hommes. En effet je ne l'ai pas appris d'un homme

(1) Rivière, *op. cit.*, p. 83.

(2) Harnack, *op. cit.*, p. 169, cité par le P. de Grandmaison, *l. c.*, p. 313.

ni reçu par voie d'enseignement, mais par révélation de Jésus-Christ. » *Gal.*, I, II, 12 ; et cet autre de saint Jean : « Ce qui était au commencement, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé et que nos mains ont touché, concernant la parole de vie... nous vous l'annonçons, afin que, vous aussi, vous soyez en communion avec nous, et que notre communion soit avec le Père, et avec son Fils Jésus-Christ. » *I Joan.*, I, 1-3. Si les Apôtres déclaraient n'enseigner que ce qu'ils avaient appris de Jésus, si les premiers chrétiens recevaient cet enseignement comme venant de l'extérieur, on ne voit pas comment le dogme pourrait être la forme intellectuelle donnée au cours des âges aux sentiments de la conscience chrétienne ainsi que le veulent les historiens modernistes : cette théorie se heurte aux faits.

Tout transcendant qu'il soit, le christianisme se présente comme une philosophie, conforme aux meilleures données de la raison. Tous les chrétiens ont conscience d'avoir trouvé la vraie lumière, capable de les éclairer sur le ciel, le monde et leur propre nature. Ce sentiment, source de joie et de lumière pour les simples fidèles, donnera naissance à la philosophie chrétienne, ébauchée par les Apologues, illustrée par l'école d'Alexandrie, brillamment couronnée par saint Augustin.

6° Religion de l'histoire accomplie.

Le prédicateur de l'Evangile ne se présentait pas comme l'apôtre d'une religion nouvellement conçue ; il n'oubliait pas que le Maître avait dit : « Ne pensez pas que je sois venu détruire la loi ou les prophètes, je ne suis pas venu les détruire, mais les réaliser. »

Matth., v, 17. Il prétendait annoncer la religion primitive restaurée, le mosaïsme perfectionné et destiné à tous. « Le moindre chrétien pouvait se dire : notre peuple est le plus ancien de la terre ; le monde a été créé pour nous ; tout le monde nous est soumis, tout nous est connu... »

Un livre servait à exprimer tout à la fois et à justifier cette conviction : savoir la Bible... Sans doute, jamais le christianisme ne s'est attaché à un livre comme l'islamisme ou le calvinisme strict ; mais de bonne heure les chrétiens arrachèrent aux Juifs l'Ancien Testament pour lui donner une grande place dans leur foi. C'est là qu'ils trouvaient racontée l'origine du monde et de l'humanité, récit qu'ils pouvaient opposer triomphalement aux absurdes légendes grecques ; c'est là qu'ils montraient aux païns des préceptes de sagesse supérieures à toutes leurs philosophies. On se réclamait surtout des prophéties où le christianisme était annoncé d'avance ; ce qui permettait d'établir la continuité providentielle de l'histoire et de rattacher la religion chrétienne aux origines mêmes de l'humanité (1). »

Cette religion de l'histoire accomplie s'adresse à un *tertium genus*, à une race nouvelle et à part. « Aux yeux de Paul, l'humanité se partage en deux races : les Juifs, les Grecs, et aux Grecs sont assimilés ceux que les Grecs appellent les barbares. Or Paul affirme qu'il n'y a « pas de différence entre le Juif et le Grec, parce que le même Seigneur est à tous, riche envers tous ceux qui l'invoquent (*Gal.*, iii, 20), et celui qui l'invoque sera sauvé (*Rom.*, x, 12). Le privilège conféré à Israël par sa race et par sa Loi

(1) Rivière, *op. cit.*, p. 84-85.

est déclaré aboli : « la foi en la vérité » et « la sanctification de l'Esprit » procurées par « la prédication de l'Evangile » (II. Thess., II, 13), constituent un peuple « descendant d'Abraham », qui n'est plus ni grec, ni juif, et qui se distingue, sans confusion possible, tant des Juifs que des Grecs (1). » Et c'est là ce *tertium genus*, selon l'expression injurieuse que les païens adressaient tout d'abord, aux chrétiens et que ceux-ci ont relevée, comme marque vraiment caractéristique du peuple nouveau qu'ils prétendaient être et que, dans un certain sens, ils étaient.



7^o Développement doctrinal.

Les Apôtres connurent tout ce que renfermait le dépôt sacré de la révélation et le transmirent intégralement à leurs successeurs. « Ceux-ci n'eurent pas personnellement, au même degré que les Apôtres, la connaissance détaillée de toutes les vérités confiées à leur garde. Il suffisait que l'Eglise possédât le trésor tout entier. Guidée par l'Esprit de Dieu, elle en tirerait au moment opportun les vérités particulières dont la manifestation serait nécessaire à la défense et au développement des dogmes déjà connus. En ce premier âge, elle ne mettait en circulation que les vérités fondamentales de son symbole. Il importait en effet de ne pas éblouir les esprits par un excès de lumière et de ne pas mettre en péril l'unité de l'enseignement évangélique par la multiplicité des articles doctrinaux. C'est pourquoi le symbole chrétien du premier siècle avait pour objet principal les grands faits de l'incarnation et de la

(1) Batiffol, *L'Egl. nais.*, p. 92-93.

rédemption, et les conséquences pratiques qui en découlent pour l'homme qui veut se sauver.

Mais avec le temps, on chercha à savoir davantage et l'activité naturelle de l'esprit humain s'exerça sur ces premiers éléments. Ceux qui étaient chargés d'instruire les autres s'appliquèrent « à faire comprendre plus clairement par leurs explications, dit saint Vincent de Lérins, ce qu'on croyait d'une manière plus obscure. Par eux, les nouvelles générations eurent la joie de comprendre ce que les anciens vénéraient sans le comprendre. Ils enseignaient les mêmes choses qu'ils avaient apprises et disaient d'une manière neuve des choses qui n'étaient pas nouvelles. » (*Commonit.*, xxii). En un mot, ils développaient ce qu'ils avaient reçu enveloppé, et montraient dans le détail une partie du trésor qu'on leur avait transmis en bloc. L'Eglise encourageait les efforts de ses docteurs et de ses écrivains ; elle acceptait dans leurs explications ce qui était en harmonie avec la doctrine révélée et répudiait ce qui ne pouvait lui être conforme (1). »

Ce travail commença dès le premier siècle. Il y eut, non pas accroissement venant du dehors, car la doctrine chrétienne avait été transmise dans sa plénitude par les Apôtres, mais développement de cette doctrine en la conscience et l'esprit des fidèles seulement et non en elle-même.

Pour faire comprendre sa pensée, saint Vincent de Lérins compare la vérité révélée à une semence qui grandit peu à peu : « avec le temps, cette semence se développe, sans pourtant que rien soit changé à la propriété du germe. Ainsi tout ce qui a été semé

(1) Lesêtre, *op. cit.*, p. 594.

par la foi des pères, dans ce champ de l'Eglise de Dieu, doit être conservé par la foi des fils, de manière à fleurir, à mûrir, à progresser. Il est légitime, en effet, que, grâce au progrès du temps, ces anciens dogmes de la science céleste soient dégrossis, limés, polis. Ce qui n'est pas permis, c'est qu'ils soient changés, déracinés, mutilés. Qu'on les environne d'évidence, de lumière, de discernement, mais qu'ils gardent de toute nécessité leur plénitude, leur intégrité, leur propriété(1). »

Donc, pour saint Vincent de Lérins, la doctrine chrétienne a été déposée en germe par les Apôtres dans la société des fidèles, elle a grandi, est devenue un arbrisseau, puis un arbre dont la ramure doit croître jusqu'au dernier jour. On peut admettre cette comparaison ; mais on doit ne pas oublier que ce n'est qu'une comparaison : « Une doctrine ne vit pas tout à fait comme un arbre, ou même comme un homme, par voie de continuité purement formelle. L'action vitale s'opère en ceux-ci par l'intussusception, l'élaboration, l'expulsion incessante d'éléments matériels soumis, pour un temps, à la puissance intime d'une force, d'une « forme », d'une âme qui s'en sert en les transformant. Le progrès d'une science vivante se fait par voie d'acceptation, d'élaboration sans doute, mais elle a pour terme une incorporation, ou une élimination *définitive*. Le développement [restera] *in fieri* : les rapports de fait qui servent de base à cette synthèse restent, s'ils ont été bien observés, comme des données intangibles... Bien plus, tandis que la fixation d'éléments matériels dans un organisme est considérée comme une cause de séné-

(1) Vincent de Lérins. *Commonit.*, XXIII.

lité et de mort, [cette même fixation] constitue pour une doctrine un gain décisif. Ainsi le progrès du dogme s'opère par voie d'adoption, ou d'élimination, *irréformable, définitive* (1) ».

La comparaison du germe, de l'arbrisseau, de l'arbre pourrait porter à croire qu'il y a eu accroissement objectif de la doctrine chrétienne, ce qui n'est pas. L'arbre était dans sa plénitude au moins en l'âme collective des Apôtres, et dans sa plénitude il a été transmis par eux à la société chrétienne ; mais celle-ci était incapable de le recevoir de cette manière. Pourquoi ? parce que l'Eglise n'était elle-même qu'un grain de sénévé qui devait croître jusqu'à abriter sous son ombrage l'univers entier, or *quidquid recipitur, per modum recipientis recipitur* ; grain de sénévé, arbuste naissant, les premières générations chrétiennes ne pouvaient recevoir la révélation, arbre gigantesque, que selon leur capacité et dès lors elles la reçurent, si vous voulez, en arbrisseau, mais au fur et à mesure qu'elles-mêmes se développaient et devenaient plus capables de réception, l'arbrisseau révélé tandait à prendre son amplitude première.

Il serait peut-être préférable de choisir d'autres comparaisons pour exprimer l'attitude des premiers chrétiens en face de la doctrine évangélique : richesses, mises par Dieu, au moyen des Apôtres, à la disposition des fidèles, tellement prodigieuses qu'il faudra à l'Eglise l'ensemble des siècles pour en faire le précieux inventaire ; clartés si éblouissantes que l'œil humain aura besoin de toute la durée terrestre

(1) De Grandmaison, *Le développement du dogme chrétien*, Revue P. d'Apolog., 15 septembre 1908, p. 902-903.

pour y adapter son regard et en découvrir tous les merveilleux détails, d'abord aperçus en une vue très confuse, Richesses ou lumières exprimeraient mieux ce qu'il y avait d'objectif et de complet dès l'origine dans la révélation, tout en expliquant les tâtonnements doctrinaux que l'histoire enregistre. Cette manière de voir n'est pas très éloignée de la pensée du P. de Grandmaison : « A la clôture du temps apostolique, tout était dit ; énoncés doctrinaux déjà explicites, prêts à être mis en œuvre dans les symboles de foi, ou profondément engagés encore dans l'enveloppe conservatrice des analogies et des figures; formules arrêtées et serties dans les écrits inspirés, ou entraînées au courant de la tradition orale; prières liturgiques, orientation de l'âme fidèle impliquant et indiquant obscurément des vérités ; habitudes, attitudes, gestes et rites approuvés par le fait de leur réception dans la communauté, ou adaptés, modifiés, institués tout de nouveau. De ce « dépôt » l'inventaire détaillé n'était pas fait, et ne pouvait l'être à cause de l'état différent où se trouvaient, par rapport à la réduction conceptuelle, les diverses richesses qui le composaient. A côté de *dogmes*, au sens moderne du mot, dont plusieurs existaient déjà, soit qu'ils aient passé par voie d'héritage de la synagogue à l'Eglise, soit qu'il ait fallu déjà répondre par leur formulation aux premiers besoins, aux premières difficultés de la communauté, il y avait des croyances moins définies... sortes de nébuleuses, dont l'exacte détermination se dérobaient encore à la vue de beaucoup, et dont l'éclat terrible fascinait, plus qu'il ne guidait, le regard. Il y avait des données de fait enveloppées dans les prescriptions qui

réglait la vie des fidèles, il y avait enfin l'immense afflux, qu'on commençait à peine de vivre, des réalités divines entrées naguère en contact — par la vie, les leçons, la grâce du Fils de Dieu — avec l'humanité rajeunie et tressaillante. Comment ces richesses inouïes eussent-elles pu, au cours d'une génération, être classées, distinguées, définies, intellectuellement réalisées? Autant vaudrait demander à un enfant mis depuis une heure dans un parc plein d'eaux et de bois, de fleurs et d'oiseaux, d'en dresser le plan défini, d'en faire la description scientifique et approfondie. Il devait donc rester, il restait pour l'ensemble de la communauté... beaucoup d'implicite dans le dépôt révélé (1). »

Sous quelles influences, à la faveur de quelles occasions l'Eglise a-t-elle été amenée à nombrer ses richesses, à saisir tous les aspects éclatants de la lumière intellectuelle qui l'inonde, à expliciter, développer, actualiser tout le contenu de la Révélation?

1^{re} Influence occasionnelle des hérésies.

Il est certain que l'erreur, l'hérésie en forçant les défenseurs de la foi catholique à scruter et à analyser plus minutieusement la Tradition et l'Ecriture a puissamment contribué à une exposition plus complète de la Vérité. « C'est une des raisons pour lesquelles, nous disent les Pères, la Providence permet les hérésies : elles provoquent finalement un enrichissement doctrinal qui se trouve être « l'héritage d'un mauvais parent » (2). » L'histoire des hérésies et des conciles dans lesquels l'erreur a été condam-

(1) De Grandmaison, *l. c.*, p. 894-895.

(2) De Grandmaison, *l. c.*, p. 889.

née et la vérité définie en termes toujours plus précis confirme pleinement cette première observation.

2° Influence occasionnelle des controverses entre écrivains catholiques.

Les écrivains ecclésiastiques sont amenés à étudier, à approfondir le donné révélé ; tant que celui-ci n'a pas été infailliblement formulé en un dogme précis, il est très rare que tous les esprits l'envisagent sous le même aspect et se rencontrent dans les explications qui pourraient en être fournies ; au contraire, des divergences se font jour, se heurtent, et de leur choc l'Eglise recueille souvent la lumière qui fera clairement percevoir la vérité.

3° Influence occasionnelle d'une étude approfondie du donné révélé, en dehors de toute controverse, par un esprit particulièrement pénétrant. On signale de ce fait deux exemples principaux : l'exposition si nette de saint Vincent de Lérins relative au progrès dogmatique ; l'étude approfondie de saint Anselme sur le dogme de la rédemption.

4° L'influence occasionnelle de la piété chrétienne.

Les théologiens donnent ordinairement comme exemple de cette influence la définition du dogme de l'Immaculée-Conception : « C'a été la conquête ultime, et longtemps presque inespérée, de la piété chrétienne, la réponse providentielle aux aspirations séculaires d'une dévotion,... comme l'éclosion d'une rose d'automne... Les initiatives les plus hardies [de la piété], ses aspirations les plus généreuses n'ont jamais, par rapport au développement dogmatique, qu'un rôle (d'ailleurs très efficace) de conservation, de proposition, de divination ; et si ses insistances

ont eu raison parfois d'oppositions qui pouvaient paraître très motivées, ç'a toujours été par un appel à la doctrine révélée mieux entendue, à la tradition ancienne plus pleinement réalisée. L'histoire est là pour nous montrer qu'en fait le montanisme, sous aucune de ses formes, l'inspiration individuelle, la piété indépendante, n'a jamais réussi à prendre pied dans l'Eglise (1). »

5° *Les nécessités d'une époque.*

« A ces causes secondes du progrès dogmatique... s'ajoute parfois une cause plus extérieure, mais encore fort notable, celle qui provient du changement des institutions, de l'avancement des sciences, du besoin des fidèles... On peut malaisément douter, et nul de ceux qui croient à la Providence de Dieu ne fera difficulté d'admettre, que la proclamation de l'infailibilité pontificale ait été (à considérer les causes secondes) la suite naturelle de la centralisation, du resserrement de l'autorité, généralement opéré hors de l'Eglise, et par contre-coup dans l'Eglise durant les derniers siècles. Cette centralisation elle-même dépend d'une foule de causes matérielles et sociales, qu'il serait long d'indiquer ici, mais qui vont toutes à tendre les liens qui unissent les extrémités au centre, à rendre l'intervention du pouvoir suprême plus fréquente, plus facile, plus décisive. Ajoutez à cette évolution des institutions humaines la liberté croissante laissée à la manifestation de la pensée... et vous sentirez le besoin d'un contre-poids d'autorité reconnue, indiscutable, — en matière doctrinale et morale, infailible... Dieu me-

(1) De Grandmaison, *l. c.*, p. 387-388.

sure les secours aux besoins, et ne manque pas à son Eglise (1). »

6° *Le facteur décisif est le magistère infaillible de l'Eglise.*

L'histoire atteste qu'en définitif l'agent décisif et ultime du progrès dogmatique est le magistère toujours vivant et infaillible de l'Eglise ; facteur constitutif, non en ce sens qu'il crée le dogme, puisque celui-ci ne peut venir que de la révélation divine explicite ou du moins implicite, mais en ce sens que l'Eglise, assistée du Saint-Esprit, détermine avec une souveraine et infaillible autorité, ce qui, à l'occasion de telles ou telles causes déjà signalées, présente vraiment, dans toute sa pureté et dans sa pleine intégrité, la vérité révélée (2). « Les problèmes théologiques directement soulevés par l'activité de l'esprit humain cherchant à pénétrer, à organiser, à défendre ses croyances, à les définir en fonction de ses autres connaissances ; ces mêmes problèmes impliqués par des difficultés nouvelles, et diversement résolues, de pratique ecclésiastique ; les changements survenus dans les institutions, les sciences et les philosophies humaines ; les instincts profonds et les divinations cordiales de la piété, tous ces éléments à la fois ont leur part dans ce grand mouvement. Et toujours aussi les énigmes ainsi posées, lentement mûries par les controverses, l'usage ecclésiastique, les précisions des docteurs, ont fini par livrer, comme d'elles-mêmes, leur mot divin, sous l'action efficace, mais

(1) De Grandmaison, l. c., p. 887.

(2) Cf. E. Dublanchy, article, *Dogme* dans Dict. de Théol., V, M.

profonde, et respectueuse des activités humaines, du Saint-Esprit (1). »

7° *Ce développement est indéfini et ne s'arrêtera qu'à la fin du monde.* C'est ce qu'exprime sous forme de souhait le concile du Vatican, reprenant avec une souveraine autorité l'exclamation célèbre de Vincent de Lérins : « Croisse donc... et progresse beaucoup et intensément, en chaque fidèle et dans tous les fidèles, selon le progrès des âges et des siècles, l'intelligence, la science, le goût savoureux qu'a du dogme chaque particulier et, tout autant, l'Eglise entière, — mais de la seule façon qui convienne (à ce développement), c'est-à-dire dans l'unité d'un même dogme, d'une même signification, d'un même sentiment (2). »

(1) De Grandmaison, l. c., p. 889.

(2) *Concilt. Vat.*, Sess. III, cap. IV.

CHAPITRE III .

RÉSULTAT NUMÉRIQUE ET GÉOGRAPHIQUE DE LA PRÉDICATION CHRÉTIENNE

Pour apprécier avec mesure les conquêtes du christianisme sur la religion païenne, il faut se demander quelles étaient ses forces et ses positions à la veille de la victoire définitive et rechercher les résultats de la prédication chrétienne de l'an 30 à l'an 313, pendant 283 ans.

§ 1^{er}. *Le nombre des chrétiens dans l'empire.*

Il est très difficile de donner le chiffre exact des chrétiens au commencement du iv^e siècle. Les évaluations varient beaucoup selon les historiens et leurs tendances. Certains ne veulent compter les adeptes de la religion nouvelle que pour un douzième ou seulement un vingtième de la population totale, et c'est trop peu ; d'autres parlent d'un cinquième ou même

de la moitié. Cette dernière évaluation est certainement exagérée. « Avant l'édit de Milan, écrit *l'Ami du Clergé*, le chiffre exact des chrétiens n'a guère dépassé une moyenne de 10 % de la population de l'Empire ; mais c'était une minorité d'élite, le levain qui fait fermenter la pâte ; grâce à elle, le christianisme était pour ainsi dire latent dans toute l'épaisseur des différentes couches de la société romaine (1). » Peut-être *l'Ami du Clergé* est-il trop réservé ?

Les *Questions Ecclésiastiques*, rendant compte des articles du père F. Savio : « *La Conversione di Costantino Magno et la Chiesa all' inizio del secolo IV* », parus dans la *Civiltà Cattolica*, 1 et 15 février 1913, s'expriment en ces termes : « Au début du iv^e siècle, le nombre des chrétiens n'était pas, en Occident, aussi considérable, il s'en faut de beaucoup, que ne l'affirment tel ou tel historien. Et ils étaient loin, surtout, de former la majeure partie de l'empire (2). »

A défaut de chiffre global, on peut essayer de classer les provinces romaines d'après la densité de leur population chrétienne.

§ 2. Classification des provinces par rapport au christianisme.

M. Harnack distingue, à ce sujet, quatre groupes de provinces et ses conclusions coïncident dans l'ensemble avec celles que le regretté historien des per-

(1) *Ami du clergé*, 23 novembre 1913, p. 1003.

(2) *Les Questions Ecclésiastiques*, Mars 1913, p. 279.

sécutions, P. Allard, a exposées dans son remarquable livre « *Dix leçons sur le martyre* ».

1^{er} groupe.

Provinces dans lesquelles le christianisme était la religion dominante : ce sont l'Asie Mineure actuelle, la partie sud de la Thrace qui fait face à la Bithynie, la Petite Arménie, Edesse et son territoire, l'île de Chypre.

« Sous la direction de ses évêques... l'Eglise faisait de rapides progrès en Asie Mineure. En Phrygie, des villes entières étaient chrétiennes dès le milieu du troisième siècle. En diverses régions de ce pays les inscriptions chrétiennes n'étaient plus dissimulées ; Apammée Cibotus, dans le même pays, prend l'arche de Noé pour emblème. (Renan, *Marc-Aurèle*, p. 449). Le Pont sentira bientôt l'influence puissante de Grégoire de Neocésarée, le grand thaumaturge ; à sa voix, les populations païennes, magistrats en tête, démoliront les temples et bâtiront des églises. Au temps de Dioclétien, le paganisme sera plus qu'à moitié vaincu (1). »

Au début du iv^e siècle, *Nicomédie*, la résidence impériale, et la cour elle-même sont remplies de chrétiens. Maximin, lorsqu'il constate dans ses édits de persécution que « presque tous les hommes » sont passés au christianisme, est certainement frappé par la multitude des chrétiens de l'Asie Mineure. « Toutes ces grandes villes au nom harmonieux Ephèse, Smyrne, Sardes, Pergame, Philadelphie, Thyatire, Troas, Magnésie du Méandre, Tralles, Parium, sont pleines de chrétiens (2). »

(1) Duchesne, *Les Origines Chrétiennes*, 2^e partie p. 330.

(2) P. Allard, *Dix leçons sur le martyre*, p. 32.

« La Thrace devait compter de nombreuses églises avant 325 (1). »

« La Petite Arménie renfermait dès le second siècle assez de chrétiens pour que la légion XII *Fulminata*, recrutée dans le pays même... fût presque entièrement composée [de chrétiens]. Quant au commencement du iv^e siècle, se déclara la dernière persécution, les environs de Mélitène, chef-lieu de la Petite Arménie, sont, à cause de leur nombreux clergé, un des pays les plus tôt visés par les édits de Dioclétien (Eusèbe, *Hist. Eccl.*, viii, 6, 6-2). »

Au commencement du iii^e siècle Edesse et son territoire sont en majorité peuplés de chrétiens. « Vers l'an 150, la vie religieuse y est déjà si intense, qu'on y possède une version syriaque de l'Ancien Testament (note 1, *La Peschito*), et quelques années plus tard, une traduction syriaque des Evangiles (note 2, *Le Diatessaron* de Tatien). Le gnostique Bardesane, né en 154, écrit, à Edesse ses livres et ses hymnes. Vers 196 un concile se réunit dans cette ville, composé de représentants des Eglises de l'Osrhoène, et même de celles des pays voisins (Eusèbe, *Hist. eccl.*, v, 23, 4). Le roi lui-même, Abgar VIII ou IX, contemporain de Septime Sévère, se convertit, et commence à appliquer dans ses Etats une législation inspirée par la morale évangélique (Saint Epiphane, *Haeres.*, lvi, 1) (3). »

Son fils, Manou, qui lui succéda, fut chrétien lui aussi. Jules Africain était en rapport avec ces prin-

(1) Rivière, *op. cit.*, p. 48.

(2) P. Allard, *op. cit.*, p. 34-35.

(3) P. Allard, *op. cit.*, p. 51-52.

ces. Manou ne régna pas longtemps ; Caracalla (216) le détrôna et l'envoya prisonnier à Rome.

« La conversion du roi Abgar exerça naturellement une grande influence sur le développement du christianisme dans les pays euphratésiens (1). »

De cette province chrétienne l'Évangile rayonnera en Mésopotamie et jusque dans l'Empire Perse.

2^o groupe.

Provinces dans lesquelles le christianisme a gagné une partie notable de la population, où il exerce une influence sur l'élite dirigeante et peut rivaliser avec les autres religions.

Ce sont : *Antioche et la Célé-Syrie*. « La Célé-Syrie comptera presque autant de chrétiens que la Bithynie et le Pont... Lors de la dernière persécution, les environs d'Antioche sont tout peuplés de chrétiens, et dans presque chaque ville ou chaque bourg... les persécuteurs n'ont qu'à étendre la main pour arrêter des évêques, des prêtres, des diacres, des clercs de tout ordre. (Eusèbe, *Hist. eccl.*, viii, 3) (2). »

L'Égypte et la Thébàïde avec Alexandrie pour centre.

« Tout atteste que, vers le milieu du III^e siècle, l'Égypte est un des pays qui comptent le plus de chrétiens. A Nicée il y eut 22 évêques égyptiens ; en 339, saint Athanase compte 100 évêques en Égypte : il ne devait y en avoir guère moins en 325 (*Apologie contre les Ariens*, I et 71). »

« Il est difficile de risquer une statistique de la population chrétienne en Égypte ; mais on peut dire que, depuis longtemps, elle était supérieure au nom-

(1) Duchesne, *op. cit.*, p. 336.

(2) P. Allard, *op. cit.*, p. 36.

bre des Juifs et que, au début du iv^e siècle, elle devait s'élever à plus d'un million (1). »

L'Afrique proconsulaire et la Numidie avec son principal siège, Carthage. « A propos de la controverse sur le baptême des hérétiques, plusieurs synodes réunissent de nombreux évêques ; pour le concile de 256-257, nous avons le nom de 87 évêques avec leurs sièges, qui s'échelonnent dans toutes les provinces, moins nombreux seulement en Maurétanie. Il ne faut d'ailleurs pas oublier que les adversaires n'étaient pas présents — et ils étaient en grand nombre (*plurimū*) au dire de saint Cyprien — ce qui permet d'admettre environ 150 évêques. Jusqu'en 303, le nombre des chrétiens en Afrique suit une progression géométrique : la persécution de Dioclétien y fit un grand nombre de martyrs et d'apostats ; au temps de Constantin et du schisme donatiste, le christianisme était la religion de l'Afrique (Eusèbe, x, 5, 18), et ne devait pas compter moins de 250 évêques. Seule l'Asie Mineure peut être comparée à l'Afrique pour l'extension et la densité du développement chrétien (2). »

Rome avec des parties de l'Italie Centrale et Méridionale. « Le pape Corneille parle dans une lettre « du grand et innombrable peuple » que formaient les chrétiens de Rome (Eusèbe, *Hist. eccl.*, vi, 43) : un chiffre vaudrait mieux pour nous que ces épithètes. Mais il donne, en revanche, la statistique détaillée du clergé romain. Il y avait, à Rome, vers 250, quarante-six prêtres, sept diacres, sept sous-diacres, quarante-deux acolytes, cinquante-deux exorcistes,

(1) Rivière, *op. cit.*, p. 45.

(2) Rivière, *op. cit.*, p. 52-53.

lecteurs et portiers. Cela suppose une vie religieuse très active, de nombreux lieux de culte, l'administration de fréquents baptêmes. Saint Corneille ajoute un renseignement plus précieux encore sur l'organisation de la charité ecclésiastique dans la ville de Rome : les deniers de la communauté servaient à l'assistance de quinze cents veuves, infirmes et pauvres, régulièrement immatriculés (Eusèbe, *Hist. eccl.*, vi, 43). Ce dernier chiffre permet peut-être de se former une idée approximative du nombre de chrétiens de Rome. Un siècle et demi plus tard, saint Jean Chrysostome dit qu'il y avait à Antioche cent mille chrétiens, dont trois mille pauvres (in *Matth. hom.*, LXXXV, LXVI, 3). Si les propositions sont les mêmes, les quinze cents chrétiens assistés doivent correspondre, à Rome, à une population de cinquante mille fidèles...

« Cinquante ou soixante ans plus tard, la population chrétienne a beaucoup augmenté à Rome..... Eusèbe raconte que le nouveau souverain [Maxence] « feignit alors (307) de partager la foi chrétienne, afin de flatter le peuple romain ». (Eusèbe, *Hist. eccl.*, viii, 14, 1). Pour qu'une telle pensée soit venue à l'usurpateur, il faut que les chrétiens de Rome aient été alors très puissants, ce qui ne peut s'expliquer que par un immense accroissement de leur nombre. Peut-être cependant, l'assertion d'Eusèbe ne doit-elle pas être acceptée sans réserve. Cet historien, si bien informé des choses d'Orient, ne connaissait que de secondes mains celles de l'Occident... Même s'il a ici quelque peu excédé dans l'expression, il ne paraît pas s'être complètement trompé au sujet de Maxence... [Celui-ci] avait certainement trouvé à

Rome les chrétiens assez nombreux et assez influents pour se croire obligé de les ménager. M. Harnack pense que, entre 250 et 307 — en un peu plus d'un demi-siècle — leur nombre avait à Rome au moins doublé peut-être quadruplé (Harnack, *Die Mission...*, p. 541), ce qui le porterait à cent, ou même deux cent mille âmes (1). »

« Pour le sud de l'Italie, nous avons, outre les inscriptions et les actes des martyrs, les signatures de dix-neuf évêques au synode de Rome en 313. Nous savons surtout que le pape Corneille réunit, contre Novatien, en 250-251, un concile auquel prirent part soixante évêques, tous italiens. (Eusèbe, VI, 43.) Ce nombre a dû croître notablement dans la suite et l'on peut croire que, au début du IV^e siècle, chaque ville quelque peu importante [de l'Italie centrale et méridionale] avait son évêque (2). »

L'Espagne, les principales parties de la Grèce et le sud de la Gaule.

En Espagne, les persécutions de Dèce et de Valérien y font des martyrs (3) et aussi des apostats (saint Cyprien, *Ep.* 67). Le concile d'Elvire (305) réunit dix-neuf évêques et de nombreux prêtres répartis dans toutes les provinces. Les décrets de ce concile révèlent une vie chrétienne très intense (4).

La Grèce compte de nombreux chrétiens. Les communautés de Corinthe et de Thessalonique furent toujours florissantes. L'empereur Antonin adressa des

(1) P. Allard, *op. cit.*, p. 69-72.

(2) Rivière, *op. cit.*, p. 51.

(3) *Acta SS. Fructuosi, Augurii, Eulogii*, dans Ruinart, *Acta martyrum sincera*, p. 229.

(4) Cf. Duchesne. *Le concile d'Elvire et les flamines chrétiens* (Mélanges Renier), 1886.

édits aux villes de Thessalonique, d'Athènes et de Larisse pour interdire les émeutes contre les chrétiens (Eusèbe, *Hist. eccl.*, iv, 26). M. Harnack compte, à la fin du III^e siècle, trois évêchés dans l'Eubée, un en Attique, dix dans la Grèce du Nord, sept dans le Péloponèse.

La population chrétienne est encore assez dense sur la côte méditerranéenne de la Gaule, dans la Narbonnaise, la Lyonnaise. Relativement au nombre des évêchés gaulois, « M. Harnack se donne... le luxe d'être plus conservateur que Mgr Duchesne, en admettant dès la fin du II^e siècle l'existence de plusieurs évêchés (p. 226) (1) ». Au concile d'Arles de 314, seize évêchés gaulois sont représentés : Arles, Vaison, Nice, Orange, Marseille, Apt, Lyon, Vienne, Rouen, Bordeaux, Eauze, Mende, Autun, Bourges, Reims, Trèves. « Bien que ce nombre soit loin de comprendre tous ceux qui existaient alors dans notre pays, il suppose un chiffre très bas, comparé à celui des évêchés italiens au milieu du siècle précédent (2). » C'est que seul le sud de la Gaule possédait de nombreuses et populeuses chrétientés.

3^e Groupe.

Provinces dans lesquelles le christianisme s'était répandu, mais comptait de faibles communautés. « La Palestine... est beaucoup moins chrétienne qu'on le croirait à première vue : la province qui fut le berceau du christianisme paraît même avoir été l'une des contrées de l'Asie romaine où la foi eut le plus de mal à se répandre avant le règne de Constan-

(1) Rivière, *op. cit.*, p. 54.

(2) P. Allard, *op. cit.*, p. 20.

tin. Les sanglantes représailles qui suivirent les révoltes juives de la fin du premier siècle et du commencement du second y avaient fait table rase, enveloppant dans une ruine commune les souvenirs de l'Évangile et ceux du judaïsme, et faisant disparaître presque toute trace de la première évangélisation. A la veille du siège de Jérusalem, les chrétiens d'origine juive que renfermait la ville sainte s'enfuirent dans la Pérée et dans le sud de la Syrie (1) : mais les petites communautés qu'ils y fondèrent paraissent avoir été peu florissantes, et le nombre des judéo-chrétiens ne cessa de décroître (2) : La plupart des chrétientés reconstituées en Palestine se composent de chrétiens étrangers au pays, et prospèrent surtout dans les villes où l'élément grec est dominant. En 136, dans Jérusalem, vide de toute population juive, et devenue la colonie romaine, Aelia Capitolina, un évêque incirconcis s'asseyait pour la première fois sur le siège de saint Jacques. Mais, malgré l'importance que reprit, à partir du troisième siècle, l'évêché de Jérusalem le troupeau chrétien de cette ville doit avoir été jusqu'au siècle suivant peu nombreux et peu influent, puisqu'on ne lui voit faire aucun effort pour retrouver le tombeau du Christ.... Bien que la Palestine ait fourni beaucoup de martyrs à la dernière persécution (3), et que la province comptât dès lors de nombreux évêchés, cependant à l'exception de Césarée, devenue, depuis Origène et Pamphile, un des foyers de la science théologique, aucune de ses communautés

(1) Eusèbe. *Hist., eccl.*, III, 5.

(2) Saint Justin, *II Apol.*, 53, 3.

(3) Eusèbe, *de Martyribus Palestinae*.

chrétiennes ne paraît avoir été très puissante ou très influente avant la paix de l'Eglise (1). »

La Phénicie compte de nombreux chrétiens sur le littoral où l'Evangile fut prêché dès la première heure et où, dans les cités commerçantes l'élément grec submerge l'élément indigène. « Mais à l'intérieur du pays, séparé en quelque sorte du reste du monde par les deux chaînes du Liban, dominant la sensualité et le fanatisme des anciens cultes. La population, demeurée phénicienne presque sans mélange, y est profondément attachée à ses dieux de sang et de boue. A Emèse, l'évêque ne peut demeurer dans la ville : il gouverne de quelque village des environs, ses peu nombreux fidèles (2). A Héliopolis, ou la Vénus du Liban était honorée par d'infâmes pratiques, il n'y eut pas d'évêque avant le règne de Constantin (3)... Dans cet étrange coin de terre, les vieux cultes naturalistes, difficilement mâtés par Constantin, puis débridés de nouveau par Julien (4), se sont défendus avec une obstination dont il n'y a pas d'exemple ailleurs. Les seules villes qui s'y laissent pénétrer, lentement, par l'esprit chrétien, Damas, Panéas, sont des villes de commerce, par conséquent à demi grecques, traversées par des routes de caravanes, et mises par la trouée qui sépare l'Hermion de l'Anti-Liban en communication avec l'Orient (5). »

L'Arabie : « Au sud de la Palestine et de la Mésopotamie, dans ce vaste pays peu romanisé qu'on

(1) P. Allard, *op. cit.*, p. 38-40.

(2) Eusèbe, *Hist. eccl.*, VIII, 13.

(3) Théodoret, *Hist. eccl.*, IV, 19.

(4) Théodoret, *ib.*, III, 3.

(5) P. Allard, *op. cit.*, p. 37, 38.

appelait l'Arabie, il y eut seulement quelques chrétiens dans les principales villes. Origène y assiste au moins à deux conciles provinciaux ; auparavant, il avait été défendu lui-même par un concile d'évêques arabes ; vers 240, l'évêque Bérylle de Bostra nous est connu par ses écrits et ses erreurs christologiques (1) ; il y avait à Nicée six évêques d'Arabie. Plus tard seulement des efforts furent faits pour atteindre les nomades du désert (2). »

M. Harnack place dans le même groupe : la Mésopotamie, l'intérieur de la Péninsule grecque avec les provinces danubiennes, le nord et l'est de l'Italie, la Maurétanie et la Tripolitaine.

4^e groupe.

Provinces dans lesquelles le christianisme est tout-à-fait clairsemé et n'existe qu'à l'état dispersé :

Ce sont les villes de l'ancienne Philistie : Gaza, Ascalon, Anthédon (3) ; les côtes nord et nord-ouest de la Mer Noire ; l'ouest de la Haute-Italie, le centre et le nord de la Gaule, la Belgique, la Germanie et la Rhétie, peut-être aussi la Bretagne et la Norique.

« Le premier évêché de Piémont est fondé après le milieu du iv^e siècle (4). « Le christianisme se répandit beaucoup moins vite dans l'Italie du Nord que dans celle du centre et du midi (5). »

« Dans l'ouest et le Nord [de la Gaule], le christianisme ne s'est guère répandu qu'au iv^e siècle, grâce surtout à l'apostolat de saint Martin : Tours

(1) Eusèbe, *H. E.*, VI, 20 et 37.

(2) Rivière, *op. cit.*, p. 44.

(3) Cf. P. Allard, *op. cit.*, p. 39.

(4) Rivière, *op. cit.*, p. 51.

(5) P. Allard, *op. cit.*, p. 18.

n'avait pas d'église avant Constance ; Trèves n'est érigé en évêché qu'à la fin du III^e siècle, et encore jusqu'en 366 une seule église suffisait à contenir les membres de la petite communauté (1) ; pendant tout le IV^e siècle, la ville est encore en majorité païenne. Et ce qui est dit de Trèves vaut pour la Gaule entière (excepté le Midi et la vallée du Rhône), où le christianisme n'a régné en maître qu'à partir du V^e siècle (2). »

Jusqu'au IV^e siècle, les églises en Germanie « demeurent rares et très éloignées les unes des autres : Tongres, Cologne, Mayence, peut-être Besançon (qui faisait partie de la Germanie Supérieure)... La même chose doit probablement se dire d'une autre province militaire, la plus septentrionale de l'Empire, la Bretagne... Trois évêques, ceux de Londres, de Lincoln et d'York, prirent part en 314 au concile d'Arles, et vraisemblablement il y avait alors en Bretagne d'autres évêchés. Cependant l'absence presque complète d'anciennes inscriptions chrétiennes semble indiquer que les fidèles y furent longtemps en petit nombre (3). »

« Dans les provinces qui longent le Danube : Mésie, Pannonie et Norique, le christianisme pénétra... tardivement... Eusèbe remarquait encore de son temps que ces communautés étaient « jeunes » (*Vie de Constantin*, IV, 43) (4). »

(1) Saint Athanase, *Apologie à Constance*, 15.

(2) Rivière, *op. cit.*, p. 54, 55.

(3) Paul Allard, *op. cit.*, p. 25, 26.

(4) Rivière, *op. cit.*, p. 49.

§ 3. *Le christianisme en dehors de l'Empire.*

Dès le second siècle et surtout au cours du troisième, le christianisme a sensiblement débordé l'Empire. Ce sont les provinces romaines les plus chrétiennes qui vont faire rayonner la foi au delà des frontières. « Cela explique comment, en Europe, l'Evangile dépassa peu les bornes de l'Empire (1). »

Nous allons trouver des contrées qui rivalisent, au point de vue chrétien, avec les divers groupes des provinces romaines.

On peut apparenter avec le premier groupe l'Arménie indépendante, ou Grande Arménie, dont le roi Tiridate II fut converti par saint Grégoire l'Illuminateur. « Le farouche persécuteur Maximin Daïa déclara, en 313, la guerre à l'Arménie pour punir cette nation et son roi d'avoir adhéré au christianisme. C'est la première guerre de religion dont parle l'histoire : l'écrivain du iv^e siècle qui nous la fait connaître ajoute que Dieu y donna à la croix et au sentiment national la victoire sur le fanatisme païen (2). »

A la fin du troisième siècle la Chersonèse Taurique (Crimée) formait une petite principauté chrétienne et ses rois gravaient la croix sur leurs monnaies (De Rossi, *Bull. di Arch. crist.*, 1864, p. 5-6.)

On peut faire entrer certaines provinces de Perse dans le second groupe. « Dans les contrées mésopotamiennes, sans cesse disputées entre la Perse et l'Empire, il y avait, au milieu du m^e siècle, des

(1) P. Allard, *op. cit.*, p. 46.

(2) P. Allard, *op. cit.*, p. 50, 51.

Eglises assez florissantes pour être mises sur le même rang que celles de l'Asie Mineure (Eusèbe, *Hist. eccl.*, VII, 5, 2). L'historien Sozomène, qui avait les moyens d'être bien renseigné, dit que l'une des provinces septentrionales de la Perse, l'Adiabène, voisine de l'Arménie chrétienne, était comme elle, « presque entièrement peuplée de fidèles » (*Hist. eccl.*, II, 12). Le contre-coup des persécutions se fit d'abord sentir heureusement en Perse, car beaucoup de chrétiens fugitifs des pays limitrophes vinrent y chercher un asile : l'autorité persane les laissa d'autant plus librement prêcher leur foi qu'elle voyait celle-ci proscrire par les empereurs romains, et qu'elle savait que plusieurs Persans, établis ou voyageant à Rome, y avaient subi le martyre. Mais ces dispositions changèrent quand l'Empire eut passé au christianisme. La lettre écrite par Constantin au roi Sapor pour recommander à sa protection « les innombrables églises de Dieu » et « les myriades de chrétiens », existant dans ses états (1), leur fut probablement plus nuisible qu'utile ; et les hostilités qui reprirent, dès la fin du règne de Constantin entre Rome et la Perse ne purent que rendre suspects aux souverains de ce pays les chrétiens indigènes, en qui ils voyaient désormais les protégés et les alliés de l'étranger.

« Ce fut la cause principale de la grande persécution qui éclata contre les fidèles de la Perse et dura quarante ans, de 339 à 379, c'est-à-dire plus longtemps qu'aucune persécution romaine, pour reprendre encore, après un court répit, et se prolonger jusqu'au milieu du cinquième siècle. Mais telle était déjà la solidité du Christianisme en Perse, que les

(1) Cité par Eusèbe, *De Vita constantini*, IV, 8.

torrents de sang versés pendant près de cent années ne parvinrent pas à y éteindre l'étincelle de la foi...

« De déplorables événements arrêteront en Perse l'essor du christianisme, que là, comme ailleurs, la persécution n'avait pas brisé... Si les hérésies n'avaient, au v^e siècle, affaibli et divisé l'Eglise de Perse, et si l'invasion musulmane n'était survenue au vii^e, les chrétientés établies dans l'Empire persan auraient probablement eu, en Extrême-Orient, un rôle analogue à celui que jouèrent en Occident les chrétientés de l'Empire romain : elles se seraient développées vers l'est, comme les premières vers l'ouest : l'Asie entière aurait peut-être été gagnée par elles à la foi, car des missions parties des pays de l'Iran eurent le temps de porter l'Evangile dans l'île de Socotora, dans l'île de Ceylan, sur la côte du Malabar, et même à travers la Tartarie, jusqu'au cœur de la Chine. (Cf Duchesne, *Eglises séparées*, p. 24 ; Labourt, *le Christianisme dans l'Empire perse*, p. 165, 166, 306, 327, 350) (1). »

Au troisième groupe on peut comparer l'Ethiopie, évangélisée par l'Egypte, ainsi que le Yémen : « L'élan paraît avoir été donné, vers la fin du second siècle, par le célèbre fondateur de l'école chrétienne d'Alexandrie, Pantène. Pris de zèle apostolique raconte Eusèbe (*Hist. eccl.*, v, 10, 3), il abandonna sa chaire et alla porter la foi aux Indes, — c'est-à-dire très probablement, dans le langage du temps, au sud de l'Arabie, où les colonies juives étaient alors nombreuses (2). »

Dans le quatrième groupe on pourrait faire entrer

(1) Paul Allard, *op. cit.*, 53, 54, 55 56.

(2) P. Allard, *op. cit.*, p. 48-49.

la Scythie. « Les demi-sauvages qui vivaient en tribus errantes sur des charriots le long des steppes de la mer Noire comptaient déjà des chrétiens à la fin du second siècle (1). En 258, les Goths de ces parages, entre le Danube et le Dniester, furent évangélisés de nouveau par des prisonniers enlevés lors d'une invasion en Cappadoce : ces prisonniers célébrèrent le culte chrétien sous les tentes de leurs maîtres, en convertirent beaucoup, nouèrent un lien religieux entre les chrétientés naissantes de la Scythie indépendante et la vieille souche cappadocienne. (Philostorge, *Hist. eccl.*, II, 5) (2). »

M. Harnack termine son importante étude par ces graves paroles qu'une légère accentuation rendrait pleinement chrétiennes : « L'expansion de la religion chrétienne a-t-elle été extraordinairement rapide ? Encore que, par rapport aux autres religions de l'Empire romain, nous n'ayons que peu d'éléments de comparaison, je répondrais à cette question par un : Oui. L'impression qu'eurent les Pères du IV^e siècle, un Arnobe, un Eusèbe, un Augustin, que leur foi s'est, de génération en génération, propagée avec une incompréhensible rapidité ; cette impression est juste. Soixante-dix ans après la fondation de la première communauté chrétienne dans la syrienne Antioche, Plin^e s'exprime, sur la diffusion du christianisme dans la lointaine Bithynie, dans les termes les plus forts, et considère les autres cultes établis dans cette province comme déjà ruineux. Soixante-dix ans plus tard, la querelle de la Pâque nous montre une fédération chrétienne d'églises, qui va de

(1) Saint Justin, *Dial. cum Tryph.*, 117.

(2) P. Allard, *op. cit.*, p. 49.

Lyon à Edesse, avec Rome pour centre. Soixante-dix ans après, l'empereur Dèce déclare qu'il aimerait mieux, souffrir à Rome un autre empereur qu'un évêque chrétien ; et il ne faudra plus attendre soixante-dix ans pour voir la croix arborée sur les enseignes romaines.

« Nous avons essayé de dégager les causes de cette étonnante diffusion : elles consistent dans les croyances de la religion nouvelle (Monothéisme et Evangile), d'une part, et d'autre part, dans sa complexité et son merveilleux pouvoir d'adaptation..... Cette religion annonçait le Dieu vivant, pour lequel l'homme a été créé, et elle apportait la vie et la connaissance, l'un et le multiple, le connu et l'inconnu ; née de l'Esprit, elle apprit vite à consacrer le terrestre. Elle était simple pour les simples, sublime pour les sublimes. Elle était la religion universelle, en ce double sens qu'elle offrait ce qui était nécessaire à tous, et qu'elle apportait ce que chacun désirait par-dessus tout. Elle fut église, église universelle. Elle resta exclusive et s'assimila pourtant du dehors tout ce qui avait quelque valeur. Elle a vaincu par ce signe, car sur tout ce qui est humain, éternel ou éphémère, elle avait gravé la croix (1). »

Si telle était à l'origine la religion chrétienne, ses apologistes ne sont-ils pas en droit d'affirmer sa transcendance et dès lors sa divinité ? Comme par ailleurs elle offre déjà les linéaments essentiels qui constituent le catholicisme, ne peut-on pas conclure que celui-ci seul représente la véritable Eglise, fondée par le Christ et à laquelle il a fait des promesses d'éternelle durée ?

(1) Harnack, cité par le P. de Grandmaison, *Etudes*, 5 août 1903, p. 328-329.



DEUXIÈME PARTIE

LES LUTTES EXTÉRIEURES DU CHRISTIANISME NAISSANT OU LES PERSÉCUTIONS

Pour approfondir un peu cette question, nous rechercherons d'abord les causes qui ont amené l'Empire romain à faire la guerre au christianisme; nous étudierons ensuite la législation persécutrice au cours des quatre premiers siècles; enfin, nous nous demanderons quelle est la valeur du témoignage apporté par les martyrs à la foi chrétienne.

CHAPITRE PREMIER

LES CAUSES DES PERSECUTIONS

Parmi les causes qui ont amené l'Empire romain à persécuter violemment les chrétiens, la première, la principale, pour nous, croyants, est certainement le désir qu'avait le démon, alors maître du monde, de conserver son règne, et de tuer, dès son berceau, l'Eglise naissante, sa mortelle ennemie. De même que Dieu se sert souvent des causes secondes pour arriver à ses fins, Satan emploie lui aussi toutes les passions humaines, d'ordinaire suscitées par lui, pour faire triompher sa cause.

Cette idée mise à part, nous pouvons trouver avec P. Allard (1) trois causes aux persécutions : 1° les préjugés populaires; 2° les passions personnelles des souverains; 3° les préjugés des hommes d'Etat.

ARTICLE PREMIER

LES PRÉJUGÉS POPULAIRES

Les chrétiens, à l'origine, confondus avec les Juifs, partagèrent l'impopularité de ces derniers. La populace romaine reprochait aux enfants d'Israël leur

(1) P. Allard, *Dix leçons sur le martyre*, p. 117 et ss.

athéisme, c'est-à-dire, un culte sans images; leur exclusivisme, c'est-à-dire le refus de se mêler aux autres cultes, soit des dieux, soit des empereurs; leur misanthropie, leur haine du genre humain dont les séparaient les mœurs, la nourriture, le soin de conserver, avec la pureté de la race, les espérances messianiques (1). Répandus dans tout l'Empire, on les raille, on les a en horreur.

Nous avons déjà dit pourquoi, même après 70 ou 130, Rome ne songea jamais sérieusement à proscrire la religion juive, propre à une nationalité conquise; tout au contraire, la politique des maîtres du monde était de protéger mœurs, coutumes, religion des peuples soumis. Les Juifs profitaient amplement de cette habile tolérance. Les chrétiens, qui tout d'abord parurent n'être aux regards des Romains qu'une secte juive, recueillirent, grâce à cette confusion, et le mépris général et le bénéfice de la tolérance légale.

Mais à mesure que l'Évangile fit des adeptes dans toutes les classes de la société, à mesure aussi que les désaccords surgirent entre Juifs et chrétiens, il devint difficile de ne pas reconnaître que, malgré la communauté d'origine, les chrétiens n'étaient pas des Juifs. « Ce furent probablement les Juifs eux-mêmes qui aidèrent les païens à s'en apercevoir, intéressés qu'ils étaient à détourner sur d'autres l'animadversion du vulgaire (2). »

Ainsi fut fait : plus que les Juifs, les chrétiens encoururent le reproche d'être les ennemis du genre humain; toutes les fables, propagées contre les Juifs,

(1) Tacite, *Hist.*, V, 5.

(2) P. Allard, *op. cit.*, p. 118.

furent attribuées aux chrétiens. Disciples d'un maître qui avait été mis à mort par Ponce Pilate, les chrétiens passaient pour adorer la croix, le soleil, une tête d'âne; ils n'avaient ni autels, ni temples, ni statues : c'étaient des impies, des irréligieux, des athées, des sacrilèges qui refusaient d'honorer les dieux, des gens coupables de lèse-majesté impériale et divine, des ennemis publics qui n'offraient pas de sacrifice pour le salut de l'empereur, qui adhéraient avec « une inflexible obstination (1) à une superstition nouvelle et sans mesure, malfaisante et exécrationnable.

Fuyant les combats des gladiateurs et les jeux du cirque autant que les sacrifices publics, ils menaient « une vie triste et lugubre (2) », se soustrayaient au service militaire comme aux fonctions publiques; ils étaient d'une « méprisable inertie (3) » de nul rapport dans les affaires. C'étaient d'ailleurs un ramassis de gens les plus ignorants recrutés dans la lie du peuple et des femmes crédules, une race sournoise, ennemie de la lumière, muette au grand jour, bavarde dans les coins solitaires. « Pour être juste, a dit E. Renan, il faut se représenter les préjugés où vivait fatalement le public d'alors. On connaissait extrêmement mal le christianisme. Le bas peuple n'aime pas qu'on se distingue, qu'on vive à part lui qu'on s'abstienne de ses fêtes, de ses usages. Quand on se cache, il suppose toujours qu'on a quelque chose à cacher. De tout temps les cultes secrets ont provoqué certaines calomnies, toujours les mê-

(1) Pline, *Epist.*, X, 97, *ad Traj.*

(2) Tacite, *Ann.*, XIII, 30.

(3) Suétone, *Dom.*, 15.

mes. Le mystère dont ils s'entourent fait croire à des incestes, même à l'anthropophagie (1) ». Toutes ces accusations furent portées contre les chrétiens; l'inertie qui les rendait inaptes à toute fonction sociale, ne les empêchait pas, disait-on, d'être capables de maléfices, reproche terrible à une époque où l'on avait grand peur des sorciers. Bien plus, on les représentait comme des révolutionnaires, des gens désireux de changer de fond en comble l'ordre établi : « *Molitores rerum novarum* ».

Malheureusement ce qui accréditait toutes ces calomnies c'étaient certains écrits et certains actes, propres aux sectes hérétiques ou à des hommes d'un esprit exalté. Sous l'influence de la nouvelle venue du Messie « *la parousie* » et de l'erreur millénariste, certains esprits s'échauffent : « Vainqueur des puissances de la mort, le Christ reviendrait sur terre achever l'œuvre de salut interrompue par son supplice et fonder le royaume de Dieu réservé aux croyants. L'événement était prochain, des mots de passe circulaient mystérieusement entre initiés, qui entretenaient l'espoir et le frémissement inséparable de l'attente de cet événement à la fois désiré et redouté. « Le Seigneur vient ! » *Maranatha*, les uns attendent, les autres préparent, d'autres prédisent ses opérations.

Ces derniers sont inquiétants. Issus du judaïsme, ils en avaient gardé la culture et leur cerveau était tout rempli d'un arsenal infernal. La foudre, le fer, le feu, la torche qui embrase, le sel qui dessèche sont brandis avec menace ou bien répandus à pleines mains sur le monde consterné. L'incendie re-

(1) E. Renan, *L'Eglise chrétienne*, p. 305.

vient avec persistance, non seulement comme une menace mais comme expiation et l'instrument des vengeances divines. Le monde doit, à bref délai, devenir le théâtre d'une catastrophe effroyable, dont l'annonce ne trouble guère la quiétude de ceux qui savent et qui annoncent que, sur cette terre purifiée, une félicité sans borne les attend. Les païens n'y auront aucune part et c'est ce qui les inquiète et les indispose, au récit de toutes ces transformations redoutables. On a beau se dire que ces rêveries ne comptent pas, on y croit toujours un peu, ou du moins on s'alarme à l'idée de si grand maux et on ne se sent guère porté à l'indulgence envers ceux qui nous les promettent avec cette libéralité (1) ». C'est sans doute ce qui faisait dire à Tacite, parlant des premiers martyrs. « Bien que ces hommes fussent coupables et dignes des derniers supplices, on en avait pitié parce qu'ils étaient sacrifiés non à l'utilité publique, mais à la cruauté d'un seul (2) ».

En Afrique, en Gaule, en Asie mineure, la propagande millénariste propage un rêve d'incendie universel. La police romaine avertie, organise une surveillance sur cette publicité révolutionnaire (3); les livres sibyllins sont condamnés et recherchés comme perturbateurs et tendant à la destruction de l'état des choses (4).

« Il paraît impossible... de se dérober à cette conclusion que, dans l'Empire, les chrétiens apparurent

(1) D. Leclerc, Dict. d'Arch. chr. et de Lit; article, *Eglise et Etat*, fascicule XLIII-XLIV, col. 2255.

(2) Tacite, *Ann.*, XV, 44.

(3) S. Justin, *Apol.*, II, c. XIV.

(4) S. Justin, *ib.*, II, c. XLIV.

au très grand nombre comme des révoltés et des blasphémateurs (1).

Les forfaits que la haine aveugle des païens reprochait aux vrais fidèles, la proscription des sexes, l'inceste accompli dans les ténèbres, les repas des cannibales furent commis en réalité dans quelques assemblées de gnostiques. Le peuple, au jugement superficiel fut tout heureux de vérifier chez ceux que la Grande Eglise cherchait à rejeter de son sein, les crimes reprochés à toute la communauté. Non seulement le peuple agissait de la sorte, mais encore les esprits plus cultivés.

L'envie, la jalousie, la haine des personnes intéressées au maintien du paganisme ne manquaient pas de répandre tous ces bruits infâmes. Aussi pour le peuple, la société allait-elle être divisée en trois catégories d'hommes : les Romains et les Grecs au premier rang, les Juifs au second, et en dernier lieu les chrétiens « *tertium genus* ».

Cette troisième race finit par être accablée de tous les crimes, responsable de tous les malheurs — Elle devint, aux yeux du peuple, quelque chose de presque étranger à l'humanité tout en lui étant extrêmement funeste. Tertullien éprouve le besoin de démontrer que les chrétiens ont la même constitution physique que les autres hommes, comme si l'on eût pu en douter (2).

Nous verrons que Néron profita de cette haine de la foule pour accuser les chrétiens de l'incendie de Rome, que Domitien, parmi d'autres griefs plus importants, retint celui d'athéisme.

(1) D. Leclerc, *l. c.*, col. 2258.

(2) Tertullien, *Apol.*, 16.

Le peuple voyant que l'autorité ne protège pas les disciples du Christ, au contraire, se sent encouragé dans sa haine et dans ses imputations calomnieuses. Aussi qu'une catastrophe arrive, que des fléaux extraordinaires se produisent, que le Tibre déborde, que les inondations soient insuffisantes ou trop abondantes, que la victoire soit contraire aux armées, que l'Empire souffre en un organisme quelconque, aussitôt la foule en rend responsable ces chrétiens, ces athées immoraux, ces gens infâmes qui outragent la majesté des dieux et vont amener la ruine totale de la société. De là ces cris tant de fois répétés de : « A bas les athées » — « Les chrétiens aux lions. » De là de sanglantes explosions de fureurs populaires qui causèrent la mort d'une multitude de fidèles et que les empereurs du second siècle cherchèrent à contenir et à régulariser.

ARTICLE II

LES PASSIONS PERSONNELLES DES SOUVERAINS

Très souvent de grands faits historiques sont dus à des détails d'apparence insignifiante. L'anecdote dévoile dans certains cas la cause, parfois mesquine, des évènements les plus considérables.

A l'origine de la première persécution (année 64) il y a une calomnie véritable. Néron, accusé à tort ou à raison de l'incendie de Rome, détourne cette accusation sur les chrétiens. « Si Tacite n'avait raconté le calcul hypocrite qui fit attribuer par Néron l'incendie de Rome aux chrétiens, nous ne saurions pas qu'il y eut un mensonge à l'origine des persécutions, et que la législation hostile à l'Eglise a découlé de cette source impure (1) ».

La persécution de Domitien s'explique par la cupidité de ce prince : « Les biens des condamnés et des mourants ne suffisaient pas à remplir le trésor vide. Il fallut trouver d'autres ressources. Domitien les demanda à l'impôt. Mais il ne pouvait songer à augmenter le cens, l'impôt foncier et ces contri-

(1) P. Allard, *op. cit.*, p. 132.

butions indirectes, ces péages de toute sorte, qui grevaient d'un poids énorme le commerce du monde soumis aux Romains. Il se rappela la taxe, autrefois nationale et religieuse, que depuis 70 les Juifs payaient à leur vainqueur, (Josèphe, *de Bel. Jud.*, VII, 6, 6). Jusque-là, seuls les Juifs d'origine y avaient été soumis : Domitien décida que toutes les catégories de gens qui menaient la vie judaïque, circoncis ou non, devraient désormais le didrachme (Suétone. *Domit.*, 12).

« Cette mesure était grosse de conséquences, que probablement Domitien n'avait pas prévues. Dans la masse des contribuables visés par le décret se trouvèrent englobés, pour les agents du fisc qui ne regardaient qu'aux apparences, non seulement les prosélytes de la porte, mais tous les adorateurs d'un Dieu unique, tous ceux qui mettaient la Bible parmi leurs livres sacrés, y compris les chrétiens. Alors commença une inquisition qui ne reculait ni devant les plus odieuses investigations matérielles (Suétone, *Domit.*, 12), ni devant les plus délicates recherches de conscience. Beaucoup de chrétiens refusèrent de se laisser confondre avec les Juifs, d'acquitter une taxe dont le paiement leur paraissait un mensonge, une abjuration déguisée : la distinction des deux religions... redevint officielle. Refuser de l'argent à l'empereur était alors le plus grand des crimes. Les chrétiens s'en aperçurent à leurs dépens.

Désormais il y eut, aux yeux de l'autorité romaine, deux classes d'hommes vivant *more judaico*. Les premiers étaient les vrais Juifs ou les prosélytes du judaïsme : leur religion était licite, à condition de payer le didrachme. Mais à côté d'eux refusant de

se laisser confondre avec eux, étaient d'autres hommes qui ressemblaient aux Juifs par les mœurs sans professer leur religion. Ni païens, ni Juifs, ils n'exerçaient pas de culte reconnu, ce qui, pour l'Etat romain, était la même chose que n'exercer aucun culte. On les fit tomber sous l'inculpation « d'athéisme et mœurs juives » (Dion, LXVII, 13), formule légale qui, sous Domitien, désigna les chrétiens. Alors fut réveillé ou renouvelé contre eux l'édit de Néron (1) ».

L'empereur Maximin (235-238), l'auteur de la sixième persécution pour employer le langage courant, proscrivit les chrétiens en haine de son prédécesseur, Alexandre Sévère, qui les avait favorisés.

Dèce, 249-251, déclencha la septième persécution, l'une des plus violentes, sans doute pour des motifs d'ordre plus général que nous aurons à apprécier mais aussi par aversion personnelle contre le tolérant et peut-être chrétien Philippe l'Arabe qu'il a **détrôné** (2).

Valérien (huitième persécution, 257-260) « poursuit, comme Dèce, dans les membres de l'Eglise des adversaires prétendus de l'Etat : mais un contemporain nous apprend que Valérien était un occultiste, et que la superstition, l'abus des arts magiques la confiance aux délations intéressées des devins, eurent une grande part dans l'évolution qui transforma l'ancien ami des chrétiens en persécuteur (S. Denys d'Alexandrie... dans Eusèbe, *Hist. eccle.*, VII, 10.). Divers traits de sa persécution montrent que la cupidité, l'amour de l'argent, inspirè-

(1) P. Allard, *Histoire des Persécutions pendant les deux premiers siècles*, p. 103-105.

(2) Eusèbe, *Hist. eccl.*, VI, 39.

rent aussi les mesures qu'il prit à l'encontre des associations chrétiennes, dont il exagérait singulièrement la fortune et dont il convoitait les dépouilles (1). ».

Nous verrons que Dioclétien, l'un des plus politiques empereurs, tout d'abord entouré de chrétiens au point que sa femme et sa fille avaient adhéré à l'Evangile, fut amené, presque malgré lui, à porter des édits de persécution, par son collègue Galère, animé contre les chrétiens d'une haine farouche qu'il tenait de sa mère, vieille paysanne fanatique et ancienne prêtresse (2).

« Ces détails recueillis par les contemporains... enlèvent à quelques-uns des adversaires de l'Eglise, au troisième et quatrième siècle, un peu de cette attitude d'hommes d'Etat dans laquelle on est trop porté à se les représenter : mais peut-être, en les rapetissant, donnent-ils une idée plus exacte des mobiles de la lutte poursuivie par eux et des sentiments qu'ils y portèrent (3) ».

(1) P. Allard, *Dix leçons sur le martyre*, p. 132, 133.

(2) Lactance, *De Morte pers.*, 12.

(3) P. Allard, *op. cit.*, p. 133.

ARTICLE III

LES PRÉJUGÉS DES HOMMES D'ÉTAT

Ces préjugés sont différents chez les empereurs du second siècle et chez ceux du troisième.

1. Les empereurs de la dynastie antonine, Trajan, Hadrien, Antonin, Marc Aurèle, savaient déjà que les chrétiens, pris en masse, n'étaient ni vicieux ni dangereux, puisqu'ils interdisent, ainsi que nous le verrons, aux magistrats de les rechercher, comme on devrait le faire, s'il s'agissait de scélérats ou d'ennemis publics. Ils ne leur imputent aucun de ces forfaits dont on les accable communément, puisqu'ils défendent de procéder contre eux sans accusation régulière et qu'ils ordonnent de renvoyer absous les chrétiens qui consentiraient à abjurer. Par contre, ils prescrivent de condamner ceux qui demeurent fidèles à leur foi religieuse.

Les Antonins n'ont donc aucun grief positif contre les chrétiens; car si ceux-ci étaient coupables en quelque manière de délits de droit commun, surtout s'ils étaient les ennemis de la société et de l'Empire, il faudrait les rechercher et ne pas attendre qu'une

accusation régulière soit portée contre eux. Quel est le gouvernement qui attend passivement que les criminels lui soient amenés et cela selon les formes, pour commencer à s'occuper d'eux? Comment expliquer l'attitude de ces sages empereurs? « C'est.. que l'obstination à rester chrétien constitue un fait punissable. Ici, même chez des esprits formés par une plus vaste culture, et imbus d'un héliénisme raffiné, comme furent plusieurs des Antonins, reparait l'étroit formalisme du droit romain la suprématie toute quiritaire de la lettre sur l'esprit. Il existait une loi non abrogée, qui avait été publiée à l'origine contre la « superstition nouvelle », et qui défendait d'« être chrétien ». Puisque cette loi était toujours en vigueur, il fallait qu'elle fût observée : être chrétien ne représentait aucun crime, si ce n'est le crime de désobéissance, mais celui-ci méritait d'être puni (1) ».

On pourrait en ces termes résumer la pensée des Antonins. Les Chrétiens ne sont pas dangereux, dès lors il faut les protéger contre les délations et la populace, ne pas les rechercher en tant que chrétiens, mais comme une loi existe qui défend cette religion et que les lois doivent être respectées, si on prouve légalement qu'il y a désobéissance persistante à cette loi, il faut sévir.

Cette loi est-elle bonne ou mauvaise? les Antonins ne s'en préoccupent pas... Elle est la loi! préjugés de légistes et dédain de ces empereurs à l'égard des chrétiens telle est, semble-t-il, l'explication de leur attitude quelque peu contradictoire.

(1) P. A'lard, *op .cit.*, p. 125

2. Septime Sévère (202) est le premier homme d'Etat qui ait vu dans la multiplicité croissante des chrétiens un péril public.

Au milieu du troisième siècle, ce sentiment se traduit avec une précision cruelle dans les édits de persécution de Dèce et de Valérien.

« Pour que Dèce, vieux romain, dont l'histoire ne signale point la cruauté, ait imposé à tous les chrétiens l'alternative entre le retour au culte des dieux et la mort, et ait pris les mesures les plus minutieuses pour qu'aucun d'eux ne parvînt à se soustraire à la nécessité de choisir; pour que Valérien, si favorable d'abord aux fidèles que son père, dit un contemporain, ressemblait à une église (saint Denys d'Alexandrie,... dans Eusèbe, *Hist. eccl.*, VI, 10, 3), se soit tout à coup tourné à la fois contre les chrétiens de distinction en qui il dénonça les chefs d'une coalition dangereuse, *Nefariae congregationes* (*acta proconsularia S. Cypriani*, 4, dans Rûinart, p. 218), et contre les associations chrétiennes, qui lui parurent, selon la formule moderne, constituer un état dans l'Etat, il faut qu'aux yeux de ces souverains ou de leurs conseillers, l'existence de l'Eglise ait paru désormais incompatible avec la sécurité ou même l'existence de l'Empire romain (1). »

Du moins faut-il que ces deux persécuteurs, en qui nous avons trouvé des raisons personnelles de proscrire le christianisme, aient voulu prétexter ce grief de la « raison d'Etat » pour déchaîner la guerre.

Comment ces deux empereurs ont-ils raisonné pour affirmer que l'Eglise était incompatible avec

(1) P. Allard, *op. cit.*, p. 125.

la société romaine? Sans doute ils n'admirent pas les grossières calomnies du temps passé; mais ils retinrent les plus subtiles, « en leur donnant au besoin des sens nouveaux. L'« inertie », c'était la fuite des fonctions publiques, la répugnance au service militaire, l'éloignement systématique des fêtes, l'amour de la vie cachée. L'« athéisme », c'était l'abandon du culte national, le refus d'adorer les dieux, l'effort pour détourner les autres hommes d'une religion dont les plus grands personnages de l'Etat et des cités étaient les principaux ministres, dont l'empereur était à la fois le pontife suprême et le dieu visible, et qui, dans la terreur grandissante des invasions barbares semblait liée plus étroitement que jamais aux destinées du monde romain. Tous ces griefs particuliers se résumaient et se confondaient dans l'ancienne accusation de « haine du genre humain (1). »

Mais par « genre humain » à l'endroit duquel les politiques romains croyaient que les chrétiens avaient une haine si violente, il ne faut pas entendre l'espèce humaine, mais l'ensemble de l'antique civilisation, avec ses traditions, ses lois, ses mœurs, ses dieux, civilisation qu'il faut accepter sans distinguer, ni choisir. « C'était déjà la théorie du bloc (2). Or les chrétiens faisaient des distinctions. Ils introduisaient dans ce « bloc » un élément nouveau : la liberté de conscience, et une idée nouvelle, la distinction entre l'ordre matériel et l'ordre spirituel, entre la religion et l'Etat. Ils se dressaient en face de l'Etat comme une liberté. Or les poli-

(1) P. Allard, *op. cit.*, p. 125, 127.

(2) P. Allard, *op. cit.*, p. 126.

tiques d'alors déclaraient cette liberté et cette distinction incompatibles avec l'existence de l'Etat. C'était surtout une liberté négative qui était réclamée, liberté de s'abstenir. Qu'importe! au jugement des hommes politiques du troisième siècle, s'abstenir c'était se séparer, se séparer, c'était déserteur, et comme déserteur on méritait le châtiment suprême.

Nous devons nous arrêter devant cette attitude qui n'a été prise, retenons-le bien, que par certains empereurs du troisième siècle; car elle a été justifiée par un certain nombre d'historiens modernes. Ceux-ci, tout en se réjouissant de la révolution politique et sociale apportée au monde par l'Evangile, ont cherché à se placer, par un effort intellectuel, dans l'état d'esprit des chefs de la société antique en face de l'Eglise naissante; ils ont voulu reconnaître la bonne foi des empereurs persécuteurs et l'impossibilité dans laquelle ils étaient de ne pas frapper ceux qui, inconsciemment ou non, allaient désorganiser la société antique. D'après les tenants de cette opinion, les empereurs punissaient les chrétiens, non comme des criminels mais comme d'irréductibles adversaires. Telle est la thèse adoptée par Havet (*Le christianisme et ses origines*), Aubé (*Histoire des Persécutions de l'Eglise*) et reprise par M. Bouché-Leclerc, (*L'intolérance religieuse et la politique*, Paris, 1911). Le savant qu'est M. Bouché-Leclerc reconnaît volontiers que le catholicisme actuel n'est plus ni anarchiste, ni antisocial, et, par conséquent, ne mérite pas d'être persécuté comme dangereux à l'Etat. Mais sa mansuétude ne s'applique pas au christianisme primitif. Il reprend, à son compte, l'antique accusation qui représente l'Eglise des pre-

miers siècles comme un péril pour l'Etat romain.

Il ne faut donc pas s'étonner que les empereurs se soient faits persécuteurs. « Convaincus que le christianisme ne pouvait pas... s'adapter aux institutions existantes, ils n'ont pas cru dépasser le droit que la société a de se défendre. Il leur a paru que les chrétiens (violateurs des lois et ennemis du culte impérial) s'attaquaient au principe même de l'autorité et qu'ils méritaient les épithètes modernes d'antipatriotes, d'antimilitaristes, résumées dans celle d'anarchistes (1). »

L'intolérance religieuse n'est pour rien dans les châtiments dont les disciples du Christ ont été les victimes. La propagande chrétienne était en soi un crime de lèse-Etat. C'est pourquoi le seul « nom de chrétien » appelait les tourments les plus sévères. S'avouer chrétien, c'était se proclamer ennemi de la chose publique. Tertullien se faisait donc illusion quand il reprochait aux juges de s'attaquer non pas à un crime, mais à un simple nom. Le nom signifiait la chose, c'est-à-dire le crime qu'impliquait la profession de christianisme. C'est pourquoi il suffisait aux magistrats romains d'obtenir l'aveu de christianisme pour savoir s'ils avaient affaire à un dangereux ennemi de l'Etat. « Nous ne pouvons partager l'illusion des chrétiens qui, confondant le moyen avec le but, s'imaginaient que les persécuteurs voulaient absolument les contraindre au culte des idoles, alors que « les sacrifices » tant abhorrés étaient, aux mains des juges, des instruments d'investigation et de constatation (2). »

(1) A. Bouché-Leclerc, *L'intolérance religieuse et la politique* p. IX.

(2) A. Bouché-Leclerc, *ib.*, p. IX.

Telle est, brièvement résumée, la thèse de M. Bouché-Leclerc. Le savant historien attribue cette attitude non seulement à Septime Sévère et à Dèce, mais aux empereurs romains en général. Présentée de cette manière, la thèse de M. Bouché-Leclerc ne répond pas à la réalité historique. « La première objection qu'on peut lui adresser c'est que les textes ne la mentionnent pas expressément : ni les édits de persécution, ni les interrogatoires authentiques que nous possédons, n'allèguent contre les chrétiens la raison d'Etat proprement dite; c'est l'impiété au sens strict du mot, c'est-à-dire le refus d'adorer les dieux du paganisme, qui sert de thème et de prétexte aux juges qui condamnent les chrétiens. Pourquoi, s'il s'agissait uniquement d'une question de civisme et de loyalisme, ne l'avoir pas dit plus clairement, afin d'éviter les malentendus et les proscriptions ?(1). »

Mais encore est-il juste de présenter les chrétiens comme des anarchistes des premiers siècles? Cette opinion, « a contre elle le témoignage considérable des anciens apologistes, et toute la tradition historique, qui, jusqu'à ces derniers temps, avait salué les fidèles persécutés comme des martyrs de la liberté de conscience, et flétri ceux qui les persécutaient comme des violateurs de cette liberté. Pour abandonner ce sentiment, et se décider à donner raison aux bourreaux contre les victimes, plusieurs demanderont des raisons plus fortes et plus précises que celles qui ont été jusqu'à présent apportées à l'appui de l'opinion nouvelle. Si la main des chrétiens avait

(1) Vacandard, *chronique d'Histoire religieuse*, Rev. Cl. Fr., 15 sept. 1911, p. 702, 703.

été surprise dans quelque tentative contre la sécurité de l'Empire ou la personne des empereurs; si leurs écrits contenaient des maximes contraires à la soumission due aux puissances établies; si le dernier cri de leurs martyrs avait été un appel à la révolte; s'il avait existé une incompatibilité absolue entre la pratique de leur religion et les devoirs du citoyen, du soldat, de l'homme du monde, du père de famille on comprendrait qu'ils eussent paru de trop dans l'Empire, et que, malgré leurs vertus, les princes se soient crus forcés de les proscrire. Une civilisation organisée voudra toujours rejeter de son sein les réfractaires. Mais les chrétiens ne méritaient pas ce nom. A part quelques irréguliers... ou quelques esprits chagrins, comme il s'en rencontre dans toute société, les disciples de Jésus ne se sont jamais volontairement isolés du courant de la vie romaine. Ils prient pour les empereurs, pour les magistrats, pour l'armée, pour toutes les puissances, selon le précepte apostolique. Ils paient l'impôt. Ils font le commerce. Ils reconnaissent les lois, s'adressent aux tribunaux, portent même leurs causes devant l'empereur. Ils se marient, et les familles chrétiennes sont plus fécondes et plus nombreuses que les familles païennes. Ils travaillent, et le labeur manuel, méprisé par le paganisme est par eux remis en honneur. Ils sont si peu révolutionnaires, que les institutions mêmes qui répugnent le plus à l'esprit chrétien, comme l'esclavage, ne sont point attaquées par eux ouvertement... Si les apologistes du christianisme critiquent avec vivacité les religions antiques, l'audace de leur parole ne dépasse point celle de quelques libres esprits du paganisme que l'autorité lais-

sait en repos. S'ils blament les mauvaises mœurs que l'idolâtrie entretenait, ils usent du droit reconnu de tout temps aux moralistes, et dont leurs contemporains païens usent comme eux. Mais les écrits des premiers docteurs chrétiens ne contiennent aucune trace d'hostilité envers la société romaine : ils ne cessent de protester de leur fidélité à ses lois, de leur reconnaissance pour ses bienfaits, ils exaltent cette civilisation « grâce à laquelle le monde a la paix, et chacun peut voyager librement sur terre et sur mer » (saint Irénée, *Adv. Haer.*, IX, 30); ils tendent sans cesse à l'Empire une main amie : M. Renan donne à l'un d'eux l'épithète de « légitimiste », dans le sens moderne du mot qui n'a pas besoin de commentaire (1). »

Ce langage est propre non seulement à certains apologistes, presque aussi amoureux de la philosophie grecque que du christianisme, — car plus d'un parmi eux, ira jusqu'à dire qu'avant l'incarnation, le Verbe s'était manifesté aux Juifs par les prophètes et aux gentils par les philosophes (2), — mais encore au plus fougueux, au plus sévère des écrivains chrétiens, Tertullien. Celui-ci a pour l'Empire une sorte d'attachement superstitieux. « Les adorateurs du Christ ont, dit-il, autant que les païens, intérêt à la stabilité de l'Empire ; car s'il venait à se dissoudre, ils seraient comme les autres entraînés dans sa ruine. Mais un tel désastre ne se produira pas. L'Empire durera autant que le monde (3) ... Nous savons que la fin des choses

(1) Paul Al'ard, *Histoire des persécutions pendant les deux premiers siècles*, p. xvii-xix.

(2) Justin, *Apol.* I, 46 ; II, 7.

(3) Tertullien, *ad Scapulam*.

créées, avec les calamités qui doivent en être les avant-coureurs, n'est retardée que par le cours de l'Empire romain (1)... Si vous vous persuadez que nous ne prenons aucun intérêt à la vie des Césars, ouvrez nos livres : ils sont la parole de Dieu, nous ne les cachons à personne. Vous y apprendrez qu'il nous est ordonné de pousser la charité jusqu'à prier pour nos persécuteurs. Vous y trouverez cette règle formelle : Priez pour les princes, pour les puissances de la terre, afin que vous jouissiez d'une tranquillité complète(2). .. Les chrétiens savent que leur Dieu a établi l'empereur et comprennent qu'ils lui doivent amour, respect, honneur (3)... Il est pour eux le premier après Dieu(4) ... Parmi les fauteurs d'Albinus, de Niger, de Cassius, on n'a pas trouvé un seul chrétien (5). »

Bossuet a résumé, en ces termes la doctrine de Tertullien sur ce point. « Les chrétiens avaient reçu ces instructions comme des commandements exprès de Jésus-Christ et des ses apôtres; et c'est pourquoi ils disaient aux persécuteurs, par la bouche de Tertullien, dans la plus sainte et la plus docte apologie qu'ils leur aient jamais présentée, non pas : on ne nous conseille pas de nous soulever, mais, cela nous est défendu, *Vetamus*; ni, c'est une chose de perfection, mais c'est une chose de précepte, *praeceptum est nobis*; ni, que c'est bien fait de servir l'empereur, mais que c'est une chose dûe, *debita imperatoribus*, et due encore, comme on a vu, à titre

(1) Tertullien, *Apol.* 32.

(2) *Ibid.*, 31.

(3) Tertullien, *Ad Scapulam*, 1.

(4) *Ibid.*, 2.

(5) *Ibid.*, 1.

de religion et de piété, *pietas et religio imperatoribus debitae*; ni qu'il est bon d'aimer le prince, mais que c'est une obligation et qu'on ne peut s'en empêcher, à moins de cesser en même temps d'aimer Dieu qui l'a établi, *necesse est ut ipsum diligat*. C'est pourquoi on n'a rien fait et on n'a rien dit, durant trois cents ans, qui fit craindre la moindre chose ou à l'Empire et à la personne des empereurs ou à leur famille; et Tertullien disait, comme on a vu, non seulement que l'Etat n'avait rien à craindre des chrétiens mais que, par la constitution du christianisme, il ne pouvait arriver de ce côté-là, aucun sujet de crainte : *a quibus nihil timere possitis* : parce qu'ils sont d'une religion qui ne leur permet pas de se venger des particuliers, et, à plus forte raison, de se soulever contre la puissance publique (1). »

Le langage des martyrs, en face même de la mort, ne diffère pas de celui de Tertullien. Sur la foi d'actes apocryphes ou de compositions légendaires sans autorité, on s'imagine souvent que de leurs bouches sortaient de piquantes railleries ou d'éloquents malédictions contre les magistrats, les empereurs ou les dieux. La lecture des documents authentiques ou du moins vraiment anciens donne une idée toute différente. Dans les lettres de saint Ignace, qu'on emmenait au martyre, on remarque que la « joie de mourir pour une grande cause n'est pas unie à la haine du pouvoir, pas un mot... ne reflète un pareil sentiment (2). »

(1) Bossuet, *Cinquième avertissement aux protestants*.

(2) H. de Genouillac, *L'Eglise chrétienne au temps de saint Ignace d'Antioche*, p. 63.

Sur un seul point les chrétiens ont donné raison, en apparence, à l'opinion qui les considère, comme incapables de se fondre dans l'unité sociale de l'Empire romain. Beaucoup d'entre eux se tenaient à l'écart des fonctions publiques pour lesquelles les auraient désignés leur fortune et leur naissance. Les adversaires ne manquaient pas de les appeler « ἄχρηστοι », tristes, mous, inhabiles aux affaires, inertes, c'est le grand reproche d'inertie.

A ce reproche on peut répondre : 1° Jamais les chrétiens n'ont condamné, en principe, les charges publiques et considéré comme une mauvaise action de les remplir, au contraire. « M. V. Chapot a remarqué avec justesse le zèle municipal et le loyalisme des chrétiens d'Asie (*La province proconsulaire romaine d'Asie Mineure*, 1904, p. 527) ; certains des faits qu'il relève sont postérieurs (à saint Ignace), mais tous marquent un esprit d'attitudes conciliatrices. Au reste on était dans un pays de culture grecque; les chefs de la hiérarchie furent souvent des hommes distingués et des lettrés. Bientôt Méliton déroulera devant les yeux des empereurs le plan idéal d'une collaboration loyale des forces sociales du christianisme avec le pouvoir impérial (1). »

2°. En pratique, les chrétiens avaient de multiples raisons de s'abstenir des charges publiques et c'était le scrupule religieux qui les en écartait, scrupule que ne pouvaient guère comprendre leurs adversaires. Les actes de la vie civile se confondaient sans cesse à Rome avec ceux de la vie religieuse. Un magistrat ne pouvait guère ne pas offrir des sa-

(1) H. de Genouillac, *op. cit.*, p. 64.

crifices, invoquer les dieux, assister à des spectacles où la cruauté, la volupté, l'idolâtrie jouaient un rôle prépondérant. De là pour le patricien, le chevalier, le riche citoyen romain la difficulté d'allier les devoirs de ces charges et les exigences de sa foi.

Ce fut surtout au second siècle où, comme nous le verrons, la persécution sans être très violente fut à l'état latent, que le reproche d'inertie fut adressé aux fidèles. Mais au troisième siècle, quand des périodes de paix succédaient à de violentes tourmentes, périodes durant lesquelles, par lassitude souvent, les persécuteurs accordaient, sinon en droit, du moins en fait, trêve à l'Eglise, on trouve un très grand nombre de chrétiens dans les diverses magistratures. Nous avons déjà cité l'exemple de l'Asie Mineure, si peuplée de fidèles ; et on pourrait en apporter beaucoup d'autres ; qu'il nous suffise de citer l'affirmation d'Origène : « Les chrétiens ne fuient pas les charges ordinaires de la vie (1). »

Toute la question se résumait, et aux yeux du critique impartial doit encore se résumer en ces termes : devait-on contraindre les chrétiens, non pas à remplir les devoirs de la vie publique qu'ils ne refusaient pas, mais à prendre part à un culte contraire à leurs croyances, réprouvés par leur morale ? Oui, disaient les Romains aux jours de violentes persécutions, le culte des dieux est le culte même de la patrie, quiconque le repousse se sépare d'elle, devient un ennemi social — et c'est ce qu'il importe de retenir. Non, disaient implicitement les Romains aux jours où le calme régnait, et alors ils comprenaient que l'on pût servir l'Etat sans ser-

(1) Origène, *Contra Celsum*, VIII, 75.

vir les dieux. « Les païens avaient donc, selon les temps, deux manières différentes d'envisager la question chrétienne : tantôt ils décidaient que l'Etat et l'Eglise ne pouvaient coexister, et qu'il fallait contraindre les chrétiens à l'abjuration, ou les exterminer de la surface de l'Empire; tantôt ils admettaient implicitement que... l'intime mélange des deux sociétés n'avait rien d'anormal en principe, rien de périlleux en fait, que les chrétiens étaient des citoyens comme les autres, qu'ils pouvaient tenir au même titre que les autres, leur place dans les assemblées, dans la milice, dans tous les emplois publics ou privés, et que l'Etat pouvait agréer leurs services sans les mettre en demeure d'abjurer leur religion.....

« La cause des persécutions ne doit pas être cherchée dans une prétendue incompatibilité entre les doctrines, les mœurs, le genre de vie des chrétiens, et les institutions du monde romain. Cette incompatibilité est une découverte des modernes : les anciens ne s'en étaient pas aperçus, et quand ils se plaignaient des chrétiens, c'étaient comme Celse, Aelius Aristide, pour leur reprocher de ne pas se mêler assez au mouvement politique et social (nous avons dit les motifs de cette réserve), non par pour les accuser d'y apporter, en s'y mêlant, un trouble quelconque. Il faut, croyons-nous, chercher ailleurs que dans de hautes raisons politiques l'origine de l'hostilité dont, à certaines époques, les diverses classes de la société romaine, empereurs, magistrats, lettrés, peuple, se montrèrent animés contre les adoreurs du Christ. C'est en bas, dans les régions inférieures de la pensée, dans les ténébreux replis du

cœur humain, que se formèrent les orages dont l'Eglise fut tant de fois enveloppée. La première des persécutions, celle qui donna le branle à toutes les autres, eut pour cause un affreux mensonge de Néron. La jalousie et la cupidité de Domitien furent l'origine de la seconde. Dès lors, le droit se trouva posé : le crime de christianisme fut inscrit dans les lois. Pendant tout le second siècle, il suffit de la volonté d'un accusateur pour faire tomber sur la tête d'un chrétien le glaive toujours suspendu. La vie des membres de l'Eglise était à la merci de tous les vils sentiments dont s'inspire la délation (1).

La distinction que firent en pratique certains empereurs eux-mêmes entre le chrétien et le citoyen fut cause des accalmies assez nombreuses au troisième siècle; cette non distinction ramenait de nouvelles persécutions. S'il en est ainsi, ce ne sont pas des révolutionnaires, des perturbateurs de l'ordre social en tant que tels que les persécuteurs punissaient, et c'est le point sur lequel il faut fortement appuyer lorsqu'il s'agit d'expliquer cette ère de souffrance religieuse, c'étaient des croyants qu'on châttait, parce que ceux-ci ne voulaient pas admettre la foi commune, c'était, à n'en pas douter, la liberté de conscience qui était violée; c'était vraiment la guerre à une idée religieuse et non à une idée sociale subversive de la société existante. « Le crime fut religieux et la répression fut de même ordre : le refus de sacrifice au génie de l'empereur (par exemple) était tout le crime, de même que l'attitude opposée procurait tout droit à l'indulgence.

(1) P. Allard, *op. cit.*, p. XXI-XXIII.

Mais ce refus que les princes voulaient punir et ce consentement qu'ils voulaient extorquer n'avaient rien de commun avec la raison d'Etat. C'était un délit, non contre l'empereur vivant et gouvernant l'Etat, mais contre le principe divin, le *numen* de cet empereur; délit nullement mystérieux, mais clairement avoué et qu'atteignait directement une loi qui n'a cessé de fonctionner pendant au moins un siècle et demi (1). »

Qu'il y ait eu des circonstances politiques capables d'atténuer la culpabilité de certains hommes, tels que Septime Sévère et Dèce, proscrivant les chrétiens, sous couvert de la raison d'Etat, pour des motifs religieux, c'est ce qu'il est facile de reconnaître, et ce sont les préjugés de la raison d'Etat. L'esprit de tolérance n'est guère dans la nature de l'homme; la distinction du pouvoir civil et du pouvoir religieux est une doctrine évangélique, ignorée du monde antique. L'Etat était né, s'était développé, avait grandi sous l'influence de la religion païenne; l'un et l'autre étaient étroitement unis et même intimement confondus, la prospérité de l'un semblait la conséquence de la protection de l'autre, dès lors un homme d'Etat, épris de la tradition romaine, avait en apparence quelque raison de proscrire un culte, mortel ennemi de la religion nationale, je dis, en apparence, car seule, la vérité a, théoriquement, le droit d'être intolérante en certaines circonstances; l'erreur n'a aucun droit. Déjà les Romains toléraient de nombreux cultes, pourquoi ne pas donner aux chrétiens la liberté du droit commun que récla-

(1) D. Leclerc. D. A. C. L., fascicule XLIII-XLIV, article Eglise et Etat, col. 2268.

maient les apologistes. La vérité a tout au moins le droit d'être entendue. Les Romains eurent tort de ne pas s'enquérir des titres que présentait le christianisme et de le persécuter sans en avoir cherché le bien fondé ; si de bonne foi, après l'avoir étudié, ils l'avaient proscrit, nous pourrions admettre que subjectivement ils étaient excusables ; au contraire, sans croire outre mesure aux théories religieuses païennes, car bien peu nombreux étaient les hommes cultivés et intelligents qui étaient persuadés de la vérité du paganisme, ils vont tenter d'étouffer dans le sang une religion qui devait rajeunir et relever la société, avant même de se demander si cette religion à proscrire n'avait pas quelque droit à leur tolérance, à leur respect et même à leur adhésion.

Nous ne voudrions pas contester que chez certains empereurs du troisième siècle la raison d'Etat mal comprise n'ait été pour quelque chose dans leurs édits de persécution, mais il s'en faut, même chez eux, qu'« elle y ait été pour tout. La question religieuse (sans parler des passions populaires ou autres) y contribua pour une grande partie. Et c'est faire violence aux documents les plus certains que de prétendre le contraire, comme le fait M. Bouché-Leclerc (1). »

(1) Vacandard, *l. c.*, p. 704.

CHAPITRE II

LA LÉGISLATION PERSÉCUTRICE

Depuis l'an 64 jusqu'à l'an 313, les fidèles vécurent dans une atmosphère juridique, hostile à la liberté de leurs croyances comme à la sécurité de leurs personnes et de leurs biens. Cela suppose deux siècles et demi de persécution, exactement 249 ans.

Cependant il serait inexact de penser que ce fut une ère de persécution ininterrompue. L'orage se calma parfois et assez longuement. Voici les années de pleine crise : au premier siècle, six ans, au second siècle, quatre-vingt-six, vingt-quatre au troisième et treize au quatrième, en tout cent-vingt-neuf ans et cent vingt années de paix relative, bien qu'il y eut, même durant cette paix, des martyrs mis à mort par la populace ou sur l'ordre de tel ou tel gouverneur.

Ce repos permit au christianisme de réparer ses forces comme aussi malheureusement d'endormir de nombreux chrétiens.

Aux deux premiers siècles la proscription est théorique, bien que le nombre des condamnés varie selon les temps et les lieux.

Au troisième siècle le sort des chrétiens demeure soumis au bon plaisir des empereurs qui lancent sur eux, pris en masse, des édits violents de persécution, mais en suspendent parfois les effets et, comme les empereurs se suivent, et ne se succèdent pas réellement, que leur politique varie, l'édit tombe presque toujours à la mort de celui qui l'a porté.

Au commencement du quatrième siècle, quand l'Empire eut plusieurs têtes, la persécution, d'abord générale, devint bientôt locale, selon l'empereur ou le César, maître de telle ou telle région.

Il y a donc diverses phases juridiques à envisager; on peut les réduire à trois principales selon que l'on considère : 1° la fin du premier siècle et à peu près tout le second, 2° le troisième siècle, 3° enfin les premières années du quatrième siècle.

ARTICLE I

LA LÉGISLATION PERSÉCUTRICE AU I^{er} ET AU II^e SIÈCLES

Il importe de rechercher la base juridique de la proscription, de faire ressortir les persécutions de Néron et de Domitien et d'étudier les divers rescrits des Antonins.

§ 1. La base juridique des persécutions.

Le point de départ des persécutions de la première période paraît être celui-ci. Dès que les chrétiens apparurent réellement distincts des Juifs et qu'ils furent dénoncés par la populace comme des ennemis de la société, une exception fut faite à la tolérance pratique des Romains pour toutes les religions. Mais quelle base juridique fut donnée à l'intolérance et à la persécution? C'est là une question très controversée, plusieurs systèmes cherchent à y répondre. Examinons les principaux.

a) *Le système de la coercition.*

D'après ce système, les chrétiens n'ont pas été condamnés, au moins d'ordinaire, par des juges appliquant judiciairement une loi pénale. La répression s'est faite plutôt par application de mesures administratives de police. Car les magistrats participaient à *l'imperium*, c'est-à-dire avaient, outre leur juridiction criminelle, un pouvoir arbitraire de police très étendu : le *jus coercendi*, qu'on considérait comme une arme de défense légitime de la société contre les individus. Armé de ce pouvoir le magistrat peut décréter de son propre chef toutes les mesures qu'il juge nécessaires ou utiles au maintien de l'ordre ou au caractère national de la religion. Il peut forcer tous ses subordonnés à la soumission et infliger, au besoin, aux récalcitrants tous les châtiments non contraires aux lois et aux mœurs.

Tandis que le juge criminel est lié par des lois pénales qui déterminent le délit, la procédure à suivre, la peine à appliquer, le magistrat qui fait usage

de son droit de coercition statue, juge et punit arbitrairement. Il constate la désobéissance comme il l'entend, poursuit ou laisse tomber le procès, acquitte ou punit de telle ou telle peine, d'après ce qu'il croit être exigé par l'ordre et la sécurité publique.

C'est par des mesures de police, affirment les partisans de cette théorie, que l'Etat romain a toujours réprimé les abus religieux, depuis la suppression des bacchanales en 568 (1) jusqu'à l'interdiction aux citoyens romains de se soumettre à la circoncision (2).

Ce serait en vertu de ce pouvoir de coercition illimitée qu'auraient été atteints et frappés la plupart des martyrs. Les gouverneurs de province étaient des magistrats à *imperium* et jouissaient du *jus coercitionis*. Quand l'un d'eux jugeait que les chrétiens devenaient un danger pour l'ordre public, il ordonnait aux suspects de sacrifier aux dieux ou aux empereurs ou de jurer par le génie de César : en cas d'obéissance, l'inculpé était renvoyé absous; mais refusait-il de s'incliner, il était, sans autre forme de procès, puni du chef de désobéissance obstinée à l'autorité du magistrat.

Les interventions des empereurs ne sont que des mesures administratives destinées à réglementer le *jus coercendi*.

Il n'y a ni notion spécifique, ni dénomination juridique du délit chrétien; il n'y a aucune loi spéciale proscrivant le christianisme, pas plus qu'il n'y a régularité dans la procédure et les efforts des apo-

(1) Tite-Live, *Hist.*, I, xxxix, 8-19.

(2) Paul, *Sent.*, V, xxii, 3.

logistes tendent à soustraire la cause des chrétiens à l'arbitraire de la coercition pour la soumettre aux règles de la procédure des tribunaux criminels ordinaires.

A première vue, rien de plus séduisant que cette théorie soutenue par Théodore Mommsen (1), acceptée d'abord avec enthousiasme par de nombreux savants : Beaudouin (*Revue historique*, 1898, pp. 155-157), Semeria (*Il primo sangue cristiano*, Roma 1901 pp. 155-176), Hardy (*Christignity and the Roman government*. London 1894), Weiss (*christenverfolgungen. Geschite ihrer Uhrsachen in Romerreiche*, München 1899), Santi (*Civiltà cattolica*, 1901 p. 701).

Cet enthousiasme est tombé. Les critiques les plus sérieuses ont été faites à la théorie de Mommsen : « Tous les documents rattachent les poursuites contre les chrétiens à l'exercice de la juridiction criminelle, non point à la coercition. *Cognitionibus de christianis interfui numquam*, dit Pline, dont le langage ne se comprendrait pas s'il n'avait eu à employer que le droit de coercition... Comment aussi admettre que des magistrats eussent eu besoin, pour l'exercice du droit de *coercition*, de consulter les empereurs, et d'obtenir d'eux, comme Pline, Licinius Granianus, les magistrats dont Meliton rappelle les lettres adressées à Antonin le Pieux, le gouverneur de la Lyonnaise enfin, des rescrits dissipant leurs doutes et tranchant des points importants? Ce qui se comprend dans une instance régulière ne peut être admis pour l'exercice d'un

(1) Th. Mommsen, *Der Religionsfrevvel nah romischem Reich*, dans *Historische Zeitschrift*, 1890, t. LXIV, p. 389-429... etc.

droit où l'embarras du magistrat ne se conçoit plus, puisqu'il n'est subordonné à aucune autre règle que le bon plaisir de celui qui l'applique. Enfin bien que les renseignements conservés par les auteurs, les actes des martyrs, les monuments de toute sorte, ne nous aient pas toujours indiqué d'une manière formelle la qualité de *cives* ou de *peregrini* des victimes de la persécution, il est bien évident que celle-ci a englobé, sans faire de distinction, les citoyens et les non-citoyens. Or... la *coercitio* sanctionnée par une peine capitale ne pouvait... être employée contre les citoyens. Ceux-ci, dans les procès pour cause de christianisme, n'auraient pas dû être jugés avec les pérégrins. A ces derniers, il eut fallu réserver la *coercitio*, et statuer sur le sort des premiers dans les formes de la juridiction criminelle ordinaire. Or, nous ne voyons pas que des procédures différentes aient été suivies et contre les citoyens et contre les non-citoyens. Tous sont englobés dans la même instance : la seule distinction entre eux, c'est que les citoyens bénéficient de la juridiction impériale, rien de plus (1). »

« L'arbitraire même de la *coercitio*, observe judicieusement Allard (Hist. des pers. pendant les deux premiers siècles, p. 172, note 1), est précisément incompatible avec la teneur du rescrit de Trajan, qui exclut l'initiative du magistrat et réclame au contraire une accusation régulière aux lieu et place des *Cognitiones*, enquêtes d'office qu'a menées Plinie à tout hasard (2). »

(1) L. Guérin, *Etude sur le fondement juridique des persécutions...*, dans *Nouvelle revue hist. de dr. franc. et étr.*, 1895, t. XIX, p. 714-715.

(2) L. Cezard, *histoire juridique des pers. contre les chrétiens*, p. 119, 120.

b) *Le système des lois pénales de droit commun.*

D'après cette opinion, les chrétiens furent frappés par les lois pénales de droit commun, parce qu'ils étaient accusés de crimes, d'impudicité, de magie, parce qu'ils refusaient de sacrifier aux dieux ou de jurer par le génie de l'empereur et tombaient ainsi sous l'inculpation d'associations prohibées, de magie, de sacrilège, de lèse-majesté divine et impériale. Le juge constatait le délit d'après la procédure légale et leur appliquait les peines inscrites dans la loi.

Cette théorie a été élaborée par Ed. Le Blant dans un mémoire intitulé : *Note sur les bases juridiques des poursuites dirigées contre les martyrs*, Paris 1866 et reproduite par lui dans son ouvrage : *Les persécuteurs et les martyrs*, ch. VI, Paris, 1893); elle a été reprise par le Docteur Max Conrat, *Die christenverfolgungen in romischen Reiche von Standpunkte der Juristen*, Leipzig, 1897. M. Callewaert remarque « que les auteurs assez nombreux qui aujourd'hui défendent (cette opinion) ont renoncé à en appeler à la plupart des lois invoquées par Le Blant, pour s'attacher presque exclusivement à montrer que les poursuites contre les chrétiens sont juridiquement motivées par la lèse-majesté divine (que certains appellent *sacrilegium*) ou impériale, c'est-à-dire les offenses aux dieux ou à l'empereur (1). » Ainsi : Neumann, *Der romische Staat und die allgemeine Kirche*, Leipzig, 1890 « Le dissident du culte impérial commet le crime de sacrilège, très durement puni et qui entraînait une peine

(1) Callewaert, *La Méthode dans la recherche de la base juridique des pr. pers.*, *Revue d'Histoire ecclésiastique*, 1911, p. 11.

capitale » p. 7 et ss; Dartigue-Peyrou, *Marc-Aurèle dans ses rapports avec le christianisme*. Paris 1897; Ed. Cuq, article *Sacrilegium* (*Dict. des antiq. de Daremberg et Saglio*).

A cette opinion on fait les graves reproches suivants : « Tout d'abord, prenons le témoignage des apologistes. Ce dont ils se plaignent tous, c'est que précisément les chrétiens soient condamnés, non pour des crimes qu'ils auraient commis mais uniquement comme chrétiens, *διὰ τὸ ὄνομα*, dit Hermas; *ὡς χριστιανός*, dit saint Justin. Qu'on prouve, disent-ils, les forfaits que l'opinion nous reproche, mais il n'est pas juste que l'on nous condamne pour un nom. — Secondement, les rescrits impériaux, et notamment le plus important de tous, celui de Trajan. Si l'accusé nie qu'il est chrétien, il doit être mis en liberté, dit l'empereur. C'est donc qu'il est poursuivi simplement comme chrétien; car un criminel de droit commun n'est pas acquitté par cela seul qu'il nie son crime. Troisièmement, les actes de martyrs qui nous ont été conservés, et, avec eux, les différents récits par lesquels nous pouvons connaître la façon dont on procédait contre les chrétiens. Nous voyons dans tous que l'accusation porte (presque toujours uniquement, dans tous les cas principalement au moins) sur le fait du christianisme. On demande à l'accusé s'il est chrétien. S'il abjure, il est toujours mis en liberté. S'il avoue, on le somme (par des supplices le plus souvent) de renoncer au christianisme, et s'il persiste, on l'envoie au supplice... Toute cette procédure, qui n'a qu'un seul but, faire déclarer à l'accusé qu'il est ou qu'il n'est pas chrétien, est la preuve évidente

que c'est là, en effet, toute la question, c'est-à-dire que l'accusation ne porte que sur le fait de christianisme. Qu'il soit arrivé parfois qu'à l'accusation de christianisme on ait mêlé des accusations de droit commun, ou, beaucoup plus souvent, le refus du chrétien d'adorer la statue et la divinité de l'empereur, cela est certain. Mais le crime principal, celui pour lequel le chrétien en fin de compte, est réellement condamné, c'est bien le crime même d'être chrétien. Et c'est pour cela qu'en abjurant, le chrétien, même accusé de ces sortes de crimes échappe à la condamnation, parce que le rejet du nom de chrétien fait disparaître par là même ces accusations accessoires (1). »

c) *Le système de la loi d'exception.*

Cette opinion met à la base de toutes les mesures de persécution une loi pénale spéciale défendant en termes exprès d'être chrétien. La simple profession de christianisme constituait un délit que le juge devait punir de la peine capitale dès qu'il était judiciairement constaté par l'aveu de l'accusé.

Cette législation existait avant le rescrit de Trajan à Pline. Elle avait été probablement portée sous Néron et est restée en vigueur pendant les deux premiers siècles. Les rescrits impériaux de Trajan jusqu'à Marc Aurèle n'ont fait qu'en régler l'application d'après les exigences de l'ordre public et la nature tout-à-fait spéciale de ce délit d'opinion.

C'est la thèse que Paul Allard a soutenue fidèlement contre Mommsen. Elle a été défendue avec

(1) E. B. Beaudoin, dans *Revue historique*, 1898, t. LXVIII, p. 160-163.

beaucoup de science par M. Callevvaert dans divers articles de la *Revue des questions historiques* (années 1903, 1904, 1905, 1907) et de la *Revue d'histoire ecclésiastique de Louvain* (années 1901, 1902, 1907, 1911) et a reconquis sinon toujours l'adhésion au moins la considération de nombreux savants. Elle est admise par Mgr Duchesne (1), par Mgr Battifol : « Avec M. Allard, M. Walking, M. Ramsay, M. Callewaert nous sommes de cette troisième opinion (2). » le P. d'Alès (3), D. Leclerc (4), etc, etc.:

On s'explique dès lors que les juges résument et appliquent le droit existant, quand ils disent aux fidèles : *Non licet esse vos*, ce qui serait le texte même de la loi de proscription : *Non licet esse christianos*.

Retrouver les termes mêmes de la loi, qui fonda l'exception au détriment du christianisme semble impossible et, cependant, si l'exactitude textuelle peut encore laisser place à un doute, il faut reconnaître que la formule telle qu'on l'a pu dégager d'un groupe de textes offre plus que de la vraisemblance, car les mots dont elle se compose rendent adéquatement l'idée fondamentale de la législation persécutrice. Le jurisconsulte Sulpice Sévère, après avoir raconté les premières rigueurs exercées par Néron contre les chrétiens, ajoute : « La religion fut ensuite défendue par la loi et un édit fut promulgué interdisant d'être chrétien : *post, etiam da-*

(1) Duchesne, *Histoire ancienne de l'Eglise*, t. I ; p. 109.

(2) Battifol, *Où en est l'histoire des religions*, R. C. F., 1^{er} septembre 1911, p. 534.

(3) D'Alès, *la Théologie de Tertullien*, p. 384-388.

(4) D. Leclerc, D. A. C. L., article, *droit persécuteur*.

tis legibus religio vetabatur, palamque edictis propositis, *cristianos esse non licebat* (1). » « Quelle dure loi vous avez rédigée, écrit Tertullien, lorsque vous nous avez dit : il ne nous est pas permis d'être. quam dure definitis, dicendo : *non licet esse vos* (2). » Pérennis, préfet du prétoire, rappelle à Apollonius que le sénatus-consulte porte *défense d'être chrétien* : τὸ δόγμα τῆς βασιλείας ἐστὶν χριστιανὸς μὴ εἶναι (3). Enfin c'est par des expressions identiques que Lampride marque la tolérance d'Alexandre Sévère à l'égard des chrétiens (4), et que Galère arrête la dernière persécution sanglante : *denique sint christiani* (5).

« Cette coïncidence passerait difficilement pour fortuite; ce n'est pas un simple effet du hasard que tant d'écrivains d'âge différent emploient des expressions entièrement semblables : on est tenté de voir dans ces expressions celles mêmes d'un édit de persécution, probablement le plus ancien de tous, de celui qui le plus souvent a servi de base à toutes les poursuites. Il devait donc contenir à peu près ces termes : *non licet esse christianos* et ne contenait guère autre chose. Il ne formulait point d'accusations précises; il ne s'appuyait sur aucun considérant; il n'indiquait pas de procédure régulière : c'était une sorte de mise hors la loi, un décret brutal d'extermination. Les apologistes s'en plaignent amèrement, et, si le décret était autrement rédigé,

(1) Sulpice sévère, *chro.*, II, 41.

(2) Tertullien, *Apôlôg.*, 4.

(3) Th. Klette, *Der process und die acta S. Apollonii*, dans *Texte und Untersuchungen*, t. XY, 1897- p. 110.

(4) Lampride, *Alex-Sev.*, 22.

(5) Lactance, *De mort. persecut.*, 34.

on ne pourrait rien comprendre à leurs plaintes. ils répètent partout qu'on ne les accuse que d'être chrétiens (saint Justin I *Apol.*, 4), qu'on ne leur reproche que leur nom (Tertullien, *Apolog.*, 3; Athénagore, *Legat. pro Christ.*, 2); et Tertullien affirme à diverses reprises que la sentence qui les condamne ne vise d'autre crime que celui-là (Tertullien, *Apolog.*, I; *ad Nat.*, I, 3, 5). Le magistrat rappelait à l'accusé ce décret sommaire et terrible : *Non licet esse christianos*, à quoi l'accusé répondait, s'il était fidèle : *christianus sum*; et la cause était entendue (1). »

Nous nous rangeons à l'opinion de la loi d'exception qui semble s'adapter mieux que les autres aux faits et aux attitudes; il nous reste à voir dans quelles circonstances probables elle fut portée.

§ 2. La persécution de Néron (64-68).

Au début de l'*Apologétique*, Tertullien nous apprend que Néron fut le premier persécuteur de l'Eglise naissante : « *Consulite commentarios vestros : illic reperietis primum Neronem in hanc sectam cum maxime Romae orientem Caesariano gladio ferocissè.* » *Apolog.* 5.

Néron, qualifié par Suétone de *religionum usquequaque contemptor* (2), n'agit point par fanatisme

(1) G. Boissier. *La lettre de Pline au sujet des chrétiens* dans la *Revue archéologique*, 1896, t. XXXI, p. 119-120.

(2) Suétone, *Nero*, 58.

religieux. Il « avait peut être tous les défauts et tous les vices, hormis celui-là, et il méprisait trop la religion nationale pour s'occuper d'elle...

« C'est l'incendie de Rome, en l'an 64, qui fut la cause (ou tout au moins la cause occasionnelle) de la première persécution. Tacite soupçonne fortement, Suétone et Pline accusent formellement Néron d'avoir ordonné ce sinistre qui ravagea la Ville éternelle, afin de satisfaire une lugubre manie d'esthète (1).

« Dion, à son tour, nous apprend que Néron, hanté par une idée fixe, ne recula point devant un tel forfait afin de chanter, nouvel Homère, les ruines d'une nouvelle Ilion (Dion, LXII, 16).

« A la fureur et à l'indignation populaire qui montaient jusqu'au prince, il fallait de toute évidence un coupable et ce fut la communauté chrétienne qui servit de victime expiatoire, de *piaculum* pour employer le langage de l'époque : Tacite nous l'affirme sans trop de réticence. « Ergo, abolendo rumori Nero subdidit reos et quaesitissimis poenis affecit quos, per flagitia invisos, vulgus christianos appellabat. Auctor ejus Christus, Tiberio imperitante, per procuratorem Pontium Pilatum, supplicio affectus erat » Tacite, *Ann.*, XV, 44. (2), »

« Ce passage de Tacite est d'une extrême importance. C'est le premier témoignage sorti d'une plume païenne au sujet des chrétiens et c'est le récit authentique et circonstancié de la première persécution. L'événement n'était pas bien vieux quand

(1) Tacite, *Ann.*, XV, 44 ; Suétone, *Nér.*, 38 ; Pline, *Hist Nat.*, XVII, 1.

(2) Cégard, *op. cit.*, p. 2, 3.

Tacite écrivait. Il avait pu en être le témoin dans sa jeunesse, ou tout au moins le tenir de témoins oculaires; et des faits de cette nature se marquent dans la mémoire en traits qui ne s'effacent pas (1). »

Quelques historiens ont tenté d'attribuer au fanatisme de certains chrétiens l'incendie de Rome. Ainsi L. Havet, *Le christianisme et ses origines*, t. IV; Carlo Pascal, *L'incendio di Roma e i primi cristiani*, ouvrage qui fit sensation en Italie et qui a été traduit en français (Paris 1902).

« Di Crescenzo (*un difensore di Nerone*, Napoli, 1901.) et Semeria (*Il primo sangue cristiano*, Roma 1901.) n'ont guère eu de peine à réfuter cette thèse en contradiction formelle avec les textes de Suétone, de Pline et de Dion, pour ne pas parler de celui de Tacite... (et note 2)... Je l'ai dit et le répéterai encore, il me paraît impossible d'affirmer la culpabilité des chrétiens en cette circonstance (2). »

Paul Allard a réfuté dans une substantielle brochure la thèse de l'érudit italien : *Les chrétiens ont-ils incendié Rome sous Néron? et il conclut*: « L'origine de l'incendie, allumé dans Rome en 64, demeure un problème, qui probablement ne sera jamais résolu. Les contemporains l'attribuèrent, les uns au hasard, les autres à la scélératesse de Néron. Tacite indique ces deux hypothèses, et combine son récit de manière à mettre tour à tour en lumière les circonstances qui favorisent l'une et l'autre : il évite de se prononcer lui-même, et probablement

(1) Aubé, *Histoire des persécutions*, t. I, p. 90.

(2) Cezard, *op. cit.*, p. 5.

n'a-t-il pas d'opinion arrêtée. Mais après lui, la version de la culpabilité de Néron paraît acceptée à la fois par le peuple et par les historiens. Quant aux chrétiens, Tacite seul a mêlé leur nom au récit de l'incendie de Rome : mais c'est pour dire que Néron essaya de détourner en les poursuivant les soupçons qui s'attachaient à lui-même. Nul écrivain païen ne songe à s'approprier cette invention calomnieuse de Néron. Aucun des ennemis du christianisme dont les écrits nous sont parvenus n'y fait même une lointaine allusion, Aucun des apologistes des chrétiens qui consacrent tant de pages à réfuter les bruits injurieux répandus sur leur compte, n'a la pensée qu'il y ait à les défendre de celui-ci. La question ne se pose, chez les anciens, sous aucune des formes qu'elle eût pu prendre, histoire, pamphlet, apologie : à vrai dire, pour eux elle n'existe pas. Presque tous ceux qui ont à se prononcer sur la cause de l'incendie de Rome disent : Néron. Tacite, plus circonspect, dit, Néron ou le hasard. Personne ne met en avant une troisième hypothèse, même pour l'écarter. Ignorée des quatre premiers siècles, l'idée de la culpabilité des chrétiens n'est née que de nos jours. Tant qu'on n'aura pas produit un témoignage antique qui lui donne quelque consistance, le devoir de l'historien sera de n'en pas tenir compte (1). »

Incendiaire ou non, Néron pour faire taire la rumeur accusatrice, « produisit des accusés, et soumit aux supplices les plus raffinés les hommes odieux, à cause de leurs crimes, que le vulgaire appelait chré-

(1) P. Allard, *Les Chrétiens ont-ils incendié Rome sous Néron ?* p. 60, 61.

tiens. Celui dont ils tiraient ce nom, Christ avait été sous le règne de Tibère supplicié par le procureur Ponce Pilate. L'écœurante superstition, réprimée d'abord, faisait irruption de nouveau, non seulement dans la Judée, origine de ce mal, mais jusque dans Rome, où reflue et se rassemble ce qu'il y a partout ailleurs de plus atroce et de plus honteux.

« On saisit d'abord ceux qui avouaient être chrétiens (1), puis, sur leurs indications, une grande multitude, moins convaincue d'incendie que de haine pour le genre humain. On ajouta les moqueries aux tourments; des hommes enveloppés de peaux de bêtes, moururent déchirés par les chiens ou furent attachés à des croix, ou furent destinés à être enflammés et, quand le jour tombait, allumés en guise de luminaire nocturne. Néron avait prêté ses jardins pour ce spectacle, et y donnait des courses, mêlé à la foule en habit de cocher, ou monté sur un char. Aussi, bien que ces hommes fussent coupables (de haïr le genre humain) et dignes des derniers supplices, on en avait pitié parce qu'ils étaient sacrifiés non à l'utilité publique, mais à la cruauté d'un seul (2). »

Ces scènes atroces eurent lieu au commencement d'août 64, car l'incendie avait commencé le 19 juillet et avait duré neuf jours : « C'est bien en incendiaires qu'on traite les chrétiens... malgré leur innocence indiscutable.

« A l'appui de cette opinion, nous invoquons le

(1) *Igitur primum correpti qui fatebantur*, sur l'exégèse de ces mots. Cf. P. Allard, *op. cit.*, p. 27 et ss; Cezard, *op. cit.*, p. 5, note 2.

(2) Tacite, *Ann.*, XV, 44.

châtiment qu'on fit subir à beaucoup d'entre eux et qui consistait en la peine du talion. Longtemps après, les païens appelleront encore les chrétiens des nom injurieux de *Sarmentarii* ou *Sarmenticii*, gens sentant le fagot, et de *Semarii*, piliers de bûchers (Tertullien, *Apolog.*, 50).

« Cette barbarie était loin d'être nouvelle, au témoignage de Gaius, elle était déjà consacrée par la vieille loi des XII Tables. (Gaius, au *Dig.*, XI, VII 9, 9).

« Le châtiment des incendiaires était... ordinairement le feu ou la mort dans les jeux du cirque, soit sous la dent des bêtes féroces, soit à la fin d'un drame historique ou mythologique qui se terminait par le supplice de l'acteur : Hercule, par exemple, expirait au milieu de flammes véritables et Orphée succombait dévoré par des ours. (Tertullien, *Apol.*, 15; Martial, *De spect.*, 9, 23.

« Ainsi — chose incroyable — si cruels ou si lubriques que puissent nous apparaître ces tableaux vivants d'un épouvantable réalisme, au fond ils puisaient leur source dans la législation criminelle de l'époque.

« Cependant les fantaisies sanglantes de Néron dépassèrent la mesure, et la pitié commençait à gagner les cœurs à la vue des tortures infligées (1). »

Combien de victimes périrent dans les jardins, du Vatican? Une grande multitude, disent Tacite et saint Clément (2). « Il y a bien des vraisemblances pour que le nombre traditionnel des chrétiens immolés

(1) L. Cézard, *op. cit.*, p. 12-14.

(2) Saint Clément, *Cor.*, 6.

en août 64, soit celui des neuf cent soixante-dix-huit martyrs commémorés au 29 juin en même temps que saint Pierre et saint Paul. Leur souvenir est rattaché par un des manuscrits du martyrologe hiéronymien à la voie Aurélia, laquelle partait du Vatican, où se trouvait le cirque de Néron. *Martyrol. hieron.*, p. LXXXIV (1) ».

De locale la persécution devint générale et dura jusqu'à la fin du règne de Néron. Cette affirmation a été contredite par tous ceux qui ont quelque tendance à diminuer le nombre des martyrs ; mais sans preuve positive capable de ruiner les textes qui l'appuient. La première épître de saint Pierre, écrite de Rome et adressée aux fidèles « du Pont, de la Cappadoce, de l'Asie, de la Bithynie » laisse clairement entendre que la persécution peut atteindre ces provinces : « Très chers, ne soyez pas surpris de cette épreuve à laquelle vous êtes exposés comme à un brasier... Qu'aucun de vous ne soit châtié comme homicide ou voleur, ou malfaisant, ou comme avide du bien d'autrui.

« Mais si l'un de vous est châtié comme chrétien, qu'il ne rougisso pas ; qu'il glorifie Dieu en cette qualité (2). »

Le témoignage des auteurs chrétiens du iv^e siècle est formel : « Néron, écrit Orose, fit souffrir aux chrétiens le supplice et la mort, et ordonna de les persécuter dans toutes les provinces (3). » - « Néron, dit à son tour Lactance, voyant que non seulement à Rome, mais partout, une grande multitude

(1) P. Allard, *Dix leçons*, p. 139, note 1.

(2) I *Pet.*, IV, 12-16.

(3) Orose, *Adv. pag. hist.*, VII, 5.

abandonnait chaque jour le culte des idoles et embrassait la religion nouvelle, s'élança pour détruire le céleste temple et abolir la justice (1). »

En effet l'accusation portée contre les fidèles arrêtés sur le soupçon d'incendie avait promptement dévié. Au cours du rapide procès, une autre imputation s'offrait. N'étaient-ils pas animés de haine contre le genre humain? « Il résulte des paroles de Tacite que l'impopularité de leur religion, les calomnies déjà répandues contre elle dans le peuple, ont été la vraie cause de la condamnation qui les frappa, et qu'ils furent déclarés coupables du crime d'incendie, non en vertu d'une preuve directe, mais parce qu'on supposait les chrétiens capables de tous les crimes... Mais leur procès, une fois ouvert, ne pouvait plus être aisément fermé. Pour la première fois les vagues rumeurs propagées contre la religion nouvelle avaient pris corps : ses adhérents avaient été dénoncés par l'empereur lui-même comme des ennemis publics. La nécessité d'achever son œuvre s'imposait au cruel souverain. Cela devint l'affaire principale, dont l'incident de 64 n'avait été que le préliminaire (2). »

C'est bien ce que dit Sulpice Sévère dans le texte déjà cité : « Tel fut le commencement des persécutions contre les chrétiens (août 64) ; ensuite la religion fut interdite par les lois, et, en vertu d'édits officiellement rendus, il ne fut plus permis d'être chrétien (3). »

Qui donc porta ces lois persécutrices? Il semble

(1) Lactance, *De morte pers.*, 1.

(2) P. Allard, *Histoire des persécutions pendant les deux premiers siècles*, p. 61.

(3) Sulpice Sévère, *Chron.*, II, 41.

bien que ce fut à la fois l'empereur et le Sénat et qu'elle s'offrit sous la forme d'un sénatus-consulte, comme l'affirme le préfet Perennis dans le procès d'Apollonius (183-185) « à cause de la décision du Sénat, je te conseille de changer d'avis. » Dom Leclerc résumant l'étude de M. Callewaert, *Questions de droit concernant le procès du martyr Apollonius* dans la *Revue des Questions Historiques*, 1905, t. LXXVII, p. 349-375, conclut : « Reste à déterminer la nature du sénatus-consulte invoqué à plusieurs reprises par Perennis. Ce n'est autre chose que la loi pénale déjà ancienne qui défendait d'être chrétien. Le Sénat exerçait le pouvoir législatif ; il avait eu de tout temps, dans ses attributions spéciales, la surveillance du culte et la répression des religions étrangères. Il n'était donc que tout à fait juste et régulier que, lorsqu'il s'est agi de proscrire le christianisme par une loi générale de l'empire, les deux pouvoirs législatifs de Rome, le Sénat et l'empereur, aient concouru à la confection et à la promulgation de cette loi. Elle pouvait donc être attribuée au Sénat ou à l'empereur. Il dépendait de ce double pouvoir législatif de la maintenir ou de la supprimer, mais tout ce qui concernait l'exécution de la loi était de la compétence spéciale de l'empereur. Il était donc naturel, pour les juges qui devaient l'appliquer, d'en attribuer la force obligatoire à l'empereur régnant... Quand il est question de la portée ou du contenu de la loi, (Perennis) attribue celle-ci au Sénat. Quant au contraire, il s'agit de son application immédiate (n. 45^a), il l'attribue à l'empereur Commode.

« Puisque la loi était en vigueur depuis longtemps, rien d'étonnant que le préfet et l'accusé en parlent

comme d'une mesure parfaitement connue ; rien d'étonnant que Perennis en déduise les conclusions (n. 13), avant d'en préciser le contenu *χριστιανούς μὴ εἶναι*. Les Actes d'Apollonius apportent une confirmation positive au fait de l'existence d'une loi pénale, antérieure au rescrit de Trajan et paraissant devoir être attribuée à Néron. Quant à la forme spéciale suivant laquelle aurait été porté *l'institutum Neronianum*, elle nous est indiquée par les actes du procès que nous venons de commenter, c'est un sénatus-consulte, ce qui n'est pas fait pour surprendre, puisque l'autorité du Sénat était bien plus considérable au milieu du 1^{er} que vers la fin du n^e siècle et que les affaires concernant le culte et les religions avaient été de tout temps de sa compétence spéciale.

« Au n. 23, Perennis fait allusion au contenu du sénatus-consulte porté contre les chrétiens. Il n'en donne peut-être pas le texte, mais il semble au moins très probable que les mots *χριστιανούς μὴ εἶναι* lui sont empruntés textuellement. C'est une preuve nouvelle de l'existence et même une partie du texte de la loi pénale qui interdisait d'être chrétien : *non licet esse christianos* (1). »

Mais évidemment le législateur chercha des raisons pour porter cette loi d'exception ; il est permis de croire qu'il mit en avant les accusations de haine du genre humain, de magie, de sortilège de religion illicite, de sacrilège ou refus de rendre hommage aux dieux de Rome, de lèse-majesté impériale, de réunions non autorisées, toutes choses déjà prohi-

(1) D. Leclerc, *op. cit.*, article, *Droit persécuteur*, fasc., XLI^e XLII, col., 1645-1646.

bées par des lois, et de ce faisceau d'accusations émergea la loi générale qui les résumait toutes en les concrétisant dans une phrase lapidaire.

Mais la poursuite des chrétiens se fit au nom du « non licet esse christianos » et non pas en vertu des autres lois pénales de droit commun. Cette manière de voir pourrait concilier, en quelque façon, le système d'Ed. Leblant avec celui de P. Allard.

Les plus illustres victimes de Néron furent à Rome les Apôtres saint Pierre et saint Paul, le 29 juin 67, d'après une antique tradition. Cette date n'est pas admise par tous les historiens(1).

§ 3. La persécution de Domitien (95-96).

Après la mort de Néron, les chrétiens jouirent d'un long intervalle de paix jusqu'aux dernières années du règne de Domitien. Leur situation juridique, il est vrai, l'espèce de mise hors la loi prononcée contre eux, ne fut pas modifiée; toutefois l'arbitraire gouvernemental pouvait, au gré de sa fantaisie ou de ses nécessités, en suspendre la rigoureuse application. La tranquillité dont jouirent les fidèles sous les deux premiers Flaviens, resta donc précaire. « Aussi la persécution qui éclata à la fin du règne de Domitien, vint-elle les affliger sans les surprendre; pendant vingt-sept ans d'une paix instable, ils n'avaient pas cessé d'y être exposés, et il n'y eut besoin, pour les y soumettre de nouveau

(1) Cf. Dufour, *Etude sur les Gesta martyrum romains*, 1900, p. 109-110.

d'aucun changement dans les lois ni même dans la politique générale de l'Empire romain.

« On a cherché, non sans vraisemblance, l'occasion de ces nouvelles rigueurs dans les rapports de Domitien avec les Juifs. En exigeant d'eux plus âprement que n'avaient fait Vespasien et Titus l'impôt du didrachme, autrefois tribut volontaire au temple de Jérusalem, maintenant tribut forcé à ceux du Capitole, l'avidé empereur y voulut peut-être soumettre soit des Juifs convertis au christianisme, soit même des fidèles d'origine païenne, auxquels leur éloignement de l'idolâtrie donnait l'air de « mener la vie juive », selon une expression du temps (Suétone, *Domit.*, 12). Leur refus peut avoir excité la colère du tyran, et, répété par un grand nombre, avoir révélé à son œil méfiant les progrès fait en un quart de siècle par la population chrétienne. Cette origine de la persécution de Domitien semble indiquée dans le double reproche adressée à beaucoup de ses victimes : l'adoption des mœurs juives et l'athéisme. (Dion Cassius, LXVII, (4) (1). » Suivre les mœurs juives n'étaient pas un crime, mais à condition de payer le didrachme ; ne pas le faire, c'était avouer de nouveau qu'on n'était plus juif et par ailleurs on rejetait la religion officielle de l'Empire, on devenait dès lors légalement athée. Cette formule abrégée « l'athéisme » semble avoir résumé à la fin du premier siècle, tous les griefs des gouvernants et du peuple contre les fidèles. Cela semble ressortir du récit de Dion Cassius : « Domitien mit à mort, avec beaucoup d'autres, son cousin Flavius Clemens, alors consul, et la femme de celui-ci, Flavia Domitilla, sa

(1) P. Allard, *Le christianisme et l'Empire romain*, p. 19, 20.

parente. L'accusation d'athéisme fut portée contre tous deux. De ce chef furent condamnés beaucoup d'autres qui avaient adopté les coutumes juives : les uns furent mis à mort, les autres punis de la confiscation. Domitilla fut seulement reléguée dans l'île de Pandataria. (M. de Rossi *Bull. di arch. crist.* 1865, p. 17-24 ; 1875, p. 69-77) a défendu la distinction des deux Domitille, contestée aujourd'hui encore par de nombreux critiques). L'empereur fit aussi périr Glabrio qui avait été consul : il l'accusait du même crime que les autres (1). »

Suétone dit que Clemens fut, sur un léger soupçon, accusé d'« inertie » et que Glabrio fut frappé aussi comme « machinant des choses nouvelles *molitor novarum rerum* (2). C'est une manière autre d'exprimer l'accusation d'« ennemi du genre humain ». Ces divers griefs : mœurs juives non légitimées par l'impôt du didrachme, athéisme, inertie, machination de choses nouvelles, constituaient la preuve du délit de christianisme et amenaient l'application du sénatus-consulte, oublié depuis la mort de Néron, « non licet esse christianos ».

La persécution de Domitien n'atteignit pas seulement les chrétiens de la haute société romaine. Elle s'étendit aux fidèles de toute condition et de tout pays. La victime la plus célèbre fut l'Apôtre saint Jean, accusé d'impiété envers les dieux, et envoyé de ce chef à Rome ; il fut plongé devant la porte Latine dans une chaudière d'huile bouillante qui ne lui fit aucun mal (3). Au sortir de cette épreuve, miraculeusement soutenue, il fut envoyé en

(1) Dion Cassius, LXVII, 4.

(2) Suétone, *Domit.*, 15.

(3) Tertullien, *de Praescript.*, 36.

exil dans l'île de Patmos, où il composa l'Apocalypse (1).

Si la persécution fut cruelle et générale, du moins elle dura peu. « Domitien, ce demi-Néron par la cruauté, dit Tertullien, avait essayé contre nous de la violence; mais comme il conservait encore quelque chose d'humain, il s'arrêta sur cette pente, et rappela même ceux qu'il avait exilés (2). » Hégésippe affirme que Domitien, « donna l'ordre de cesser la persécution commencée contre l'Eglise (3) ». Le même Hégésippe, probablement bien renseigné, car il écrit moins de cent ans après les événements, rapporte le curieux épisode qui aurait été l'occasion de ce changement inespéré. Domitien, ayant appris qu'il y avait en Orient des descendants de la race de David, les fit mettre à mort, de crainte de les voir régner un jour. Des dénonciateurs lui signalèrent, comme appartenant à la même descendance, les petits-fils de l'Apôtre saint Jude, cousin de Jésus. L'empereur les manda à Rome. Quand il les entendit parler d'un royaume tout céleste, devant se révéler seulement à la fin des temps, quand il vit leurs mains calleuses, leur corps courbé par le travail, quand il eut appris que ces prétendus princes vivaient du produit d'un petit champ cultivé en commun, il comprit qu'il n'avait rien à craindre de ces chrétiens ni des autres et donna des ordres pour faire cesser la persécution (4), sans abroger, il est vrai, la loi persécutrice.

(1) Cf., R. P. Allo, *L'Apocalypse*, Paris, 1921.

(2) Tertullien, *Apol.*, 5.

(3) Eusèbe, *Hist. Eccl.*, III, 20, 5.

(4) Eusèbe, *ibid.*

§ 4. Le rescrit de Trajan (112)

« A **première** vue, il semble qu'une entente eût pu s'établir, au second siècle, entre le christianisme et l'Empire. Rome voit alors se succéder des princes supérieurs par l'intelligence comme par la valeur morale aux deux dynasties qu'elle a déjà usées. La période des Antonins marque le point culminant du régime impérial. Quatre souverains d'une intelligence hors ligne et d'une égale aptitude aux affaires, se remplacent l'un l'autre, non au hasard de l'hérédité mais à la suite d'adoptions mûrement réfléchies, gouvernent avec une modération jusque-là sans exemple le monde civilisé... Devant des princes si dignes de la comprendre, la religion chrétienne, où toutes les conditions sociales sont maintenant représentées, ne reste pas sans avocats. Elle est désormais sortie de l'ombre, et se sent assez forte pour s'adresser directement à l'opinion des honnêtes gens. Des lettrés ou des philosophes convertis plaident sa cause. Ils essaient moins de dissiper les préjugés du vulgaire que d'éclairer la raison des empereurs. Ceux-ci, après avoir lu leurs écrits (1), doivent être convaincus de l'innocence et de la loyauté politique des chrétiens. Sans intercéder directement pour eux, de hauts magistrats ont laissé entendre qu'il pourrait y avoir quelque excès ou quelque injustice dans la manière dont on les traite. De tous côtés il semble qu'un rapprochement ait été préparé. Mais le rapprochement ne se fera à aucune époque du second

(1) Ce qu'ils n'ont pas fait.

siècle. Ni Trajan, ni Hadrien, ni Antonin, ni Marc Aurèle n'y donneront ouverture. De tant d'efforts et de conjonctures en apparence si favorables une seule chose résultera, due moins à ces efforts eux-mêmes ou à l'apparente faveur des circonstances qu'à l'esprit politique des souverains : plus de clarté, des formes plus précises dans la procédure criminelle appliquée aux sujets de l'Empire accusés de christianisme (1). »

Une véritable jurisprudence va se former, jurisprudence qui comme telle atteste l'existence de la loi persécutrice et en règle l'exécution.

Le premier acte de cette jurisprudence, acte qui fixera pour tout le second siècle la conduite des juges à l'endroit des chrétiens, fut fait par Trajan à l'occasion de la lettre de Pline et voici dans quelles circonstances.

Pline le Jeune avait été envoyé, vers l'an 111, en Bithynie et dans le Pont comme légat impérial. Dès son arrivée, le christianisme lui apparut non comme un culte nouvellement implanté, mais comme une religion depuis longtemps enracinée dans les villes et les campagnes : « *neque enim civitates tantum, sed vicos etiam atque agros superstitionis istius contagio pervagata est* ». Devant elle, le paganisme avait déjà reculé ; les temples étaient presque abandonnés : « *prope jam desolata templa* » ; les fêtes des dieux avaient dû être interrompues, faute d'assistants : « *sacra solemnia diu intermissa* » ; les prêtres avaient cessé de mettre en vente la viande des victimes pour laquelle ils ne trouvaient plus que de rares acheteurs : « *victimæ quarum adhuc rarissimus emptor*

(1) P. Allard, *Le Christ. et l'Empire romain*, p. 29, 30.

inveniebatur. » Pline arrivait en pays chrétien. Sa présence rendit courage aux adorateurs des idoles, jusqu'ici mollement protégés par les proconsuls sénatoriaux. Des délateurs, parmi lesquels se trouvaient sans doute les prêtres et les gardiens des temples délaissés, vinrent déférer au tribunal du légat une foule de chrétiens. Pline se trouva fort perplexe. Il n'avait jamais pris part, affirme-t-il, à l'instruction des affaires relatives aux chrétiens : « *cognitionibus de christianis interfui nunquam* ». Il hésita beaucoup en sa conscience honnête et son esprit indécis. « Je ne sais, dit-il, ce qu'il faut punir ou rechercher, ni jusqu'à quel point il faut aller. J'ai fortement hésité. Fallait-il distinguer les âges des accusés? faire une différence entre la plus tendre jeunesse et l'âge mûr? pardonner au repentir, ou punir aussi l'accusé qui renoncerait au christianisme? poursuivre le nom seul, même innocent de tout crime ou les crimes commis sous son nom? (1). » Sortant de son indécision, Pline prit un parti : « Voici la règle que j'ai suivie envers ceux qui m'étaient déférés comme chrétiens. Je leur ai demandé s'ils l'étaient en effet. Ceux qui l'ont avoué, je les ai interrogés une seconde fois, une troisième fois, en les menaçant du supplice; ceux qui ont persisté, je les ai fait conduire à la mort (2). » Pline savait donc d'une manière générale mais vague, que le christianisme était interdit et que ses adhérents étaient punissables, cela suffit à lui dicter sa provisoire conduite : « un point, en effet, dit-il, est hors de doute pour moi, c'est que, quelle que fût la nature du fait avoué, cet entêtement cette

(1) Pline, *Ep.*, 97.

(2) Pline, *ib.*

inflexible obstination méritaient d'être punis (1). »

« Sans chercher s'ils avaient ou non commis dans l'exercice de leur culte quelque délit accessoire, [Pline] estima que le fait seul d'être chrétien étant considéré comme illégal, on n'y pouvait persévérer sans opiniâtreté criminelle (2). »

Deux incidents survinrent au cours de la procédure qui le déterminèrent à s'adresser à Trajan.

Un certain nombre d'accusés, citoyens romains, à l'exemple de saint Paul en appelèrent à l'empereur. Selon la loi Julia *de vi publica* (3), il fallait donner satisfaction à cet appel.

Le second incident était plus grave.

Un libelle anonyme « *libellus sine auctore* » fut déposé entre les mains du gouverneur. De nombreux personnages y étaient dénoncés comme chrétiens. Rien n'était plus contraire à la procédure criminelle de Rome. Chaque citoyen, il est vrai, pouvait se porter accusateur, mais il était responsable de l'accusation, devait mettre son nom dans l'écrit présenté par lui au magistrat, et poursuivre jusqu'au bout le procès (4).

Par ce moyen le délateur anonyme était évincé et le droit romain ne laissait place qu'aux accusations sérieuses émanées d'hommes acceptant d'avance les conséquences de leurs dires et prêts à braver la note d'infamie et les peines portées contre les calomnieux.

Pline oublia, pour un moment, la procédure romaine ; il fit comparaître les accusés. Beaucoup dé-

(1) Pline, *ib.*

(2) P. Allard, *op. cit.*, p. 34.

(3) *Digeste*, XLVIII, VI, 7, 8.

(4) Paul, au *Digeste*, XLVIII, II, 3, § 2.

clarèrent n'avoir jamais été chrétiens, sacrifièrent aux idoles, maudirent le Christ « choses, dit Pline, auxquelles on ne peut, affirme-t-on, contraindre un vrai chrétien (1) ». D'autres avouèrent avoir été chrétiens, mais affirmèrent ne l'être plus. Pline interrogea les renégats ; ceux-ci dirent que « toute leur faute ou toute leur erreur avait consisté à se réunir habituellement, à des jours fixés, avant le lever du soleil ; à chanter entre eux, en parties alternées, un hymne au Christ comme à un Dieu ; à s'engager par serment non à tel ou tel crime, mais à ne pas commettre de vols, de brigandages, d'adultères, à ne pas manquer à la foi jurée, à ne pas nier un dépôt réclamé ; que, cela fait, ils avaient coutume de se retirer, puis de se réunir de nouveau pour prendre ensemble un repas, mais un repas ordinaire et parfaitement innocent ; que cela, ils avaient cessé de le faire depuis l'édit interdisant les hétéries (2). »

D'après ce témoignage, Pline était forcé de reconnaître que les chrétiens n'étaient coupables d'aucun crime de droit commun. Comme le jugement par lui rendu avait fait, non seulement des apostats mais encore des victimes, craignant d'avoir versé un sang innocent, le légat résolut de continuer son enquête. Parmi les accusés, il y avait deux femmes esclaves, deux diaconesses. On pouvait infliger la torture à ces deux êtres sans enfreindre aucune loi romaine. Pline le fit pour savoir ce qu'il y avait de vrai. *quid esset veri* ; mais il n'en put rien tirer : « Je n'ai découvert autre chose, dit-il, qu'une superstition mauvaise

(1) Pline, *Ep.*, X, 97.

(2) Pline, *ib.*

et excessive, *sed nihil aliud inveni quam superstitionem pravam et immodicam* (1). »

Il devint de plus en plus perplexe. Il voyait avec épouvante la multitude des personnes de tout âge, de tout rang, de tout sexe qui était déjà impliquée dans la poursuite ou le serait bientôt. Il suspendit l'instruction du procès et en référa à l'empereur.

« La réponse de Trajan est brève, impérative, empreinte de l'esprit de décision et du sentiment de discipline étroit et presque militaire qu'il portait dans l'administration de l'Empire (2). »

« Tu as suivi la marche que tu devais, mon cher Secundus, dans l'examen des causes de ceux qui sont déferés à ton tribunal comme chrétiens. On ne pouvait établir une règle uniforme et fixe pour tous les cas. Il ne faut pas les rechercher : si on les dénonce et qu'ils soient convaincus, il faut les punir ; de telle sorte, cependant, que si quelqu'un nie être chrétien, et le prouve par des actes, c'est-à-dire en adressant des supplications à nos dieux, il obtienne le pardon à cause de son repentir, quels que soient les soupçons qui pèsent sur lui pour le passé. Mais, dans quelque genre d'accusation que ce soit, il ne faut tenir compte des dénonciations anonymes ; car c'est là une chose d'un détestable exemple, et qui n'est plus de notre siècle (3). »

Tel est le fameux rescrit de Trajan qui réglera pendant tout le second siècle la procédure romaine à l'égard des chrétiens. On peut le trouver immoral et illogique : « Trajan encourage l'apostasie en fai-

(1) Plin., *ib.*

(2) P. Allard, *Histoire des persécutions pendant les deux premiers siècles*, p. 162.

(3) *Trajanus Plinio*, dans Plin., *Ep.*, X, 98.

sant grâce aux renégats ; enseigner, conseiller, encourager, récompenser l'acte le plus immoral, celui qui rabaisse le plus l'homme à ses propres yeux, lui paraît tout naturel. Voilà l'erreur où un des meilleurs gouvernements qui aient jamais existé a pu se laisser entraîner ! (1). »

Tertullien dans son *Apologétique* en met vivement en lumière l'illogisme : « Arrêt contradictoire ! s'écrie-t-il. Trajan défend de rechercher les chrétiens comme innocents, et il ordonne de les punir comme coupables ; il épargne et il sévit ; il ferme les yeux et il condamne. Ne voit-il pas qu'il se combat et se réfute lui-même ? Si vous condamnez les chrétiens, pourquoi ne pas les rechercher ? et si vous ne les recherchez point, pourquoi ne pas les absoudre ? Dans toutes les provinces il y a des détachements de soldats pour donner la chasse aux brigands. Contre les criminels de lèse-majesté et les ennemis de l'Etat, tout homme est soldat, et la poursuite doit s'étendre jusqu'aux confidents et aux complices. Le chrétien seul ne doit pas être recherché, mais on peut le déférer au tribunal, comme si la recherche pouvait produire autre chose que l'accusation ! Vous condamnez le chrétien accusé, et vous défendez de le rechercher. Il est donc punissable non parce qu'il est coupable, mais parce qu'il a été découvert, bien qu'on n'eût pas dû le rechercher (2). »

En juriconsulte éloquent, Tertullien avait cent fois raison contre le rescrit de Trajan. L'attitude de celui-ci n'est explicable que par ce que nous avons dit au sujet des préjugés de légistes. L'empereur

(1) Renan, *Les Evangiles*, p. 481.

(2) Tertullien, *Apol.*, 2.

avouait implicitement que les chrétiens n'étaient pas coupables de crimes ordinaires de droit commun, il les savait moralement innocents, aussi ne faut-il pas les rechercher, ils sont inoffensifs. « *Conquirendi non sunt.* » Comme par ailleurs Trajan n'est ni intolérant ni sectaire, de lui-même il n'aurait pas édicté de mesures persécutrices, mais une loi existe qui les proscriit ; il faut savoir unir la modération à l'endroit de sujets innocents au respect de la loi qu'il ne convient pas de discuter ; dès lors si les chrétiens sont régulièrement accusés et qu'ils avouent appartenir à cette religion nouvelle, ils doivent être punis, « *puniendī sunt* » ; renoncent-ils au christianisme, il faut faire grâce au repentir, sans jeter aucun regard en arrière sur le passé : « *quamvis suspectus in præteritum, veniam ex poenitentia impetret* », car la profession actuelle de christianisme, et elle seule, est interdite ; en l'abjurant, on désarme la loi, l'accusation tombe, le nom effacé ne laisse après soi aucun passé coupable.

Une chose doit être louée dans ce rescrit : « l'interdiction de recevoir désormais des libelles anonymes. Ici, Trajan se montre vraiment romain. Il ne veut pas que l'on confonde son temps, *nostrum sæculum*, avec celui de Domitien. Il veut que même des chrétiens ne soient pas privés des garanties assurées par la loi à l'accusé, c'est-à-dire du droit d'avoir en face de soi, comme dans un combat singulier, un accusateur *idoneus*, luttant à visage découvert et s'exposant, en cas d'échec, aux pénalités et à l'infamie qui étaient les conséquences de la dénonciation calomnieuse.... Les chrétiens se montrèrent reconnaissants de cette lueur d'équité, qui

semble avoir rejeté dans l'ombre, à leurs yeux, les parties immorales et contradictoires du rescrit adressé à Pline ; aussi ni Méiton, ni Tertullien, ni Lactance ne comptent Trajan parmi les persécuteurs proprement dits, bien que le sang des martyrs ait coulé abondamment sous son règne, et que tous les persécuteurs du deuxième siècle procèdent de lui (1). »

Les plus illustres martyrs du règne de Trajan sont : le pape saint Clément vers 98, saint Ignace d'Antioche, vers 107, saint Siméon, évêque de Jérusalem, vers 108 ; tous ces grands personnages meurent avant le rescrit de 112, nouvelle preuve que le rescrit en question n'inaugure pas la persécution, comme semble le dire M. Léonce Cezard : « Aucune législation n'existe jusqu'à présent contre les chrétiens (2). »

§ 5. Le rescrit d'Hadrien (124).

Le rescrit de Trajan avait pour conséquence heureuse d'empêcher les accusations anonymes et les fureurs populaires. Cependant les mœurs chrétiennes ne cessaient pas d'être calomniées et il n'était pas toujours facile de contenir la populace. Plusieurs magistrats cédaient aisément aux désirs de la foule et ordonnaient des exécutions en masse ; d'autres, plus consciencieux, s'indignaient et étaient enclins à prendre le parti des innocents injustement persécutés. Parmi eux, certains (3) écrivirent à Hadrien

(1) P. Allard, *op. cit.*, p. 165, 166.

(2) L. Cezard, *op. cit.*, p. 52.

cutés. Parmi eux, certains (1) écrivirent à Hadrien pour lui faire connaître leurs sentiments. De ce nombre fut un proconsul d'Asie, Licinius Granianus. « Autant qu'on en peut juger par le court résumé qu'en a laissé Eusèbe, sa lettre ne se plaignait pas seulement de la fureur populaire, du sang trop facilement répandu pour l'apaiser : elle allait jusqu'à réclamer discrètement contre le principe suivi dans les procès des chrétiens, doutant « qu'il fût juste de condamner des hommes à cause de leur nom et de leur secte, sans aucun autre crime » (Eusèbe, *Chron.*, Ad olymp. 226). C'était presque demander la révision du rescrit de Trajan. Hadrien semble avoir éprouvé quelque hésitation, car il ne répondit pas tout de suite, et sa réponse est adressée, non à (Granianus, mais au successeur de celui-ci, Minicius Fundanus (2). »

Voici cette lettre :

« Hadrien à Minicius Fundanus,

« J'ai reçu la lettre que m'a écrite ton prédécesseur Licinius Granianus, homme clarissime. Il ne me convient pas de laisser sa requête sans réponse, de peur que les hommes ne soient troublés, et que facilité ne reste au brigandage des calomniateurs. C'est pourquoi si des habitants de ta province peuvent ouvertement soutenir leurs dires contre les chrétiens, et les accuser devant le tribunal, je ne leur défends pas de le faire ; mais je ne leur permets pas de s'en tenir à des pétitions et à des clameurs. Il est en effet beaucoup plus équitable, si quelqu'un veut accuser, que tu connaisses de l'accusation. Si donc

(1) Tertullien, *Apol.*, 5.

(2) P. Allard, *Le Christ. et l'Emp.*, p. 40, 41.

quelqu'un les accuse, et montre qu'ils commettent des infractions aux lois, juge-les selon la gravité du délit. Mais, par Hercule, si quelqu'un poursuit ainsi par calomnie, réprime sa méchanceté et inflige-lui le châtiment qu'il aura mérité (1). »

On a longtemps discuté sur l'authenticité de ce rescrit ; il est admis aujourd'hui par les meilleurs critiques : Renan, Allard, Duchesne, Mommsen, Wieseler, Ramsay, Lightfoot, Bouché-Leclerc avec quelques réserves. M. Léonce Cezard fait une remarque intéressante : « Je n'irai pas jusqu'à prétendre que le texte lui-même n'a pas subi d'interpolation.

« Justin qui l'a reproduit et Rufin qui nous l'a conservé, ont très bien pu le retoucher légèrement, sans en modifier toutefois et le sens et la portée générale.

« J'incline volontiers à le supposer et la phrase « *Si quis igitur accusat et probat adversum leges quicquam agere memoratos homines, pro merito peccatorum etiam supplicia statutes* », me paraît suspecte en raison de sa latinité douteuse et de l'idée qu'elle exprime. Si les chrétiens enfreignent les lois, cela va de soi qu'ils s'exposent à un châtiment et leur titre de chrétien ne saurait constituer une excuse ! Constantin lui-même ne parlerait pas autrement. Autant vaudrait abroger le rescrit de Trajan et faire rentrer de suite les chrétiens dans le droit commun. Au contraire, supprimez ce court passage et tout s'explique. Le premier rescrit est confirmé si bien qu'il sert de base à une législation [je dirais à une jurisprudence] nouvelle qui exige : 1° un accu-

(1) Saint Justin, I Apol., 68.

sateur à visage découvert qui présente un libelle dans les règles et figure à l'instance contre l'inculpé ; 2° une accusation reconnue fondée, faute de quoi son auteur s'expose à des « *supplicia severiora* ». Comme précédemment, cela va sans dire, l'aveu de christianisme et le refus des *supplicationes* [aux dieux] emportent condamnation pure et simple (1). »

Le rescrit d'Hadrien ne répond pas directement à la généreuse protestation de Granianus ; il constitue une mesure d'ordre public, non une déclaration de tolérance religieuse ou un acte de sympathie pour l'Eglise ; telle quelle cette mesure protégeait quelque peu les chrétiens : les exaltations de la fureur populaire, les exécutions en masse, les massacres sans discernement, les accusations faites à la légère étaient écartés. « Le rescrit d'Hadrien ne mit pas les chrétiens à l'abri des condamnations ; mais en les remplaçant, après Trajan, dans le droit commun, il rendit forcément les accusations plus rares : les adorateurs du Christ n'étaient plus un gibier auquel chacun pouvait impunément faire la chasse, mais des justiciables ordinaires ; la loi continuait à les condamner, ils avaient cessé d'être hors la loi. L'acte de 124 est un rappel de la jurisprudence de 112 tombée depuis plus ou moins longtemps en désuétude, et restaurée par le successeur de Trajan, fidèle aux traditions gouvernementales de son père adoptif (2). »

C'est sans doute à la suite de l'accalmie relative qui suivit le rescrit de 124 que les premières apologies furent adressées à l'empereur par un vieux

(1) L. Cezard, *op. cit.*, p. 59.

(2) P. Allard, *op. cit.*, p. 256.

missionnaire, saint Quadratus et par un philosophe Athénien converti, saint Aristide.

Parmi les victimes de la persécution sous Hadrien, il faut signaler sainte Symphorose et ses sept enfants et le pape saint Télesphore.

• § 6. Les lettres d'Antonin.

Antonin suivit la même politique que ses prédécesseurs par rapport aux chrétiens : il réprime de son mieux les haines tumultueuses dont les fidèles sont toujours poursuivis, mais laisse libre cours aux accusations régulières. Les lettres de cet empereur que dans son apologie à Marc Aurèle Méliton de Sardes mentionne avoir été écrites par Antonin aux Larissiens, aux Thessaloniciens, aux Athéniens, à tous les Grecs, ne font que continuer le rescrit d'Hadrien à Fundanus (1).

« Ces γράμματα nous paraissent avoir revêtu la forme d'une circulaire dans laquelle Antonin, fidèle continuateur de la politique de son père, rappelait aux fonctionnaires l'interdiction de νεοτερίζειν, c'est-à-dire d'innover en écoutant les *preces* ou les *acclamations* de la foule hostile aux chrétiens (2). »

Eusèbe rapporte une prétendue lettre d'Antonin au Conseil d'Asie qui, si elle eût été authentique, aurait mis fin à la persécution ; en voici la conclusion : « ...Les chrétiens qui honorent Dieu, vous les chassez et les persécutez jusqu'à la mort. Déjà

(1) Méliton, dans Eusèbe, *Hist. eccl.*, IV, 26.

(2) L. Cezard, *op. cit.*, p. 60, 61.

plusieurs gouverneurs de provinces avaient écrit à mon divin père au sujet de ceux-ci : il leur a répondu de ne pas les troubler, à moins qu'on ne les surprît agissant contre la puissance romaine. Beaucoup aussi m'ont consulté à ce sujet, et je leur ai répondu dans le même sens que mon père.

« Si donc quelqu'un persiste à inquiéter l'un de ceux-ci, à cause de sa qualité (de chrétien), que celui qui est accusé soit renvoyé libre de l'accusation, quand même il serait reconnu tel, et que l'accusateur soit puni (1). »

De bons auteurs ont admis l'authenticité de ce rescrit : de Champagny, Dom Guéranger, le cardinal Hergenröther, Wieseler et même M. Harnack, avec quelques réserves, le défendent; mais à tort d'après Moeller, Overbeck, Aubé, Keim, Renan, Doulcet, Lacour-Gayet, Paul Allard, Lighfoot, Duchesne, L. Cezard. Il est très probable que cette pièce a été inventée à l'époque constantinienne; si elle eût paru vers le milieu du deuxième siècle, elle aurait eu un tel retentissement que l'écho en serait resté dans les écrits des apologistes contemporains.

C'est sous Antonin que saint Justin écrivit ses deux apologies; l'une, vers 150, adressée à l'empereur lui-même; la seconde, dix ans plus tard, au Sénat romain; et dans l'intervalle, son dialogue avec Tryphon. En ces écrits nous apparaît claire la situation des chrétiens : « Ceux-ci sont des hommes pieux, purs et paisibles. N'ont-ils pas le droit de protester en présence de l'empereur et de ses fils contre l'iniquité de la jurisprudence? En eux, le nom seul est puni : le juge ne recherche pas si ceux qui

1) Eusèbe, *Hist. eccl.*, IV, 13.

portent ce nom, et qui refusent d'y renoncer, ont commis des crimes de droit commun ; ils sont chrétiens, c'est assez : le supplice les attend. On les condamne sans examen : on absout sans examen les renégats. Quel renversement de la logique ! De grâce, ne punissez pas un mot, mais des faits : quand un chrétien est accusé devant votre tribunal, soumettez sa vie à une enquête, cherchez s'il a commis quelque acte répréhensible ; mais que le nom seul de chrétien, qui suppose tant de choses excellentes, ne lui soit pas imputé à crime et ne transforme pas un être inoffensif, un loyal sujet de l'Empire, en misérable digne de tous les châtimens. Donnez aux chrétiens le droit commun, ne laissez pas subsister contre eux un droit exceptionnel, qui est une monstruosité juridique, une anomalie dans l'ensemble des lois romaines, un outrage à la raison et à l'équité.

« Telle est, dans ses grandes lignes [la conclusion du] premier mémoire apologétique de saint Justin (1). »

Dans un autre écrit le même apologiste trace un sombre tableau de la condition des chrétiens : « Juifs et païens nous persécutent de tous les côtés ; ils nous privent de nos biens et ne nous laissent la vie que quand ils ne peuvent nous l'ôter. On nous coupe la tête, on nous attache à des croix, on nous expose aux bêtes, on nous tourmente par les chaînes, par le feu, par les supplices les plus horribles. Mais plus on nous fait souffrir de maux, plus se multiplie le nombre des fidèles... (2) »

(1) P. Allard, *op. cit.*, p. 301.

(2) Saint Justin, *Dialog. avec Tryphon*, 110.

Malgré les rescrits impériaux et le « *conquirendi non sunt* » de Trajan, la foule se laissait parfois aller à sa fureur contre les chrétiens; nous en avons pour preuve les scènes qui se passèrent à Smyrne, en 155; après le martyre de onze fidèles, le peuple de crier : « Plus d'athées, qu'on cherche Polycarpe. » Le proconsul permit ou ordonna la recherche du vieil évêque. Celui-ci fut arrêté, sur son refus de jurer par le génie de César, la populace, avant le prononcé de la sentence, se saisit de la vénérable victime, contruisit un bûcher et y fit brûler le saint (1).

§ 7. Le rescrit de Marc-Aurèle (177).

Sous les dix-neuf années du règne « du doux et méditatif auteur des pensées », le christianisme subira un assaut plus violent que les précédents; on peut en trouver les raisons dans la situation de l'Empire, affligé pendant cette période de toutes sortes de maux : inondations, disettes, épidémies, guerres incessantes contre les barbares, aventuriers menaçant la succession impériale. Dans de pareilles conjonctures, les superstitions populaires devinrent plus vives. On chercha les auteurs responsables de ces calamités, et naturellement les chrétiens furent désignés : « Les chrétiens aux lions ! à mort les chrétiens ! » Tel fut le cri qui s'éleva un peu par-

(1) Lettre sur le martyre de saint Polycarpe, dans Eusèbe. *Hist. Ecclés.*, IV, 15.

tout de la foule. L'empereur n'aimait pas le christianisme. « Il s'était fait une philosophie très noble et très haute, toute... d'emprunts plus ou moins conscients, mais qu'il croyait autonome, et qu'il voulait défendre jalousement contre toute autre doctrine comme son bien propre. Le christianisme à qui ses apologistes commençaient précisément à donner la forme d'une philosophie, lui apparut comme la plus redoutable de ces concurrences... Marc-Aurèle était lui-même superstitieux. De plus il était faible (1). »

Pourtant l'empereur philosophe n'a modifié ni en bien ni en mal la législation persécutrice. Il ne faut lui prêter ni un édit de tolérance, à la suite de l'orage qui sauva un jour l'armée romaine pendant la guerre des Quades et que certains attribuèrent aux prières des soldats baptisés de la douzième légion *Fulminata* : Tertullien l'a fait, mais à tort, « à force de vouloir démontrer que les mauvais princes seuls avaient persécuté, il finit par accueillir avec trop de facilités des bruits mal fondés et des pièces douteuses (2) : » ni un rescrit spécial punissant de la relégation les chrétiens : la constitution citée au Digeste, XLVIII, 19, 30 : « *Si quis aliquid fecerit, quo leves hominum animi superstitione numinum terrerentur, Divus Marcus hujusmodi homines, in insulam relegari rescripsit* », est une précaution prise par l'empereur contre le débordement de superstition dont aux heures de faiblesse il était le complice (3) : ni un édit spécial organisant une per-

(1) Mourret, *Histoire générale de l'Eglise Les Origines chrétiennes*, p. 214, 215.

(2) Freppel, *Tertullien*, t. II, p. 192.

(3) Cf. P. Allard, *op. cit.*, p. 393, note 1. En sens contraire, L. Cezard, *op. cit.*, p. 61, ssq.

sécution méthodique : cette dernière hypothèse ne vaut même pas la peine d'être discutée, car elle ne repose sur aucun texte.

La jurisprudence trajanienne est exactement appliquée à Rome dans le procès de saint Justin, accusé par le philosophe Crescent, et l'on voit, dans celui des chrétiens de Lyon, l'empereur rappeler à son observation un gouverneur qui s'en écartait.

En 177, aux approches de la fête annuelle qui réunissait, le premier août, autour de l'autel de Rome et d'Auguste, situé au confluent du Rhône et de la Saône, les députés des trois Gaules, la population lyonnaise avait poursuivi et maltraité les chrétiens. Les soldats en arrêtaient un certain nombre ; les magistrats municipaux les interrogèrent et les déférèrent au tribunal du légat. La plupart y confessèrent courageusement leur foi, quelques-uns cependant apostasièrent. Le légat (ou son représentant) dévia de la jurisprudence reçue. Il ordonna ou permit la recherche d'autres chrétiens. Au lieu de constater l'obstination religieuse des accusés, il essaya de les convaincre de crimes de droit commun. Des esclaves, mis à la torture, déclarèrent presque sous la dictée des soldats, que les chrétiens commettaient, dans leurs réunions, les crimes les plus infâmes. Cette dénonciation calomnieuse, repoussée avec la plus grande indignation par les chrétiens, compliquait l'affaire aux yeux du gouverneur. Si le procès avait été instruit seulement, sur le délit de christianisme, les apostats eussent été renvoyés libres et les confesseurs conduits au supplice ; mais les témoignages, arrachés aux esclaves, faisaient tomber sur les uns et les autres l'inculpa-

tion de crimes de droit commun : les apostats pouvaient-ils être considérés comme innocents et être renvoyés absous? telle était l'embarrassante question que le légat posa à la décision impériale.

Marc-Aurèle répondit par un rescrit dont quelques termes seulement nous sont conservés dans la si précieuse lettre des martyrs à leurs frères d'Asie : « Que ceux qui s'avouent chrétiens soient condamnés à la peine capitale, mais s'il en est qui renient, ceux-ci doivent être absous (1). » Cette réponse fait directement écho aux directions données par les Antonins précédents.

Le procès devait être recommencé. A la grande stupéfaction du légat et de la foule, presque tous les apostats confessèrent la foi et furent martyrisés.

En cette circonstance moururent saint Pothin, le premier évêque de Lyon, le diacre, Sanctus, l'esclave et douce Blandine, en tout quarante-huit martyrs (2).

Si le supplice de sainte Cécile eut lieu à la fin du règne de Marc-Aurèle, on pourrait trouver dans son interrogatoire le rescrit de 177 : « Ignorest-tu, dit le préfet de Rome à la jeune patricienne, que nos invincibles maîtres ont ordonné que ceux qui ne nieront pas être chrétiens soient punis, et que ceux qui nieront soient absous(3). »

Parmi les martyrs de ce règne, il faut encore citer sainte Félicité, illustre veuve romaine et ses sept fils, vers 162 ; et peut-être saint Bénigne, apôtre de la Bourgogne, et saint Symphorien, jeune homme de noble famille, décapité à Autun.

(1) Eusèbe, *Hist. eccl.*, V, 1, 14. »

(2) Voir la liste dans D. Leclerc, *les Martyrs*, I, 106-107.

(3) De Rossi, *Roma Sotterranea*, t. III, XXXVII et 150.

Sous Marc Aurèle de nombreuses apologies furent écrites : celles de Miltiade et d'Apollinaire, ne nous sont pas parvenues; nous possédons l'*apologie* d'Athénagore, adressée vers 177 aux empereurs Marc-Aurèle et Commode, les *trois livres à Autolyque* de saint Méliton, évêque de Sardes.

Marc Aurèle eut pour successeur son indigne fils, Commode. Sans doute des chrétiens moururent sous cet imbécile empereur : en Afrique : quatre habitants de Madaure : Namphano, Miggin, Lucita, Sanaé (1); six chrétiens de la colonie de Scillium, les martyrs Scillitains, Speratus, Nartallus, Cittinus, Donata, Vestia, Secunda (2); à Rome, le philosophe Apollonius (3), le sénateur Jules (4); mais grâce à l'influence exercée sur lui par une favorite, Marcia, très favorable aux chrétiens, la persécution se calma. On vit même l'empereur accorder des lettres de grâce à des martyrs qui travaillaient aux mines de Sardaignes (5). Les gouverneurs, pour plaire à Marcia et par elle à l'empereur, firent certains efforts pour absoudre les chrétiens lorsqu'ils comparaissaient devant leurs tribunaux. On doit voir en ces divers actes, non le commencement d'une politique meilleure, mais un caprice heureux d'un monarque absolu.

(1) P. Allard, *op. cit.*, p. 457.

(2) Leclerc, *op. cit.*, p. 108, ssq.

(3) Leclerc, *op. cit.*, 112 ssq.

(4) P. Allard, *op. cit.*, p. 442.

(5) *Philosophoumena*, IX, 41.

ARTICLE II

LA LOI PERSÉCUTRICE AU III^e SIÈCLE

Il y a une différence essentielle entre le régime persécuteur du second siècle et celui du troisième. Sous les Antonins la jurisprudence est la même, l'épée meurtrière est toujours suspendue sur la tête des chrétiens à la merci de tout accusateur ; dès lors la persécution est à l'état latent et se développe plus ou moins selon les ardeurs et les haines accusatrices.

Au troisième siècle, au contraire, il y eut autant de persécutions que de persécuteurs, en ce sens que chacune d'elles diffère de celle qui la précède ou de celle qui la suit, et que nulle continuité ne relie la politique religieuse des différents souverains qui se remplacent sur le trône sans se succéder.

La jurisprudence trajanienne fit place à un régime nouveau, plus violent, mais en somme moins meurtrier parce que de moindre durée, qui fait périr un plus grand nombre de victimes à la fois, mais qui s'épuise par sa violence, même et ne dure pas longtemps. C'est la persécution par édit, droit exceptionnel, créé par tel empereur qui se déclare contre les

chrétiens et destiné ordinairement à disparaître en même temps que le persécuteur.

Les juges de la période antonine, ne font que constater la désobéissance opiniâtre des chrétiens et la punissent comme un crime ; au troisième siècle, leur rôle sera plus politique encore que judiciaire. Comme précédemment, les chrétiens devront choisir entre l'apostasie et la mort. Mais cette alternative aura un but différent. Sous les Antonins elle était un moyen pour constater le délit de christianisme que les juges devaient punir, avec les empereurs du troisième siècle, elle tend à amener à l'abjuration, car cette abjuration sera considérée par le juge païen comme une victoire. Au second siècle, dès que le chrétien avait refusé de revenir au culte des dieux, il était immédiatement envoyé à la mort ; au troisième siècle, on le gardera longtemps en prison, on le fera comparaître plusieurs fois devant le magistrat, on le mettra à la torture, puis on pansera sa blessure pour pouvoir le torturer à nouveau afin de triompher de sa volonté, car on le considère moins comme un délinquant que comme un adversaire : ce n'est plus un procès qu'on lui intente, c'est une véritable bataille qu'on lui livre et dans une guerre on préfère la soumission de l'ennemi à son extermination.

§ 1. L'édit de Septime Sévère (202).

Sévère est le premier empereur depuis Néron ou Domitien, qui ait porté un édit persécuteur. Personnellement, il était loin d'être défavorable aux chrétiens. Succédant à Pertinax, et obligé de com-

battre deux compétiteurs, Albinus et Niger, il avait remarqué que les chrétiens n'avaient pas embrassé le parti de ses rivaux. Aussi défendit-il à Rome, après son triomphe, des sénateurs chrétiens dénoncés par la populace (1). Au temps où il gouvernait la Gaule lyonnaise, il n'avait pas hésité à donner à l'aîné de ses fils, le futur Caracalla, une nourrice chrétienne (2). Malade et guéri par les soins d'un esclave chrétien, Proculus Toparcion, il l'avait attaché à sa personne et lui avait donné un logement dans son palais (3). De naissance obscure, il voulut se faire une généalogie célèbre et une fortune immense, dans ce but il se fit rétrospectivement adopter par Marc Aurèle (195), mort depuis quinze ans. De la sorte il eut une généalogie officielle ; Marc-Aurèle fut son père, Commode son frère, Antonin, Hadrien, Trajan, Nerva ses ascendants, et il hérita de biens considérables ; Septime-Sévère ne craignit pas de revendiquer hautement la fraternité de Commode qu'il mit au rang des dieux (4) : « Mais la partialité de Commode pour les chrétiens, seul bon sentiment de ce misérable, était bien connue : Sévère, pour se montrer vraiment son frère et son continuateur, se croit sans doute obligé d'imiter pendant quelque temps au moins cette bienveillance. Probablement même... il la partageait alors sincèrement (5). » Aucun fanatisme chez ce parvenu africain. Il avait plus de curiosité que d'inquiétude religieuse : « Curieux de « philosophie », curieux sur-

(1) Tertullien, *Ad Scap.*, 4.

(2) Tertullien, *ad scap.*, 3.

(3) Tertullien, *ib.*

(4) Lampride, *Comm.*, 18.

(5) P. Allard, *Histoire des pers. pendant la p. moitié du troisième siècle*, p. 28.

tout d'apprendre, s'intéressant aux origines, aux « *vetustates* », il visitera l'Égypte, les pyramides, et trouvera une vive satisfaction à ce voyage, « *propter religionem dei Sarapidis et propter rerum antiquarum cognitionem* » (Spartian. *Sev.* 17) (1). »

Avant son élévation à l'Empire, Sévère avait épousé la fille d'un grand prêtre d'El-Gabal, à Emèse, Julia Domna : « C'était une personne de forte volonté, d'esprit distingué et de grande culture. Devenue impératrice, elle fut bientôt entourée de tout ce que l'Empire comptait de beaux esprits. Cette femme, d'esprit pratique, qui eut volontiers gouverné l'Etat si on l'eût laissé faire, ne pouvait négliger la situation religieuse. Elle y intéressa ses académiciens. Les progrès du christianisme devenaient chaque jour plus menaçants. Les vieux cultes ne lui opposaient qu'une résistance en ordre dispersé. N'était-il pas possible de les grouper autour de quelque idée, de quelque symbole, et de leur donner ainsi une sorte d'unité?... L'impératrice avait trop de sens pour assumer elle-même le rôle de révélateur. Il fut dévolu à un personnage mystérieux, Apollonius de Tyane, que l'on savait avoir vécu au temps des Césars et des Flaviens. Il avait laissé, en Asie Mineure et autre part, la réputation d'un ascète pythagoricien, prédicateur ambulant et thaumaturge, d'autres disaient sorcier. Un des lettrés de l'impératrice, Philostrate, fut chargé d'écrire sa vie. Julia Domna avait par devers elle des mémoires, peu authentiques, d'un certain Damis, soit disant compagnon d'Apollonius. Elle les confia à

(1) Batiffol, *La paix constantinoise et le catholicisme*, p. 29.

Philostrate. Sur ce canevas, il broda largement, empruntant à droite et à gauche et prenant, jusque dans les évangiles chrétiens, les traits les plus propres à relever l'importance et les vertus du héros : son amour pour ses semblables, sa grande pitié des misères humaines, sa profonde religion, qui s'adressait à tous les dieux en général et surtout au Soleil divin. Le livre fit fortune. Dans les milieux hostiles au christianisme, on aperçut bientôt quel parti pouvait en être tiré, sinon pour le syncrétisme païen, au moins contre la propagande chrétienne (1). »

Il ne semble pas que ce roman historique, soit animé d'intolérance contre les chrétiens : « Plus vraisemblablement, Philostrate [les] a ignorés de parti pris, en les estimant peut-être... mais persuadé avec raison que leur philosophie et celle qu'il préconisait étaient inconciliables. Ses vœux en faveur de la tolérance, son appel à la clémence du prince (il s'agit de Domitien), ses protestations contre les délateurs, sa conviction que la « vraie philosophie » est hors des atteintes de la violence, n'en sont que plus remarquables, après sa propre philosophie, comme symptôme de l'esprit nouveau qui s'affirme à Rome autour de Julia Domna(2). »

Quels événements firent un persécuteur du tolérant Septime-Sévère?

Le mouvement populaire contre le christianisme s'accroît : « C'est le peuple qui est notre grand délateur (3) » s'écrie Tertullien. La réserve modeste et fière des chrétiens, vivant à la cour, leur suscite

(1) Duchesne, *Hist. anc. de l'Eglise*, I, p. 362-364.

(2) Batiffol, *op. cit.*, p. 34.

(3) Tertullien, *Apol.*, 36.

de la malveillance qui devient parfois de la méchanceté. La célèbre caricature d'Alexamène adorant un crucifix à tête d'âne, découverte en 1856 dans un appartement du Palatin, et, tout auprès, l'inscription *Libanius episcopus*, semblent être de méchantes railleries de quelques païens contre les chrétiens de la maison de Sévère.

Il ne faut pas oublier que la persécution n'avait pas été officiellement suspendue. Elle était négligée, non abrogée. Les passions populaires, un peu calmées en Italie sous l'influence de la demi-protection impériale, devenaient de plus en plus violentes ailleurs à la vue du progrès du christianisme, tout particulièrement en Afrique où Tertullien exaltait les esprits par ses éloquents et violentes exhortations. « Bref, clameurs populaires, habiles insinuations des lettrés de la cour, imprudences de quelques chrétiens (refusant le service militaire) à qui le fougueux polémiste donnait le ton, bien des causes concouraient à solliciter de l'empereur, au commencement du III^e siècle, quelque mesure répressive à l'égard des chrétiens. Il ne voulut rien innover pour ce qui concernait les chrétiens de race ; mais il résolut d'empêcher de nouvelles conversions. Pendant un séjour en Syrie, il porta un édit que son historien, Spartien, résume en ces termes : « Il interdit, sous des peines graves, de faire des Juifs et des chrétiens, *Judaeos fieri sub gravi poena vetuit, idem etiam de christianis sanxit* (Spartien, Sévère, XVII) (1). »

M^{gr} Batiffol prétend que cet édit ne devait viser que la circoncision et n'atteignait que la propagande

(1) Mourret, *op. cit.*, p. 285.

parmi les Juifs et les Judéo-chrétiens de Palestine (1). Cette opinion, héritée de Moynsen (*Histoire romaine*, t. XI, trad. Cagnat, p. 148-149), ne paraît pas fondée à P. Allard qui la discute assez longuement (2) et qui soutient que la mesure persécutrice défendait la propagande chrétienne dans toute l'étendue de l'Empire. Selon lui, Septime Sévère, effrayé à cette époque du grand développement de l'Eglise, peu satisfait des lois existantes que du reste il n'abrogea pas, défendit de faire des chrétiens ou de se faire chrétien, car l'expression de Spartien, résumant l'édit, a ce double sens : elle atteint à la fois les convertisseurs et les convertis. Les chrétiens d'origine, qui se sont abstenus de toute propagande, seront jugés, s'ils sont régulièrement accusés, selon l'antique jurisprudence de Trajan ; mais les convertis et les complices de leur conversion seront soumis à une législation spéciale ; contre eux les magistrats devront agir d'office, en dehors de toute accusation venant d'un particulier. Pour cette double catégorie de chrétiens le *conquirendi non sunt* de Trajan n'existe plus. Convertis et convertisseurs sont très nombreux à cette époque : aussi est-ce parmi eux que l'on compte de nombreuses victimes. « Il est remarquable que l'école catéchétique d'Alexandrie fut organisée juste à ce moment et que Clément, son chef, se vit obligé de quitter l'Egypte. Cette école était, en Egypte, le plus apparent organe de la propagande chrétienne : ses membres, maîtres et disciples, tombaient évidemment

(1) Batiffol, *La paix const.*, p. 33, note 3, et *l'Eglise naissante*, p. 290, note 1.

(2) P. Allard, *op. cit.*, p. 59 et ss.

sous le coup de l'édit. Origène, ayant tenté de la reconstituer, se vit poursuivi ; et, s'il ne périt pas lui-même, plusieurs de ses disciples nouvellement convertis, furent arrêtés et exécutés. On était à l'année 202. C'est alors que périrent à Carthage les célèbres martyrs Perpétue, Félicité, Saturus et leurs compagnons, tous néophytes ou catéchumènes (1). »

C'est sous Septime-Sévère que fut martyrisé à Lyon, vers 208 sans doute, saint Irénée, comme aussi à Valence saint Félix, prêtre, saints Fortunat et Achillée, diacres ; à Viviers, saint Andéol ; à Besançon, saints Ferréol et Ferjeux ; à Brioude, saint Julien.

La persécution continua peut-être, sous le fils de Septime-Sévère, Caracalla, un monstre ! « Caracalla fut un second Commode, mais un Commode sans Marcia (2). »

§ 2. Paix sous Elagabale et Alexandre Sévère (218-235).

Après l'assassinat de Caracalla (217) et la mort de Julia Domna, sa mère, la sœur de cette dernière, Julia Moesa, parvint à faire élire empereur son petit-fils, Avitus, enfant de treize ans, déjà titulaire du pontificat d'Emèse. « Nous le connaissons sous le nom de son Dieu Elagabal, qu'il transporta à Rome et dont il fut toujours le serviteur fanatique. Comme sa grand'tante Domna, le nouvel empereur

(1) Duchesne, *Hist. an.*, t. I, p. 361, 362.

(2) P. Allard, *op. cit.*, p. 173.

était syncrétiste, mais à sa façon. C'est autour de son dieu que devait s'organiser l'Olympe. Il commença par le marier à Junon Céleste de Carthage. Baal, émigré en Occident, y retrouverait Astoreth. Il y retrouva aussi son culte syrien, avec ses rites obscènes et ses frénésies sacrées. L'empereur en personne conduisait cette orgie religieuse, et prenait plaisir à y compromettre ce qui restait de la vieille dignité romaine (1). » Du moins, il ne persécuta pas les chrétiens. Ils avaient un titre à sa tolérance : leur origine était orientale, et tout ce qui venait d'Orient trouvait grâce devant le prêtre d'Emèse.

Les prétoriens se lassèrent vite du fol adolescent ; en 224, il fut jeté dans le Tibre et remplacé par son cousin germain, fils de Mammée, « le doux et vertueux Alexandre. Le dieu d'Emèse, la déesse de Carthage, et beaucoup d'autres divinités venues de loin pour les noces célestes, furent renvoyées à leur temple. Alexandre, lui aussi avait une propension vers le syncrétisme religieux. Dans sa chapelle domestique, sa piété, bien plus large que celle de Julia Domna, honorait à la fois Abraham et Orphée, Jésus-Christ et Apollonius de Thyane. Sa mère, Mammée, fut en rapport avec Origène et Hippolyte. Il est possible qu'Alexandre ait eu lui aussi, quelque accointance avec ces docteurs. Il faillit élever un temple à Jésus-Christ et l'admettre officiellement au nombre des dieux ; ses conseillers l'arrêtèrent. En revanche, ils ne l'empêchèrent pas de tolérer ouvertement l'existence des communautés chrétiennes, de faire l'éloge de leur morale et de leur organisation, enfin de prendre à l'occasion leur défense

(1) Duchesne, *op. cit.*, p. 365.

contre des revendications injustes. (Lampride, *Alexander*, 22, 29, 43, 45, 49, 51) (1). »

Chaste, doux, pieux, un peu mélancolique, Alexandre est le plus attachant de tous les empereurs romains.

Mgr Batiffol, interprétant un texte de Lampride, prétend, à juste titre me semble-t-il, qu'Alexandre reconnut la licéité de la religion chrétienne : « Il fit ce qu'il pouvait faire de mieux en levant l'interdit légal qui frappait les chrétiens : « *Judaeis privilegia reservavit, Christianos esse passus est* (Lampride, *Alex. Sev.*, 22 et en note, page 36... Le verbe *patri* a ici un sens juridique). C'est le grand acte, le grand acte méconnu, d'Alexandre Sévère.

« En effet, cet acte est public, et non pas une simple attitude morale. Il est énuméré par Lampride dans une série qui semble bien une série d'édits. Il s'agira donc d'un édit prononçant la licéité légale du christianisme jusqu'ici illicite : la vieille règle *non licet esse vos* est désormais abrogée. Entre les *privilegia* des Juifs, en effet, et le *esse* des chrétiens on doit voir une antithèse ; les Juifs ont des privilèges que l'empereur maintient, confirme ; les chrétiens n'en avaient aucun, on ne leur en octroie aucun, on leur reconnaît le droit d'être qu'ils n'avaient jamais eu. — A quelle date du règne d'Alexandre Sévère et en quelle forme cet acte fut-il publié ? On l'ignore... »

« Le droit d'être ne pouvait pas ne pas impliquer pour le christianisme une reconnaissance au moins tacite de sa constitution, je veux dire du fait qu'il était une association et une hiérarchie. Alexandre Sé-

(1) Duchesne, *op. cit.*, p. 365, 366.

vère n'en ignorait rien, si nous en jugeons sur un propos que lui attribue Lampride. L'empereur avait voulu instituer pour les nominations aux grands emplois civils une sorte de *dokimosie* : on publierait les noms des futurs fonctionnaires, et le peuple serait invité à articuler les griefs qu'il pourrait avoir contre tels ou tels, à charge pour l'accusateur de faire la preuve de ce qu'il articulerait, sous peine de mort. Il serait fâcheux, disait l'empereur, que l'on ne fît pas pour la nomination des gouverneurs de province, de qui dépendent la fortune et la vie des hommes, ce que les chrétiens et les Juifs font en publiant les noms de leurs *sacerdotes* avant de les investir du sacerdoce⁽¹⁾. Alexandre Sévère, en parlant des *sacerdotes* des chrétiens, en les comparant aux *provinciarum rectores* de l'administration impériale, désigne les évêques. Dans les Eglises, en effet, nul n'était élevé à l'épiscopat sinon *post populi suffragium* ; à défaut de ce suffrage populaire, on requérait le témoignage de trois notables du pays, qui attestaient la dignité du clerc appelé à l'épiscopat (*Eglise Naissante*, p. 402). Lampride rapporte un autre propos d'Alexandre Sévère dont on pourra inférer que, non content de reconnaître l'organisation hiérarchique des chrétiens, l'empereur leur reconnaît encore le droit de posséder. Des chrétiens, en effet, à Rome sans doute, se trouvaient être en possession d'un terrain, qui avait été autrefois domanial, et que des cabaretiers (*popinarij*) leur disputaient. Alexandre Sévère, saisie de l'affaire, prononça (*rescripsit*) qu'il valait mieux que ce terrain fût un lieu de culte, de quelque façon que la divi-

(1) Lampride, *Alex. Sev.*, 45.

nité y fût honorée, que d'être cédé à des *popinari* (1). L'empereur accepte que le local soit affecté à un culte dénommé : donc ce culte n'est plus une *religio illicita*. Le culte utilisera ce local pour y honorer le dieu qui est le sien : donc ce culte est autorisé à tenir des réunions, *religionis causa coire*. Enfin la propriété de ce local est confirmée, non à un chrétien, mais à une collectivité de chrétiens, peut-être à l'Eglise romaine en tant que telle : donc une communauté chrétienne, de même qu'elle peut ester en justice et se pourvoir devant le tribunal de l'empereur, peut être propriétaire légalement et au grand jour. Ce jugement d'Alexandre Sévère est la première attestation historique qu'on ait d'une propriété légale et directe du *corpus christianorum*...

« Le « *christianos esse passus est* » prend ainsi toute sa valeur : il est l'acte par lequel Alexandre Sévère accepte que le christianisme soit dorénavant une religion licite, et les chrétiens un *corpus* ayant le droit de s'assembler, le droit de posséder. A l'impassibilité dédaigneuse et dure des empereurs romains d'ancien style, les Antonins, a fait place la religiosité syncrétiste, gênée dans le polythéisme officiel, attirée par les dévotions orientales, en travail d'unité de culte : c'est éminemment la religiosité des princesses syriennes et d'Alexandre Sévère. Le christianisme n'est pas plus que le judaïsme capable d'entrer dans un syncrétisme : mais à cette politique novatrice des Sévères il doit l'existence légale (2). »

Le monde romain ne méritait pas de garder long-

(1) Lampride, *Alex. Sev.*, 45.

(2) Batiffol, *La paix constan.*, p. 36-40.

temps un tel empereur, aussi périt-il assassiné dans son camp de Germanie, le 19 mars 235, sous l'instigation d'un barbare du Nord, grossier géant, qui va devenir l'empereur Maximin.

C'en est fait de la paix donnée à l'Eglise par Alexandre Sévère ; mais pour comprendre la législation persécutrice des empereurs suivants, il faut se rendre compte de l'organisation de l'Eglise dans l'empire romain. Jusqu'ici le glaive proscripteur n'a frappé que des individus chrétiens d'origine, ou comme sous Septime Sévère, néophytes et convertisseurs ; nous allons voir maintenant les autorités romaines s'acharner d'une façon particulière contre l'Eglise en tant que société, société hiérarchisée avec Maximin, société corporative, plus ou moins légale, avec Valérien et d'autres.

§ 3. Situation légale des Eglises.

Dès les premiers jours de son existence, l'Eglise avait reçu de la générosité de ses enfants les ressources nécessaires au culte et à la charité. Ces ressources furent d'abord mobilières.

A mesure qu'augmenta le peuple chrétien, on sentit la nécessité de posséder des lieux de culte autres que les salles d'emprunt. Surtout on désirait vivement des cimetières particuliers où les fidèles défunts pussent attendre la résurrection loin du contact des païens. Pendant longtemps ce contact avait pu être évité, grâce surtout à la générosité des riches fidèles, qui ouvrirent aux défunts de leur religion leurs pro-

pres tombes de famille, véritables domaines funéraires. Il est probable que jusque vers la fin du second siècle les lieux de réunions et les cimetières appartenaient à des particuliers. Car les chrétiens n'étant pas reconnus par l'Etat se trouvèrent obligés de lui cacher non seulement leurs croyances individuelles, mais encore leur existence corporative. Les communautés chrétiennes seraient tombées sous le coup des lois, fort sévères, qui interdisaient les associations non autorisées. « Sous un tel régime, les Eglises durent avoir recours à bien des ruses pour dissimuler leur vie sociale aux regards de la police. Cependant, dès les premiers temps, elles eurent des ressources en argent, une caisse de société. Un siècle après Trajan, il est déjà question d'immeubles, d'églises, de cimetières. Ces biens devaient être possédés sous le nom d'un propriétaire individuel ; mais cette situation offrait peu de garanties. Un changement dans la volonté de ce propriétaire ou de ses héritiers, son apostasie, son passage à une secte hérétique, et la jouissance de l'Eglise était mise en question. S'il s'agissait d'un lieu de sépulture, l'affectation funéraire ne pouvait être changée ; mais par exemple, un héritier mal disposé pouvait introduire dans une sépulture chrétienne des morts hérétiques ou païens appartenant à la famille. Il était donc désirable que l'on trouvât un autre mode de posséder (1). »

On y parvint. Tout le monde reconnaît que la propriété collective de l'Eglise a dû exister dès la fin du second siècle. « On ne peut guère douter qu'il n'en soit ainsi de ce cimetière à l'administration duquel

(1) Duchesne, *op. cit.*, p. 381-382.

Calliste fut préposé (198) par le pape Zéphyrin, et des *areae sepulturarum* de Carthage qui, au temps de Tertullien, étaient connues appartenant aux chrétiens (1). »

Les historiens des persécutions et des origines chrétiennes se sont posé le problème suivant : sous quelle disposition de loi ou sous quelle fiction légale, l'Eglise, association en soi illicite, a-t-elle pu posséder et d'une façon collective? La réponse n'est pas unanime. De Rossi, Paul Allard, Gaston Boissier, M. Maurice Besnier pensent que les chrétiens ont utilisé des associations légales propres aux collèges funéraires « *Collegia funeraticia* », destinées aux petites gens « *tenuiores* ».

D'après de Rossi, « l'Eglise chrétienne de Rome et les Eglises chrétiennes des autres villes de l'Empire sont devenues propriétaires de biens fonciers, et particulièrement de cimetières, grâce aux lois romaines sur les associations. Voilà qui semble paradoxal, car nul n'ignore que le droit romain en cette matière n'était rien moins que libéral. L'Etat redoutait les groupements qui se formaient en dehors de lui et qu'il croyait susceptibles de se tourner contre lui. Sous l'Empire, il était établi en principe que les associations ne pouvaient exister sans qu'elles eussent obtenu d'abord l'agrément du pouvoir. C'était le régime de l'autorisation préalable. L'Etat ne se contentait pas de les surveiller, de contrôler leurs actes, de réprimer leurs excès ; il voulait à l'avance les connaître, les apprécier, les juger, et il se réservait le droit de les empêcher même de se fonder, s'il craignait qu'il en résultât pour lui quelque dommage.

(1) Duchesne, *op. cit.*, p. 383-384.

La correspondance de Pline le Jeune avec l'empereur Trajan, pendant son gouvernement de Bithynie, nous apprend que les compagnies de pompiers étaient tenues elles-mêmes, comme toutes les corporations, d'obtenir l'autorisation préalable, non seulement à Rome, dans la capitale, mais dans tout l'Empire, jusqu'aux limites des plus lointaines provinces.

« Cette législation est assurément rigoureuse. Par quelles subtilités de procédure les chrétiens sont-ils parvenus à éluder des prescriptions aussi formelles ? Il faut faire intervenir ici l'idée religieuse du respect de la mort et des morts. Chez les anciens, la tombe est sacrée ; tout ce qui touche à la tombe est privilégié. A Rome, le respect des morts était si profondément ancré dans les consciences et dans les mœurs, que même la rigueur des lois sur les collèges fléchissait devant lui. Aucune association n'avait le droit de se former sans autorisation préalable, — sauf les associations qui se proposaient précisément d'assurer à leurs membres une sépulture honorable. Sous l'Empire les « collèges funéraires », comme on les appelait, étaient traités à part ; il leur suffisait de se faire connaître après coup ; à la préfecture de la ville de Rome, aux bureaux de l'administration municipale dans toutes les autres cités, il y avait un registre sur lequel les chefs de ces associations inscrivaient le nom et les statuts de leur collège, le nombre et les noms de leurs adhérents ; à ces conditions ils étaient en règle avec la loi. Au régime de l'*autorisation préalable* se trouvait substitué pour eux, et pour eux seuls, celui de la simple *déclaration*.

« Pour qu'une association religieuse, comme l'était, entre autres, la communauté chrétienne de

Rome, fût en état, non seulement de tourner la loi, mais encore, ce qui est le comble, de l'invoquer à son profit, il fallait et il suffisait qu'elle s'organisât en collège funéraire. De Rossi estime qu'elle l'a fait. La propriété ecclésiastique se constitue au début du III^e siècle, sous Septime Sévère ; or le III^e siècle est justement l'époque du plus grand éclat des *collegia funeraticia*... Deux textes de Marcien au Digeste nous apprennent que Septime Sévère prit certaines mesures en faveur des collèges de petites gens, *collegia tenuiorum* : leurs membres peuvent se réunir une fois par mois et mettre en commun leur cotisation ; les esclaves ont la permission de se faire inscrire sur leurs listes (*Corpus Inscript. latin.*, XIV, n^o 212). Comme l'a très bien montré Mommsen les *collegia tenuiorum* sont identiques aux *collegia funeraticia* : il n'y a pas d'autres associations de petites gens que les associations funéraires... Les collèges se répandirent partout ; beaucoup de textes épigraphiques nous font connaître les noms de leurs membres et leurs règlements. Les *tenuiores* se rassemblent à date fixe ; ils tiennent à être enterrés dans une tombe honorable ; ils versent au collège une petite somme chaque année ; à leur mort, on les ensevelit dans le cimetière qui leur appartient en commun et tous les confrères assistent à la cérémonie. Les associations funéraires ont une caisse alimentée par les cotisations ; une propriété, destinée à la sépulture collective ; des magistrats, chargés de gérer les intérêts de tous ; des réunions périodiques que le pouvoir civil connaît et approuve.

« Qu'est-ce donc que l'Eglise chrétienne de Rome, vue du dehors, pour ainsi dire, et avec les yeux d'un

agent de la police impériale? C'est une association funéraire comme les autres, quoique plus nombreuse et sans doute aussi plus riche. Les catacombes sont la propriété collective acquise pour la sépulture des membres du collège; les offrandes des fidèles pauvres, les legs et les donations des riches viennent remplir la caisse; on se réunit par intervalles pour enterrer les morts et s'entretenir des intérêts généraux, comme la loi y consent; à la tête de l'association sont l'évêque et les diacres, préposés par leurs coréligionnaires à l'administration du patrimoine corporatif. L'organisation des communautés chrétiennes du ^{III}^e siècle, telles que la décrivent les auteurs de ce temps, comme Tertullien, paraît calquée sur celle des collèges funéraires de la même époque; il y a jusqu'à des rencontres de mots singulières pour qualifier des choses en somme pareilles, et ces rencontres ne sont pas fortuites. La création de la propriété ecclésiastique est la conséquence de l'essor des *collegia funeraticia* au temps de Septime Sévère (1). »

Théorie habile et séduisante, mais qui soulève des objections assez graves.

« D'abord ces collèges... inspiraient (aux chrétiens) une répulsion profonde. Tertullien qui nous a laissé une comparaison célèbre (*Apol.*, 39), entre les collèges païens et les associations chrétiennes, insiste avec sa vigueur habituelle sur les traits qui les distinguent... De plus la loi sur les collèges funéraires supposait, comme condition essentielle, que l'on ne contreviendrait pas au sénatus-consulte qui prohibait les associations illicites. Or quelle association était plus illicite que celle des chrétiens? Il eut donc

(1) M. Besnier, *op. cit.*, 41-44

fallu que la police ignorât qu'il s'agissait de l'Eglise chrétienne. Ceci surtout eût été difficile. Les collèges funéraires étaient des associations peu nombreuses, de quelques douzaines de personnes. Une Eglise de grande ville, comme celles de Rome, de Carthage, d'Alexandrie, pouvait compter aisément au milieu du ⁱⁱⁱ^e siècle, de trente à quarante mille fidèles. Il eût été malaisé de déguiser en collège funéraire une multitude aussi considérable (1).

A cette dernière objection, M. Maurice Besnier répond : « Tout d'abord la communauté chrétienne de Rome ou de telle autre des grandes villes de l'Empire ne formait pas un seul collège de quarante mille membres, mais autant d'associations distinctes qu'il y avait de cimetières particuliers et déjà même de paroisses dans la cité ;... au lieu d'un collège funéraire de quarante mille adhérents, il y en avait peut-être vingt-cinq de mille ou quinze cents membres chacun tout au plus. D'autre part est-il invraisemblable de supposer que la police impériale ait accepté volontiers que ces collèges se donnassent pour de simples associations funéraires ? De pareilles fictions légales sont, elles aussi, de toutes les époques. A Rome, les chrétiens n'avaient-ils pas des intelligences de tous côtés, jusque dans l'entourage des empereurs, à plus forte raison dans les bureaux de la préfecture urbaine ? La théorie de J.-B. de Rossi a le très grand avantage de nous faire comprendre à la fois pourquoi les persécutions du ⁱⁱⁱ^e siècle n'ont été qu'intermittentes, parce qu'en temps normal, grâce à la connivence des agents du pouvoir, les chrétiens passaient pour se conformer à la loi : san-

(1) Duchesne, *op. cit.*, p. 385-386.

glantes, parce que dans certaines circonstances le voile était déchiré, l'illégalité réelle apparaissait, la répression s'imposait (1). »

Mgr Batiffol rejette cette théorie : « Comment... le christianisme, qui était une religion, se serait-il dissimulé sous la fiction de petits collèges funéraires? Qui aurait-on trompé? Comment le culte catholique, avec ses réunions du dimanche et souvent de la semaine, aurait-il été couvert, par une législation qui ne permettait aux collèges de se réunir qu'une fois le mois? Comment le chrétien, qui était reçu à la communion dans toutes les églises, aurait-il été en règle avec une législation qui interdisait d'appartenir à plus d'un collège (Marcian. *Inst.* lib. III) (2). »

Si on n'admet pas la thèse de J.-B. de Rossi, comment expliquer la propriété ecclésiastique collective? Il n'y a pas de raisons légales à chercher à son origine ; elle s'est constituée d'elle-même, par la force des choses, en vertu de la vitalité propre au christianisme, mais en dehors de toute loi. La religion était illicite et illicite la propriété. « De fictions légales, de collèges funéraires, de titres mystérieux, les documents ne nous donnent ni témoignage ni soupçon. Tout se passe entre le gouvernement et le corps des chrétiens. Le christianisme n'avait pas cessé d'être prohibé en théorie; nul rescrit impérial ne lui avait reconnu la qualité de *religio licita*, ni déclaré que les communautés chrétiennes étaient des associations autorisées. Les barrières légales existaient toujours. Mais il devenait de plus en plus impossible de les prendre au sérieux. La vigne du Seigneur les

(1) M. Besnier, *op. cit.*, p. 45-46.

(2) Batiffol, *l'Eglise naiss.*, p. 43.

débordait de tous côtés par sa prodigieuse végétation (1). »

Cependant nous avons vu que très vraisemblablement Alexandre Sévère leva les barrières légales opposées à la prospérité chrétienne. Mgr Batiffol est très affirmatif et Mgr Duchesne penche vers cette interprétation. « Peut-être est-ce (Alexandre) qui autorisa (les chrétiens) à posséder. Le *christianos esse passus est* de Lampride... semble bien se rapporter à l'existence corporative des chrétiens (2). »

Tout en admettant l'influence légale de l'acte d'Alexandre Sévère, il faut reconnaître qu'il fut de courte durée et cependant la propriété ecclésiastique persista et se développa..., mais toujours illégalement sans doute.

§ 4. L'édit persécuteur de Maximin (235-238).

Le barbare qui succède à Alexandre Sévère, après l'avoir fait assassiner, Maximin le Thrace, par réaction contre la politique religieuse de son prédécesseur, « par rancune contre la maison d'Alexandre qui était remplie de chrétiens (3) », rouvre la persécution et cela par un édit qui s'étend à tout l'Empire, comme s'était étendu à tout le monde romain l'acte de tolérance de son prédécesseur.

Mais comme sous sa grossière enveloppe, Maximin cachait beaucoup de ruse et de finesse, un seul coup d'œil lui suffit pour apercevoir dans quelle direction il devait porter ses efforts. L'Eglise, propriétaire col-

(1) Duchesne, *op. cit.*, p. 387.

(2) Duchesne, *ib.*, p. 383.

(3) Eusèbe, *Hist. eccl.*, VI, 28.

lective, corporation organisée est officiellement connue du pouvoir depuis Alexandre Sévère. Les noms des chefs sont sans doute inscrits sur les registres publics. Maximin prit des mesures en conséquence : il ordonna de « mettre à mort les chefs des Eglises seuls (1). »

Evidemment les évêques étaient visés. Mais Maximin se rendit compte que l'Eglise n'était pas une organisation comme une autre ; qu'elle avait par la parole, par l'enseignement, une force d'expansion dont un pouvoir jaloux pouvait prendre ombrage. Il voulut également supprimer les prêtres, les diacres, les docteurs. Orose insinue qu'une vague et inconsciente jalousie d'Origène fut pour quelque chose dans les motifs de la persécution (2). Quoi qu'il en soit, de même que la persécution de Sévère fut particulièrement dirigée contre les convertis et les convertisseurs, celle de Maximin atteignit les évêques et les docteurs.

C'est ainsi que moururent les papes Pontien et Anthère, le prêtre Hippolyte, auteur présumé des philosophumena. Origène échappa par la fuite à la persécution, mais plusieurs de ses disciples furent martyrisés.

Maximin fut tué par ses soldats en 238.

Sous les empereurs suivants : Gordien l'Ancien, Gordien II, Pupien et Balbin, Gordien III, nouvel Alexandre Sévère, Philippe l'Arabe, meurtrier de ce dernier et peut-être chrétien en secret, l'Eglise vécut dans une paix relativement profonde, de 238 à 249. « Le christianisme recouvra le régime inauguré par

(1) Eusèbe. *ib.*

(2) Orose, VII, 19.

Alexandre Sévère. L'évêque Denys d'Alexandrie parle du règne de Philippe comme d'un « règne très clément » (Eusèbe, *H. E.*, VI, 41, 9), sans que l'on mentionne d'acte public de ce prince touchant au statut légal du christianisme. Origène, dans le *contra Celsum* qu'il publie en 248, témoigne en maintes reprises de la paix que Dieu donne maintenant aux chrétiens. « Nous affirmons au grand jour la dignité de notre croyance, et nous ne la dissimulons point, comme le croit Celse ; nous ne craignons rien ; nous laissons ceux qui nous accusent de toute manière dire que « la situation actuelle a pour cause le nombre grandissant des fidèles et le fait que nous ne sommes plus combattus par les autorités comme autrefois » (Origène, *Contra Celsum*, III, 15).

« Origène, qui en 232 a été reçu et écouté par Julia Mamaea, mère d'Alexandre Sévère, n'est pas inconnu à la cour de Philippe : Eusèbe a eu entre les mains une lettre d'Origène à Philippe, et une lettre à la femme de Philippe, l'impératrice Otacilia Severa. (Eusèbe, *H. E.*, VI, 36, 3.)

« Saint Jérôme, en reproduisant cette information d'Eusèbe, ajoute sur Philippe qu'il est le premier des empereurs romains qui ait été chrétien « *primus de regibus romanis christianus fuit* » (Hieron., *Vir. incl.*, 54) (1). »

Eusèbe rapporte encore, mais comme bruit seulement, qu'à la suite du meurtre de Gordien III, un évêque lui aurait interdit l'entrée de l'église, la veille de Pâques, jusqu'à ce qu'il eût fait publiquement pénitence, à quoi il se serait soumis (2).

(1) Batiffol, *op. cit.*, p. 43-44.

(2) Eusèbe, *H. E.*, VI, 34.

« On peut ne pas retenir toutes les précisions données au récit par Eusèbe ; on peut se demander si Philippe, quand il se présenta ainsi au seuil d'une église, était baptisé, ou catéchumène, ou païen encore ; on peut douter qu'il ait fait l'*exomologèse* dont Eusèbe s'édifie. Dans la « pénitence de Philippe », comme on l'appelle par analogie avec la pénitence de Théodose, le fait qui compte se réduit au moins à la velléité de Philippe de prier avec les fidèles et au geste de l'évêque qui l'écarte. Le christianisme de Philippe peut n'avoir été qu'un syncrétisme analogue à celui d'Alexandre Sévère(1). »

Philippe fut détrôné par la révolte de ses soldats (249), qui après l'avoir tué, reconnurent comme empereur Dèce, sénateur et général, originaire de Pannonie.

§ 5. L'édit persécuteur de Dèce (250-251).

Dèce va devenir un des plus sanglants persécuteurs des chrétiens, non avec l'emportement d'un fanatisme dévot, mais avec la tranquillité froide et méthodique d'un théoricien.

L'antique religion de Rome se confondait à ses yeux avec la divinité de l'Etat romain. Il ne comprenait pas que l'on pût servir Rome en adorant un dieu étranger ; voyant le vieux paganisme crouler de toutes parts, il s'imaginait assister à la ruine de l'Etat lui-même. Le seul moyen de la conjurer, selon lui, c'était de faire cesser toute dissidence et de ra-

(1) Batiffol, *op. cit.*, p. 45.

mener de force tous les hommes au pied des anciens autels. « Dèce était un conservateur décidé ; il restaurerait la pureté des mœurs en rétablissant la censure, et la religion qui s'en allait en la rendant obligatoire (1). »

N'oublions pas d'ajouter que tous les auteurs chrétiens : Eusèbe, saint Jérôme, Rufin, Orose, s'accordent à voir dans la persécution déchaînée par Dèce une réaction contre la politique de Philippe, réaction du parti païen contre le règne d'un prince favorable à l'Eglise.

De cette double cause sortit, au commencement de l'année 250, un édit dont les termes ne sont pas venus jusqu'à nous, mais qu'il est connu par l'exécution qui en fut faite dans toute l'étendue de l'Empire.

Tous les chrétiens, hommes, femmes, enfants, dans les villages aussi bien que dans les villes, à un jour fixé, furent mis en demeure de sacrifier aux dieux, soit que la liste des chrétiens de chaque localité ait été dressée par les autorités administratives et qu'ils aient été invités à faire individuellement acte de paganisme ; soit, plus probablement, que la population entière dût prendre part à un sacrifice et que la participation de chacun fût constatée par un certificat de présence. Ceux qui ne pouvaient présenter ensuite ce certificat de paganisme, émané de magistrats locaux et portant qu'à tel jour, en tel lieu, tel individu a offert une victime ou fait une libation, étaient considérés comme réfractaires et poursuivis de ce chef. Si l'on se dérobaît par la fuite, les biens

(1) Batiffol, *op. cit.*, p. 46.

étaient confisqués. Le bannissement, avec confiscation des biens, ou la mort attendent les rebelles. Ceux qui comparurent devant les tribunaux furent les meilleurs parmi les chrétiens ; ils n'avaient pas voulu faire acte de paganisme et avaient dédaigné de fuir.

Aussi le caractère des procès des martyrs pendant cette persécution est tout-à-fait particulier. Il y a devoir et gloire pour le magistrat à infliger une défaite finale à l'intrépide confesseur. L'affaire traîne en longueur afin de donner à l'accusé le temps de réfléchir. Elle se poursuit à plusieurs reprises, soit par des interrogatoires persuasifs soit par des séances de torture épouvantable. Celle-ci est moins appliquée pour la joie mauvaise de faire souffrir que dans l'espoir d'arracher à la douleur une parole, interprétée aussitôt comme un reniement. Le procès dure ainsi des semaines et des mois : « Ceux qui veulent mourir ne viennent pas à bout de se faire tuer (1) » écrivait saint Cyprien. Il se termine enfin quand le juge, reconnaissant sa défaite, se décide à prononcer la sentence. Souvent il le fait avec un regret visible. Dèce ne semble pas avoir été cruel par tempérament. C'est un fanatique à froid, qui se propose d'abolir le christianisme, non de tuer des chrétiens. Le triomphe de sa politique serait de conserver des sujets à l'Etat en arrachant des membres à l'Eglise.

Conduite avec méthode, la persécution fit beaucoup de martyrs. Evidemment les évêques furent les premiers visés : « Dèce savait que l'évêque était en chaque Eglise le chef ; si l'évêque cédait, les fidèles suivraient.

(1) Saint Cyprien, *Ep.*, 53.

« A Alexandrie, l'évêque Denys, qui se sait inculpé, attend quatre jours que le préfet d'Égypte Sabinus le fasse arrêter dans sa maison, et ne se met en sûreté par la fuite que le cinquième jour; à Antioche, l'évêque Babylas est jeté en prison et y meurt; l'évêque de Jérusalem est arrêté, conduit à Césarée, jeté en prison où il meurt lui aussi. (Eusèbe, *H. E.*, vi, 40, 2 et 39, 2-4). A Carthage, saint Cyprien s'est dérobé par la fuite : une sentence est affichée qui frappe ses biens de confiscation, en lui donnant officiellement son titre de *episcopus christianorum* (Cyprian. *Epist.* lxxvi, 4). A Rome, dès le 20 janvier (250), le pape Fabien a été exécuté (*Lib. Pont.*, édit. Duchesne, t. 1, p. 149). La situation est si critique que l'Eglise romaine ne pourra lui donner un successeur, Cornelius, que dans un an, aux premiers mois de 251 (1). »

Citons encore parmi les victimes les plus connues sainte Agathe, martyrisée à Catane, saint Saturnin, évêque de Toulouse; à Smyrne, le prêtre saint Pione; saint Polyeucte, soldat arménien, le héros chrétien de Corneille.

L'Eglise eut à déplorer de nombreuses apostasies, particulièrement en Afrique et en Asie. Beaucoup de chrétiens, poussés par la peur, se présentaient d'eux-mêmes devant les magistrats, pour sacrifier aux dieux. On distinguait les tombés, *lapsi*, et les libellatiques, *libellatici* : les premiers avaient, au moins extérieurement, fait un acte positif d'apostasie; les seconds avaient acheté aux représentants du gouvernement une attestation écrite (*libellus*) et mensongère d'abjuration. Ce douloureux spectacle était le

(1) Batiffol, *op. cit.*, p. 47-48.

résultat d'un affaiblissement général de la vie chrétienne dû à la longue paix, interrompue seulement pendant trois années sous Maximin, dont l'Eglise avait joui depuis la mort de Caracalla.

Jamais persécution ne bouleversa plus profondément l'Eglise. Le scandale des apostasies, le malaise profond qui en résulta, les efforts des « tombés » pour obtenir leur réconciliation, les controverses qui s'élevèrent sur ce point, en Afrique, entre les partisans d'une sage rigueur (saint Cyprien) et ceux d'une indulgence excessive au moyen des billets de réconciliation donnés aux apostats par les confesseurs (Novat), à Rome, entre les intransigeants (Novatien) et les modérés (le pape saint Corneille) étendirent et prolongèrent le trouble produit par cette courte et violente crise.

La persécution fut, en effet, de courte durée. Elle est à peu près terminée en mai 251, avant même la mort de Dèce. Non pas que celui-ci rapportât l'édit persécuteur. L'empereur reconnut sans doute que l'Empire avait des ennemis plus terribles que les chrétiens : les barbares ; il cessa de stimuler le zèle des magistrats. « On ne sera pas tenté d'expliquer par un mouvement de pitié la cessation de la persécution :... il faut trouver une raison politique au parti ainsi pris par Dèce d'arrêter l'application de son édit. Cette raison serait-elle la médiocrité des résultats obtenus ? Les chrétiens qui reniaient leur foi, ceux qui sacrifiaient sans la renier, ne refaisaient pas la fortune des cultes officiels ; d'autre part, les martyrs, les confesseurs, les persécutés qui ne cédaient pas, étaient une multitude de braves gens contre lesquels la violence avait tort et tort

d'autant plus qu'elle n'en venait pas à bout. Comprenant sans doute la faute politique qu'il avait commise, Dèce estima qu'il avait assez fait en affirmant le principe du culte d'Etat, et qu'il pouvait se contenter d'un semblant de succès. L'Eglise, qui avait été cette fois atteinte dans ses chefs et dans ses membres, qui ne comptait pour ainsi dire plus ses fidèles faillis, ses *lapsi*, ses *libellatici*, sortait plus forte de ce conflit plus violent, puisqu'en définitive l'Etat renonçait à la lutte, et que ces *lapsi*, qui n'étaient des *lapsi* que pour avoir obéi à l'Etat, imploraient maintenant leur réconciliation avec l'Eglise de Dieu (1). »

Dèce périt, avec une partie de son armée, dans un marais de la Thrace sous les traits des barbares. Gallus, général de l'armée de Mésie, est proclamé empereur par ses troupes (251-253). Tout d'abord, celui-ci s'en tint à l'attitude dernière de Dèce : maintenir le principe du culte d'Etat, sans l'appliquer d'urgence.

Cependant une peste, qui décimait Rome et les provinces, fut l'occasion de nouvelles rigueurs, bien qu'à cette occasion les chrétiens eussent fait preuve d'un admirable dévouement au milieu de l'épouvante universelle (2). Il ne semble pas qu'un nouvel édit fut lancé ; des sacrifices païens furent prescrits pour conjurer le fléau, l'abstention des chrétiens leur valut l'application des anciennes lois. « Cependant une seule Eglise fut frappée, comme si, en la choisissant, Gallus avait eu, comme Dèce, la claire vue que l'évêque qu'il frappait était le plus considérable

(1) Batiffol, *op. cit.*, p. 53-54.

(2) S. Cyprien, *De mortalitate*, 16 ; Eusebe, *H. E.*, VII, 22, 20

de tous, celui qui suffirait à faire un exemple, l'évêque de Rome. A ce moment, Rome avait deux Églises et deux évêques : la communauté schismatique de Novatien, et la communauté légitime du pape Cornelius. Le pouvoir civil ne s'y trompa point, n'inquiéta pas Novatien qui était négligeable, et frappa Cornelius : Le coup fut soudain. On voulait jeter la panique parmi les chrétiens..... Cornelius, expulsé de Rome, fut relégué à Centumcellae (Civita-Vecchia), où il mourut. La communauté romaine lui ayant donné un successeur, Lucius, aussitôt un arrêt d'expulsion et de relégation fut pris contre lui (1). »

§ 6. Le double édit de Valérien (257-258).

Gallus, tué par une armée en révolte, eut pour successeur un de ses généraux fidèles, Valérien (253). Aussitôt la persécution cessa. Car dans le commencement de son règne, le nouvel empereur se montra favorable aux chrétiens. Le pape Lucius fut rappelé d'exil et reçu en triomphe par les fidèles.

Pendant quatre ans Valérien continua sa bienveillance à l'Église : « Il fut doux et bienveillant aux hommes de Dieu, disait l'évêque d'Alexandrie, saint Denys, car aucun autre des empereurs, ses prédécesseurs, ne se montra à ce point bienveillant et favorable envers eux : même les empereurs qu'on disait ouvertement être chrétiens, ne leur témoignèrent pas plus d'accueil et de sympathie que Valérien, au début de son règne : sa maison était toute pleine d'hommes pieux, elle était une église de Dieu (2). »

(1) Batiffol, *op. cit.*, p. 54.

(2) Eusèbe, *H. E.*, VII, 10, 3.

D'où vint le changement ? De l'indécision de caractère et de la faiblesse de Valérien, par ailleurs honnête et valeureux. Il subissait facilement les influences de son entourage. Un soldat ambitieux, parvenu aux plus hautes dignités de l'Empire, Macrien, gagna sa confiance, détourna ses sympathies du christianisme en l'initiant à la magie. Denys d'Alexandrie qualifie Macrien de « archisynagogue des mages d'Egypte, d'ennemi de l'Eglise catholique de Dieu (1). » Or Macrien était ministre du trésor impérial, lequel, pour de multiples raisons, était à peu près vide. Macrien, après avoir incliné l'âme superstitieuse de l'empereur vers les arts magiques, dénonça l'Eglise comme le grand danger de l'Empire, non plus en se servant des anciennes accusations, mais en la représentant comme immensément riche, ne parlant que de l'étendue de ses domaines, des trésors fabuleux qui devaient se cacher dans l'ombre des sanctuaires, puisqu'il en sortaient de si abondantes aumônes. L'imagination de l'empereur fut dès lors obsédée par cette vision d'une société accumulant richesses et trésors, tandis que les caisses de l'Etat se vidaient. « Au lieu d'attribuer la déplorable situation financière de l'empire à des causes économiques et morales, qu'un peu d'attention aurait fait apercevoir : à l'esclavage, à la mauvaise organisation du travail, à l'injuste répartition des richesses, à la consommation improductive des revenus, aux désordres moraux qui favorisèrent en même temps la méfiance indolente de l'ouvrier et le luxe insolent du maître, Macrien laissait entrevoir qu'une puissante société accaparait la richesse, la détour-

(1) Eusèbe, *H. E.*, VII, 10, 5.

nait de l'Etat, amenait la ruine publique. En parlant ainsi, l'habile intrigant ne satisfaisait pas seulement une haine personnelle contre les chrétiens ; il se faisait l'écho de rumeurs populaires habilement entretenues et exploitées par le parti païen ; il était le porte-voix de ce dernier (1). »

Excité de tous côtés par la superstition, la politique, la cupidité, Valérien céda.

La persécution actuelle ne ressemblera pas à celle de Dèce. Celle-ci avait sans doute amené beaucoup de chutes individuelles, mais n'avait pas profondément ébranlé la constitution de la société chrétienne ; Valérien comprit qu'illusoire et vaine était l'espérance de vouloir triompher de l'Eglise en un seul combat, de chercher à prendre, d'un seul coup de filet, tous les chrétiens en un jour donné. Il essaya d'une tactique nouvelle et procéda par séries.

L'édit, promulgué en 257, s'attaqua tout à la fois aux chefs spirituels des communautés chrétiennes, évêques, prêtres, et diacres, et à ce qui constituait le fondement matériel de ces communautés, c'est-à-dire, l'association, propriétaire d'immeubles.

1° Ordre fut donné aux évêques, aux prêtres, aux diacres de rendre hommage aux dieux, de faire adhésion officielle au culte national, tout en conservant, s'ils le voulaient, leur dévotion au Christ, et cela sous peine d'exil. 2° Défense fut faite à tous les chrétiens, sous peine de mort, de fréquenter leurs cimetières et de tenir des réunions liturgiques.

Au premier aspect, la double injonction pouvait paraître modérée, en réalité, elle constituait la mesure la plus grave qui ait été prise jusqu'ici contre

(1) Mourret, *op. cit.*, p. 367.

le christianisme ; elle atteignait à la fois la hiérarchie et la forme sociale de l'Eglise ; c'était dissoudre les liens qui rattachaient les fidèles entre eux, et empêcher toute vie de circuler dans les membres qui ne devaient plus se réunir.

« Dans la sanction pénale se montrent les défiances auxquelles de perfides conseillers ont ouvert l'âme de Valérien. Le délit qui naguère eût paru le plus grave, le refus par un membre du clergé de rendre honneur aux dieux, est puni de la peine relativement douce de l'exil. Mais le second délit, l'entrée dans un cimetière ou l'assistance à une réunion chrétienne, fait encourir la mort... De l'arsenal des lois romaines, si hostiles jadis au droit d'association, Valérien tire ce châtimement exceptionnel (les honnêtes gens sont décapités, les humbles livrés aux bêtes ou au bûcher. Paul. *Sententiae* V, xxxix, 1), et le tourne contre les chrétiens coupables de s'être rassemblés. L'impiété envers les dieux n'entraîne que l'exil, et encore pour les seuls membres du clergé, l'association illicite est punie de mort, que le coupable soit un des chefs ou le plus humble membre de la communauté chrétienne (1). »

Les effets de l'édit furent médiocres. Les membres du clergé furent exilés : à Carthage, saint Cyprien ; à Alexandrie, saint Denys ; à Rome, le pape saint Etienne ; mais de leur exil, les évêques surent diriger leurs Eglises. Celles-ci souffrirent du séquestre mis sur les lieux de réunions et les cimetières ; mais de riches chrétiens durent pourvoir dans l'intérieur de leur grande propriété privée à ce manque de liberté.

(1) P. Allard, *op. cit.*, p. 55-57.

Dès l'année suivante on fit remarquer à Valérien que son édit n'atteignait pas le but visé ; aussi l'empereur résolut de frapper plus fortement les évêques et les riches, sans abroger toutefois l'édit précédent relatif aux réunions.

La mesure persécutrice de 258 est une aggravation de celle de 257. Ce nouvel édit fut soumis à l'approbation du Sénat et parut sous la forme légale d'un sénatus-consulte ; il comprenait trois articles :

1° Il visait d'abord les membres du clergé : l'inefficace exil fut remplacé par la peine de mort : tout évêque, prêtre ou diacre qui aura refusé de sacrifier sera exécuté sur le champ.

2° Il frappait ensuite les chrétiens sénateurs, nobles, chevaliers, et les femmes chrétiennes de même rang. Sur leur refus de faire acte de paganisme, ils devaient être privés de leurs biens, dégradés, car ils avaient, avec leurs biens, perdus le cens équestre ou sénatorial, jugés comme de simples plébéiens ; la peine était pour les hommes la mort, pour les femmes l'exil. « Le Sénat était appelé ainsi à proscrire plusieurs de ses membres, avec leurs familles : quand on connaît la solidarité qui unit entre elles les familles aristocratiques, en dépit même des différences d'opinion et de culte, on se rend compte de la gravité de cette mesure. En demandant au Sénat de voter lui-même l'édit, l'empereur se faisait donner carte blanche. Il obtenait que l'aristocratie chrétienne fut proscrire par l'aristocratie païenne elle-même (1). »

Pour la première fois et légalement le fait d'être chrétien était à Rome un obstacle aux dignités.

(1) P. Allard, *Dix leçons sur le martyre*, p. 104.

3° Le troisième article frappait ceux qu'on appelait les Césariens : c'étaient les esclaves ou les affranchis de la maison impériale, hommes riches et influents. Ils peuplaient les bureaux de la chancellerie, étaient envoyés en mission dans les provinces, s'occupaient du fisc et des domaines du prince. L'empereur changeait ; mais les Césariens demeuraient, donnant à chaque nouveau souverain un personnel, souple, habile et dévoué. Parmi eux les chrétiens étaient nombreux. Ils ne vont pas être mis à mort, car ils constituent une valeur estimable à prix d'argent qu'un monarque économe comme Valérien n'anéantit pas de gaieté de cœur ; seulement, sur leur refus de sacrifier, leurs biens, quelquefois très importants, seront confisqués et eux-mêmes ramenés à la condition dernière, c'est-à-dire à celle d'esclaves de la glèbe (1).

L'édit ne parle pas des gens du peuple, Valérien estime que le clergé et les riches une fois disparus, les fidèles, malgré leur nombre, seront réduits à l'impuissance ; ils ne seront menacés que s'ils tentent de reconstituer la corporation dissoute, en tenant des assemblées et en fréquentant les cimetières.

Valérien fut sans doute déçu plus d'une fois dans sa cupidité. Il s'était trompé quand il avait pensé que les trésors de l'Eglise pouvaient l'enrichir : l'histoire du diacre saint Laurent en témoigne. Que faire des cimetières ? on se contenta de les mettre sous séquestre. Les oratoires, les chapelles étaient d'une vente difficile. Les réserves mobilières n'existaient presque pas. Mais la richesse des nobles et des césariens dédommagea son avidité.

(1) Saint Cyprien, *Ep.*, 80.

Parmi les victimes de cette persécution, il faut compter le pape saint Sixte II et ses sept diacres dont le plus connu est saint Laurent. En Espagne, saint Fructueux et ses deux diacres. A Carthage, saint Cyprien. A Antioche, le laïque saint Nicéphore.

La persécution ne dura que trois ans. Elle fut vaillamment supportée. Le règne de Valérien se termina par une catastrophe dans laquelle les chrétiens virent un châtement providentiel. Fait prisonnier en 260 par Sapor, roi de Perse, l'empereur vécut un certain temps captif, presque esclave et fut écorché sur l'ordre de son vainqueur. Soixante ans plus tard, Constantin parlant de lui au concile de Nicée, se serait écrié : « O Valérien, qui ne fus pas moins cruel que Dèce pour les serviteurs de Dieu, tu as manifesté aux yeux de tous sa juste vengeance, lorsque tu suivais ton vainqueur avec des chaînes sur ta pourpre et tes ornements impériaux, ou lorsque par ordre de Sapor on t'écorchait pour faire de ta peau l'éternel trophée de ton infortune (1). »

§ 7. L'édit de tolérance de Gallien.

Le fils de Valérien, Gallien, associé à l'Empire depuis 253, lui succéda. Celui-ci suivit probablement les conseils de sa femme Salonine dont la sympathie pour les chrétiens était peut-être allée jusqu'à embrasser leur foi. Il mit fin à la persécution. Eusèbe a conservé, document d'une importance capitale, le texte d'une lettre de l'empereur à Denys d'Alexandrie et aux autres évêques d'Egypte.

(1) Constantin, *Oratio ad sanctorum Coetum*, 24.

« L'empereur César Publius Licinius Gallien, pieux, fortuné, auguste, à Denys, à Pinna, à Démétrius et aux autres évêques.

« Le bienfait de ma générosité doit, je l'ai ordonné, être étendu au monde entier. J'ai ordonné que les lieux de culte fussent évacués, et donc que vous puissiez profiter du texte de mon rescrit, et que personne ne vous moleste. Et dans l'espèce, ce qui peut être en droit récupéré par vous, vous est concédé par moi déjà. C'est pourquoi Aurelius Quirinus, l'intendant de l'affaire suprême, gardera l'ordonnance par moi octroyée (1). »

Eusèbe ajoute : On a une autre ordonnance du même empereur, faite pour d'autres évêques, et leur permettant de reprendre les terrains dits des cimetières (2). »

La lettre impériale aux évêques d'Egypte renvoie à un acte antérieur, qui est l'édit pacificateur de Gallien et qui n'est pas rapporté ailleurs. L'empereur s'y réfère et rappelle que le bienfait qu'il y octroyait s'étendait au monde entier : c'était un édit de tolérance aussi solennel et aussi général que l'avaient été les édits proscripteurs de Valérien. La guerre civile qui a éclaté en Egypte par suite de la révolte de Macrien et de ses fils, la première année du règne de Gallien, a empêché que cet édit pacificateur n'ait été appliqué en cette contrée ; les évêques se sont adressés à l'empereur qui leur répond : « Ce qui peut être en droit récupéré par vous, vous est concédé par moi déjà. »

On doit conclure que « Gallien a rendu aux chré-

(1) Eusèbe, *H. E.*, VII, 23, 1.

(2) Eusèbe, *ib.*

tiens la liberté de professer leur foi, la liberté de réunion, la faculté de posséder des lieux de culte et des cimetières, le droit d'ester en justice : il ne leur a rendu en tout cela rien que ne leur eût jadis concédé Alexandre Sévère.... Gallien cependant introduisait une nouveauté : il traitait avec les évêques (1). »

Malheureusement la force manqua à Gallien pour imposer sa volonté et créer une œuvre durable. Le pouvoir impérial lui fut disputé par ceux qu'on a appelés « les trente tyrans » ; en réalité ils ne furent ni trente ni tyrans, sauf Macrien, le perfide conseiller de Valérien.

Si Gallien avait su attirer à lui ces différents chefs qui pour la plupart recherchaient son amitié, il aurait pu à la fois contenir les barbares, consolider la paix civile et la paix religieuse. Il aima mieux s'amuser à Rome, dans l'intervalle des guerres, et fatiguer les légions dans des luttes fratricides. « Il ne sut pas être, en politique, un Dioclétien, c'est pour cela qu'il n'eut pas l'autorité nécessaire pour devenir, en matière religieuse, un Constantin (2). »

§ 8. L'édit persécuteur d'Aurélien (274)

Sauf une courte et locale persécution sous Claude le Gothique (268-270), officier dalmate, proclamé empereur par les soldats à la mort de Gallien, persécution ordonnée à Rome et en Italie par le Sénat,

(1) Batiffol *op cit.* p 67..

(2) P. Allard, *Hist. des pers.*, t. III, p. 185.

les fidèles furent en repos jusqu'à la fin du règne d'Aurélien.

Celui-ci, fils d'un paysan d'Illyrie et d'une prêtresse de Sirmium, de simple soldat, devenu général et empereur, rude, austère, ennemi des plaisirs, dédaigneux des richesses, amoureux de la discipline, fut pendant cinq ans la terreur des barbares. Il paraît avoir bien connu l'organisation chrétienne. Aux sénateurs qui, devant l'invasion menaçante des Marcomans, hésitaient à consulter les livres sibyllins, il écrit : « Pères conscrits, je m'étonne que vous ayez si longtemps hésité à ouvrir les livres des Sibylles. On vous croirait rassemblés dans une église des chrétiens, et non dans le temple de tous les dieux (1). » Il trancha, conformément aux règles de la discipline ecclésiastique et de la hiérarchie catholique, une question de propriété. Les fidèles d'Antioche disputaient en 272, au modaliste Paul de Samosate un immeuble de l'Eglise : « Le bien litigieux, écrivit Aurélien, devra appartenir à ceux qui sont en communion avec les évêques d'Italie et l'évêque de Rome (2). »

Cette sentence reconnaît une fois de plus l'existence de la propriété collective des chrétiens, l'autorité des évêques et en particulier du pape avec lequel il faut être en communion.

Quelles causes feront d'Aurélien un persécuteur?

Il se peut qu'en se tournant tout à coup contre les chrétiens, Aurélien ait cédé à un mouvement de fanatisme religieux.

C'est une religion très personnelle que la sienne.

(1) Vopiscus, *Aurel.* 10.

(2) Eusèbe, *H. E.*, VII, 30, 19.

Par politique, il soutient le culte officiel de Rome ; tous les temples de la capitale reçoivent des dons, prélevés sur le butin de ses campagnes ; au fond de son cœur, il croit à un dieu oriental.

Sa mère desservait à Sirmium un temple du Soleil ou de Mithra ; Aurélien identifia le dieu de sa mère avec le *Sol invictus Elagabal d'Émèse* qui l'aurait secouru pendant sa lutte contre les troupes de Zénobie de Palmyre. Désormais l'empereur se voue au culte du Soleil, « reçoit en songe ses avertissements, le proclame « le plus certain des dieux », le fait « Seigneur de l'Empire romain, » lui bâtit à Rome un temple magnifique, et institue en son honneur un second collège de grands pontifes (1). Le Soleil qu'exalte ainsi Aurélien est moins d'Apollon gréco-romain que le Mithra servi par sa mère dans une grotte de la Pannonie ou le Baal qu'on encense à Émèse et à Palmyre, ou plutôt il est tout cela, divinité composite en qui se résume le long travail du syncrétisme païen, et dont Julien, au iv^e siècle, essaiera de ressusciter le culte pour l'opposer à celui du Christ. L'accent avec lequel, à plusieurs reprises, Aurélien parle de son dieu, montre une dévotion vive, ardente, fanatique (2). »

Dès lors, il n'y a pas lieu de s'étonner qu'un tel empereur soit devenu persécuteur. C'est en 274 qu'un édit fut rendu contre les chrétiens, « édit sanglant », dit Lactance (3), qui malheureusement n'en donne pas le résumé. Nous ne savons pas quelles furent les personnes visées. La persécution sévit sur-

(1) Vopiscus, *Aurélien*, 14, 25, 31, 35.

(2) P. Allard, *Le Christ, et l'Empire*, p. 114-115.

(3) Lactance, *De mort. pers.*, 6.

tout en Gaule, où l'empereur se trouvait cette année-là. La mort d'Aurélien survint quelques mois plus tard avant même que l'édit de persécution n'arrivât aux extrémités de l'Empire (1).

Depuis l'élévation de Tacite au trône impérial (275) par le Sénat lui-même jusqu'à l'établissement de la tétrarchie par Dioclétien, la situation des fidèles est relativement paisible. Cependant on signale des martyrs soit à Rome soit dans les provinces. L'édit d'Aurélien, non formellement abrogé, avait suffi pour détruire l'effet de la reconnaissance légale donnée à l'Eglise par Gallien. Sur ce nouveau droit proscripteur purent se fonder les rigueurs particulières et locales dont l'histoire a gardé le souvenir. Ces rigueurs toutefois durèrent peu ; les chrétiens, plus nombreux et mieux connus, n'étaient plus l'objet de l'horreur et de l'antipathie du peuple. Les violentes, mais intermittentes persécutions de la seconde moitié du troisième siècle leur avaient attiré la sympathie de beaucoup de païens ; seules les troublantes calamités sont capables pour un moment de faire renaître les haines d'autrefois ; celles-ci s'apaisent très vite ; aussi la fin du III^e siècle vit la paix religieuse à peine troublée.

(1) Lactance, *ib.*

ARTICLE III

LA TÉTRARCHIE DIOCLÉTIENNE ET SON ATTITUDE RELIGIEUSE

§ 1. L'avènement de Dioclétien (284).

Tacite ne régna que six mois, il mourut mystérieusement en Cilicie. Les légions d'Asie élurent empereur un vieux et vaillant officier, Probus (276-282). Sous son gouvernement, victorieux des barbares, l'Empire respira, mais, en un jour de mécontentement, les soldats à Sirmium massacrèrent l'empereur et choisirent Carus pour chef. Celui-ci s'adjoignit ses deux fils, Carinus et Numérien, et porta la guerre chez les Perses où il périt, on ne sait comment. Ses deux fils restèrent seuls Augustes, Carinus aussi vicieux que Néron et Elagabale, Numérien, doux, humain, soucieux de l'honneur de l'Empire. Celui-ci est mystérieusement assassiné tandis qu'il ramenait en Europe l'armée de Perse (284). Le chef de la garde impériale, Dioclétien, est nommé empereur par les troupes et triomphe facilement de Carinus (285).

Dioclétien ne resta pas un an seul empereur. Intelligence ferme, esprit net, d'origine dalmate et

dès lors peu soucieux des institutions romaines, il était très jaloux de l'unité de l'Empire et animé du plus grand patriotisme. Il comprit qu'une division hiérarchique et régulière du pouvoir serait à la fois le moyen de combattre plus efficacement les Perses et les Barbares et d'empêcher le fractionnement de l'autorité entre compétiteurs ennemis.

Dès le premier avril 285, il s'adjoignit comme collègue Maximien, un soldat comme lui, originaire des mêmes régions, à qui le liait une longue camaraderie. Dioclétien confia l'Occident à Maximien et il garda l'Orient. Il se donna le surnom de *Iovius* et attribua à son collègue celui d'*Herculius*, « voulant par là se vouer à la protection de deux puissants dieux, mais aussi marquer sans doute le rôle qu'il revendiquait, et celui qu'il laissait à son collègue adoptif : Dioclétien serait un Jupiter aidé par Hercule (1). »

§ 2. La tétrarchie (292).

En 292, Dioclétien jugea que les responsabilités de chaque empereur étaient encore trop lourdes : pour les alléger il résolut d'adjoindre deux Césars aux deux Augustes : c'est ce qu'on a appelé la *tétrarchie*. Le choix des deux Césars va être d'une très grande importance pour l'Eglise. Le subordonné de Maximien fut *Constance Chlore* ou le *Pâle* « comme l'ont appelé les Byzantins, car jamais de son temps on ne lui donna ce surnom (1). » Nature délicate, bienfaisante, modérée dans ses goûts, Constance était

(1) Batiffol, *op. cit.*, p. 153.

lui aussi originaire d'Illyrie, son paganisme, épuré par le syncrétisme, s'était élevé jusqu'à n'admettre qu'un seul Dieu, père de tous les hommes (1). Il s'était d'abord uni à une femme, nommée Héléne, qui partageait ses sentiments élevés et qui lui donna Constantin. Cette union n'était vraisemblablement pas un mariage proprement dit (*justae nuptiae*), mais un concubinat légal (2). Par politique, Constance sera obligé de délaisser Héléne et d'épouser la fille d'Hercule, Théodora. Le César, subordonné à Dioclétien, fut Galère, officier d'une assez grande valeur, fils d'un paysan de Dacie, resté paysan et infatué de l'être. Lactance a tracé de Galère un portrait célèbre par son réalisme (3) : il assure que cette brute aux chairs tombantes, à la stature formidable, faisait peur même à son beau-père Dioclétien ; celui-ci en l'élevant à la dignité de César lui avait donné sa fille, Valéria. « Comme naguère Aurélien, Galère gardait toutes les superstitions de son enfance : il les tenait d'une mère aussi fanatique que la prêtresse de Sirnium, plus grossière même dans sa religion, car, au lieu de Mithra, c'étaient les divinités de ses montagnes qu'elle adorait par de fréquents sacrifices suivis d'interminables festins (4). Cette paysanne, qui conserva une grande influence sur son fils devenu empereur, lui avait inspiré avec la passion de l'idolâtrie, une haine farouche du christianisme (5). »

L'Empire fut divisé de la façon suivante. Dioclé-

(1) Eusèbe, *De Vita Const.*, I, 17; II, 49.

(2) Cf. Rouillon, *sainte Héléne*, p. 26.

(3) Lactance, *De mort. per.*, 9, 2-4.

(4) Lactance, *ib.*

(5) P. Allard, *Hist. des pers.*, t. IV, p. 85-86.

lien gardait la Thrace, l'Asie et l'Égypte et avait pour résidence Nicomédie. Galère obtenait la péninsule des Balkans et les provinces danubiennes, avec Sirmium pour capitale. Maximien avait sous son gouvernement immédiat l'Italie, l'Espagne, l'Afrique, et pour résidence tantôt Milan, tantôt Aquilée. Constante enfin, à Trèves, gouvernait la Gaule et la Bretagne. Aucun prince ne devait demeurer à Rome. De sa forte main Dioclétien pensait pouvoir conduire « le quadrigé impérial ».

Durant la première partie du règne de Dioclétien l'Eglise eut peu à souffrir ; il y eut sans doute des martyrs, surtout en Occident ; ce ne furent que des persécutions locales dues aux lois anciennes. Il semble bien que la proscription du christianisme ne faisait pas partie du système politique de Dioclétien. Si celui-ci fût mort avant 303, son souvenir aurait été celui d'un empereur juste, ou du moins neutre. Dès son séjour à Nicomédie, il se montre d'une tolérance bienveillante à l'égard des chrétiens. « Il ne paraît pas douteux que sa femme Prisca et sa fille Valéria aient été soit chrétiennes complètes, soit au moins catéchumènes (1). Bien que nul document n'indique l'époque de leur conversion, on peut la reporter avec vraisemblance au temps de l'établissement définitif de Dioclétien en Orient. Peut-être est-elle due à quelqu'un de ces serviteurs chrétiens que l'histoire nous montre aussi nombreux pour le moins dans le palais impérial de Nicomédie que dans celui de Rome. Eusèbe rapporte que Dioclétien les aimait comme ses propres enfants (2). « Que dirai-je, ajoute-

(1) Lactance, *De mort. pers.*, 15.

(2) Eusèbe, *H. E.*, VIII, 6, 1.

t-il, de ceux de nos coreligionnaires qui servaient dans le palais? A eux, à leurs femmes à leurs enfants, à leurs esclaves, on laissait la faculté de suivre ouvertement leur religion : libres de se glorifier de leur foi, ils étaient préférés par le souverain à tous ses autres serviteurs...

« La faveur de Dioclétien ne s'arrêtait pas aux chrétiens du palais impérial : elle s'étendait à ceux des fidèles qui voulaient servir l'Etat dans les charges publiques (1), »

L'empereur nomma gouverneurs de plusieurs provinces des chrétiens déclarés, en les dispensant des sacrifices (2).

La bienveillance impériale fut naturellement imitée par les officiers publics. Eusèbe, témoin oculaire, note « les égards, le respect, les grands honneurs accordés à l'évêque de chaque église par tous les magistrats et les gouverneurs (3). »

La sécurité parut si grande, qu'en Asie surtout, de nombreuses et vastes églises « neuves depuis les fondations »; s'élevèrent « dans toutes les villes et prirent place parmi leurs monuments (4). » Mais l'union des fidèles et leur progrès moral allaient par contre en fléchissant : nous en avons pour garants les canons du concile d'Elvire, en Occident, vers 305, et les lamentations d'Eusèbe pour l'Orient (5). A Rome toutefois, l'autorité ecclésiastique ne s'endormait pas et réalisa de grands travaux dans les ca-

(1) P. Allard, *op. cit.*, p. 53-55.

(2) Eusèbe, *ib.*, VIII, 1-2.

(3) Eusèbe, *ib.*, VIII, 1, 5.

(4) Eusèbe, *ib.*

(5) Eusèbe, *ib.*, VIII, 1, 7, 8.

lacombes, y ménageant de nombreuses et plus vastes chapelles souterraines (1).

§ 3. L'épuration de l'armée, prélude de la persécution.

« Galère fut le premier gagné à l'idée de la persécution (2). » Par instinct naturel comme par tradition de famille, il détestait les chrétiens. Il n'essaya pas tout de suite de pousser Dioclétien à les proscrire ; il s'avança vers ce but d'une manière perfidement calculée.

En 297, il remportait de brillantes victoires sur les Perses et gagnait cinq provinces à l'Empire. Ce succès lui donna un pouvoir plus grand sur Dioclétien vieillissant. Aussi, à peine de retour, sous prétexte de fortifier la discipline, il va préluder à la persécution en épurant l'armée.

Le maître de la milice, Veturius fut l'instrument docile des rigueurs de Galère. « Il commença d'inspecter les chrétiens de l'armée, leur laissant le choix de conserver leurs honneurs et leurs grades, en sacrifiant aux dieux, où, s'ils refusaient, d'être exclus de la milice (3). » Cette exclusion impliquait pour les officiers la dégradation (*gradus dejectio*) ; pour les soldats, le renvoi ignominieux (*ignominiosa missio*), avec privation du titre et des privilèges de vétéran. « On vit alors un grand nombre de ceux qui étaient dans les armées, rentrer dans la vie privée plutôt que de renier Dieu (4). »

(1) De Rossi, *Rom. sot.*, t. III, p. 488.

(2) Batiffol, *op. cit.*, p. 159.

(3) Eusèbe, *H. E.*, VIII, 4, 3.

(4) Eusèbe, *ib.*

Quelques refus plus énergiques furent punis de mort, bien que ce ne fut pas absolument légal : « le sang coula peu, même dans les provinces soumises directement à l'autorité de Galère (1). »

Maximien dut suivre l'exemple de Galère. Des pièces hagiographiques, non dépourvues de toute vérité historique, rapportent à cette époque le martyre à Rome des quatre Cornicularii (Coronati), de saint Sébastien, etc. Aucun document ne fait allusion au sort des soldats chrétiens dans les provinces gouvernées par Dioclétien. Celui-ci, de même que Constance, ne semble pas, tout d'abord, s'être associé à cette persécution militaire. Mais en 302, le vieil Auguste est sur le point de changer de sentiment. Pendant son séjour à Antioche, inquiet de l'avenir que l'audace croissante de Galère rendait menaçant à ses yeux, il fit, si on en croit Lactance(2), consulter les aruspices, en présence de toute sa cour. Les prêtres ne virent point les signes accoutumés ; le chef des aruspices, Tagis, ayant remarqué que des assistants avaient fait le signe de la croix, déclara que le silence des dieux devait être imputé à la présence des profanes. « On peut juger après cela de l'ascendant pris par le *magister aruspicum* sur l'empereur, qui avait toujours été superstitieux, et qui vieillissait. Dioclétien ordonna que tous les serviteurs du palais seraient mis en demeure de sacrifier, sous menace de verges ; les militaires devaient eux aussi sacrifier ou quitter l'armée. Désormais, dans les états de Dioclétien et de Galère, du Nil au Danube, le christianisme est interdit dans l'armée, sous peine

(1) Eusèbe, *ib.*

(2) Lactance, *mort. per.*, 10, 1-3.

d'exclusion. Ce n'est toutefois pas encore la persécution sanglante (1). »

§ 4. Les trois édits de 303.

Ce fut pendant l'hiver 302-303 que la résolution d'exterminer le christianisme fut prise. Galère était à Nicomédie auprès de Dioclétien. Si Lactance est bien renseigné, le César livra un siège en règle à l'esprit hésitant du vieil Auguste : insinuations, menaces, assemblées de fonctionnaires gagnés d'avance, tout fut mis en œuvre pour arracher un édit persécuteur à Dioclétien. Las de résister, celui-ci demanda que la responsabilité de la décision fut partagée ; un conseil suprême fut tenu auquel assistaient Tagis, le maître des aruspices et Hiéroclès, philosophe néoplatonicien, adversaire acharné du catholicisme contre lequel il venait d'écrire son « *discours véridique aux chrétiens* ». « Lactance croit savoir que dans ce conseil, un parti inclinait, mais mollement à la tolérance, l'autre réclamait la suppression des ennemis des dieux. Il n'était donc plus question d'unifier l'armée, mais de porter un édit général de prohibition du christianisme considéré comme l'antagoniste des cultes officiels. Dioclétien ne se décidait pas : il ne consentait pas à abandonner les maximes de gouvernement qui avaient contribué à la prospérité du règne. On le prit alors par la superstition : il enverrait à Milet un aruspice (et ici sans doute reparait l'influence du *magister aruspicum*), on consulterait l'Apollon de Milet. L'oracle ne put ré-

(1) Batiffol, *op. cit.*, p. 160.

pondre autrement qu'en ennemi du christianisme : « *Respondit ille ut divinæ religionis inimicus* ». Alors seulement Dioclétien céda, mais en posant une condition : il ne voulait pas de sang, « *rem sine sanguine* » (Lactance, *mort. per.*, 11) (1). »

Galère triomphait, mais à demi seulement : « le féroce César d'Illyricum trouva le moyen d'amener à ses fins de vieil Auguste et de lui faire commettre l'énormité à laquelle son nom demeure attaché (2). »

La veille de la proclamation de l'édit, 23 février 303, l'église de Nicomédie, grand édifice en vue du palais impérial, fut démolie de fond en comble, les livres sacrés jetés au feu, le mobilier livré au pillage; enfin le lendemain fut affiché dans la ville un édit, contenant les quatre articles suivants :

1° Les assemblées des chrétiens étaient absolument interdites ; 2° les églises devaient être détruites ; 3° les livres sacrés qu'elles contenaient ou que possédaient les clercs et les fidèles seraient jetés au feu ; 4° les chrétiens de rangs élevés qui refusaient d'abjurer perdaient tous leurs privilèges et tombaient à la condition de personnes infâmes, en conséquence, ils pouvaient être mis à la torture, devenir l'objet de toutes les poursuites, et étaient privés du droit d'ester en justice, même pour injure, adultère ou vol. Quant aux fidèles d'humble condition, ils étaient réduits à l'esclavage, et les esclaves ne pouvaient jamais être affranchis, s'ils ne consentaient pas à sacrifier aux dieux.

Dioclétien, politique habile, croit qu'il pourra, sans effusion de sang, par ces mesures administra-

(1) Batiffol, *op. cit.*, p. 181.

(2) Duchesne, *Hist. anc.*, II, p. 10.

tives et ces pénalités de déchéance sociale, abolir le christianisme que naguère encore il favorisait. Galère aurait voulu obtenir des mesures plus rigoureuses encore, mais il comptait sur des incidents qu'au besoin il ferait naître pour amener la persécution sanglante.

Dans un mouvement d'indignation, un chrétien de Nicomédie mit en pièces l'édit affiché au forum. Il fut exécuté. Cet acte ne compromit encore que son auteur, car, malgré des recherches minutieuses, on ne put découvrir de complices.

Peu de jours après, le feu prenait au palais impérial ; Galère en rendit responsable les chrétiens qui lui renvoyèrent l'accusation, affirmant qu'il avait voulu exciter contre eux la colère de Dioclétien. Tandis qu'on enquêtait sur cette affaire, le feu éclata une seconde fois. Le César feignit la terreur, déclarant ne vouloir pas être brûlé vif et en dépit de l'hiver, s'éloigna inopinément de Nicomédie. Dioclétien, se croyant trahi, envoya aux supplices ses serviteurs fidèles. L'évêque, ses clercs, leurs familles, leurs serviteurs périrent dans les tourments. De nombreux fidèles furent emprisonnés, le sang coula abondamment. Les deux princesses, Prisca et Valéria furent contraintes à sacrifier. « Ainsi fut expié le crime, prétendu évidemment, d'avoir incendié le palais et tenté de faire périr deux empereurs à la fois (1). »

La persécution sanglante de Nicomédie fut locale et ne fit pas loi dans les provinces. Ailleurs on s'en tint à l'exécution stricte de l'édit. Celui-ci, œuvre des seuls Dioclétien et Galère, avait été rendu au

(1) Duchesne, *op. cit.*, p. 13.

nom des deux Augustes et des deux Césars. Maximien et Constance, qui n'avaient pas été consultés, n'apprirent un acte aussi important que par un message qui leur fut adressé. Ils ne protestèrent pas. Maximien ne pouvait l'accueillir qu'avec joie et le fit exécuter rigoureusement. C'est ainsi que périrent les archives ecclésiastiques en Italie, en Espagne. Les chrétiens de Rome ensablèrent les catacombes pour éviter la profanation des corps des martyrs. « Le moyen réussit si bien, qu'après la paix de l'Eglise les fidèles auront beaucoup de peine à retrouver et à dégager l'emplacement des plus illustres sanctuaires des catacombes (1). »

Constance fit semblant d'obéir, quelques pans de muraille furent abattus et ce fut à peu près tout. Si l'on en croit Eusèbe, il donna même une verte leçon à ses courtisans. Feignant d'obéir pleinement à l'édit, il aurait exigé de tous ceux qui l'entouraient une adhésion au paganisme : « les chrétiens qui obéiront, dit-il, continueront de jouir de leurs honneurs et privilèges, ceux qui refuseront perdront leurs charges. » Les uns cédèrent, les autres s'abstinrent. Le prince blâma les premiers de leur faiblesse, avouant ne pouvoir compter pour lui-même sur la fidélité d'hommes capables de renier leur Dieu. Ceux-ci furent exclus de la cour, tandis que les chrétiens courageux gardèrent la faveur impériale (2). Il se peut cependant que certains gouverneurs n'imitèrent pas la tolérance de Constance et qu'ils exécutèrent en tout ou en partie l'édit de Nicomédie. Il semble bien qu'il en a été ainsi en Bretagne.

(1) P. Allard, *Le Christ. et l'Emp. romain*, p. 125-126.

(2) Eusèbe, *De Vita Const.*, 1, 16.

Cette année 303 est mémorable à cause du commencement réel de la persécution de Dioclétien, de certains apostats qui livrèrent les livres saints, les *traditores*, à cause de la conversion d'Arnobé et de Lactance, deux rhéteurs païens, outrés de la persécution.

Jusqu'ici le sang n'était pas légalement versé ; mais ceux qui avaient engagé Dioclétien dans la voie persécutrice, étaient attentifs aux moindres prétextes capables de faire aggraver les pénalités. Des tentatives de révoltes éclatèrent dans la Syrie et l'Arménie romaine. Le peuple voisin était chrétien. Les chefs des Eglises furent représentés à l'empereur comme complices des rebelles. Il promulga alors, dans le courant de 303, un second édit, ordonnant de mettre en prison, non tous les chrétiens, mais les évêques, prêtres, diacres, lecteurs, exorcistes ; puis un troisième, commandant que les membres du clergé ainsi incarcérés fussent mis en liberté s'ils consentaient à sacrifier, ou punis de mort s'ils refusaient de le faire (1). La persécution sanglante commença alors ; mais elle épargnait les simples fidèles. Cependant parmi ceux-ci plusieurs furent mis à mort, illégalement.

Dioclétien avait revêtu la pourpre impériale le 27 septembre 284, le même jour de l'année 303 commençait sa vingtième année de règne. L'empereur résolut de célébrer à Rome la fête de ses *vicennalia*. A cette occasion une amnistie fut accordée aux condamnés (2). Il ne semble pas que les chrétiens en aient été favorisés : « rien n'autorise à croire

(1) Eusèbe, *H. E.*, VIII, 6.

(2) Eusèbe, *Martyr. Pal.*, 2.

qu'elle se soit étendue aux confesseurs emprisonnés, qui légalement, n'étaient ni des prévenus, ni des condamnés, mais des rebelles 1). »

§ 5. Le double quatrième édit de 304.

Dioclétien quitta l'Italie en plein hiver ; durant ce voyage, il gagna une maladie qui s'aggrava à son retour à Nicomédie. « En cet état, il était, lui, l'Orient, et, à certains égards, l'Empire entier, entre les mains de Galère. La guerre aux chrétiens s'aggrava (2). » Aussi dès les premiers mois de l'année 304 un double édit paraîtra, l'un en Orient, l'autre en Occident.

Voici en quels termes Eusèbe rapporte la nouvelle mesure prise, théoriquement par Dioclétien, de fait par Galère : « Au début de la seconde année, l'ardeur du combat s'étant accrue, des lettres impériales furent envoyées, par lesquelles il était commandé en termes généraux que tous, en tous pays, dans chaque ville, offrissent publiquement des sacrifices et des libations aux idoles (3). »

En Occident, Maximien soumit au Sénat l'ordonnance suivante : « Je permets que dans tous les lieux où seront trouvés des chrétiens, ils soient arrêtés par notre préfet de la ville ou par ses officiers et obligés de sacrifier aux dieux (4). »

(1) Duchesne, *op. cit.*, p. 14.

(2) Duchesne, *ib.*, p. 15.

(3) Eusèbe, *Martyr, Pal.*, 3.

(4) *Passio Savini*. Cf. Monceaux, *Hist. lit. de l'Afr. chr.*, t. III, p. 28.

C'était la guerre déclarée dans les trois quarts de l'Empire, non plus seulement aux églises, aux livres saints, aux membres du clergé, mais à l'universalité des fidèles, mis, sans distinction de condition, d'âge ou de sexe, en demeure d'apostasier. « C'étaient à peu près les termes de l'édit de Dèce. Cette fois, comme alors la persécution est partout. Mais désormais, acharnée, brutale, elle frappe en aveugle. Ce ne sont plus les savants et minutieux procès du temps de Dèce, où la conquête d'une âme était l'objet de toute une stratégie. C'est une guerre d'extermination dans laquelle on ne ménage plus le sang humain. On pense maintenant que le meilleur moyen de détruire le christianisme est de tuer des chrétiens. La différence des conduites correspond à un changement dans les situations. Au milieu du III^e siècle, le persécuteur officiel représentait encore l'Empire, la majorité des citoyens : aujourd'hui, où (en certains endroits) païens et chrétiens sont à peu près égaux en nombre, où dans beaucoup de provinces d'Asie la balance est au profit des seconds, le paganisme n'est plus qu'un parti au pouvoir. On sait qu'un parti, détenteur momentanément de la puissance publique, est, le plus souvent, sans ménagement pour ses adversaires, parce qu'il sent à tout instant sa propre existence menacée : quand le fanatisme se joint chez ses représentants au souci de conserver leur place, la colère et la cruauté ne connaissent plus de mesure. Ce sont de tels sentiments qui créent les régimes de Terreur (1). »

« Nous avons vu nous-même, écrit Eusèbe, étant sur les lieux, un grand nombre de chrétiens subir

(1) P. Allard, *Dix leçons*, p. 108-109.

en masse, les uns la décapitation, les autres le supplice du feu... Il était permis à tous ceux qui le voulaient de les maltraiter. Les uns les frappaient avec des bâtons, d'autres avec des verges, d'autres avec des fouets. Les uns étaient liés, les mains derrière le dos, et attachés à une pièce de bois, tandis que les bourreaux leur travaillaient tout le corps... D'autres étaient suspendus à un portique par une main : de toutes les souffrances, c'était la plus cruelle, parce qu'ils avaient les articulations et les membres distendus... Après ces souffrances, les uns étaient mis dans des entraves, les deux pieds écartés ; d'autres jetés à terre, gisaient, brisés par la rigueur des tortures... Quelques-uns, dans le Pont, souffrirent des douleurs dont le récit fait frémir. Aux uns, on perçait les doigts en enfonçant sous l'extrémité des ongles des roseaux pointus ; pour d'autres, on faisait fondre du plomb et on leur arrosait le dos avec cette matière bouillante et ardente ; on leur brûlait les parties du corps les plus délicates.... Après les fouets, c'était le combat contre les fauves : léopards, ours, sangliers, taureaux aiguillonnés par le fer et le feu (1). »

Il y eut de vrais massacres. Les habitants d'une petite ville de Phrygie avaient tous embrassé le christianisme. On mit le feu à l'église au moment où la population y était réunie. Elle y périt tout entière, avec son curateur, ses duumvirs et ses autres magistrats (2). Ce fut l'année terrible pour les chrétiens.

(1) Eusèbe, *H. E.*, VIII, 9, 4 ; 10, 45, 7, 8 ; 12, 6.

(2) Eusèbe, *H. E.*, VIII, 11.

§ 6. Dislocation de la tétrarchie.

En 305, survint un événement politique qui aura une grande répercussion dans la vie de l'Eglise.

Malade à Nicomédie, Dioclétien fut amené, de gré ou de force, par Galère, à abdiquer. Cet impérieux César obtint la même démission de Maximien, en le menaçant de la guerre civile. Dioclétien aurait voulu qu'il prit pour second le fils d'Hercule, son propre gendre à lui Galère, Maxence ; Galère refusa et s'adjoignit son neveu, aussi cruel que lui, un barbare mal dégrossi, Daïa « que l'on appela *Maximinus* pour le déguiser en romain (1). » Le vieil empereur aurait également désiré que Constance, nommé Auguste, eût pour César son fils aîné, Constantin que Dioclétien aimait beaucoup à cause de ses qualités militaires, de l'honnêteté de ses mœurs et la douceur de son caractère ; Galère, jaloux de lui et de son père, imposa Sévère, soldat ivrogne, mais dont il était sûr, comme subordonné à Constance.

L'Empire fut partagé de la sorte : Galère adjoignit à son ancien gouvernement la Thrace et l'Asie Mineure ; Maximin Daïa reçut la Syrie et l'Egypte. L'Espagne fut rattachée à Constance ; l'Italie et l'Afrique étaient réservées à Sévère. Galère se flattait d'être le maître du monde romain. Il sera déçu. Les deux nouveaux Augustes personnifient deux politiques opposées, l'un la persécution opiniâtre, l'autre la tolérance. Sévère, en effet, sous l'influence du bienveillant Constance, suspendit la persécution

(1) Duchesne, *op. cit.*, p. 15.

dans ses états. On put espérer une certaine accalmie du moins en Syrie et en Egypte. Maximin au commencement de son gouvernement recommanda aux magistrats d'employer la douceur plutôt que la violence pour ramener les dissidents au culte des dieux. « Ardent païen, (Maximien) semble avoir cru pendant quelque temps que sa religion avait encore en elle-même des forces de séduction qui lui permettaient de lutter contre la doctrine chrétienne sans le secours de la violence. Cette foi naïve dans le pouvoir des dieux est attestée par les contemporains. « Les sorciers et les magiciens, dit Eusèbe, recevaient de lui les plus grands honneurs : il était très superstitieux, entièrement livré à la vaine adoration des statues et des démons. Il n'osait rien commencer, rien toucher du bout du doigt, pour ainsi dire, sans avoir recours à la divination et aux oracles » (*H. E.*, VIII, 14, 8) (1). »

§ 7. Le cinquième édit et les six empereurs.

Cette douceur fut de courte durée. En 306 parut dans les états de Galère et de Maximin un cinquième édit : « commandant aux gouverneurs de contraindre les habitants de leurs villes à sacrifier publiquement aux dieux. Des hérauts parcoururent les rues et convoquèrent les chefs de famille dans les temples. Les tribuns des soldats firent d'après des registres l'appel nominal. Tout était bouleversé par un orage inexprimable (2). »

(1) P. Allard, *Hist. des pers.*, V, p. 30-31.

(2) Eusèbe, *De mart. Pal.*, 4.

La violence persécutrice fut extrême. « Chez (Galère et Maximin) la férocité naturelle était au service d'une sorte de conviction religieuse. Galère était dévot, Maximin fanatique. Celui-ci combinait un libertinage effréné, brutal, despotique, avec un zèle extraordinaire pour le culte des dieux (1). »

Les mœurs dépravées de Maximin donnèrent un tour odieux à la poursuite des chrétiens. « Si quelque caractère particulier distingue la persécution dans les provinces de Maximin, c'est l'outrage prodigué aux femmes. Aucun des tyrans qui se partagèrent le monde romain au commencement du quatrième siècle n'eut des mœurs aussi dépravées que le neveu de Galère et n'encouragea, par d'aussi ignobles exemples, la licence des gouverneurs ou des magistrats. Les eunuques de sa cour pourvoyaient ouvertement au recrutement de son sérail. Les femmes qui avaient eu le malheur de lui plaire étaient arrachées à leurs maris, les filles à leurs pères (2). Le refus de se prêter à ses passions passait pour un crime de lèse-majesté, et la malheureuse qui avait résisté était punie de la noyade, supplice favori de ce triste temps (3). Ses compagnons, ses gardes, presque tous choisis parmi les barbares, imitèrent la conduite du prince et portaient dans les familles le déshonneur et le désespoir. Tout l'Orient, dit Lactance, leur servait de jouet. On vit des maris se donner la mort pour ne point survivre à l'outrage dont leur femme avait été victime (4). On vit d'au-

(1) Duchesne, *op. cit.*, p. 23.

(2) Lactance, *de mort. pers.*, 38.

(3) Lactance, *ib.*

(4) Lactance, *ib.*

tres suicides plus émouvants encore, ceux de chrétiennes, qui, placées entre la mort et la honte, choisirent la mort (1). L'Eglise, en les honorant comme martyres, a couvert de son autorité et de son admiration ce qu'un tel acte avait d'irrégulier, et attribué à la grâce de Dieu le mouvement de foi sublime par lequel ces colombes en proie au vautour ont rompu elles-mêmes les liens qui les attachaient à la vie, pour voler libres et pures vers le ciel : *laqueus contritus est, et nos liberati sumus.*

« C'est surtout à Antioche, capitale de Maximin et sa résidence fréquente, que de tels faits se produisirent. Saint Jean Chrysostome et saint Ambroise (2) ont célébré le courage, la décision rapide, montrés par sainte Pélagie. Cette jeune chrétienne fut surprise dans sa maison par les soldats au moment où elle était seule, « n'ayant près d'elle ni père, ni mère, ni sœurs, ni nourrice, ni amie. » Elle avait quinze ans, et savait, par l'exemple de beaucoup d'autres infortunées, le sort qui l'attendait si elle se laissait conduire au tribunal. D'un ton calme, d'un visage presque gai, elle demanda aux soldats la permission de se retirer dans sa chambre pour changer de vêtements. Elle monte alors sur le toit, ce toit en terrasse des maisons d'Orient, et de là se précipite dans le vide (3). »

Cette année 306 vit le trouble se mettre dans l'œuvre politique de Galère. Constance réclamant son fils aîné, Constantin, gardé presque comme

(1) Eusèbe, *H. E.*, VIII, 14.

(2) Saint Jean Ch., *Homilia* XL; saint Ambroise, *De Virg.*, III, 7.

(3) P. Allard, *Hist. des pers.*, t. V, p. 78-79.

otage à la cour d'Orient. Galère fut forcé de le laisser partir. Aussitôt il s'en repentit ; Constantin, enfin libre, courait vite, mutilant, dit-on, les chevaux de tous les relais afin qu'on ne pût le rejoindre. Ce que Galère redoutait arriva. L'empereur Constance mourut bientôt à York, après avoir recommandé son fils aux soldats ; ceux-ci acclamèrent le jeune prince (25 juillet 306). Galère fut obligé de reconnaître le fait accompli ; cependant il ne décerna à Constantin que le titre de César, donnant à Sévère celui d'Auguste. La tétrarchie se trouvait donc reconstituée avec deux Augustes : Galère et Sévère, et deux Césars, Maximin et Constantin.

L'élévation de ce dernier réveilla d'autres ambitions : Maxence, fils de Maximien et gendre de Galère, négligé en 305, profita de l'impopularité de Sévère, détesté des Romains, pour se faire proclamer empereur par le peuple uni aux prétoriens ; le vieil Hercule sortit lui-même de sa retraite, reprit la pourpre avec le titre d'Auguste pour la seconde fois » (*bis Augustus*). Il y eut ainsi six empereurs en présence : Maximien et Maxence à Rome, Sévère en Italie, Constantin en Gaule, Galère et Maximin en Orient.

Cette crise n'amena, pour le moment, aucune modification dans la politique religieuse en Occident. Mais elle est à noter, car la rivalité qui surviendra, dans quelques années, entre les deux beaux-frères, Constantin et Maxence, et la victoire, en quelque manière miraculeuse du fils de Constance, seront cause de la fin de la persécution.

En 307, Sévère chercha à prendre Rome sur Maxence, il échoua et fut contraint au suicide. Ga-

lère accourut pour le venger ; mais, aux approches de Rome, l'attitude de ses propres troupes le força à retourner en Orient. L'année suivante, 11 novembre 308, il donna le titre d'Auguste, pour remplacer Sévère, à Licinius, un de ses anciens compagnons d'armes. Maximin réclama : pour le contenter comme aussi pour ne pas indisposer Constantin, Galère les qualifia tous les deux d'Augustes. Comme par ailleurs Maximien et Maxence revendiquaient la même dignité, à la fin de l'année 308, il y avait six Augustes à la tête de l'Empire romain.

Ces bouleversements politiques ne changèrent guère la situation religieuse en Occident. Constantin avait hérité de Constance sa bienveillance pour les chrétiens, Maximien et Maxence, par haine de Galère, comme aussi pour ne pas s'attirer la colère de Constantin, laissèrent l'Eglise en paix. Licinius seul, dans son maigre apanage, la Mésie, la Pannonie, fut hostile aux chrétiens.

§ 8. Le sixième édit (308).

En Orient la persécution continue. En 308, Maximin lance un nouvel édit, le sixième depuis 303, ordonnant de contraindre par appel nominal tous les habitants à sacrifier et, afin que nul n'échappe, de faire asperger d'eau lustrale toutes les denrées mises en vente. Des sentinelles devaient veiller à la porte des bains publics afin d'obliger les baigneurs à brû-

ler de l'encens devant les statues des dieux (1). « De telles prescriptions, écrites dans une loi, sembleraient des enfantillages, si elles n'avaient été l'occasion d'un redoublement de cruauté en Asie et en Egypte pendant les années 309 et 310 (2). »

Les supplices se multiplient et aussi les refus de sépulture déjà constatés précédemment. A Césarée les abords de la ville deviennent un charnier, où se rassemblent les chiens et les oiseaux de proie (3). Un trait caractéristique de cette phase de la persécution, c'est que la peine de mort, dans les cas ordinaires, fut remplacée par celle des travaux forcés, dans les mines, avec cette aggravation que les confesseurs étaient au préalable éborgnés de l'œil droit et estropiés de la jambe gauche par cautérisation du tendon (4). « De 308 à 310, les carrières de la Thébaïde, les mines de la Cilicie, de la Palestine ou de Chypre, voient arriver de longues chaînes de chrétiens, presque tous boiteux et aveugles. Quelquefois, on leur permet de se réunir pour prier, et de former dans les lieux de leur labeur pénal comme de petites Eglises : puis on les disperse violemment, on les transfère d'une mine à une autre, où l'on décapite les forçats trop infirmes pour être transportés. (Eusèbe, *De mar. Pal.*, 7, 8, 11, 13) (5). »

(1) Eusèbe, *De mart. Pal.*, 4, 8.

(2) P. Allard, *Dix leçons*, p. 110.

(3) Eusèbe, *De mart. Pal.*, 9.

(4) Eusèbe, *H. E.*, VIII, 12, 10.

(5) P. Allard, *Le Christ, et l'Emp. rom.*, p. 139.

§ 9. L'édit de tolérance de Galère (311).

Tout à coup la scène change. Le premier auteur de la persécution, Galère, était aux prises depuis 310, avec une épouvantable maladie : un abcès, dans la partie inférieure du corps. Cet abcès s'envenima, creva ; il y eut plusieurs hémorragies successives, puis la gangrène parut. Vainement les médecins tentaient de l'arrêter en coupant les chairs corrompues : elle gagnait toujours. Le mal atteignit bientôt les entrailles. Galère pourrissait vivant. Les vers sortaient de son corps : on ne pouvait procurer au malade quelque soulagement qu'en lui appliquant des morceaux de viande où ils se jetaient. L'odeur de ce cadavre animé était telle que plusieurs médecins n'osèrent en approcher, et furent mis à mort pour cet outrage involontaire à la majesté impériale. D'autres furent tués à cause de l'insuccès de leurs remèdes (1). Galère ne manqua pas de se tourner vers les dieux. Apollon, Esculape furent consultés, ils indiquèrent un remède qui fit beaucoup de mal à l'empereur. Ses souffrances devinrent intolérables. Alors « lui vint l'idée la plus étrange, celle d'intéresser à sa santé les chrétiens qu'il traquait depuis des années et le Dieu dont il avait juré d'exterminer le culte (2). » De Sardique, sans doute, où Galère se trouvait avec Licinius fut expédiée dans toutes les provinces une proclamation signée par Galère, Constantin et Licinius, avril 311. Le texte en a été

(1) Lactance, *De mort. pers.*, 3. Eusèbe, *H. E.*, VIII, 16, 4, 5.

(2) Duchesne, *op. cit.*, Tel est le sentiment que lui prête Lactance, *De mort. pers.*, 33.

conservé par Lactance (*M. P.*, 34), sans l'intitulé qui nous est connu par la version d'Eusèbe (*H. E.*, VIII, 17). Etrange édit, « moitié insolent, moitié suppliant, qui commence par insulter les chrétiens et finit par leur demander de prier leur maître pour (les empereurs) (1) : »

Voici comment s'exprimaient les trois Augustes. « Entre toutes les mesures que nous n'avons cessé de prendre pour le bien et l'utilité de la République, nous avons voulu naguère ramener toutes choses aux anciennes lois et à la discipline traditionnelle des Romains, et pourvoir en particulier à ce que les chrétiens, qui avaient abandonné la religion de leurs pères, revinssent à de meilleurs usages. Mais telle fut leur mauvaise volonté et leur folie, qu'ils ne suivissent même plus les anciennes coutumes que leurs premiers fondateurs avaient instituées, mais qu'ils se fassent des lois selon leurs caprices, et tenaient en divers lieux des assemblées différentes. Enfin, après que nous eûmes commandé que chacun retournât aux coutumes des anciens, beaucoup obéirent par crainte, beaucoup aussi furent châtiés; mais comme le plus grand nombre persévérât dans son obstination, et que nous voyions que d'une part ils ne rendaient pas aux dieux le culte et l'honneur qui leur sont dus, que d'autre part ils n'adoraient même pas le Dieu des chrétiens, n'écoutant que notre extrême clémence et notre perpétuelle disposition à traiter doucement tous les hommes, nous avons cru devoir étendre à eux aussi notre indulgence, et permettre que les chrétiens existent désormais et réta-

(1) A. de Broglie, *L'Eglise et l'Emp. Rom. au IV^e siècle*, t. 1, p. 183

blissent leurs assemblées, pourvu qu'ils ne fassent rien contre la discipline (*Ut denuo sint christiani et conventicula sua componant ita ut ne quid contra disciplinam agent*). Par une autre lettre nous informerons les magistrats des règles qu'ils doivent suivre. En retour de notre indulgence, ils devront prier leur Dieu pour notre salut, pour celui de l'Etat et pour le leur propre, afin que partout la République soit prospère et qu'eux-mêmes puissent vivre tranquilles dans leurs demeures (*debebunt deum suum orare pro salute nostra et rei publicae ac sua, ut undique verum res publica praestetur incolumis et securi vivere in sedibus suis possint*).

Je crois que Mgr Batiffol a raison de s'élever contre l'interprétation que beaucoup d'historiens catholiques donnent de cette clause finale. « Etrange contradiction de cet homme, affirme de Champagny, qui commence à traiter les chrétiens de rebelles et leur Dieu de faux dieu, puis finit par ordonner à ces rebelles de prier leur Dieu pour la santé du prince (1). » Mgr Duchesne me paraît solliciter le texte de cette finale en la traduisant de la sorte : « En retour de notre indulgence... ils devront prier leur dieu pour notre santé, pour l'Etat et pour eux-mêmes... (2) » Et Mgr Batiffol conclut : « Si l'on veut bien examiner l'édit de sang-froid, on y verra que le législateur y parle un langage très impersonnel, et que d'ailleurs l'édit porte le nom de Constantin et de Licinius à la suite du nom de Galère. Il n'y est fait aucune allusion à la maladie de Galère, puisque le salut dont il est parlé est celui des trois

(1) De Champagny, *Les Césars du III^e siècle*, t. III, p. 428.

(2) Duchesne, *op. cit.*, p. 27.

Augustes en même temps que de l'Etat. Le législateur par cette clause a voulu dire que la prière que les chrétiens adresseraient à leur Dieu pour les princes et pour l'Etat est une prière qu'on attend d'eux (*debebunt*), et qui tiendra lieu des actes du culte païen en l'honneur des princes qu'on leur a vainement jusqu'ici demandés. Le culte des chrétiens est licite, leur Dieu est reconnu : qu'ils prient ce Dieu pour les princes et pour l'Etat, on les tiendra quittes de tout autre hommage (1). » Il est difficile toutefois de ne pas constater que ce document trahit l'orgueil, la dissimulation, le mensonge et la peur. Aucune parole n'y est franche. Au lieu d'avouer clairement le tort qu'il a eu de persécuter les chrétiens, Galère perfidement semble les accuser d'avoir abandonné le vrai christianisme, et de ne plus adorer aucun dieu et, partant de ce fait mensonger, il conclut à la tolérance, sans doute, pour que les disciples du Christ ne soient plus athées !

Faut-il voir dans cet édit l'influence de Constantin sur Licinius et de ce dernier sur Galère malade ? C'est l'opinion de Mgr Batiffol qui ne me paraît appuyée sur aucun texte : « On ose à peine, dit-il, l'attribuer au moribond, et sans doute l'édit est-il un acte posé par Licinius de concert avec Constantin en vue de préparer la restauration générale de la tolérance. » Et plus loin : « L'édit du 30 avril 311, qui porte, avons-nous dit, le nom de Galère, de Constantin et de Licinius, est une préparation trop prochaine à l'édit que vont publier bientôt ensemble Constantin et Licinius, pour qu'il ne soit pas déjà

(1) Batiffol, *op. cit.*, p. 184.

leur œuvre commune (1). » L'opinion traditionnelle qui voit en ce document un tortueux repentir et un appel déguisé au Dieu des chrétiens ne me semble pas devoir être abandonnée et il est permis de s'écrier avec Mgr Duchesne : « Quel changement ! L'empereur et l'Empire recommandés aux prières des chrétiens, et cela par l'auteur responsable de toutes les calamités qu'ils enduraient depuis huit ans ! (2) »

L'édit ne portait ni le nom de Maxence, considéré comme un usurpateur à Nicomédie, ni celui de Maximin qui répugnait sans doute à s'associer publiquement à un acte de tolérance. Quant au vieux Maximien il était mort depuis quelques mois.

Maximin Daïa n'osa pas se refuser complètement à la politique nouvelle. Sans faire publier l'édit, il donna l'ordre verbal à son préfet du prétoire Sabinus, de faire cesser la persécution et d'envoyer en ce sens des instructions aux gouverneurs. Eusèbe nous a conservé une de ces circulaires préfectorales : « Depuis longtemps, dit Sabinus, la Majesté de nos seigneurs les très sacrés empereurs avait résolu, dans sa continuelle sollicitude, de ramener tous les hommes à une vie pieuse et régulière, de telle sorte que ceux qui paraissaient embrasser des rites étrangers et contraires aux institutions romaines rendissent désormais aux dieux immortels le culte qui leur est dû. Mais l'entêtement et l'obstination de quelques-uns se sont montrés si grands, que ni la justice du commandement impérial, ni la crainte des supplices imminents, ne les ont pu détourner de leur résolution. Et comme il arrivait que, pour ce motif, un

(1) Batiffol, *op. cit.*, p. 181, 184.

(2) Duchesne, *op. cit.*, p. 28.

grand nombre se jetaient dans d'extrêmes périls, la Majesté de nos seigneurs, les invincibles princes, remplie de pitié et de clémence, a commandé à notre dévotion d'envoyer cette lettre à votre sagesse : afin que si quelqu'un des chrétiens était surpris observant la religion de sa secte, vous le délivriez de toute inquiétude et de toute vexation et ne lui infligiez aucune peine, car une très longue expérience nous a prouvé qu'il n'existe aucun moyen de les détourner de leur entêtement. Votre zèle doit donc écrire aux curateurs, aux stratèges et aux préposés des bourgs, dans chaque cité, afin qu'ils sachent que, à l'avenir, il n'est plus permis de s'occuper de cette affaire (1).»

C'est la tolérance accordée de très mauvaise grâce, d'un ton dédaigneux et obscur. Ce fut cependant pour les chrétiens d'Orient un bonheur réel d'être pour quelques mois à l'abri des poursuites. « Les prisons s'ouvrirent ; les mines rendirent leurs condamnés ; les chrétiens qui se dissimulaient reprirent courage et se montrèrent. On fit fête aux confesseurs, on accueillit les apostats repentants. Sur les routes retentissaient les cantiques des prisonniers libérés et des exilés qui rentraient dans leurs foyers. Les assemblées religieuses, après huit ans d'intervalle, reprenaient comme autrefois. On s'empresait particulièrement à celles qui se tenaient dans les cimetières, sur les tombeaux des martyrs (2).»

(1) Eusèbe, *H. E.*, IX, 1, 3-6.

(2) Duchesne, *op. cit.*, p. 28-29.

§ 10 La persécution de Maximin.

La joie des chrétiens fut de courte durée. Galère mourut vers la fin de l'année 311, Maximin se rendit maître de tout l'Orient et transporta à Nicomédie « avec le siège de sa tyrannie et le scandale de ses débauches, son zèle fanatique pour le service des dieux (1). » Il ne tarda pas à rouvrir les hostilités contre les chrétiens.

Tout d'abord il chercha à soulever contre eux l'opinion publique par le pétitionnement, le pamphlet, la conférence, l'affiche, l'école, déployant une habileté toute moderne dans l'art de remuer l'esprit des foules.

Dans chaque ville qu'il traversait, des députés, obéissant à un mot d'ordre, se présentaient à lui, le suppliant de proscrire à nouveau le culte chrétien, ou du moins d'interdire à ses adeptes d'habiter la province ou la cité. Maximin acquiesçait à la demande. On gravait sur le marbre ou le bronze, pour l'exposer au forum, soit la pétition, soit l'arrêté d'interdiction de séjour, avec le texte du rescrit impérial, écrit en forme de sermon païen (2).

Maximin songea à ressusciter les anciennes accusations d'immoralité portées contre les chrétiens pendant les deux premiers siècles. Le commandant de la garnison de Damas fit arrêter pendant la nuit, sur la place publique, plusieurs femmes de mauvaise vie, et sous la menace de tourments, les contraignit

(1) Duchesne. *ib.*

(2) Eusèbe, *H. E.*, IX, 7. 9.

à déclarer qu'elles étaient chrétiennes, qu'elles avaient assisté aux cérémonies du culte et pris part dans l'église à d'horribles impudicités. Le procès-verbal, dicté à ces malheureuses, fut envoyé à l'empereur qui le fit afficher dans toutes les villes et jusque dans les moindres bourgs (1).

Il chercha ensuite à s'attaquer à la personne même du Christ. Depuis longtemps des livres avaient été écrits contre le christianisme. Les néoplatoniciens surtout : Celse, Porphyre, Hieroclès s'étaient distingués dans cette œuvre de haine ; mais ces œuvres trop philosophiques atteignaient difficilement le peuple. Un écrivain anonyme fournit les moyens d'intéresser la foule. Grâce à des actes apocryphes de Pilate, il fit une parodie blasphématoire du Christ et de son œuvre. Ce furent les *Actes de Pilate*. Dans cet ouvrage le Sauveur était présenté avec les traits d'un malfaiteur vulgaire, ses actions et ses paroles dénaturées, son divin caractère odieusement noirci (2). L'écrivain fut assez habile pour encadrer ses calomnies de détails suffisamment historiques pour donner aux esprits superficiels l'illusion de la vraisemblance. Ce pamphlet avait été composé avant l'année 311, mais n'avait pas été encore très répandu. Il parut à Maximin digne de recevoir une très grande publicité et capable de frapper de discrédit toute propagande chrétienne. Il en fit faire d'innombrables exemplaires qui furent expédiés par ballots dans toutes les provinces. Les magistrats reçurent l'ordre de le divulguer dans les villes et les villages au moyen de conférences et de lectures pu-

(1) Eusèbe, *H. E.*, IX, 5.

(2) Eusèbe, *H. E.*, IX, 1.

bliques. Les instituteurs durent le faire apprendre à leurs élèves, y puiser la matière des devoirs écrits ou des déclamations orales (1).

Après avoir tenté de discréditer le christianisme, Maximin s'efforça de rajeunir le paganisme. « S'inspirant de la hiérarchie chrétienne, il établit dans chaque ville un prêtre en chef, et dans chaque province un grand prêtre, leur donnant autorité sur leurs collègues et les comblant d'honneur et de distinctions (2). »

Préparée avec cette habileté la persécution éclata. Maximin épargna tout d'abord la vie des chrétiens, sans doute pour ne pas enfreindre trop visiblement l'édit de tolérance. On se borna à interdire les réunions dans les cimetières et la reconstruction des églises. On crevait les yeux aux délinquants, on leur coupait les mains, ou les pieds, le nez ou les oreilles (3). Bientôt le sang fut répandu. On ne sait si ce fut par un nouvel édit, ou si l'empereur se contenta de remettre en vigueur les dispositions précédentes qu'il n'avait pas formellement abrogées. Ordre fut donné de poursuivre surtout les hommes qui excellaient dans la prédication de l'évangile : les évêques, les docteurs, les clercs (4).

Ainsi moururent : Pierre, évêque d'Alexandrie ; Méthode, évêque de Tyr, auteur d'une réfutation de Porphyre ; l'exégète Lucien, Pamphile, le grand admirateur d'Origène.

Mais les événements furent plus forts que le fana-

(1) Eusèbe, *H. E.*, IX, 5, 1.

(2) Duchesne, *op. cit.*, p. 29.

(3) Lactance, *De mort. per.*, 36.

(4) Eusèbe, *H. E.*, IX, 6, 1.

tisme de Maximin. La famine et la peste sévirent en Orient. « Les chrétiens se signalèrent alors par leur charité envers les affamés et les malades, sans distinction de religion, ainsi que par leur zèle à enterrer les morts. Ils désarmèrent ainsi nombre de leurs ennemis (1). »

Maximin voulut intervenir dans les affaires religieuses des Arméniens, amis et alliés de l'Empire et déjà convertis au christianisme, et les contraindre à sacrifier aux idoles. Ils protestèrent. L'empereur les attaqua, mais dut rentrer dans ses états après plusieurs défaites, 312. Le christianisme triomphait en Arménie à la même heure, peut-être, où d'extraordinaires événements lui donnaient la victoire en Occident.

§ II. La victoire de Constantin sur Maxence.

Malgré ses cruautés, sa nonchalance extrême, ses vices (il était aussi débauché que Maximin, et plus d'une chrétienne pour échapper à ses outrages se donna la mort, ainsi sainte Sophronie, épouse du préfet de Rome), Maxence était ambitieux. Il supportait mal la supériorité de Constantin, son beau-frère, aussi résolut-il de faire la guerre au souverain des Gaules. Il prit pour prétexte la mort du vieil Hercule, ordonnée par Constantin, et cela parce qu'à plusieurs reprises, Maximien, chassé d'Italie par Maxence, et recueilli par son gendre, chercha à soulever contre leur chef les troupes gauloises, et même

(1) Duchesne, *op. cit.*, p. 32.

à attenter à la vie de Constantin (1). Les uns disent que Maximien se pendit, d'autres qu'il s'étrangla, à Marseille, 310, évidemment sur les ordres de son gendre.

Pour bien marquer la rupture, Maxence fit abattre les statues de son beau-frère dans tous ses états, s'allia à Maximin et réunit une très grande armée, fin de l'année 311.

Constantin, de son côté, se prépara à la lutte, il fit alliance avec Licinius, mécontent de Maximin, qui à la mort de Galère s'était attribué en Orient la part du lion ; Constantia, sœur consanguine de Constantin, fut fiancée à Licinius qui devait contenir Maximin. Cela fait, malgré l'infériorité numérique de ses troupes sur celles de son rival, l'empereur des Gaules résolut de porter la guerre en Italie.

Cette lutte va être décisive pour le christianisme, bien qu'en apparence il ne fut pas en question ; car Maxence, n'était pas, à proprement parler un persécuteur, mais l'alliance de ce dernier avec le fanatique Maximin, l'appel qu'il fit avant la décisive bataille « à toutes les ressources de la religion païenne, oracles, aruspices, sacrifices, sortilèges (2) » ; surtout les faits qui vont se produire dans le camp adverse, et les conséquences de la victoire, l'ont de cette lutte l'un des événements les plus importants de l'histoire.

Il serait intéressant de connaître les dispositions religieuses de Constantin avant son entrée en guerre contre Maxence.

Il était né entre 280 et 282. Nous avons déjà dit

(1) Lactance, *De mort.*, per., 30.

(2) Duchesne, *op. cit.*, p. 57.

quels étaient les sentiments religieux de son père Constance et de sa mère Hélène. On ne sait rien de la religion de Constantin jusqu'au jour où il succéda à son père. Il est permis de conjecturer qu'il partageait les idées de ce dernier. Mais lorsqu'en 306 il devint empereur, surtout lorsqu'en 307 il épousa la fille de Maximien Hercule, il adopta la religion de son beau-père et fit chanter par le panégyriste officiel la gloire d'Hercule qui soutient l'Empire. « A partir de 310, Hercule disparaît des monnaies de Constantin : cette disparition coïncide avec la mort volontaire que Constantin a imposée à son beau-père et la *damnatio memoriae* de Maximien Hercule qui s'ensuit. A ce moment apparaît sur les monnaies de Constantin le *Sol invictus* sous les traits d'Apollon, le *Sol invictus* cher à Constance Chlore (1). » L'empereur des Gaules tend vers un certain monothéisme, cela ne l'empêche pas d'offrir, avant de partir en campagne, les sacrifices accoutumés aux dieux protecteurs de l'Empire.

Durant l'année 312, Constantin se prépara à combattre Maxence. On raconte à ce sujet de merveilleux incidents. Deux récits s'offrent à l'historien : le récit d'Eusèbe et celui de Lactance.

Eusèbe, dans son panégyrique de Constantin (2), nous montre le fils de Constance profondément ému au commencement de la campagne qui aura pour résultat de mettre entre ses mains le gouvernement du monde, son âme religieuse s'élevait vers le Maître suprême de qui dépendent les destinées humaines inquiet, pensif, se disant que tous les princes persé-

(1) Batiffol, *op. cit.*, p. 217-218.

(2) Eusèbe, *De vita Const.*, I, 13-29.

cuteurs qu'il a connus sont morts dans les tortures et dans la honte, tandis que son père, bienveillant pour la religion du Christ, est le seul qui soit mort en paix. Le souvenir des prêtres, des dignes évêques qu'il a fréquentés en Gaule, de leurs pures vertus et de leurs graves enseignements, lui revient en mémoire. Tandis qu'il se prépare à la lutte, il demande à Dieu un secours, une lumière, un signe qui l'éclaire. « L'empereur se mit alors, dit Eusèbe, à implorer le secours de ce Dieu, le priant, le suppliant de se faire connaître à lui, et dans la crise présente, de lui tendre une main favorable. Pendant que l'empereur priait avec supplication, un signe merveilleux lui fut envoyé de Dieu. Si quelque autre le rapportait, ses auditeurs le croiraient difficilement. Mais comme longtemps après le victorieux Auguste me le raconta à moi-même, quand je fus parvenu à son intimité; et me le confirma par serment, qui pourrait le mettre en doute? Il déclare avoir vu de ses yeux, après-midi, quand déjà le soleil s'inclinait à l'horizon, une croix lumineuse paraître dans les cieux au-dessus du soleil, avec cette inscription. *Sois vainqueur par ceci* (1). Cette apparition le frappa de stupeur, ainsi que les soldats qui le suivaient et qui en furent témoins. Il se demanda, m'a-t-il dit, ce que signifiait ce phénomène. Il y pensa longtemps; puis la nuit vint, et pendant son sommeil le Christ lui apparut, avec le signe qui avait été vu dans le ciel, et lui commanda de faire une enseigne militaire sur le modèle de l'apparition, pour s'en

(1) τοῦτόν νίκα Eusèbe rapporte naturellement cette phrase en grec. Mais comme Constantin parlait surtout latin, il a dû la lire en cette langue. Les mots ont pu être : *hoc vince* ou *vinces*.

servir comme d'une salubre protection dans les combats. (1). »

Au lever du jour, Constantin raconta le songe à ses amis et donna l'ordre à ses orfèvres de fabriquer le nouvel étendard. « C'était une haste allongée revêtue d'or et munie d'une antenne transversale en forme de croix. Le sommet portait une couronne d'or et de pierreries. Au centre de la couronne paraissait le signe du nom salubre, c'est-à-dire un monogramme désignant ce nom sacré par ces deux premières lettres groupés, le P au milieu du X. A l'antenne oblique, traversée par la haste, pendait un voile de pourpre enrichi de pierres précieuses artistement combinées entre elles, qui éblouissaient les yeux par leur éclat, et de broderie d'or d'une beauté indescriptible. Ce voile fixé à l'antenne était aussi large que long. La hampe portait l'image d'or en buste de l'empereur chéri de Dieu et de ses enfants. Constantin se servit toujours de cet étendard salubre, et en fit un semblable pour chacune de ses armées (2). »

D'après le récit d'Eusèbe, ces événements doivent être placés au moment où Constantin préparait l'expédition contre Maxence. « Eusèbe dit qu'après la vision de la croix, Constantin se mit à étudier les livres saints et à s'instruire de la religion chrétienne (3). Ce détail indique que Constantin n'entre pas tout de suite en campagne, et suppose un assez long intervalle entre la vision et l'expédition d'Italie. On ne sait rien de certain sur le lieu où Constantin

(1) Eusèbe, *de vita Const.*, I, 28.

(2) Eusèbe, *ib.*, I, 31.

(3) Eusèbe, *ib.*, I, 32.

eut la vision miraculeuse. Divers endroits de la Gaule se sont disputé l'honneur d'en avoir été le théâtre. On remarquera que plusieurs de ces localités sont voisines du Rhin : Numagen, près de Trèves ; Sintzic, au confluent du Rhin et de l'Aar ; une autre tradition place le prodige entre le Rhin et le Danube, près de Brisach (1). »

Lactance après avoir raconté la marche foudroyante de Constantin à travers l'Italie, affirme que celui-ci éprouva un échec en approchant de Rome. Il n'avait à sa disposition que 20.000 hommes pour donner l'assaut à la ville, tandis que Maxence disposait de 150.000 hommes, encouragés à la lutte par toutes les ressources que pouvait fournir la religion païenne. Dans la nuit qui précéda la bataille, Constantin eut une révélation en songe, il reçut l'ordre de mettre sur les boucliers de ses soldats le signe céleste de Dieu et d'engager ensuite le combat. Il fit ce qui lui était ordonné, et la lettre X étant traversée par une barre verticale dont l'extrémité supérieure s'infléchissait, il nota le Christ sur ses boucliers. *Commonitus est in quiete Constantinus, ut caeleste signum Dei notaret in scutis atque ita proelium committeret. Facit ut jussus est, et transversa X littera summo capite circumflexo Christum in scutis notat. Quo signo armatus, exercitus capit ferrum.* Armées de ce signe, les troupes engagèrent le combat (2).

La narration d'Eusèbe a soulevé un certain nom-

(1) P. Allard ; *Deux récentes controverses*, Quest. Hist., 1^{re} janvier 1914, p. 94 et note 1.

(2) Lactance, *De mort. pers.*, 44, 5

bre d'objections même de la part d'historiens catholiques ; voici les principales.

1° « Nul n'est autorisé à démentir Eusèbe, dit Mgr Duchesne, quand il assure tenir ce récit de Constantin (1). » La probité historique de l'évêque de Césarée est connue ; mais l'empereur n'a dû l'entretenir de ces événements qu'après le concile de Nicée (325) et Eusèbe n'a écrit la *Vita Constantini* qu'en 337. L'empereur n'a-t-il pas dramatisé quelque peu l'histoire de l'apparition en disant par exemple que toute l'armée en avait été témoin ? « On serait porté à le croire, dit le P. Dutouquet. L'événement si éclatant qu'il raconte, si propre à frapper les imaginations, aurait trouvé place dans le récit des contemporains, s'il avait eu pour témoins, comme le dit Constantin, l'armée et l'empereur (2). » Le silence des contemporains n'est pas aussi absolu qu'on le suppose. Sans doute on n'a pas de témoignage positif de quelque soldat qui ait vu la croix dans le ciel. Mais quand le panégyriste de Trèves (313) affirme que les aruspices murmurèrent contre le présage mauvais, ne ferait-il pas allusion au signe céleste : « Quel dieu, quel majesté visible t'a décidé (3) », s'écrie-t-il. A n'en pas douter, pour l'orateur, le fils d'Hélène a eu commerce avec la divinité. Le rhéteur païen, Porfirius Optatianus, qui parle, quelques années après la mort de Constantin d'une troupe céleste, vue par toute l'armée au-dessus des légions en marche, ne rapporterait-il pas un bruit

(1) Duchesne, *op. cit.*, p. 59.

(2) Dutouquet, *Constantin (conversion de)*, Dict. ap. de la F. G., t. I, col. 696.

(3) « *Quisnam te Deus, quae tam praesens hortata est majestas ?* » *Panegy.*, IX, 2. (édit. Bachrens, p. 193).

populaire (1)? Le récit fait à Eusèbe par l'empereur est corroboré, au moins quant à sa partie essentielle, par l'inscription dédicatoire de l'arc de triomphe élevé à Rome sur la *via triumphalis* et achevé en 315 : « A l'empereur César Flavius Constantin, très grand, pieux, heureux, auguste, le sénat et le peuple romain ont dédié cet arc de triomphe parce que, grâce à l'inspiration divine (*instinctu divinitatis*) et à la grandeur de son génie, il a, avec son armée, vengé dans une guerre juste la République du tyran et de toute sa faction (2). » Ce texte, « ne prête à aucune contestation, ni quant à son authenticité, ni quant à sa signification : le sénat et le peuple romain élèvent un monument commémoratif de la victoire de Constantin au pont Milvius, et font honneur à Constantin d'y avoir été conduit « *instinctu divinitatis* », par la suggestion de la divinité. L'inscription est païenne, comme était païen encore le sénat et, dans son être officiel, le peuple romain ; elle parle de la divinité dans le langage abstrait et monothéiste qui est à la mode au début du iv^e siècle ; elle ne peut pas taire le fait notoire auquel l'empereur attache sans doute le plus haut prix, à savoir que la divinité a collaboré à sa victoire (3). »

2° La deuxième difficulté est la présence sur le Labarum, décrit par Eusèbe, des médaillons en or de Constantin et de ses fils. Or, en 312, l'empereur n'avait qu'un fils, Crispus ; l'aîné des enfants de son second mariage, Constantin II, ne naquit pas avant 314. C'est donc seulement après cette date que

(1) Porfirius optatianus, *Panegyrr.*

(2) Dessau, 694.

(3) Batiffol, *op. cit.*, p. 215-216.

l'étendard dépeint par Eusèbe a dû être inauguré, puisqu'il est question d'« *enfants de l'empereur* » au pluriel.

« L'argument aurait sa valeur s'il s'agissait d'images tissées ou brodées dans l'étoffe même du *vexillum* ; mais puisqu'il paraît démontré, par une étude plus attentive du texte d'Eusèbe, que les images dont parle celui-ci sont des médaillons suspendus ou cloués au bois, mobiles par conséquent, l'argument ne porte plus. Eusèbe, écrivant longtemps après les faits, décrit le labarum tel qu'il le voyait, à une époque très postérieure à 312, quand on y avait apposé les disques ornés des images impériales. Ce serait interpréter très servilement ses paroles que de lui faire affirmer que toutes ces images y furent attachées dès l'origine. Il faut laisser quelque élasticité aux descriptions de cette nature (1). »

3° « Ce n'est pas en face de l'ennemi, dit M. J. Maurice, que se confectionnent les drapeaux... On n'y tisse pas des étoffes, et l'on y fait pas les portraits des empereurs (2). »

Nous aurions déjà répondu à cette objection, si on admet que la vision de Constantin a eu lieu en Gaule, tandis que l'empereur se préparait seulement à partir en Italie. Dans cette hypothèse Constantin a eu le temps de faire fabriquer l'étendard.

4° Eusèbe parle du Labarum dans sa *vie de Constantin* ; mais dans son *Histoire ecclésiastique* , terminée vers 324, il ne mentionne ni la vision de la croix, ni la confection du labarum, et cependant il relate l'expédition contre Maxence.

(1) P. Allard, *op. cit.* , O II, 1^{er} janvier 1914, p. 93.

(2) *Bullet. de la S. des Ant. de France* , 1903, p. 315.

On peut d'abord répondre qu'en 324, Eusèbe n'avait pas entendu le récit de la bouche de Constantin et qu'en bon historien, il se montre sobre de merveilleux ; je dis sobre, car dans l'*Histoire ecclésiastique*, au livre ix (9, 10) il y a une allusion très probable au labarum. Il s'agit d'une statue érigée sur une place publique, en même temps que l'arc de triomphe et malheureusement disparue. « Elle représentait Constantin, tenant dans sa main droite « le trophée de la passion du Sauveur », τὸ τῶν ἡμεῶν τρῶτατον παθους, « le signe du Sauveur » ἡ τῶν ἡμεῶν σημεῖον. L'inscription, dont on n'a point le texte latin, a été traduite ainsi par Eusèbe : « Par ce signe salutaire τούτῳ τῷ σωτηριωδῶς σημεῖῳ) emblème du vrai courage, j'ai délivré notre ville du joug du tyran. Au sénat et au peuple romain, rendus à la liberté, j'ai restitué leur première gloire et la splendeur due à leur noblesse. » Cette croix tenue par l'empereur ne pouvait être autre chose que le labarum. Eusèbe le dit clairement ailleurs, quand, revenant plus tard sur ce sujet dans la *Vie de Constantin* (II, 39), il explique en quoi consistait « le trophée du Sauveur » mis dans la main de la statue : c'était, dit-il « une longue lance en forme de croix... » ce qui correspond à la description donnée par lui du labarum (1). »

5° Une autre objection est tirée de la numismatique. Le monogramme du Christ, gravé sur le casque impérial n'apparaît dans les monnaies qu'à partir de 317, et le labarum qu'à partir de 325. L'adoption de cet étendard par l'empereur ne doit pas être an-

(1) P. Allard, *op. cit.*, p. 95-96.

térieure à l'année 317, époque où les fils de Constantin furent élevés au rang de Césars (1).

» On conviendra que ces conclusions s'appuient sur des considérations assez fragiles. Que le monogramme du Christ n'apparaisse pas sur les monnaies avant 317, que l'étendard orné de ce monogramme n'y soit pas représenté avant 325, cela ne prouve pas que dès 312, un étendard de ce modèle n'ait pas été fabriqué. Il serait téméraire de vouloir raconter et dater tous les événements de l'histoire romaine par les monnaies, qui ne les suivent pas de près, et n'en reflètent qu'une bien petite partie, et il y aurait sans doute quelque abus à se servir... en cette matière de l'argument paradoxal *e silentio* — silence des monnaies, non silence des textes, puisque c'est précisément une affirmation d'un contemporain aussi considérable qu'Eusèbe qu'il s'agit d'infirmar (2). »

6° Lactance ne parle ni de la vision de la croix dans le ciel, ni de la confection du labarum, mais d'un songe de Constantin la veille même de la bataille et de l'inscription du monogramme du Christ sur les boucliers des soldats. Faut-il mettre les deux écrivains en contradiction? Faut-il ne retenir que le récit de Lactance et négliger celui d'Eusèbe, comme semblent le faire Mgr Batiffol (3), Dom Leclerc (4), le père de Bacci-Venturi (5) ..., etc.? La vérité paraît plus simple à P. Allard. « Les deux

(1) Maurice. *Numismatique Constantienne*, t. I, p. cvii : t. II, p. 331, 510.

(2) P. Allard, *op. cit.*, p. 101.

(3) Batiffol, *op. cit.*, p. 213 et ss.

(4) Article, *chrisme* du Dict. A. C. et L., 38^e fascicule, p. 1496-1498.

(5) Bacci-Venturi: *Della grande persecuzione alla vittoria del Crist.*, p. xx.

faits, celui que rapporte Eusèbe, et celui que raconte Lactance, ne se ressemblent pas, et appartiennent à deux phases de la guerre, distantes l'une de l'autre : le premier à sa préparation, le second à son moment le plus critique et à sa période décisive. Un historien que ne lisent plus beaucoup les modernes, mais dont la vaste érudition s'allie à un vaste bon sens, Le Beau, a très bien dit que « Lactance n'écrivant pas une histoire, ne détruit rien par son silence, et qu'il ne parle que de l'ordre que Constantin reçut en songe, la veille du combat contre Maxence, de faire graver sur les boucliers de son armée le monogramme du Christ, parce qu'ayant pour objet la mort des persécuteurs, il omet tout ce qui était arrivé depuis le commencement de la guerre jusqu'à la mort du tyran (1). »

« Mais ce qu'il omet ainsi ne lui était pas probablement inconnu. Un mot de son récit semble l'indiquer. Le Christ ordonne à Constantin de mettre sur les boucliers de ses soldats « le signe céleste » *caeleste signum*. Le mot *signum Dei*, *signum Christi*, a été souvent employé pour désigner la croix. Mais l'épithète *caeleste*, qu'y a jointe Lactance, semble bien avoir une signification particulière. Elle fait allusion à un signe paru « dans le ciel ». La pensée se rapporte naturellement à l'apparition de la croix au-dessus du soleil, dont Constantin fut témoin avant d'entreprendre l'expédition... Il y a deux épisodes bien distincts et que l'on ne doit pas confondre : Lactance racontant le second fait, par les termes même qu'il emploie, allusion au premier(2). »

(1) Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*, t. I, p. 60.

(2) P. Allard, *op. cit.*, p. 99-100.

Le choc des deux armées se produisit aux bords du Tibre, non loin du port Milvius, qui devait assurer la retraite aux troupes de Maxence ; celles-ci quoique de beaucoup supérieures en nombre, furent pleinement défaites et Maxence périt dans les eaux du fleuve (28 octobre 312).

« La victoire de Constantin fut considérée par tout le monde comme un fait extraordinaire, où l'intervention de la divinité n'était pas méconnaissable. Le sénat traduisit cette impression en faisant graver sur l'arc commémoratif de l'événement les deux mots célèbres : *instinctu divinitatis*. Les païens qui ne manquaient pas sous les drapeaux du vainqueur et dans son entourage, rapportaient le succès à la divinité abstraite qu'ils honoraient en leurs dieux, ou même à l'intervention de légions célestes, conduites par l'empereur divinisé Constance Chlore. Mais l'impression générale était que la catastrophe où Maxence avait péri avec sa brillante armée était l'œuvre du dieu des chrétiens (1). »

Tel était le sentiment de Constantin lui-même. Nous en avons pour garant le changement profond survenu dans l'âme de l'empereur qui, « d'un prince ami des chrétiens devait faire un protecteur des chrétiens (2). »

Désormais Constantin est détaché rationnellement du polythéisme, et s'il n'est pas positivement chrétien, si même encore il n'est pas catéchumène (3), il est d'esprit, de tendance, de cœur, tourné vers le christianisme. On peut vraiment affirmer qu'auprès

(1) Duchesne, *op. cit.*, p. 56.

(2) Maurice, *Les origines religieuses de Constantin*, Bulletin d'A. L. A. C., 1914, p. 44.

(3) Cf. Batiffol, *op. cit.*, p. 255-259.

du pont Milvius il y eut véritable conversion dans l'âme de l'empereur. Or cette conversion ne pouvait être due à un calcul politique. Ses soldats n'étaient pas chrétiens, sinon exceptionnellement : « L'acte de Constantin les mettant sous la protection de la croix n'était donc pas suggérée au prince par son armée. Les chrétiens n'étaient pas assez nombreux encore dans la ville pour que pareil acte dût gagner Rome au prétendant (1). »

Gaston Boissier réfute l'opinion de Burckhardt (2) et de Duruy (3) qui prétendent que la conversion impériale fut l'effet d'un politique calcul. « Quel intérêt, dit-il, pouvait-il avoir à se faire chrétien en ce moment? Voilà ce qui est malaisé de découvrir...

Les chrétiens étaient en minorité dans l'empire (en Occident), se déclarer ouvertement pour eux, c'était risquer de tourner la majorité contre soi. Pour un avantage incertain on s'exposait à un péril assuré. Comment un politique si avisé a-t-il volontairement couru ce danger, dans un de ces moments critiques où, de peur de complications fâcheuses, on ménage ordinairement tout le monde? Quel intérêt pouvait-il trouver à soulever les haines du parti païen, qui était de beaucoup le plus fort, et surtout en face de Rome qui a toujours passé pour la forteresse du paganisme?

« S'il n'a pas changé de religion par intérêt, il faut bien qu'il l'ait fait par conviction. C'est du reste à ce résultat que nous amènent les renseigne-

(1) Batiffol, *op. cit.*, p. 215.

(2) Burckhardt, *Die Zeit Constantin's*

(3) Duruy, *Histoire romaine*,

ments que les contemporains nous donnent sur Constantin (1). »

Or cette conviction resterait inexplicable si elle n'avait été déterminée par des événements extraordinaires. Il ne suffit pas de dire avec Mgr Duchesne : « Laissant... au mystère ce qui appartient au mystère, on se bornera ici à constater les faits constatables (2) » ou avec G. Boissier : « Quant... à l'apparition et au songe, je n'en veux rien dire ; ces incidents miraculeux échappent à la critique, et ils ne sont pas du domaine propre de l'histoire (3). »

Tout au contraire, un fait existe, la conversion de Constantin ; cette conversion doit avoir une cause ; or cette cause pour quiconque ne nie pas a priori le surnaturel, peut être d'ordre humain ou divin. Une sage et impartiale interprétation des circonstances historiques est obligée de mettre de côté les motifs d'ordre humain. Faut-il, avec Gaston Boissier et d'autres écrivains recourir à l'hallucination ? c'est l'éternel refuge des rationalistes... Vraiment le personnage s'y prête-t-il ? et avant d'invoquer une telle hypothèse, que rien n'appelle, n'est-il pas plus raisonnable de voir un lien de causalité entre la conversion de l'empereur et les merveilleux incidents rapportés par Eusèbe et Lactance ? Ceux-ci écartés, la conversion de Constantin paraîtrait un fait sans antécédent suffisant. Doit-on, parce qu'on écrit l'histoire, se départir de toute logique et de toute philosophie ? Il reste que la conversion de l'empereur et les conséquences qui en résultèrent, confirment la réalité de l'apparition et des songes.

(1) G. Boissier, *La fin du paganisme*, t. p. 27-28

(2) Duchesne, *op. cit.*, t. II, p. 59.

(3) G. Boissier, *op. cit.*, p. 32.

§ 12. L'édit de Milan (313).

Constantin tout d'abord se montra attentif à tenir la balance égale entre les deux cultes ; mais il marqua en même temps sa volonté de rétablir partout la paix religieuse.

L'un de ses premiers actes, après sa victoire, fut une lettre presque menaçante à Maximin. Lactance dit de ce dernier : « Constantini litteris deterretur (1) ». Maximin n'osa résister. Il se soumit, mais sans franchise, et adressa à son préfet de prétoire, Sabinus, un rescrit maussade, plus hypocrite encore que la circulaire dictée après l'édit de tolérance de Galère.

Voici le passage essentiel de ce document :

« Bien que souvent je t'aie, par écrit ou de vive voix, donné pour instructions d'empêcher les gouverneurs de poursuivre rigoureusement les provinciaux qui persévèrent dans la religion chrétienne, et de leur conseiller l'indulgence, cependant de peur que les bénéficiaires (soldats de police) ou tous autres n'usent à leur égard d'injustice ou de concussion, j'ai voulu te rappeler que nos provinciaux devaient plutôt être ramenés aux dieux par la douceur et la persuasion. Si quelqu'un d'eux leur revient spontanément, on doit l'accueillir à bras ouverts. Que si d'autres préfèrent garder leur religion, il faut les laisser à leur libre arbitre. Telle est la règle que doit suivre ta dévotion : n'accorder à personne la permission d'opprimer les habitants des provinces ; regagner par la douceur ceux-ci à notre culte. Pour

(1) Lactance, *De mort. pers.*, 37.

que nos ordres soient connus de tous nos provinciaux, tu auras soin de les résumer dans un édit (1). »

Les chrétiens d'Orient se fièrent peu à cette lettre. Constantin fit semblant de s'en contenter. Il préparait un acte décisif. Au commencement de l'année 313, il avait convoqué à Milan son collègue, Licinius, pour régler de concert la nouvelle marche de l'Empire. La rencontre a dû avoir lieu fin janvier. Deux affaires en particulier y furent traitées : d'abord le mariage de Licinius avec Constantia, enfin la paix religieuse à laquelle pensait Constantin. Licinius n'avait rien à refuser au puissant vainqueur de Maxence ; son septicisme lui permettait, d'ailleurs, de feindre des sentiments religieux.

Les empereurs tombèrent vite d'accord. « Nous ne possédons pas d'édit de Milan, au sens strict de ce mot : édit. Nous n'avons sous les yeux qu'« une lettre impériale, une épistola adressée à un magistrat, et contenant les instructions et les règles de droit nécessaires à la mise en pratique de la politique en matière de religion convenue dans l'entrevue de Milan (2). » C'est un *mandatum*.

« M. E. Galli (3) et Mgr Batiffol (4) estiment que ce *mandatum* n'est lui-même que le commentaire d'un édit antérieur publié à Milan; et ils essayent de reconstituer le texte primitif de l'édit. Oserais-je avouer que leurs reconstructions ne m'ont point paru décisives.... Volontiers, je penserais qu'il n'y eut point d'édit de Milan, mais qu'il y eut, à la suite

(1) Eusèbe, *H. E.*, IX, q. 13.

(2) Martroye, *A propos de l'édit. de Milan*. B. A. L. A. C., 1914, p. 47, ss.

(3) E. Galli, *L'éditto de Milano del 313* dans la *Scuola Cattolica*, 1913, p. 39-73.

(4) Batiffol, *op. cit.*, p. 233, ss.

des entrevues de Constantin et de Licinius, une série d'expéditions des lettres impériales à différents gouverneurs de province (1). »

Quoi qu'il en soit, le document qui nous reste a été conservé par Lactance (*de Mort. pers.*, 48) à l'exception du préambule qui a été rapporté par Eusèbe (*H. E.*, X, 5) ; il est trop important pour ne pas être cité en entier.

« Depuis longtemps déjà nous avons reconnu que la liberté de religion ne doit pas être contrainte, mais qu'il faut permettre à chacun d'obéir, pour les choses divines, au mouvement de sa conscience. Aussi avons-nous permis à tous, y compris les chrétiens, de suivre la foi de leur religion et de leur culte. Mais parce que, dans le rescrit où leur fut concédée cette faculté, de nombreuses et diverses conditions avaient été énumérées, peut-être à cause de cela quelques-uns y renoncèrent après un certain temps. »

Ici se termine le préambule.

« C'est pourquoi, quand moi, Constantin Auguste, et moi, Licinius Auguste, nous nous sommes rencontrés heureusement à Milan, pour y traiter de tous les intérêts qui importent à la tranquillité publique, nous avons cru que l'affaire la plus considérable et qui devait être réglée la première, était celle du respect dû à la Divinité, et qu'il fallait donner aux chrétiens et à tous les hommes la liberté de suivre chacun la religion de leur choix : puisse cette pensée plaire à la Divinité qui réside dans le ciel, et la rendre propice à nous et à tous ceux qui nous sont

(1) Bardy, *A travers la récente littérature constantinienne*, R P A., 1^{er} mars 1918, p. 682.

soumis. Nous avons donc jugé salulaire et raisonnable de ne refuser à personne la permission de donner sa préférence au culte des chrétiens, afin que la Divinité suprême, dont nous suivons par un choix libre la religion, nous accorde en toutes choses sa faveur accoutumée et sa bienveillance. Sache donc votre Excellence, qu'il nous a plu de supprimer toutes les conditions qui, dans les rescrits que vous avez précédemment reçus, étaient imposées au sujet des chrétiens ; nous voulons simplement aujourd'hui que chacun de ceux qui ont la volonté de suivre la religion chrétienne le puisse faire sans crainte d'être aucunement molesté. Voilà ce que nous avons cru devoir signifier à votre sollicitude, afin que vous compreniez que nous avons donné à ces chrétiens l'absolue liberté d'observer leur religion. Ce que nous leur accordons, Votre Excellence doit comprendre que nous l'accordons aussi aux autres qui auront la liberté de choisir et de suivre le culte qu'ils préfèrent, comme il convient à la tranquillité de notre temps, afin que nul ne soit lésé dans son honneur ou dans sa religion. »

Telle est la première partie du célèbre document.

« De plus, au sujet des chrétiens, continuent les deux empereurs, nous avons décidé que si les lieux où ils avaient auparavant coutume de se réunir, et dont il a été déjà question dans les instructions envoyées à votre office, ont été auparavant aliénés soit par le fisc, soit par quelque particulier, ils soient restitués aux chrétiens sans indemnité, sans aucune répétition de prix, sans délai et sans procès. Ceux qui les ont reçus en don ou même qui les ont achetés seront obligés de les rendre aussi prompte-

ment que possible ; s'ils pensent avoir droit, en retour, à quelque marque de notre bienveillance, qu'ils nous adressent une requête pour obtenir un équivalent. Mais toutes ces choses devront être immédiatement remises au corps des chrétiens. Et comme ces mêmes chrétiens ne possédaient pas seulement des lieux d'assemblées, mais aussi d'autres propriétés appartenant à leur corporation, c'est-à-dire aux églises, non à des particuliers, vous ordonnerez, en vertu de la même loi, que sans aucune excuse ou discussion ces propriétés soient rendues à leur corporation et à leurs communautés, en observant la règle ci-dessus posée, c'est-à-dire en faisant espérer une indemnité de notre bienveillance à ceux qui auront restitué sans répétition de prix. En toutes ces choses vous devrez prêter votre assistance à ce même corps des chrétiens, afin que notre ordre soit rapidement accompli, car il est favorable à la tranquillité publique. Veuille, comme il a été dit plus haut, la faveur divine, que nous avons déjà éprouvée en de si grandes choses, nous procurer toujours le succès, et en même temps assurer la félicité de tous ! Afin que cet acte de notre bienveillance ne demeure ignoré de personne, ayez soin de lui donner en tout lieu la publicité officielle. »

La première partie de la constitution impériale pose le principe général de la liberté religieuse, de la liberté des cultes, de la liberté de conscience, mais sans fonder ces libertés sur l'indifférence religieuse ; au contraire l'Etat n'est pas athée parce qu'il reconnaît tous les cultes et qu'il renonce en particulier à surveiller le culte chrétien, il reconnaît et adore la Providence de la « Divinité », du « Dieu

qui est au ciel ». L'édit de Milan « déclare ne vouloir faire tort à aucune religion, entendant par religion, non pas le droit de l'individu à avoir la croyance qu'il veut, mais le droit de toute divinité à être respectée dans ses fidèles. Par là, la doctrine de l'édit de Milan est antique : elle se rattache à la politique religieuse traditionnelle de Rome, si accueillante aux dieux des peuples vaincus, pour cette raison qu'il n'y avait pas de faux dieu, ni aucun dieu qui ne pût être utile ou redoutable. Ainsi pensons-nous qu'il faut interpréter le *Ne cuiquam religioni auferri aliquid a nobis videatur* de l'édit...

« Le législateur énonce à plusieurs reprises clairement son dessein : il déclare octroyer la liberté religieuse pour le bien de la paix publique...; il déclare avoir cherché le bien public, la sûreté des citoyens jusque-là maladroitement molestés pour cause de religion... Il a voulu que, désormais, les chrétiens fussent tranquilles... Le législateur veut la paix religieuse pour tous et entre tous : son point de vue est celui du bien public.

« Quelle est donc la religion personnelle du législateur ? Quand on cherche la réponse à faire à cette question, on ne doit pas perdre de vue que l'édit de Milan est dû à la collaboration de deux empereurs et que ces deux empereurs n'avaient pas la même attitude religieuse. Licinius faisait des avances au christianisme, témoin le chant qu'il donne à chanter à ses soldats à la bataille d'Andrinople, mais Licinius n'était pas chrétien : il mourra en païen impénitent... (Il) a dû subir en 313 l'influence souveraine de Constantin vainqueur : l'édit de Milan n'en

a pas moins l'apparence d'un compromis, dans lequel on ne doit retrouver la pensée totale ni de Licinius, ni de Constantin.

« Cette observation préalable faite, on notera que l'édit de Milan ne renferme pas un mot qui trahisse l'adhésion du législateur au christianisme ; par contre, le langage de l'édit est pur de toute expression polythéiste. Ce silence de l'édit dut frapper les fidèles des cultes officiels, habitués à un autre style. Ils purent du moins se rassurer en relevant les termes qui servent aux deux empereurs à s'exprimer sur la divinité. L'édit, en effet, entend fortifier le respect dû à la divinité... Le législateur veut se rendre propice tout ce qu'il y a de divinité dans le séjour céleste, *quidquid divinitatis in sede caelesti*. Il affirme la religion qu'il professe envers la divinité suprême *summa divinitas, cujus religioni liberis mentibus obsequimur*. Il semble qu'il veuille distinguer cette religion de celle des chrétiens. Et elle s'en distingue, en effet, en tant qu'elle a pour objet essentiel la divinité abstraite, suprême, innommée, chère au langage officiel du moment dont témoigne telle harangue adressée à Constantin, par exemple le *Panégyrique* de l'an 313 : religiosité et langage conciliable avec le monothéisme chrétien, sans rien qui puisse alarmer le polythéisme en quête d'une souveraineté dans le ciel. Mais cette religion du législateur se distingue radicalement de la religion qui a été jusqu'ici celle des empereurs en ce trait notamment qu'elle n'invoque pas le principe de la tradition : la religion de Constantin et de Licinius ne prétend pas être celle de leurs ancêtres, mais le libre choix des deux Augustes, *liberis mentibus*. En

octroyant la liberté religieuse à tous, les deux Augustes en réclament incontinent pour eux-mêmes le bénéfice. Une religion impériale s'affirme, capable de rallier tous les esprits dans une affirmation essentielle, en laissant à chacun la liberté de préciser à son gré. C'est ainsi que l'édit de Milan peut être signé par les deux empereurs, dont l'un est païen encore et l'autre ne l'est déjà plus.

« Car la piété personnelle de Constantin dépasse certainement ce déisme ambigu : Constantin fait plus qu'admettre la légitimité de la religion des chrétiens, il est personnellement reconnaissant au Dieu des chrétiens qui est venu comme au devant de lui : il compte s'assurer la faveur de ce puissant Dieu (1). »

Quelles que soient les attaches officielles que Constantin gardât avec le paganisme, ne resta-t-il pas toujours *Pontifex Maximus*, c'est-à-dire tuteur des dieux? Quoiqu'on ne puisse admettre qu'il ait reçu le baptême des mains de saint Sylvestre en 312 (2), puisqu'il fut baptisé, quelques jours avant sa mort à Ancyrona, par Eusèbe de Nicomédie (337) (3), il est certain qu'il est gagné au christianisme : « Il faudrait être aveugle pour ne pas voir que l'édit de Milan, pris dans son ensemble, est fait par un chrétien et dans l'intérêt des chrétiens... On voit bien qu'en réalité, il ne songe qu'aux chrétiens; ils sont les seuls qui soient expressément nommés, et même il est dit, en propres termes, que la tolérance qu'obtiennent les autres religions n'est

(1) Batiffol, *l'Edit de Milan*, dans *Correspondant*, 10 mars 1913, p. 854, ss.

(2) Cf., Bardy, *l. c.*, p. 689-690.

(3) Eusèbe, *Vita Const.*, IV, 61.

qu'une conséquence de celle qu'on veut accorder au christianisme (1). »

C'est spécialement dans la seconde partie de l'édit que la faveur de Constantin pour le christianisme se fait jour. Il est vrai qu'il s'agissait de réparer les confiscations injustes qui avaient spolié les chrétiens.

L'existence de la société chrétienne est reconnue : tous les mots qui peuvent la désigner sont employés : *corpus*, *conventiculum*, *ecclesia*. Elle est distinguée avec soin des particuliers : son domaine collectif est nettement mis à part de la propriété individuelle.

Son droit de posséder est avoué antérieur aux persécutions et cela par l'effet rétroactif donné aux mesures prises pour le rétablir. Les biens ecclésiastiques doivent être restitués à l'Eglise en quelques mains qu'ils soient parvenus, mais l'Etat s'offre à dédommager les possesseurs actuels. Les législateurs de l'édit de Milan se montrent plus généreux que le premier Consul Bonaparte.

Le christianisme acquiert définitivement la personnalité morale et civile. Pendant que la religion païenne reste encore officiellement confondue avec l'Etat, la religion chrétienne apparaît vis-à-vis de lui comme un pouvoir distinct, mais non rival, vivant de sa vie propre et muni de tout ce qui lui est nécessaire.

Le pape, au Latran, résidence impériale donnée à saint Sylvestre, César, au Palatin, tel est l'ordre nouveau qui résulte de la conversion de Constantin et de l'édit de Milan, établissant essentiellement deux

(1) G. Boissier, *L'Edit de Milan*, dans *Rev. des D. M* 1^{er} août 1887, p. 528.

choses : « en premier lieu, la liberté de conscience, liberté absolument inconnue auparavant ; en second lieu, une reconnaissance officielle de l'Eglise, qu'il distinguait de l'Empire. C'est donc un événement capital qui clôt la période des persécutions de l'Eglise primitive (1).

Au point de vue de la liberté d'action, comme au point de vue juridique, l'Eglise se trouvait, en une époque où plus de la moitié des citoyens étaient païens, dans des conditions de beaucoup préférables à celles qui lui sont faites en notre pays après quinze siècles de christianisme.

Les dispositions nouvelles prises à Milan furent aussitôt envoyées aux gouverneurs. Mais comment contraindre Maximin à les observer ?

Les événements tirèrent les deux Augustes d'embarras. « Au printemps de 313, Maximin ouvrit la campagne contre Licinius. Vaincu le 30 avril près d'Andrinople, il repassa le Bosphore « en se dissimulant sous un vêtement d'emprunt, traversa Nicomédie et ne s'arrêta qu'au Taurus. Là, en Cilicie, il était dans son ancien empire. Mais Licinius le suivait : il força les passages, et Maximin, désespéré, s'empoisonna à Tarse. Il mourut dans des souffrances épouvantables. Avant de se donner la mort, il s'était un moment imaginé que la résistance était encore possible, et, pour se concilier les chrétiens tant pourchassés par lui, il avait imaginé de leur délivrer un édit de pleine et entière tolérance (2). Chez lui la férocité ne perdait jamais ses droits. En

(1) E. Chénon, *Histoire des rapports de l'Eglise et de l'Etat*, p. 22.

(2) Eusèbe, *H. E.*, IX, 10.

même temps qu'il accordait la liberté aux chrétiens, il ordonnait de mettre à mort nombre de prêtres et devins païens, dont les orateurs l'avaient engagé dans cette funeste guerre (1). »

Le 13 juin 313, le texte libérateur était affiché à Nicomédie et tout l'empire goûta la paix religieuse.

§ 13. La persécution de Licinius et le triomphe final de Constantin.

La paix ne régna pas longtemps entre les deux Augustes qui s'étaient partagé l'Empire ; dès 314, la guerre éclate entre eux. Licinius, vaincu, est obligé de céder une partie de ses possessions européennes à Constantin. La tranquillité religieuse sera maintenue en Orient jusqu'en 320, mais à contre-cœur. « L'influence que Constantin pouvait avoir sur Licinius, soit directement, soit par l'entremise de sa sœur Constantia, était battue en brèche par la jalousie et l'esprit d'intrigue. Le moment vint où le vieux compagnon d'armes de Galère crut devoir préparer sa revanche de la campagne de 314. Constantin devint pour lui l'ennemi. Dans cet état d'esprit il ne pouvait que se défier des chrétiens, dont son rival était le bienfaiteur en Occident, l'espérance en Orient (2). »

Licinius commença vers 320 une tortueuse persé-

(1) Duchesne, *op. cit.*, p. 34.

(2) Duchesne, *op. cit.*, p. 68.

cution contre les chrétiens qui finit par être sanglante.

1^o Défense fut faite aux évêques de sortir de leurs diocèses, de se visiter entre eux, de tenir des conciles, nombre de prélats furent poursuivis individuellement sous divers prétextes (1).

2^o Peu sévère en ses mœurs, le prince trouva inconvenant que les femmes fussent catéchisées par les hommes, ou assistassent aux mêmes réunions. Des mesures prohibitives furent prises en ce sens.

3^o Sous prétexte de moralité et d'hygiène, défense fut faite aux chrétiens de célébrer les offices dans les lieux clos, et de s'assembler autrement qu'en plein air, hors des portes des villes.

4^o Licinius en vint ensuite à déclarer incompatibles la profession chrétienne et les charges publiques. Les chrétiens durent sacrifier aux dieux ou ils se virent chasser de la cour, de l'administration, de l'armée. « Cela suffit pour déterminer beaucoup d'apostasies... Il n'y eut pas que des apostats ; il y eut aussi des confesseurs et des martyrs. Plusieurs évêques périrent, notamment Basile d'Amasie. La région du Pont fut particulièrement maltraitée ; en maint endroit on ferma les églises, on alla même jusqu'à les détruire. C'est à Sébaste, dans l'Arménie Mineure, que se place le célèbre drame des Quarante martyrs de l'étang glacé. Nous avons encore, document touchant, le testament (2) de ces soldats chrétiens ; ils y prennent congé de leurs amis et disposent de la

(1) Sur la persécution de Licinius, voir Eusebe, *H. E.*, X, 8 et *Vita Const.*, I, 49-56.

(2) Gebhardt, *acta marty. selecta*, p. 166.

seule chose dont ils peuvent disposer, leurs propres restes (1). »

5° Certains biens ecclésiastiques, anciens ou nouvellement acquis, furent confisqués, et un grand nombre de chrétiens riches furent spoliés.

6° Tout cela n'était que le prélude de la persécution ; sous prétexte qu'évêques, fonctionnaires, soldats étaient secrètement favorables à Constantin, ils furent contraints d'abjurer sous peine d'être exilés, condamnés aux mines, réduits à devenir esclaves publics, après avoir été spoliés de leurs biens ; enfin plusieurs furent mis à mort.

La persécution serait certainement devenue générale si la guerre n'eût éclatée entre les deux rivaux en 324.

Licinius la déclara, prétextant que son beau-frère avait violé la frontière en poursuivant les Goths jusque sur les terres de son collègue.

La lutte prit immédiatement un caractère religieux : dans le camp de Constantin on priait le Dieu des chrétiens, le *laborum* était l'étendard de l'armée ; auprès de Licinius marchait tout le cortège des pontifes païens ; l'empereur avait même juré d'exterminer les chrétiens s'il revenait victorieux (2).

Heureusement il fut battu à deux reprises : à Andrinople, le 3 juillet 324, à Chrysopolis, en Bithynie, le 18 septembre. Il s'enfuit à Nicomédie. Le vainqueur l'y suivit. Sur les prières de sa sœur, l'impératrice Constantia, il fit grâce à Licinius et lui donna Thessalonique pour résidence ; mais peu de temps

(1) Duchesne, *op. cit.*, p. 70.

(2) Eusèbe, *Vita Constant.*, II, 8.

après, il le fit étrangler. Les historiens contemporains ne s'accordent pas sur le motif de ce meurtre. « Ce crime, si Constantin en a été vraiment l'instigateur, comme tout l'indique, est une des taches que l'histoire doit flétrir dans la vie de ce grand homme (1). »

Constantin, absolument maître de l'Empire, rétablit partout l'édit de Milan, répara les maux faits en Orient par la dernière persécution. « Licinius disparu, tout l'Empire romain est désormais aux mains d'un empereur unique, la monarchie rétablie telle qu'elle était à l'avènement de Dioclétien : dans tout le monde romain le catholicisme entre en jouissance de la liberté que lui a octroyée l'édit de Milan, et de la faveur que lui a vouée Constantin. Si on en croyait Eusèbe, Constantin aurait saisi cette occasion pour publier un édit solennel qui renouvelait l'édit de Milan, qui réparait les dommages subis par les Eglises et les fidèles du fait des mesures persécutrices de Licinius, mais surtout qui manifestait la piété de Constantin et sa reconnaissance envers Dieu (2). Nous avons un témoignage plus sûr des sentiments de Constantin, dans les monnaies qu'il fit émettre, dès 325 ou 326, et sur lesquelles il voulut être représenté les yeux levés vers le ciel, dans l'attitude de l'invocation : aucun empereur n'avait jusqu'à lui adopté cette attitude (3). »

Au César païen a vraiment succédé un César chré-

(1) Mourret, *Les Origines chrétiennes*, p. 461, n. 1.

(2) Eusèbe, *V. C.*, II, 24-42, donne le texte d'après l'exemplaire soi-disant adressé aux habitants de la province de Palestine. Sur l'inauthenticité du document et de plusieurs autres, voyez P. B., « *Les documents de la Vita Constantini* », *Bull. anc. litt. et archéol. chrét.* 1914, p. 81-95.

(3) Batiffol, *La paix const.*, p. 266-267.

tion. La lutte entre l'Eglise et Rome est terminée. Sauf durant les quelques années de renouveau païen sous Julien l'Apostat (361-363), la religion du Christ sera la religion officielle des successeurs d'Auguste. La Croix, « scandale pour les Juifs, folie pour les Gentils », a remporté le plus extraordinaire triomphe, et cela par les vertus, la douceur, la patience de ses adeptes qui pendant 250 ans sont morts pour elle et parce que « Dieu était vraiment en eux, avec eux, et... avec leur œuvre (1). »

(1) Duchesne, *Les Origines chrétiennes*. 2^e Partie, p. 468.

CHAPITRE III

VALEUR APOLOGÉTIQUE DU MARTYRE

L'apologétique chrétienne tire du fait des persécutions une preuve de la divinité de l'Eglise catholique. Elle fait sienne' la pensée de Pascal : « Je crois volontiers les histoires dont les témoins se font égorger (1). » A cette thèse, les adversaires du catholicisme objectent qu'il y a eu, au cours des siècles, des hommes qui se sont sacrifiés à d'autres causes. « En présence de la mort courageuse des vaudois, des hussites, des protestants que (l'Eglise) a brûlés ou pendus sans pouvoir leur arracher aucun désaveu de leurs croyances, il faut bien qu'elle renonce à soutenir qu'on ne meurt que pour une doctrine vraie (2). » Nul catholique ne nie qu'on ne puisse mourir pour des vérités autres que les vérités religieuses, pour des religions autres que la vraie religion. Dans un sens large, toute attitude intellectuelle a eu ses martyrs. Ce qui est extraordinaire chez les victimes des persécutions des trois premiers siècles, ce n'est pas leur mort, c'est leur

(1) *Pensées*, édit. de 1712, p. 179.

(2) G. Boissier, *La fin du paganisme*, I, p. 344.

manière de mourir. « Il y a en (elles) quelque chose de distinctif qui les met au-dessus des autres et qui sollicite par conséquent une explication différente : c'est le fait d'une incontestable supériorité morale et, pour tout dire, de leur héroïsme surhumain (1). »

La valeur du témoignage des martyrs est tout entière dans les circonstances qui ont accompagné leur mort. C'est l'ensemble de ces circonstances qui ne se trouve nulle part ailleurs et qui constitue la transcendence du martyr chrétien. Mais avant de conclure à cette transcendence, encore faut-il établir qu'il y a eu des martyrs et étudier avec soin leur façon de mourir.

ARTICLE PREMIER

AUTHENTICITÉ DU FAIT DU MARTYRE

Ce fait nous l'avons déjà établi ; il s'appuie sur des témoignages irrécusables que l'on peut trouver :

1° Chez les auteurs païens contemporains : Tacite, *Annales* ; Suétone, *De Vita Caesarum* ; Pline, *Epîtres* ; Dion Cassius, *Hist. Rom.* ; Marc-Aurèle, *Pensées* ; Lucien, *Dialogues*, etc., etc.

2° Chez les écrivains chrétiens de l'époque. Les divers apologistes, surtout : Tertullien, Origène ; saint Cyprien, saint Denys d'Alexandrie, Lactance,

(1) Rivière, *Autour de la question du martyre*, R. P. A., 15 août 1907, p. 641.

Eusèbe, Prudence ; *les actes des martyrs*. Ceux-ci sont recueillis dans l'ouvrage de Dom Ruinart : *Acta martyrum sincera* (Edit. Ratisbonne 1859) et dans celui de Dom Leclerc : *Les Martyrs*, en particulier les deux premiers volumes (Paris, Oudin).

3° *Dans les actes impériaux relatifs aux chrétiens*. Les principaux ont été cités presque textuellement dans le chapitre précédent ; on peut les trouver en appendice de l'ouvrage de P. Allard : *Le Christianisme et l'Empire romain*. (Paris, Gabalda.)

4° *Chez les historiens modernes, même les moins favorables au christianisme*, comme Havet : *Le Christianisme et ses origines*. Paris, 1880-1884 ; Aubé, *Histoire des persécutions de l'Eglise jusqu'à la fin des Antonins*, Paris, 1875 ; Renan, *Histoire des origines du Christianisme*, Paris 1883.

5° *Dans l'archéologie*. Les monuments des catacombes, les inscriptions. On peut trouver une bibliographie de ce sujet dans D. Leclerc, *Les Martyrs*, t. I, xv, note 1 ; dans le *Dictionnaire de Théologie Cathol.* de V. M. article *Epigraphie* du docteur Bour et dans M. Maurice Besnier : *Les Catacombes de Rome*, Paris, Leroux, 1909.

Après avoir établi par de tels témoignages qu'il y a eu des martyrs qui ont versé leur sang en faveur de la religion chrétienne, il importe d'étudier les circonstances dans lesquelles ils ont souffert. Ces circonstances peuvent être envisagées sous un double point de vue : 1° du côté des persécuteurs, 2° du côté des persécutés.

ARTICLE II

CIRCONSTANCES RELATIVES AUX PERSÉCUTEURS

Il faut établir :

1° *Le lieu où sont morts les martyrs.* Tout l'Empire romain : Orient et Occident ; mais on ne doit pas oublier que certaines persécutions furent locales ; que d'autres ne s'étendirent pas à tout l'Empire.

2° *La durée.* Des fêtes atroces des jardins de Néron (64) à l'édit de Milan (313), nous avons compté cent vingt-neuf ans de guerre officielle, coupés par des trêves intermittentes, d'une durée totale de cent vingt ans, qui, sans amener une paix absolue, sans qu'on ne rencontre çà et là des martyrs pour diverses causes : passions populaires, arbitraire des gouverneurs, lois non positivement abrogées, sans ôter dès lors à l'Eglise le souci d'un lendemain toujours menacé, lui permettaient du moins de refaire ses forces.

A ces cent vingt-neuf ans de persécution officielle, on doit ajouter quatre années de souffrances sous Licinius (320 à 324) et un an ou deux sous Julien l'Apostat (362-363).

3° *Il faut rechercher les causes qui ont amené les persécutions.*

Nous avons vu (1) que la raison principale qui a fait proscrire la religion chrétienne, c'est qu'elle était odieuse au peuple et aux empereurs : préjugés populaires, préjugés de légistes, préjugés d'hommes d'état. Ces préjugés servent, à n'en pas douter, de causes secondes au démon, jaloux de conserver son empire et de faire périr son mortel ennemi, le christianisme naissant.

4° Il faut établir la base juridique des persécutions, montrer que la profession seule de christianisme constituait le délit punissable ; que ce soit au I^{er} et au II^e siècles avec le « *non licet esse christianos* », que ce soit au III^e et IV^e siècles avec les divers édits proscripteurs ; que la tolérance pratique des Romains pour les religions avait souffert une réelle et nominative exception ; que par un arrêt spécial la religion chrétienne avait été déclarée illicite.

Pour prouver que la christianisme était prohibé, que le nom seul de chrétien était un crime et que le nom renié, le crime disparaissait, on peut s'appuyer : a) sur l'étude détaillée des édits persécuteurs : par exemple rescrit de Trajan (2), édit de Dèce (3), etc., b) sur les interrogatoires, les réponses, les condamnations des martyrs (cf. Leclerc. *Les Martyrs*; Le Blant, *Les persécuteurs et les martyrs* ; P. Allard, *Dix leçons sur le martyre*) ; c) sur le fait que les apostats étaient mis en liberté, dès qu'ils reniaient le Christ par un sacrifice quelconque aux divinités païennes ; se rappeler le rescrit de Marc Aurèle au gouverneur de Lyon (4).

(1) Voir chapitre I. *Les causes des persécutions.*

(2) Voir § 4, art. I, ch. II.

(3) Voir § 5, art. II, ch. II.

(4) Voir § 7, art. I, ch. II.

Mais on peut admettre que le législateur romain pour porter l'édit proscripteur s'est appuyé sur d'anciennes lois non abrogées(1).

5° Il faut répondre à certaines objections que l'on pouvait faire aux chrétiens.

Les principaux reproches à eux adressés se résument dans l'accusation : a) d'être les ennemis du genre humain ; b) de refuser les charges publiques ; c) d'avoir précipité la décadence romaine.

Nous avons répondu aux deux premiers griefs (2), quant au troisième, il est facile de montrer que la décadence a d'autres causes. Elle résulte : 1° de la corruption des mœurs amenée par la richesse et l'oisiveté ; 2° de la dépopulation de l'Empire ; les mariages sont rares et improductifs ; 3° de la désertion des campagnes, du malaise qui pèse sur l'industrie et le commerce et cela par suite de la multiplicité des esclaves qui accaparent toutes les activités rustiques et urbaines ; 4° de l'invasion des barbares dans l'armée ; les citoyens romains n'ont plus la force de vouloir être soldats ; 5° de la mainmise de la soldatesque sur le pouvoir ; la plupart des empereurs seront des demi-barbares.

Le christianisme aurait eu des remèdes à tous ces maux s'il avait été accepté assez tôt. Quand on l'introduisit dans les lois, il était trop tard ; le mal était naturellement inguérissable et Dieu n'est pas obligé de faire des miracles pour sauver une civilisation. Sur ce point cf. J. Guiraud, *Histoire partielle, Histoire vraie*, t. I, p. 115-139 ; G. Boissier, *La fin du paganisme*, t. II, p. 339-385.

(1) Voir § 2, art. I, ch. II.

(2) Voir art. III, ch. I.

6° Il importerait d'étudier les supplices infligés par les persécuteurs.

Les uns sont antérieurs au jugement ; les autres suivent la sentence.

a) Les principaux supplices réservés aux martyrs avant le jugement furent la prison et la torture.

1° Nous avons vu que, durant les deux premiers siècles, la détention préventive était fort courte, le procès en général s'expédiait vite. Mais, pendant les dernières persécutions, le désir qu'on avait de contraindre les chrétiens à l'apostasie, les fit languir dans les fers des mois et des années. Or les tortures éprouvées en prison étaient atroces ; elles étaient occasionnées de diverses manières.

La plupart des textes hagiographiques parlent des chaînes (*ferrum, vincula*) dont les prisonniers chrétiens étaient chargés... On poussait la cruauté, sous l'ardent climat d'Afrique, jusqu'à refuser aux prisonniers... un peu d'eau fraîche (1). Aussi ne souffrait-on pas seulement en prison du manque de boisson et de nourriture, on en mourait. Dans celle de Lyon, beaucoup de martyrs périrent de souffrances et de privations, quelques-uns asphyxiés par le manque d'air (2). A Carthage pendant la persécution de Dèce, treize fidèles moururent de faim en prison. « Nous les suivrons bientôt, écrit un survivant, car depuis huit jours nous venons d'être remis au cachot. Auparavant, on nous donnait tous les cinq jours un peu de pain et de l'eau à volonté (3). » Depuis huit jours on ne leur donnait plus rien !

(1) *Passio SS. Montani et Lucii*, 6.

(2) Eusèbe, *H. E.*, VIII, 8.

(3) *Lettre de Lucien à Celerinus*, Ep., 21, inter Cyprianicas.

« Si encore ces malheureux avaient eu la liberté de se mouvoir ! Non contents de les accabler sous le poids des chaînes, de leur serrer même le cou dans un carcan (1), les persécuteurs les mettaient souvent au *nervus*, c'est-à-dire qu'après les avoir obligés à se coucher sur le dos, on passait leurs pieds dans une poutre percée de plusieurs trous... Les femmes mêmes y étaient assujetties : « Un jour que nous étions au *nervus* » écrit sainte Perpétue (2). La souffrance devenait horrible quand les jambes du prisonnier, tirées au moyen de nerfs de bœuf (d'où le mot *nervus*), étaient emboîtées dans des trous très éloignés l'un de l'autre. Origène, âgé de soixante-sept ans, resta longtemps dans son cachot, les jambes écartées jusqu'au quatrième trou (3). Les martyrs de Lyon, en 177, le martyr Romain, en 303, furent mis en *nervus* jusqu'au cinquième trou (4), qui paraît avoir été le *maximum* de tension. Au delà, la mort se produisait par la rupture du ventre.

« Cependant, malgré l'obscurité, la chaleur, la promiscuité qui y régnaient (avant les empereurs chrétiens, on ne songea pas à séparer les prisonniers de différent sexe), malgré les souffrances physiques et morales infligées aux détenus, la prison ordinaire le cédait en horreur au cachot.... Celui-ci était « la prison inférieure » « la basse prison », *interior pars carceris, inferior carcer, imus carcer*... Il y avait dans les prisons d'état... une partie souterraine où l'on plongeait et souvent l'on exécutait

(1) Eusèbe, *H. E.*, VI, 30.

(2) *Passio SS. Perp., Felicit.*, 8.

(3) Eusèbe, *Hist.*, *E.*, VI, 39.

(4) Eusèbe, *H. E.*, V, 1, 41 ; *De mart. Pal.*, 2-4.

les condamnés (1). On appelait cette cave d'un nom sinistre, *la Force*, provenant de ce que des cages, en solides barreaux de chêne (*robu*), y recevaient quelquefois les captifs. On n'y descendait point par des marches : on y était descendu ou précipité par un trou pratiqué à l'étage supérieur. L'horreur de la mort s'y doublait de celle des ténèbres : *in robore et tenebris expirare*(2). ... Les chrétiens furent souvent enfermés dans ces cachots, lorsque la cruauté du juge, parfois même le mécontentement des geôliers, voulaient leur infliger une captivité pire que la prison ordinaire (3). »

Les martyrs de Lyon, en 177, saint Pionius à Smyrne, Origène à Césarée furent jetés en ces lieux ténébreux. De même saint Vincent à Valence ; non seulement on le mit au *nervus*, mais encore on sema de poteries brisées le sol du cachot pour que le captif, étendu à terre, ne pût trouver le sommeil (4).

Les fidèles ne manquaient pas de visiter les prisonniers quand ils pouvaient acheter le geôlier, ce qui était facile. Ils apportaient des aliments, des vêtements, des remèdes aux captifs à demi morts de faim, couverts de plaies, de pourriture, brisés par la torture. La plus grande charité régnait dans ces geôles où pendant trois siècles des milliers de captifs ont donné tant d'exemples de patience, de pénitence, d'humilité, de résignation. « Vous habitez un séjour ténébreux, leur écrit Tertullien, mais vous êtes libres pour Dieu. Vous respirez un air infect,

(1) Titc-Live, XXXVIII, 44.

(2) Titc-Live, XXXVIII, 59.

(3) P. Allard, *Dix leçons...*, p. 242-246.

(4) *Passio s. Vincentii*, 8.

mais vous êtes un parfum de suavité. Vous attendez la sentence d'un juge, mais vous jugerez vous-mêmes les juges de la terre(1) »

2. Il ne semble pas que la torture, moyen d'enquête selon le droit commun, fut employée pour contraindre à l'apostasie pendant le second siècle. Elle devient un usage courant au troisième siècle. « Vous torturez, disent Minutius Felix et Tertullien, non pour obtenir l'aveu de quelque forfait caché, mais pour arracher un mensonge, à qui dit vrai, en se confessant chrétien (2). »

La torture comptait quatre degrés : La flagellation des martyrs, la tension de leur corps sur le chevalet, la lacération de leurs membres avec des ongles de fer, l'application du fer rouge ou des torches enflammées.

La plupart de ces tourments sont décrits par Philéas, évêque de Thmuis, à propos des tortures infligées aux chrétiens d'Alexandrie en 306 et dont il partageait la captivité : « Les bienheureux martyrs qui ont vécu avec nous... ont souffert pour le Christ toutes les douleurs, tous les tourments que l'on peut inventer; et quelques-uns non pas une fois, mais plusieurs... On les frappait avec des verges, avec des fouets, avec des courroies, avec des cordes... Quelques-uns, les mains liées derrière le dos, étaient étendus sur le chevalet, pendant qu'au moyen d'une machine on leur tirait tous les membres. Ensuite, par l'ordre du juge, les bourreaux leur déchiraient avec des ongles de fer non seulement les flancs, comme on fait aux homicides, mais le ventre, les

(1) Tertullien, *ad martyres*, 2.

(2) Minut. Félix, *Octavius*, 28; Tertullien, *ad Scapulam*, 4.

jambes, et jusqu'au visage. Il y en avait de suspendus à un portique par une seule main, de sorte que la tension des articulations était le plus cruel de tous les supplices. Plusieurs étaient attachés à des colonnes, les uns vis-à-vis des autres, sans que leur pieds portassent à terre, afin que la pesanteur de leur corps serrât de plus en plus leurs liens. Ils supportaient cette torture non seulement pendant que le juge leur parlait et les interrogeait, mais presque pendant une journée entière. Quand il passait à d'autres, il laissait des gens de sa suite pour observer les premiers, et voir si l'excès de la souffrance ébranlait leur résolution; il ordonnait de les serrer sans pitié dans leurs liens et faisait traîner honteusement ceux qui expiraient (1). »

Les femmes plus que les hommes, semble-t-il, étaient exposées à la torture. Sans doute parce que le juge savait que la pudeur la leur rendait encore plus cruelle. « Pour tourmenter leurs membres par le fouet, par le fer, ou par le feu, on commençait par les dépouiller de leurs vêtements. On cite une d'elles qui mourut subitement, au moment où le juge commandait de la flageller (2). Une autre exposée en cet état devant les spectateurs et les bourreaux, reproche sa lâcheté au magistrat : « N'as-tu pas honte de traiter ainsi une femme de naissance libre?... Dieu voit ce que tu fais... Ce n'est pas moi seule, c'est ta mère, c'est ton épouse que tu as couvertes de confusion en ma personne (3). » On croirait entendre le cri sublime de Marie-Antoinette :

(1) Eusèbe, *H. E.*, VIII, 10, 2-7.

(2) *Acta SS. Claudii, Asterii et aliorum.*

(3) *ib.*, 5.

« J'en appelle à toutes les mères. » Mais le juge romain se montra aussi insensible que le juge révolutionnaire : celle qui venait de faire entendre cette éloquente protestation, la martyre Theonilla, fut menacée de si atroces tourments qu'elle mourut subitement aussi dans la salle d'audience. Cela arriva à d'autres encore : une toute jeune fille, l'espagnole Eulalie, expire de même pendant qu'une torche enflammée est promue sur sa poitrine, sur ses flancs, sur son visage, sur ses cheveux. (1). L'illégalité, ici, est aussi flagrante que la barbarie; s'il n'était pas interdit de mettre les femmes à la torture, un rescrit d'Antonin le Pieux défendait de torturer un enfant de moins de quatorze ans(2); et Eulalie en avait douze (3). »

b) Divers supplices attendaient le chrétien fidèle : c'étaient en général, le bannissement, la déportation, les travaux forcés, et la peine de mort.

1° La peine la moins dure que le chrétien pût encourir était celle du bannissement. En principe elle ne faisait pas perdre les droits civils et n'entraînait pas nécessairement la confiscation des biens. « Cependant la condition des relegués chrétiens paraît avoir été plus dure que celle des bannis ordinaires; car, au moins pendant la persécution de Dèce, l'édit avait, contrairement au droit commun, donné la confiscation des biens comme corollaire au bannissement (4). »

2° La déportation implique la perte des biens,

(1) Prudence, *Peri Stephanon*, III. 141-160.

(2) *Dig.*, XLVIII, 18, 10.

(3) P. Allard, *op. cit.*, p. 265-266.

(4) P. Allard, *op. cit.*, p. 274.

des droits civils, c'est la mort civile. Les déportés sont traités comme des forçats, internés dans des îles au climat malsain. « La vie du déporté, dit un jurisconsulte, doit y être assez pénible pour devenir presque l'égale du dernier supplice (1). » Les privations et les mauvais traitements du garde-chiourme hâtaient souvent la fin des déportés.

3° La condamnation aux travaux forcés devint assez fréquente vers la fin des persécutions. Cette peine s'accomplissait dans les carrières de pierre, de marbre, de porphyre, dans les mines d'or, d'argent, de plomb, de cuivre exploitées par l'État et répandues un peu partout dans l'Empire.

Avant de faire descendre les condamnés dans les souterrains, on les flagellait (2) pour bien montrer qu'ils étaient « les esclaves de la peine » ; puis on les immatriculait en les marquant au front avec un fer rouge (3).

Pour les reconnaître, en cas de fuite, on rasait à moitié leur chevelure (4). La fuite d'ailleurs aurait été difficile, car leurs pieds étaient rivés l'un à l'autre par une courte chaîne qui les forçait à marcher à petits pas (5).

Que de chrétiens dans les mines : évêques, prêtres, diacres, hommes et femmes, jusqu'à des jeunes filles et des enfants ! M. Louis Bertrand n'exagère pas leurs souffrances dans la poignante description qu'il en fait, au temps de saint Cyprien (6). La corres-

(1) Modestin, dans *Huschke Jurisp. Antejustin.*, p. 644

(2) Saint Cyprien, *Ep.* 67.

(3) Pontius, *Vita S. Cyp.*,

(4) Saint Cyprien, *Ep.*, 77.

(5) Saint Cyprien, *ib.*

(6) L. Bertrand, *Sanguis martyrum*, p. 344 ss.

pondance du saint évêque avec les confesseurs de la foi attachés aux mines de Sigus, en Numidie est aussi réaliste que le récit du romancier.

4° La peine capitale avait ses degrés d'ignominie, en voici l'échelle descendante : la décapitation, l'exposition aux bêtes, le feu, la croix (1).

En principe la décapitation était réservée aux citoyens; l'exposition aux bêtes, le feu, aux étrangers mais de condition libre; la croix aux esclaves. Cette gradation ne fut guère observée à l'endroit des chrétiens. « A partir de la fin du second siècle le choix des peines à prononcer contre les martyrs paraît avoir été, presque toujours, laissé à l'arbitraire de leurs juges (2). »

a) La décapitation cause en général une mort rapide, décente, discrète. C'est à genoux sur le sol, où debout contre un poteau que le coup mortel doit être donné avec l'épée, l'arme honorable, et non avec la hache ou tout autre instrument (3). C'était la « *bona Mors* (4) » dit Lactance.

b) Le supplice du feu, contrairement à la décapitation est offert au public en spectacle. « Le bûcher est alors élevé au milieu du stade, du cirque ou de l'amphithéâtre, dont les gradins se couvraient de curieux. Debout sur la haute pile de bûches et de fagots, le condamné, dépourvu de ses vêtements, est attaché à un poteau. Le plus souvent, ses mains y ont été clouées. Quelquefois, cependant, elles sont

(1) Callistrate, au *Digest.* XIX, 28; Calvus, *ib.*, 29.

(2) P. Allard, *op. cit.*, p. 282.

(3) Ulpien, au *Dig.* XLVIII, 29, 8.

(4) Lactance, *De mort. pers.*, 22.

seulement liées : il arrive alors que, les cordes étant brûlées, le martyr retrouve la liberté de ses mouvements : on vit l'fructueux et ses diacres, ainsi délivrés, tomber à genoux, les bras étendus en croix, et, dans l'attitude de la prière, attendre la suprême morsure des flammes(1). La mort presque toujours vient vite.

« Cependant, dès la fin du second siècle, le supplice du feu prit aussi une autre forme... Le condamné n'était plus élevé sur un bûcher, mais placé au niveau du sol : souvent, afin de l'envelopper plus complètement de fumée et de flamme, on l'enterrait jusqu'aux genoux(2) ...

« Le *ricincomburium* par les deux méthodes qui viennent d'être décrites représente... le supplice régulier du feu. Mais l'imagination des magistrats romains demeure toujours maîtresse d'y introduire des variantes. C'est alors la fantaisie dans l'horreur. C'est l'arbitraire avec toute sa cruauté. Le feu s'y prête mieux encore que les autres modes d'exécution capitale.

« Il y a la chaudière d'huile bouillante où, dans des circonstances restées mal connues, est plongé saint Jean (3) ; il y a la chaudière de bitume enflammé où meurt sainte Potamienne (4). Il y a la chaux vive dans laquelle, sous Dèce, furent baignés les martyrs Epimaque et Alexandre (5). Il y a la chaise ou le lit de fer rouge qui, au milieu du troisième siècle, et surtout au quatrième, d'instrument

(1) *Acta SS. Fructuosi, Augurii, Eulogii*, 4.

(2) *Passio S. Philippi*, 12.

(3) Tertullien, *De praescrip.*, 36.

(4) Eusèbe, *H. E.*, VI, 5

(5) Eusèbe, *ib.*, 41.

de torture se transforme en instrument de supplice... L'empereur Galère inventa en 309, une manière nouvelle de brûler à petit feu les chrétiens, tout en leur jetant de temps en temps de l'eau à la figure, ou en leur en faisant avaler, de peur qu'ils n'expirassent trop vite (1), le supplice durait quelquefois plusieurs jours (2). »

c) L'exposition aux bêtes était le grand divertissement des Romains. Les chrétiens satisfirent amplement ces hommes dégénérés, mais avides de réalités sanglantes.

Cette peine était organisée d'une façon toute théâtrale.

Il y avait la présentation des condamnés au peuple, ordinairement sous forme de procession autour de l'arène, tandis que les bestiaires fouettaient les malheureux.

Puis on dressait une véritable estrade que surmontait un poteau. « Un plan incliné devant et derrière l'estrade, permettait aux fauves d'y monter aisément, pour assaillir le condamné. Celui-ci leur était ordinairement livré sans défense, nu, les mains attachées au poteau... Quelquefois (les bêtes) le déchiraient sur l'estrade : quelquefois elles l'en arrachaient et le traînaient le long de l'arène. Souvent le fauve, déjà gorgé de chair humaine, se montrait mou à l'attaque : plusieurs étaient successivement lancés, sans faire beaucoup de mal : ainsi à Carthage arriva-t-il au martyr Saturus, qui, sur le *pulpitum*, fut, en même temps que Saturninus, attaqué d'abord par un léopard, puis par un ours, fut traîné

(1) Lactance *De mort.*, per., 21.

(2) P. Allard, *op. cit.*, 287-290.

ensuite par un sanglier, et seulement tout à la fin des jeux reçut d'un léopard une blessure mortelle qui le couvrit de sang (1)...

« Très souvent, les bêtes faisaient au martyr des blessures plus ou moins graves sans le mettre à mort : on était obligé de l'achever (2). »

d) Le supplice ignominieux de la croix, réservé aux esclaves, l'un des plus cruels que l'on connaisse, sanctifié par le Verbe fait chair, fut fréquemment infligé aux martyrs. Au lieu d'achever les crucifiés, les Romains les laissaient agoniser sur la croix ; le supplice pouvait durer des semaines entières en d'indicibles tourments.

e) En dehors de ces peines ordinaires, les chrétiens périrent encore dans des noyades : en 303, des chrétiens « innombrables » sont placés liés dans des barques : on les conduit en pleine mer, et on les jette au milieu des flots (3). Souvent ils furent lapidés par la populace. Au quatrième siècle « les magistrats imaginaient pour les chrétiens des souffrances auparavant inconnues (4). »

« A Antioche, on coupe la langue du diacre Romain, « supplice nouveau » remarque Eusèbe, puis on l'étrangle. A Nicomédie, Dorothee, Gorgonius et plusieurs autres sont étranglés. En Arabie, des fidèles sont tués à coups de hache, supplice interdit par les lois. En Cappadoce, on leur brise les jambes. En Mésopotamie, on les pend la tête en bas, au-dessus d'un feu lent. A Alexandrie, on leur coupe le nez, les oreilles et les mains. Dans le Pont, on leur

(1) *Passio SS. Perpetuae, Felicitatis*, 21.

(2) P. Allard, *op. cit.*, p. 294-296.

(3) Eusèbe, *H. E.*, VIII, 6.

(4) Eusèbe, *H. E.*, VIII, 12.

enfonce des roseaux sous les ongles, on leur verse du plomb fondu sur le dos, on leur déchire les entrailles. Dans la Thébaïde, on les écorche avec des poteries brisées ; des femmes, dépouillées de leurs vêtements, sont attachées la tête en bas à des machines qui les élèvent dans les airs ; des hommes ont les jambes liées à des branches d'arbres qui, dénouées ensuite, s'écartent brusquement, les déchirant en deux. Dans l'Arménie romaine, quarante soldats chrétiens sont gardés nus pendant une nuit d'hiver sur un étang glacé, puis jetés dans le feu. A la même époque... vers 320, des chrétiens furent dépecés à coup d'épées, et jetés par morceaux aux poissons (1). »

En un mot tous les supplices que la cruauté la plus sanguinaire ait pu inventer ont été infligés aux chrétiens.

(1) P. Allard, *op. cit.*, p. 304-305, cf. Eusèbe, VIII, X ; *De mart. Pal.*, 11 ; *de Vita Constantini*, II.

ARTICLE III

CIRCONSTANCES RELATIVES AUX VICTIMES

1° *Le nombre des martyrs.*

Jusqu'à la fin du xvii^e siècle tous les historiens s'accordaient à reconnaître que le nombre des martyrs avait été considérable. A cette époque un philologue anglais, à l'esprit paradoxal, donna à l'une des dissertations qu'il consacrait à saint Cyprien ce titre hardi : « *De paucitate martyrum*, du petit nombre des martyrs. » Il fut réfuté par Dom Ruinart dans la magistrale « préface générale » mise par le savant bénédictin en tête de son recueil des *Acta sincera martyrum*.

La thèse de Dodwel a été reprise au xix^e siècle par Aubé dans son *Histoire des persécutions jusqu'à la fin des Antonins* (1875). Cet auteur l'atténue dans *Les Chrétiens dans l'Empire romain* (1881) ; et la néglige dans le dernier volume qu'il a publié, *L'Eglise et l'Etat dans la seconde partie du troisième siècle* (1885). Havet reste fidèle à Dodwell dans son ouvrage sur *Le Christianisme et ses Origines* (1884) ;

« mais l'auteur se montre si peu préparé à traiter ces questions, si peu familier avec les sources et commet en quelques pages de telles erreurs de détail, qu'il serait superflu de lui répondre (1). »

Par contre la grande majorité des historiens contemporains sont pour le grand nombre des martyrs ; il suffit de citer Renan, Mommsen, Neumann, Lighfoot, Ramsay, Hardy, Boissier, Allard (2).

Donner le chiffre des victimes chrétiennes des persécutions indiquer, même par hypothèse, un nombre approximatif, est impossible. Nous manquons de documents statistiques pour l'établir : les listes tenues par les Eglises sont incomplètes ; une partie seulement de ces listes nous est parvenue dans le martyrologe hiéronymien (édition Rossi-Duchesne), et encore ne renferment-elles que les noms des martyrs dont le *dies natalis* était célébré. La multitude des obscurs « dont Dieu seul sait le nom » a sombré dans l'oubli.

Le chiffre de « onze millions » revient de temps à autre sur les lèvres des prédicateurs. Il est purement imaginaire : « J'ai vainement cherché l'inventeur de cette statistique. Il serait vraiment temps de laisser un vieux cliché, qui n'a déjà que trop servi, et qui finirait par devenir compromettant, comme tout ce qui mêle des inventions humaines aux paroles de l'éternelle vérité (3). »

Mais le grand nombre des martyrs n'est pas douteux. Qu'il nous suffise de rapporter le témoignage d'Eusèbe relatif à la seule persécution de Dioclétien :

(1) P. Allard, *Histoire des persécutions*, t. I. p. VII.

(2) Cf. P. Allard, *Les persécutions et la critique moderne*, ch. II. *Le nombre des martyrs*.

(3) P. Allard, *Les persécutions et la critique moderne*, p. 19.

« Non seulement, dit-il, les témoins du Christ se comptent alors par milliers, mais le langage humain ne saurait exprimer combien de martyrs il y eut dans les villes et dans les provinces (1). »

Entrant dans le détail, Eusèbe estime qu'en 303 « dix mille hommes, sans compter les femmes et les enfants (2) » périrent en Egypte dans cette phase de la persécution.

2° *La condition sociale des martyrs.*

Rechercher les conditions sociales auxquelles appartient cette multitude de martyrs équivaut à étudier la pénétration du christianisme dans les diverses classes de la société romaine. Nous en avons déjà parlé (3).

Personne ne pourra donc être étonné, si nous affirmons que la foi chrétienne fut confessée par de nombreux esclaves, par de petites gens de condition libre, par des membres de la vieille aristocratie, par des hommes riches, par des savants, des lettrés, des philosophes, enfin par des soldats : « Peut-être aucune profession n'a-t-elle donné au ciel autant de martyrs, et d'aussi modérés dans leurs réponses, d'aussi retenus dans leur force, que l'état militaire (4). »

En un mot, savants et ignorants, magistrats et plébéiens, nobles et esclaves, prêtres et laïques, soldats et simples citoyens, riches et pauvres, toutes les classes de la société, les intelligences à tous les degrés ont payé le même tribut de sang à la Vérité chrétienne.

(1) Eusèbe, *H. E.*, VIII, 4.

(2) Eusèbe, *H. E.*, VIII, 6, 6.

(3) Voir première partie, chapitre II, article II.

(4) P. Allard, *Dix leçons...*, p. 184-185.

3° *Âge et sexe des martyrs.*

Il est important de noter que tous les âges des deux sexes ont confessé Jésus-Christ : vieillards, hommes vigoureux, jeunes gens, enfants, hommes et femmes, vierges et époux. Qu'il nous suffise de citer sainte Agnès, âgée de douze ans, « une des plus gracieuses et des plus populaires figures du martyrologe chrétien (1) ; sainte Félicité et ses sept fils. Plusieurs de ceux-ci n'étaient encore que des enfants : à l'un d'eux, Alexandre, le juge parlait ainsi : « Enfant, prends pitié de toi-même, sauve une vie qui ne fait encore que commencer, si tu n'es pas rebelle et si tu obéis aux ordres de l'empereur, sacrifie, afin de devenir l'ami de César. » — « Je sers Jésus-Christ. Je le confesse de bouche ; je le porte dans le cœur, et je l'adore sans cesse. Cet âge, qui te paraît si tendre, aura toutes les vertus de l'âge le plus avancé, si je demeure fidèle à mon Dieu (2), » sainte Symphorose et ses sept fils (3).

4° *Les épreuves morales des martyrs.*

Les supplices que les bourreaux infligeaient aux martyrs, si torturants fussent-ils, n'étaient pas plus cruels que les épreuves morales dont les confesseurs de la foi devaient triompher. « Comme au divin Maître des martyrs, le calice était offert à chacun avant la croix (4). »

L'amertume de ce calice variait selon les âges et les conditions.

(1) P. Allard, *Histoire des persécutions*, t. IV, p. 407-408.

(2) *Le martyre de sainte Félicité et de sept fils* dans D. Leclerc, *Des Martyrs*, t. I, p. 213.

(3) D. Leclerc, *ib.*, p. 207 et ss.

(4) P. Allard, *Dix leçons...*, p. 189.

a) Il y avait d'abord la lutte entre la fidélité à Dieu et la séparation d'avec les parents. « Combien durent hésiter avant de confesser leur foi, moins par peur... de la torture, des supplices, qu'à la pensée des êtres chers dont il leur faudrait se séparer ! Nous souffrons tant des séparations inévitables causées par la mort, que nous pouvons sentir au vif l'angoisse du chrétien qui, maître d'écarter ces séparations, de continuer la vie en commun avec des êtres chéris, n'ayant qu'un mot à dire pour rompre ou pour renouer les plus doux liens, sentit ce mot trembler sur ses lèvres ! Et nous admirons tout le mérite du choix fait par les martyrs, parce que d'amères expériences nous ont fait comprendre toute la grandeur du sacrifice accepté par eux (1). »

Il faut lire le récit de ce drame familial dans la passion de sainte Perpétue et de sainte Félicité dont le rédacteur est peut-être Tertullien lui-même 2). « Quand ce fut mon tour d'être interrogée, raconte Perpétue, mon père apparut tout à coup, portant mon fils. Il me tira de ma place, et me dit avec supplication : « Aie pitié de l'enfant. » Et le procureur Hilarianus, qui avait reçu le droit de glaive à la place du défunt proconsul Minutius Timinianus, me dit : « Aie pitié des cheveux blancs de ton père, aie pitié de l'enfance de ton fils. Sacrifie pour le salut des empereurs. » Je répondis : « Je ne sacrifie pas. » Et comme mon père se tenait toujours là pour me faire renier, Hilarianus commanda de le chasser, et il fut frappé d'un coup de verge. Je res-

(1) P. Allard, *op. cit.*, p. 224-225.

(2) Cf. de Labriolle, *Histoire de la littérature latine chrétienne*, p. 141 et ss.

sentis le coup comme si j'eusse été frappée moi-même, tant je plaignais mon pauvre père. Alors le juge prononça la sentence par laquelle nous étions tous condamnés aux bêtes... Le jour des jeux était proche, quand mon père revint ; il était consumé de chagrin ; il s'arrachait les cheveux, se jetait à terre, maudissait sa vieillesse et disait des choses à émouvoir toute créature. Que de compassion m'inspirait sa vieillesse (1) ! »

Perpétue eut moins de peine à supporter les cornes de la vache furieuse et la pointe du poignard qui lui transperça la gorge que l'abandon de son tout petit enfant et la désolation suprême de son vieux père. La plupart des martyrs avaient à adresser à l'un des leurs ici-bas les mots que Corneille prête à Polyeucte, faisant ses adieux à Pauline :

.....Je vous aime
Beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus que
[moi-même.

b) La perspective de la ruine de la famille, de la déchéance civile constituait une épreuve morale vraiment redoutable : « Il semble que les hommes soient quelquefois plus attachés à la fortune qu'à la vie même. Si anormal que paraisse ce sentiment, il s'explique, et il a même sa noblesse, quand la fortune représente le patrimoine de plusieurs générations, et devient comme le signe sensible de la famille. Les biens ne sont alors, entre les mains de celui qui les possède, qu'un dépôt reçu des ancêtres et destiné à faire retour aux descendants. Ils ont le charme, on oserait presque dire la majesté des

(1) Passion de sainte Perpétue et de sainte Félicité, dans D. Leclerc, *op. cit.*, p. 128-131.

choses héréditaires. Ils participent de la sainteté du foyer domestique. C'est pourquoi la confiscation est, à nos yeux, si odieuse. Elle avait une grande place dans le droit pénal des Romains. Elle y était la conséquence de toute condamnation à une peine enlevant le droit de cité : c'est-à-dire à la mort, aux travaux forcés ou à la déportation...

Là où l'épreuve devait être d'une amertume excessive, c'est quand le martyr était pressé de sacrifier sa foi aux intérêts de ceux dont il était le protecteur naturel, et quand les voix amicales essayaient de mettre sa conscience de père ou d'époux en opposition avec sa conscience de chrétien. Peut-être vit-il alors passer devant ses yeux cet épais nuage qui voile pendant un instant aux plus résolus la lumière du devoir et cache la route droite sur laquelle les pas étaient déjà engagés. Tantôt ce sont des amis païens qui lui disent : « Si tu n'obéis pas au juge, non seulement tu souffriras d'horribles tourments, mais encore tu exposeras toute ta famille à la ruine imminente. Tes biens seront dévolus au fisc et toute ta race disparaîtra (1). Tantôt c'est le juge lui-même, ému de pitié, qui lui dit : « Pense à ton salut, pense surtout à tes fils (2), » ou encore « Tu es riche, tu possèdes assez de bien pour nourrir presque toute une province... Ta pauvre femme te regarde (3). » Tantôt ce sont les avocats présents au tribunal, le juge lui-même, tous ses parents, qui l'embrassent, qui lui baisent les pieds, le suppliant « d'avoir des égards pour sa femme et le souci de ses enfants (4). »

(1) *Passio S. Theodoti*, 8, dans Ruinart, p. 357.

(2) *Passio S. Philippt*, 9: *ibid.*, p. 449.

(3) *Acta SS. Phileac et Philoromi*, 2, *ib.*, p. 580.

(4) *Ibid.*

Tous les proches des martyrs n'avaient pas l'héroïsme d'Origène, qui, tout jeune encore, écrivait à son père, au moment où ce courageux chrétien, père de sept enfants, allait marcher au supplice : « Tiens ferme, ne change pas de sentiments à cause de nous (1). » Probablement, moins soutenus, combattus du côté d'où eût dû leur venir le secours, beaucoup de chrétiens soumis à cette épreuve, pire que toutes les tortures, n'en sortirent pas victorieux. Ceux qui en triomphèrent ne le purent qu'au prix d'une lutte, qui semble dépasser les forces humaines (2). »

La dégradation civile était une des peines qui frappait le plus douloureusement patriciens et magistrats. Aussi la crainte qu'elle inspirait causait de nombreuses apostasies, et beaucoup de patriciens, au cours des persécutions, auraient mérité le reproche que Tertullien adresse à l'un d'eux : « Ta naissance et ta richesse te défendent mal de l'idolâtrie, (3) » mais, par contre, combien méritoire était la conduite de ceux qui, malgré cette mort civile, plus dégradante pour eux que la mort réelle restaient fidèles à leur foi nouvelle !

c) Les épreuves morales spéciales aux femmes et aux vierges.

Nous avons déjà dit en parlant de la persécution de Maximin (4) quel sort parfois était réservé aux jeunes filles. Cette conduite ne fut pas exclusivement particulière au César de Galère et à ses gouverneurs. Les caprices ou la brutalité des juges s'étaient déjà

(1) Eusèbe, *H. E.*, VI, 2, 6.

(2) P. Allard, *op. cit.*, p. 190-195.

(3) Tertullien, *De idol.*, 18.

(4) Voir 2^e partie, chap. II, art. III, § 7.

à ce sujet donné de déshonorantes libertés : ce n'est pas seulement l'impitoyable dureté, mais encore l'impudeur païenne qui menace les femmes chrétiennes. « Les Passions des martyres nous montrent souvent l'alternative imposée par le juge à la jeune fille qu'il interroge : ou abjurer, ou être reléguée parmi les filles perdues... Il se peut que toutes les Passions où cette situation se retrouve ne soient point historiques, et que dans quelques-unes l'imagination d'un narrateur d'époque tardive l'ait introduite, afin de rendre plus poignante la relation des souffrances de son héroïne. Mais le grand nombre des actes qui y font allusion, et la valeur de certains d'entre eux, ne permet pas de croire qu'elle ait été toujours imaginée. D'ailleurs en dehors des Actes des martyrs, il existe des textes absolument authentiques, qui ne laissent pas de doute sur l'existence de cette torture morale, dont la menace devenait un moyen de procédure, et dont l'exécution remplaçait parfois, à la honte de la civilisation antique, les bêtes, le bûcher et le glaive. C'est d'abord Tertullien, en 197, parlant d'une chrétienne livrée à l'entrepreneur de débauche au lieu d'être exposée au lion, *ad lenonem potius quam ad leonem* (1). Vingt ans plus tard, il fait encore allusion à cette monstrueuse coutume, et cette fois ce n'est plus d'une seule chrétienne qu'il parle : « Le siècle lui-même, s'écrie-t-il, atteste la vertu qui est la première à nos yeux, quand il essaie de punir nos femmes par la souillure plutôt que par les tourments, afin de leur arracher ce qu'elles préfèrent à la vie (2). » Quarante

(1) Tertullien, *Apol.*, 56.

(2) Tertullien, *De pudicitia*, I, 2.

ans après, saint Cyprien console les fidèles décimés par la grande peste de 252 : « Alors les vierges chrétiennes s'en vont en paix dans toute leur gloire, ayant cessé de craindre les menaces de l'antéchrist et la corruption, et les lieux infâmes (1). » Au quatrième siècle, Eusèbe (2), qui n'est pas un rédacteur de légendes, mais un historien et un témoin, affirme que la vertu des femmes chrétiennes devint, dans l'Orient de son temps, le jouet des persécuteurs, qu'il y eut des condamnés à la prostitution, que beaucoup eurent le bonheur d'y échapper par le supplice, et d'autres, qu'il nomme, ne purent être sauvées que par le suicide (3). »

5° *L'attitude morale des martyrs pendant leurs supplices.*

C'est ici le nœud de la question. Tout l'effort de l'apologiste doit tendre à mettre en relief l'attitude vraiment unique des martyrs chrétiens en face des souffrances et de la mort. C'est elle seule et non point le simple fait d'affronter les supplices qui élève le martyr chrétien au rang de miracle moral, de motif de crédibilité.

On peut admirer chez nos héros un merveilleux ensemble de toutes les vertus : la prudence, la simplicité, la douceur, la patience, la défiance de soi faite d'humilité, une confiance absolue en Dieu, naissant de cette conviction intime que c'est la grâce divine qui les soutient, une sérénité, une tranquillité d'âme qui étonne au milieu des plus grands

(1) Saint Cyprien, *De mortalitate*, 15.

(2) Eusèbe, *H. E.*, VIII, 12, 14.

(3) P. Allard, *op. cit.*, p. 220-221.

tourments, étrangère dès lors à toute exaltation, mais non à toute sensibilité, car les sentiments humains de la famille, à la vue du danger suprême, sont loin d'être bannis ; une bienveillante charité envers le bourreau qui inspira à saint Cyprien la pensée de lui faire compter « vingt-cinq pièces d'or (1) », à Maximilien ces paroles adressées à son père : « Donne au lecteur mon vêtement neuf, celui que tu m'avais préparé pour être soldat (2), » au centurion Marcel cette phrase à l'adresse du juge qui le condamne à mort : « Dieu te bénisse (3) ; » enfin une force, une constance souriante parmi les supplices que nous avons décrits, qui s'offrait comme la plus irrésistible prédication en faveur de la religion pour laquelle ils mourraient. Dans de telles conditions le sang des chrétiens, selon le mot de Tertullien, devenait une véritable semence. « *Semen est sanguis christianorum* (4). » — « Rappelant les exhortations de Cicéron, de Sénèque, de Diogène, de Pyrrhon, de Cellinique, sur le mépris de la douleur et de la mort, (Tertullien) ajoute : « Ces paroles ont fait moins de disciples que l'exemple des chrétiens. Ce que vous appelez notre obstination est un enseignement. Qui en les voyant n'est pas ému, et ne recherche pas ce qu'il y a de réel là-dedans (*quid intus in re sit?*) et qui, après l'avoir découvert, ne s'en approche pas ? qui, après s'en être approché, ne souhaite pas aussi de souffrir ? (5). » Il répète brièvement au cruel proconsul Scapula : « Quicon-

(1) Cf. Dom Leclerc. *Les martyrs*, t. II. p. 166.

(2) D. Leclerc, *ibid.*, p. 1555.

(3) D. Leclerc, *ibid.*, p. 158.

(4) Tertullien, *Apol.*, 50.

(5) Tertullien, *ibid.*

que est témoin de notre constance en reçoit un choc (*ut aliquis scrupulo percussus*), s'informe, recherche la cause, et, quand il a connu la vérité, il la suit. » (*Ad scapulam*, v) (1). »

Il serait intéressant de montrer, à la lumière des faits historiques, à quel haut degré de perfection les martyrs ont porté chacune de ces vertus.

Le P. de Poulpiquet, analysant d'après saint Thomas le concept de la vertu de force a prouvé qu'elle s'était manifestée d'une merveilleuse façon chez les victimes chrétiennes des persécutions.

« La force, dit-il, a pour objet de modérer, en les soumettant à l'emprise de la raison et du vouloir, les deux passions de crainte et d'audace, qu'un péril imminent de mort fait naître en nous (2). » Pour qu'il y ait vertu de force, il faut dans un acte un mélange harmonieux et raisonné de crainte et d'audace. Si toute crainte manque ou si l'audace est sans frein, il n'y a plus vertu de force.

Pour que cette vertu puisse s'exercer, il faut d'abord qu'il y ait une certaine crainte à maîtriser. « Malgré l'allure paradoxale de cette proposition, il est cependant vrai de dire qu'on ne peut pas être brave, si on n'a peur de rien. Aussi saint Thomas n'a pas de peine à montrer que le défaut de crainte, empêchant l'exercice de la juste mesure rationnelle imposée par la force à cette passion, se trouve en opposition directe avec la vertu (3). L'homme courageux n'est donc pas celui qui ne connaît jamais cette révolte instinctive de la nature en face du danger,

(1) P. Allard, *Martyre*, dans Dict. Apól., de la Foi catholique, fas. XIV, col., 336

(2) De Poulpiquet, *L'objet intégral de l'apologétique*, p. 155.

(3) *Iia*, *Iiae*, q. 126, a. 2, ad 2um.

mais bien plutôt celui qui, par un effort énergique de sa volonté, la tient frémissante sous le joug de la raison.

« Les martyrs ont connu cette crainte, condition même de la vertu... Malgré les promesses d'en haut, malgré les saintes ardeurs d'une foi sans bornes, de secrètes terreurs cependant agitaient les plus résolus. La force ne leur manquerait-elle pas au milieu des tourments? Leur constance dans la torture resterait-elle inébranlable?...

« Loin de n'avoir jamais éprouvé la crainte, les martyrs pensent tout au contraire ne pouvoir la dominer qu'avec l'aide de Dieu. Lorsque sainte Agathonice sent la flamme courir sur son corps, elle crie à trois reprises : « Seigneur, aidez-moi, je me suis réfugiée près de vous. » — « Pour l'amour de ton nom, supplie Saturnin pendant la torture, donne-moi, ô mon Dieu, la force de souffrir. » (D. Leclerc, *les Martyrs*, t. I p. 81 ; t. II p. 210)(1). »

L'absence de toute crainte vient d'un mépris déréglé et coupable de la vie présente que naturellement l'homme doit aimer ; mais cet amour doit être subordonné à des amours supérieurs, en particulier à celui de Dieu. Dès lors le chrétien martyr ne méprise pas la vie en elle-même, il ne le fait qu'autant que ce mépris est le seul moyen d'adhérer à une existence supérieure : « Tu veux donc mourir? » demande le préfet à Apollonius. Et celui-ci de répondre : « Mon désir est de vivre dans le Christ, mais je n'ai pas sujet de craindre la mort à cause de mon attachement à la vie... Il n'y a rien de plus désirable que la vie éternelle, source d'im-

(1) De Poulpiquet, *op. cit.*, p. 156-157.

mortalité pour l'âme qui a mené une vie honnête (1). »

D'où vient le mépris pessimiste de la vie? De l'amour orgueilleux, déréglé du moi. « Pour le stoïcien détaché de tout excepté de lui-même, la mort ne sera plus qu'un moyen dont la fin deviendra l'exaltation de sa propre excellence, superbement dressé au centre de l'univers, comme la seule réalité digne d'être aimée (2). »

Or les martyrs ne manifestent, dans leur admirable constance, aucune des caractéristiques de l'orgueil. Ils ne meurent pas par attache à une idée qu'ils auraient eux-mêmes conçue, ils rendent témoignage à des faits, à des pensées qui s'imposent à eux de l'extérieur, « ils meurent pour un autre ».

La vérité, quoique objective et impersonnelle, peut, après avoir été péniblement conquise, être considérée comme notre propriété, notre bien, et nous pouvons nous y attacher d'une façon déréglée, comme à nous-mêmes : c'est l'opiniâtreté. Les martyrs ne furent pas tels. Ils affirment que l'idée pour laquelle ils meurent ne leur appartient pas en propre. « Ce n'est, répètent-ils avec insistance, ni par la vigueur de leur intelligence, ni par un labeur prolongé qu'ils en ont reconnu et admis la vérité, mais en vertu d'une illumination surnaturelle à la quelle leurs mérites personnels n'ont aucune part. « Es-tu chrétien? » demande le préfet Rustique à Chariton, l'un des compagnons de saint Justin. Et le martyr de répondre : « Avec l'aide de Dieu, je le suis. » Le préfet dit à Charita : « Suis-tu aussi la foi du

(1) D. Leclerc, *op. cit.*, t. I, p. 117.

(2) De Poulpiquet, *op. cit.*, p. 162-163.

Christ? » Elle répondit : « Par la grâce de Dieu, moi aussi, je suis chrétienne. » — « Et toi qui es tu? » demande le préfet à Evelpiste. « Je suis esclave de César, dit le martyr; mais chrétien, j'ai reçu du Christ la liberté; par sa grâce, j'ai la même espérance que ceux-ci (1). » Le préfet déclare ne pas comprendre la foi d'Apollonius en la vie éternelle, celui-ci lui répond : « C'est à la parole de Dieu d'illuminer le cœur comme la lumière naturelle luit devant les yeux (2). » — « Je suis sa servante, dit sainte Lucie, et ma parole a été la sienne, car il est écrit : ce ne sera pas vous qui parlerez devant les magistrats ; mon Esprit-Saint s'exprimera par votre bouche (3). »

Non seulement l'âme des martyrs, mais leur extérieur s'offre sous un humble aspect : modestie dans le regard et les paroles, joie modérée, silence même si on ne les interroge pas. Les réponses hautaines et arrogantes que certaines passions prêtent aux confesseurs de la foi témoignent de l'inauthenticité du document et de l'imaginatoirin du passionnaire. Paul Allard cite comme exemple de cette tenue où la modestie s'allie à la constance, sainte Euphémie de Chalcédoine : « La vierge montre dans toute son attitude un mélange de modestie et de constance. Elle baisse les yeux, comme si elle craignait de rencontrer les regards des hommes ; mais elle se tient droite, sans aucun signe de terreur. Intrépide et modeste, c'est ainsi que nous nous représentons le martyr chrétien devant son juge (4). »

(1) D. Leclerc, *op. cit.*, t. I, p. 87.

(2) D. Leclerc, *op. cit.*, t. I, p. 117.

(3) Le Blant, *Les Persécuteurs et les Martyrs*, p. 210.

(4) P. Allard, *Dix leçons...*, p. 258.

L'absence de crainte, remarque saint Thomas (1), procède aussi parfois d'un manque de raison. Ceci peut arriver par suite d'une intelligence insuffisamment développée. « C'est le cas du soudard épais, qui marche au feu avec une insouciance tout animale, parce que son esprit obtus est incapable de comprendre la grandeur du péril. Ici encore, à ne juger des choses que par l'extérieur, cet acte a toutes les apparences de la force, mais en réalité, il ne provient pas d'une véritable vertu.

« A coup sûr, les martyrs ne sont pas tous des esprits cultivés ou remarquablement doués, et on trouve chez eux, comme partout ailleurs, du plus ou du moins dans cet ordre, mais ce moins ne va pas jusqu'à l'inintelligence foncière. Au surplus, personne n'a songé à les accuser de cela : ce qu'on leur reproche plutôt est une seconde espèce de *defectus rationis*, à savoir un état d'âme où l'activité normale de la raison se trouve suspendue ou profondément troublée.

« Cette abolition de la conscience peut être l'effet de certaines boissons; « mais, remarque Dom Leclerc dans sa savante introduction aux *Actes des Martyrs*, bien que l'insensibilité ait pu être produite, un jour ou l'autre, chez eux par l'usage des stupéfiants, on n'a aucun cas historiquement certain ». »

« Le fanatisme, il est vrai, provoque souvent une exaltation où l'on n'est plus maître de soi et qui dégénère en état pathologique. Tels ces derviches qui, emportés par une sorte de folie sanguinaire, se taillaient le corps avec fureur. Cette seconde hypo-

(1) *IIa IIae*, q. 126, a. 1.

(2) D. Leclercq, *op. cit.*, introd., p. 108.

thèse doit être écartée comme la précédente. Sans doute, les chrétiens traduits au tribunal défendent leur foi avec intrépidité, avec enthousiasme même ; mais cette belle ardeur ne va pas jusqu'à supprimer cette possession d'eux-mêmes qui est certainement remarquable chez les martyrs. La plupart des *Actes* signalent leur attitude calme et digne, et on n'y relève aucun de ces signes qui prouvent que les facultés supérieures, raison et volonté ont cessé d'agir. Bien plus, leurs réponses aux juges révèlent une parfaite liberté d'esprit. Elles sont claires, fermes, précises, pleines de bon sens et d'à-propos. Le martyr Dioscore n'a que quinze ans, et la sagesse de ses réponses excite tellement l'admiration du préfet, qu'il interrompt son supplice, espérant qu'un délai le fera fléchir (1). »

« Jamais les martyrs ne se refusent à expliquer les motifs de leur conduite, mais ils s'efforcent toujours d'en montrer le bien fondé, en essayant de faire comprendre à leurs juges que sacrifier aux idoles serait un acte irrationnel au premier chef et qu'il est plus sage d'obéir à Dieu qu'aux hommes... « Ils sont vains et légers, dit saint Pollion, ceux qui abandonnent leur créateur pour acquiescer à vos superstitions... La lumière éternelle est supérieure aux clartés passagères et les biens les plus assurés plus doux que les biens périssables, il n'est pas sage de préférer ce qui est caduc à ce qui est éternel (2). »

--- « Tu ne veux pas quitter ta folie, dit le centurion Démétrius à saint Probe, tu persistes dans ton obstination, misérable. » Et le martyr de répondre :

(1) D. Leclercq, *op. cit.*, t. II, p. 58.

(2) D. Leclercq, *op. cit.*, t. II, p. 231 et 232.

« Je ne suis point fou, je suis plus sage que toi : c'est pourquoi je ne veux pas sacrifier aux démons (1). » Chose étrange, ce sont plutôt les juges qui, emportés par leur fureur, perdent toute mesure dans leurs paroles ou leurs actes (2). »

En un mot, la force de nos martyrs consiste dans cette décision raisonnée de la volonté qui, avec l'aide de la grâce invoquée par eux, accepte généreusement la souffrance et la mort, malgré les instinctives répugnances de la nature. Ils ne sont ni des pessimistes, ni des stoïciens orgueilleux, décrétant que la douleur n'est pas un mal ou se servant de la torture pour glorifier leur *moi*, ni des êtres chez qui l'abolition de l'activité rationnelle a paralysé les facultés supérieures. Loin de n'avoir jamais connu la crainte, ils pensent tout au contraire ne pouvoir la dominer qu'avec le secours de Dieu. C'est précisément la présence de cette crainte qui permet à la vertu de force de naître en leurs âmes et d'y atteindre, grâce à leur optimisme modéré, à leur humilité, à leur possession d'eux-mêmes, un si merveilleux développement.

Si en face du danger la crainte que maîtrise la force est requise, il faut aussi à la vertu une certaine audace qu'utilise la force. Je dis : une certaine audace, car celle-ci doit toujours rester maîtresse d'elle-même, consciente, raisonnée, sinon elle constitue la témérité ; de la témérité découle l'inconstance : tout au moins le téméraire est-il un impulsif, il peut être un présomptueux, autant de défauts opposés à la vertu de force.

Nos martyrs ne sont point des téméraires à l'en-

(1) *Ibid.*, p. 263.

(2) Cf. Poulpiquet, *op. cit.*, p. 168-171.

contre des Marcionites, des Montanistes ou des Donatistes. « Sur la question du martyre tout dans l'Eglise, est sain et pondéré. En Orient, en Occident, partout où se fait entendre sa voix, c'est pour tenir le langage de la foi inébranlable et de l'éternel bon sens... Si elle impose le courage, l'Eglise ne demande pas la témérité. Pour plusieurs motifs, elle conseille la prudence en temps de persécution. L'un de ces motifs est l'humilité chrétienne, fondée sur la profonde connaissance et la quotidienne expérience du cœur humain. « L'esprit est prompt et la chair est faible, » avait dit l'Evangile : ce sont souvent les plus présomptueux qui seront les plus lâches, et plusieurs des apostats sur lesquels eut à pleurer la société chrétienne furent précisément ceux qui avaient été s'offrir d'eux-mêmes aux magistrats païens. L'autre motif est suggéré par une charité délicate : il n'est pas bon de tenter quelqu'un de faire mal, par conséquent il n'est pas bon de fournir volontairement et inutilement aux persécuteurs une occasion de persécuter (1). Ne jamais faiblir, mais se défier de soi-même et ne point provoquer ou défier ses adversaires, telles furent les règles imposées par l'Eglise catholique à ses fidèles, pendant les siècles où elle se trouva en butte aux violences de l'Empire romain (2). »

L'une de ces règles les plus formelles était la défense faite aux chrétiens de se dénoncer à leurs ennemis ; une seconde règle c'est de ne pas irriter les païens par des outrages à leur culte. L'Eglise poussait la modération jusqu'à ne point blâmer ceux

(1) Origène, *comm. in Joan.*, XI, 54.

(2) P. Allard, *op. cit.*, p. 324-325.

qui achetaient à prix d'argent la tolérance du persécuteur, et payaient pour que la police eût sur eux les yeux fermés. Beaucoup de personnages très considérables dans l'Eglise, Clément d'Alexandrie, Origène, Denys d'Alexandrie, Cyprien, Grégoire le Thaumaturge, Pierre d'Alexandrie, conseillent de fuir la persécution et donnent l'exemple ; ce qui ne les empêche pas, s'ils sont ensuite arrêtés, de confesser intrépidement le Christ...

« Toutefois, une objection se présente ici. Bien des martyrs authentiquement reconnus par l'Eglise, comme sainte Eulalie, sainte Agnès, le centurion Gordius, etc., se sont présentés eux-mêmes devant les tribunaux. A ne juger les choses que par l'extérieur, — et il le faut bien en apologétique, — ne semblent-ils pas victimes de cette impulsivité déréglée et de cette présomption où saint Thomas voit les causes par excellence de la témérité? M. Allard après avoir cité les exceptions à la règle commune, les justifie ainsi : « On ne voudrait pas supprimer de tels épisodes de l'histoire des persécutions, pas plus qu'on ne voudrait, dans le chef-d'œuvre de Corneille, adoucir le caractère de Polyeucte, parce qu'il a moins de bon sens que celui de Néarque. Le sublime passe quelquefois par-dessus les règles, comme le cheval emporté passe par-dessus les barrières ; les barrières et les règles subsistent néanmoins (1). »

« Dans son célèbre traité de la *Béatification et la Canonisation des serviteurs de Dieu*... Benoît XIV a rencontré la même difficulté. La solution qu'il propose nous paraît meilleure que la précédente, car elle a l'avantage de faire rentrer l'exception elle-

(1) P. Allard, *op. cit.*, p. 326.

même dans une loi supérieure de la raison. Saint Thomas (1), remarque le savant pontife (2), admet que le zèle pour la foi ou la charité fraternelle sont des causes qui légitiment parfaitement l'oblation spontanée au martyr. Il faut donc, lorsqu'on se trouve en présence d'un cas de ce genre, examiner attentivement les dispositions d'esprit de celui qui se livre lui-même aux persécuteurs et la fin qu'il poursuit : nécessité de confirmer ses frères dans la foi, d'éviter les apparences de l'apostasie, etc. Ce sont là en effet, les seuls signes qui rendent croyable l'attribution de cet acte à une inspiration spéciale de Dieu. A cette condition, mais à cette condition expresse, l'oblation spontanée n'est pas un obstacle à la béatification d'un martyr... Benoît XIV fait l'application de ce principe à tous les cas embarrassants. Qu'il nous suffise de savoir qu'aux yeux de l'Eglise, le martyr *officiel* ne doit jamais être un téméraire (3), »

D'ailleurs nos martyrs ne sont pas des présomptueux ; ils ne comptent jamais sur leurs propres forces pour supporter les affreux tourments qui leur sont réservés, mais uniquement sur la grâce de Dieu qu'ils demandent au baptême, s'ils sont catéchumènes, au repentir et à l'Eucharistie, s'ils sont déjà baptisés. Tous ne cessent pendant leur supplice de prier avec une incessante ardeur.

Où la vertu de force n'existe nulle part, où elle est portée au plus haut degré chez les martyrs chrétiens en des circonstances qui la rendent surhumaine.

(1) IIa, IIae, q. 124, a. 3, ad 1um.

(2) *De servorum Dei beatificatione*, t. II, cap. xvi, éd. de Prato.

(3) De Poulpiquet, *op. cit.*, p. 178-179.

La même analyse pourrait être faite pour beaucoup d'autres vertus qui accompagnent la force : le pardon, l'indulgence, la douceur, etc.

Si l'on songe maintenant que cet idéal moral a été réalisé dans toute sa plénitude par des milliers et des milliers de chrétiens de tout âge, de tout sexe, appartenant à toutes les conditions sociales et cela pendant l'espace de trois siècles, sous tous les climats de l'Empire romain ; si l'on réfléchit aux épreuves morales qui ont précédé leur supplice, à l'horreur des tourments qu'ils avaient à subir, à la possibilité permanente qu'ils avaient d'y échapper par une parole ou par un geste, de tous les faits réunis se dégage une impression capable d'engendrer dans tout esprit non prévenu la conviction ferme que le martyr chrétien, dans de telles conditions, est un véritable miracle moral. Seule une intervention spéciale de Dieu explique adéquatement la synthèse de toutes les circonstances merveilleuses qui entourent la mort de nos héros. Et ainsi le martyr chrétien étant, à raison de son caractère surnaturel, un motif de crédibilité, devient une preuve légitime de la vérité de notre religion.

6° Conclusion.

La force de l'argument apologétique du martyr chrétien est donc tout entière, non pas dans le fait de mourir pour la Foi, mais dans l'ensemble des circonstances qui entourent cette mort.

Il peut être présenté en ces termes :

La fermeté persévérante d'une multitude de martyrs, durant trois siècles, de conditions et d'âge si divers, en de si atroces supplices, révélant tant de verius héroïques, pour la défense d'une foi com-

mune, d'une religion s'imposant d'autorité et de l'extérieur et découlant d'événements historiques dont les premiers confesseurs ont été les témoins oculaires, ne peut s'expliquer naturellement. On est obligé d'admettre l'intervention spéciale de Dieu que d'ailleurs nous savons avoir été promise par Notre-Seigneur à ses disciples lorsqu'il leur disait : « Vous serez traduits à cause de moi, devant les gouverneurs et devant les rois, pour servir de témoignage à eux et aux nations.

« Mais lorsqu'ils vous livreront, ne vous inquiétez pas de la manière dont vous parlerez ; car ce que vous devrez dire vous sera donné à l'heure même.

« En effet, ce n'est pas vous qui parlez, mais c'est l'Esprit de votre Père qui parle en vous (1). »

(1) *Matth.*, x, 18-21.

INDEX DES PRINCIPAUX OUVRAGES CITÉS

- ALBERS, *Manuel d'Histoire Ecclesiastique*, adapté par le P. Hedde, Paris, Gabalda.
- P. A. D'ALÈS, *Mistriacisme et Christianisme*, dans Revue P. Ap. 1^{er} février 1907.
- P. ALLARD, *Esclaves, serfs et mainmortables*, Paris, Gabalda.
- » *Les Esclaves chrétiens*, ib.
 - » *Etudes d'Histoire et d'Archéologie*, ib.
 - » *Esclavage*, dans Dict. Apol. de la F. C., Beauchesne.
 - » *Histoire des Persecutions*, 5 v., Paris, Gabalda.
 - » *Le Christianisme et l'Empire romain*, ib.
 - » *Dix leçons sur le Martyre*, ib.
 - » *Les Chrétiens ont-ils incendié Rome sous Neron?*
- Collection « Science et Religion », Paris, Bloud.
- P. ALLARD, *Les Persécutions et la Critique moderne*, ib.
- » *Deux récentes controverses*, dans Revue des Questions Historiques, 1^{er} janvier 1914.
- P. BAINVEL, *Apôtres*, dans Dict. de Th. Cath. V. M.
- BARBY, *A travers la récente littérature constantinienne*, dans Revue P. Ap., 1^{er} mars 1918.
- A. BARON, *Les Sociétés secrètes*, Paris, Daragon.
- BATIFFOL, *L'Eglise naissante et le Catholicisme*, Paris, Gabalda.
- » *La Paix constantinienne et le Catholicisme*, ib.
 - » *Etudes d'Histoire et de Théologie positive*, ib.
 - » *Le Christianisme et le monde antique*, dans R. C. F., 1^{er} septembre 1911.
- BATIFFOL, *L'édit de Milan*, dans Correspondant, 10 Mars 1913.
- And. BAUDRILLART, *La religion romaine*, dans R. C. F., 1^{er} Mars 1911.
- And. BAUDRILLART, *La religion romaine*, collection « Science et religion », Paris, Blond.
- BESNIER, *Les Catacombes de Rome*, Paris, Leroux.
- BOISSIER, *La religion romaine*, 2 v., Paris, Hachette.
- » *La fin du paganisme*, 2 v. ib.
- M. BRILLANT, *Les Mystères d'Eleusis*, Paris, La Renaissance du Livre.
- Abbé de BROGLIE, *Problèmes et conclusions de l'histoire des religions*, Paris, Putois-Crétté.

- A. de BROGLIE. *L'Eglise et l'empire romain au IV^e sie*
Paris, Perrin.
- BUREL. *Isis et les Isiaques*, collection « science et religion
Paris, Bloud.
- D. CABROL. *Les origines du culte catholique*, dans R. P.
15 REV., 1^{re} déc. 1906.
- CALLEWAERT. *La Méthode dans la recherche de la base jur*
que des premières persécutions dans Rev. d'hist. eccl., 191
- L. CEZARD. *Histoire partielle des persécutions contre les ch*
tions, Paris, Larose.
- DE CHAMPAGNY. *Les Césars*, 4 v.; *Les Antonins*, 3 v.
» *Les Césars du III^e siècle*, 3 v. Paris, Bray
Retaux.
- CHÉNON. *Le rôle social de l'Eglise*, Paris, Bloud.
Histoire des rapports de l'Eglise et de l'Etat, ib.
- P. CONSTANT. *De l'établissement du Christianisme dans le mon*
Paris, Bonne Presse.
- DIEHAYE. *Les légendes hagiographiques*, Bruxelles, « Soci
des Bollandistes ».
- DUBLANCHY. *Dogme*, dans Dict. de Th. Cath. V. M.
- DUCHESNE. *Les Origines chrétiennes* (ibid.), 2 v.
» *Histoire ancienne de l'Eglise*, t. I et II. Paris, F
temoing, (à l'index.).
- DUCHESNE. *Origines du Culte chrétien*, ib.
- DUTOULLE. *Constantin (conversion de)*, dans Dict. Ap.
la F. C.
- FORGET. *Diocèse*, dans Dict. de Th. Cath. V. M.
- FUSIEL DE COULANGES. *La Cité antique*, Paris, Ha. nette.
- H. DE GENOUILLAC. *L'Eglise chrétienne au temps de saint Igna*
Paris, Beauchesne.
- P. DE GRANMAISON. *Jésus-Christ*, dans Dict. Ap. de la F. C.
» *L'Expansion du Christianisme d'après*
Harnack, dans Etudes, 10 et 25 août 1903.
- P. DE GRANMAISON. *Le développement du dogme chrétien*, da
R. P. A., t. V, 521-542; VI, 5-33, 81-104, 401-436;
- I. GUÉREN. *Etude sur le fondement juridique des persécution*
dans Nouvelle rev. hist. de droit franc. et étr., 1895.
- J. GUIRAUD. *Histoire partielle, Histoire vraie*, t. I, Paris, Be
Histoire.
- HERGENROTHER. *Histoire de l'Eglise*, traduction Belet, t. I.
HURY. *Christus*, 1921. Paris, Beauchesne.
- DE LABRIOLLE. *Histoire de la littérature latine chrétienne*, I
ris, « Les Belles Lettres ».
- P. LAGRANGE. *Le Messianisme chez les Juifs*, Paris, Gabalda
» *Les Mystères d'Eleusis et le Christianisme*, d
Revue Biblique, janvier-février 1919.
- P. LAGRANGE. *Reconversion : Les Mystères païens et le Mys*
chrétien par Alfred Loisy, dans Rev. Bibl. 1^{re} juillet 1920.
- P. LAGRANGE. *Attis et le Christianisme*, dans Rev. Bibl. ju
octobre 1919.
- P. LAGRANGE. *Les Religions orientales et le Christianisme*,
Correspondant, 25 juillet 1910.

- LALLEMAND. *Histoire de la Chrétienté*, t. I et II. Paris, Picard.
- LE BLANT. *Les Pères de l'Eglise des Moines*. Paris, Lethielleux.
- P. LE BEUF. *Les théories de Luth*, dans *Revue*, janvier-février 1906.
- LECLERC. *Prat*, par *Revue*, dans *Revue*, et de la *Revue*.
- » *Eglise et Etat*, ib.
- » *Chrisme*, ib.
- LESÈTRE. *La sainte Eglise au siècle des Apôtres*. Paris, Lethielleux.
- LESÈTRE. *Jésus-Christ*, dans *Revue*, de la Bible.
- LOUIS. *Doctrine religieuse des Philosophes grecs*. Paris, Lethielleux.
- MICHELIS. *L'Origine de l'Episcopat*. Louvain, Van Linthout.
- » *Evêques*, dans *Revue*, de la F. C.
- NOMMSEN. *Histoire romaine*, 7 v., trad. de Guérin. Paris, Flammarion.
- MOURET. *Histoire générale de l'Eglise*, t. I. Paris, Bloud.
- P. DE POULPHE. *L'objet intégral de l'apologétique*. Paris, Bloud.
- P. PRAT. *La Théologie de saint Paul*, 2 v. Paris, Beauchesne.
- » *Evêque*, dans *Revue*, de Th. Cath. V. M.
- RIVIÈRE. *La Propagation du Christianisme dans les trois premiers siècles*, collection *Science et Religion*. Paris, Bloud.
- RIVIÈRE. *Autour de la question de l'athéisme*, dans *Revue*, P. A. 15 août 1907.
- ROCHE. *Sainte Hélène*. Paris, Gabalda.
- P. DE SÉBET. *L'Organisation des Eglises chrétiennes*, dans *Revue*.
- » *Histoire de l'Eglise*, 1888.
- » *Etudes de critique et d'Histoire religieuse*, 2 v. Paris, Gabalda.
- VÉNARD. *Les Origines chrétiennes*, dans *Revue*, C. F., 15 août 1901.



TABLE DES MATIÈRES

Avertissement.
Introduction.

PREMIÈRE PARTIE

L'EXPANSION DU CHRISTIANISME NAISSANT

CHAPITRE PREMIER

LE MILIEU

ARTICLE I. — Le Judaïsme 3

§ 1. *Le Judaïsme en Judée.* — a. Situation politique. — b. Situation religieuse : Le Temple. — La Hiérarchie sacerdotale. — Le Sanhédrin. — Les synagogues. — c. Les courants religieux et intellectuels : Les Saducéens. — Les Pharisiens. — Les Esséniens. — Les Hérodiens. — Les Samaritains. — d) L'attente messianique : surtout d'après les livres non canoniques. — e) Les révoltes : Simon Gioras et Jean de Giscala. — Simon-bar-Kocheba. — f) Les Talmuds : Le Talmud de Tibériade. — Le Talmud de Babylone 3

§ 2. *Le Judaïsme en dehors de la Judée. La Dispersion.* — a) Importance, voie au christianisme. — b) Diverses époques de dispersion. — c) Isolement des Juifs, reconnaissance légale obtenue, vie nationale maintenue. — d) Défense du judaïsme. — Il est une sagesse, offerte par les hellénisants, grâce aux Septante, au concordisme, à l'allégorisme : Philon. — e) Prosélytisme : les prosélytes de la justice. Les « craignant Dieu ». 17

§ 3. *Conclusion sur le Judaïsme* 25

ARTICLE II. — L'Empire romain 26

§ 1. *Etendue géographique* : L'Empire romain. — Le monde romain. — Unité législative et gouvernementale. — Les grandes capitales. — Les voies romaines. — La Méditerranée. — Unité de langue. 26

§ 2. *Situation politique.* — a) La famille d'Auguste : Au-

guste. — Tibère. — La divinité de l'empereur. — Caligula. — Claude. — Néron. — b) La famille des Flavii : Vespasien. — Titus. — Domitien. — c) Les Antonins : Nerva. — Trajan. — Hadrien. — Antonin. — Marc Aurèle. — Commode..... 29

§. 3. *Vie sociale et religieuse :*

A *Vie sociale* : a) La société : Les citoyens : riches et pauvres. — Les prolétaires. — Les esclaves. — b) La famille : Le culte du foyer. — Le paterfamilias. — L'enfant. — La femme en Grèce, à Rome. — c) L'esclavage : origine. — Nombre et hiérarchie. — Nourriture et habitation. — Les sources de l'esclavage. — Législation. — Moralité. — Conséquences funestes. 43

B *Vie religieuse* : a) 1^{re} période des origines aux guerres puniques : Les Numina — Esprit primitif : formalisme austère. — Les grands dieux. — Le culte, public et privé. b) 2^e période des guerres puniques à l'Empire : assimilation des dieux romains aux dieux grecs. — Euhémérisme et Epicharmisme. — La philosophie. — Décadence. — c) 3^e période. La religion sous l'Empire : Le renouveau sous Auguste. — Les religions orientales et les mystères païens. — Les mystères d'Eleusis — Les mystères d'Osiris et d'Iris. — Les mystères de Dionysos et d'Orphée. — Le culte de Mithra. — Remarques générales sur les mystères païens et le christianisme. — Le syncrétisme païen 79

§ 4. *Facilités et obstacles à la prédication chrétienne :*

A *Facilités* : Les juiveries. — Unité de langage et de pensée. — Unité politique. — Unité de race. — Monogamie. — Tolérance pour la religion des peuples vaincus. — La critique du polythéisme par la philosophie. — Les antiques traditions. — Le syncrétisme 100

B *Obstacles* : Les juiveries devenues ennemies. — L'unité politique de l'Empire persécuteur. — Les chrétiens héritent de la mauvaise réputation des Juifs. — Eclat du culte païen. — Epuration du paganisme. — Le christianisme, religion des classes inférieures. — La magie et les prodiges chrétiens. — L'intransigeance du christianisme par rapport au culte païen. — Sa transcendance dogmatique et morale — Le syncrétisme devient en général défavorable au christianisme : par sa largeur d'esprit il favorise la secte hérétique et la philosophie ; il lui est difficile d'admettre l'absolutisme doctrinal et moral du christianisme ; il rend plus acceptable le paganisme qu'il idéalise. — Transcendance de la propagation chrétienne. 141

CHAPITRE II

COMMENT SE FIT LA PRÉDICATION CHRÉTIENNE

ARTICLE I. — Les agents de la prédication chrétienne et l'organisation de l'Eglise primitive 156

- § 1. *L'Apostolat missionnaire* : Les Apôtres : Conditions : nombre : mission ; prérogatives : confirmation en grâce, infailibilité personnelle, juridiction universelle, révélation close par eux ; leur apostolat. — Les Prophètes du premier genre. — Les Evangélistes 158
- § 2. *L'Apostolat permanent* : Les anciens et les surveillants, synonymie des termes ; leurs fonctions ; leur dignité. — Les pasteurs. — Les docteurs. — Les diacres..... 165
- § 3. *L'Apostolat extraordinaire* : Les charismes ; leur nombre : les prophètes, le discernement des esprits ; le don des langues ; l'interprétation des langues ; le don de guérison ; les opérations de miracles..... 175
- § 4. *L'Organisation de l'Eglise primitive* : la mission divine des Apôtres ; ils fondent des chrétientés ; se donnent des auxiliaires ; établissent le *presbyterium*, gardent juridiction sur toutes les Eglises fondées par eux, avant de mourir, ils se choisissent des successeurs : les évêques. — La hiérarchie épiscopale à Jérusalem, à Antioche, à Rome, à Alexandrie, les Eglises de saint Paul, les Eglises de saint Jean. — importance des charismes, leur rôle transitoire 180

ARTICLE II. — Les sujets atteints par la prédication chrétienne 192

Les Juifs de Palestine. — Les Juifs de la Dispersion. — Les prosélytes. — Le païens : esclaves et petites gens, l'aristocratie ; les lettrés et les savants ; les soldats ; les femmes 192

ARTICLE III. — La prédication elle-même..... 205

- § 1. *Le Mode de la prédication* : Prédication orale : première, essentielle, constitue la tradition orale qui bientôt devient en partie la tradition écrite ; enseignement vivant et infailible. — L'Ecriture sainte auxiliaire divin. 205
- § 2. *Notes caractérisant la prédication chrétienne* : complexité et unité. — Vérités fondamentales ou symbole. Guérison de l'âme, du corps, de la société. — Religion transcendante et rationnelle. — Religion de l'Histoire accomplie. — Développement doctrinal : en quoi il consiste ; les diverses comparaisons ; les occasions : l'hérésie, la controverse ; l'influence d'un esprit supérieur ; la piété chrétienne ; les nécessités d'une époque ; le magistère infailible de l'Eglise ; le développement indéfini. 212

CHAPITRE III

RÉSULTAT NUMÉRIQUE ET GÉOGRAPHIQUE DE LA PRÉDICATION CHRÉTIENNE

- § 1. *Le nombre* : un chiffre est difficile à donner..... 234
2. *La classification des provinces par rapport au christianisme* : 1^{er} groupe : christianisme dominant : Asie mineure, sud de la Thrace, Petite Arménie ; Edesse ; Chypre — 2^e groupe : population chrétienne notable : la Célé-Syrie ; l'Égypte ; l'Afrique proconsulaire et la Numidie ; l'Italie méridionale et centrale ; l'Espagne, la Grèce ; le sud de la Gaule. — 3^e groupe, faibles communautés chrétiennes : la Palestine ; la Phénicie, l'Arabie. — 4^e groupe : christianisme à l'état dispersé : ancienne Philistie ; Haute Italie ; centre et nord de la Gaule ; la Belgique ; la Germanie ; la Bretagne ; le Norique 235
- § 3. *Le christianisme en dehors de l'Empire* : 1^{er} groupe : l'Arménie Indépendante ; la Chersonèse Taurique. — 2^e groupe : certaines provinces de Perse. — 3^e groupe : l'Éthiopie ; le Yémen. — 4^e groupe : la Scythie. — Témoignage d'Iarnack relatif à l'extraordinaire rapidité de la propagation chrétienne..... 247
-

DEUXIÈME PARTIE

LES LUTTES EXTÉRIEURES DU CHRISTIANISME NAISSANT OU LES PERSÉCUTIONS

CHAPITRE PREMIER

LES CAUSES DES PERSÉCUTIONS

ARTICLE I. — **Les préjugés populaires** : antisémitisme, haine du genre humain, athéisme, impiété, inertie, etc. etc., révolutionnaires, le millénarisme, sectes gnostiques, le « Tertium genus », cause de tous les maux..... 255

ARTICLE II. — **Les passions personnelles des souverains** : le mensonge de Néron, la cupidité de Domitien, la haine de Maximin et de Dèce pour leurs prédécesseurs, la superstition de Valérien, la haine de Galère..... 262

ARTICLE III. — **Les préjugés des hommes d'Etat** : Les Antonins et le préjugé de légistes : les chrétiens sont innocents, il ne faut pas les rechercher ; une loi existe qui les punit, elle doit être observée. — Sévère et Déce et la raison d'Etat : le christianisme aurait-il été incompatible avec les institutions de l'Empire ? discussion de la thèse de M. Bouché-Leclerc : les chrétiens n'ont jamais condamné les charges publiques ; en pratique difficultés qu'ils rencontreraient à les remplir ; la distinction entre le chrétien et le citoyen ; circonstances atténuantes en faveur des persécuteurs : quels auraient été leurs devoirs ? 266

CHAPITRE II

LA LÉGISLATION PERSÉCUTRICE

ARTICLE I. — **La législation persécutrice au I^{er} et au II^e siècles.**

- § 1. *La base juridique des persécutions* : a) Le système de la coercition : les gouverneurs participant à l'*Imperium* ont le *jus cœcendi* dans l'intérêt de l'ordre public ; discussion de cette théorie. — b) Le système des lois pénales de droit commun : réunions illicites, crimes de toutes sortes, lèse-majesté divine et impériale, discussion de cette théorie. — c) Le système de la loi d'exception : le « *non licet esse christianos* » 285
- § 2. *La persécution de Néron* (64-68) : l'incendie de Rome : discussion au sujet de la culpabilité des chrétiens ; les scènes du Vatican ; la persécution devient générale : l'édit néronien sous forme de sénatus-consulte.... 294
- § 3. *La persécution de Domitien* (95-96) : l'impôt du didrachme, l'athéisme, l'« inertie » de Clemens, Glabrio « *molitor novarum rerum* » ; saint Jean ; les petits-fils de saint Jude..... 304
- § 4. *Le rescrit de Trajan* (112) : Pline en Bithynie ; le procès des chrétiens ; l'empereur consulté ; le rescrit : *conquiriti non sunt... puniendi sunt* ; les libelles anonymes sont prohibés 308
- § 5. *Le rescrit d'Hadrien* (124) : La lettre de Licinius Grantianus, réponse d'Hadrien à Minucius Fundanus.... 316
- § 6. *Les lettres d'Antonin* : aux Larissiens, aux Thessaloniens, aux Athéniens, à tous les Grecs ; la prétendue lettre au Conseil d'Asie ; les Apologies de St Justin. 320
- § 7. *Le rescrit de Marc Aurèle* (177) : Les malheurs de l'Empire, haine croissante contre les chrétiens. Marc Aurèle a laissé telle quelle la jurisprudence trajanienne : le procès des chrétiens de Lyon, la réponse impériale,

martyre de saint Pothin, de sainte Blandine, etc. — Marcia sous Commode protège les chrétiens..... 323

ARTICLE II. — La loi persécutrice au III ^e siècle	328
§ 1. <i>L'édit de Septime Sévère</i> : faveurs accordées aux chrétiens ; son épouse Julia Domna et la vie d'Apollonius de Tyane ; les passions populaires s'accroissent ; les violences de Tertullien ; l'édit contre les convertisseurs et les convertis	329
§ 2. <i>Paix sous Elagabale et Alexandre Sévère</i> (218-235) : Elagabale et son dieu ; tolérance en faveur des chrétiens. Alexandre Sévère : son caractère, le « <i>christianos esse passus est</i> » ; discussion au sujet de ce texte... 335	335
§ 3. <i>Situation légale des Eglises</i> : la propriété privée ; la propriété collective ; comment l'expliquer ? la théorie des « Collèges funéraires », discussion ; la propriété collective a existé, mais peut-être, illégalement, sauf sous Alexandre Sévère	340
§ 4. <i>L'édit persécuteur de Maximin</i> (235-238) : réaction contre Alexandre Sévère, édit contre les évêques et les docteurs. — Paix relative sous Gordien II. etc... Philippe l'Arabe, peut-être chrétien.....	348
§ 5. <i>L'édit persécuteur de Dèce</i> (250-251) : le caractère conservateur, froid et méthodique de Dèce ; la raison d'Etat ; la haine de Philippe ; l'édit universel : sacrifice aux dieux attesté par un certificat : les longs procès ; nombreuses apostasies ; les libellatiques ; les schismes (Novat, Novation). — La persécution sous Gallus.....	351
§ 6. <i>Le double édit de Valérien</i> (257-258) : la bienveillance première de Valérien, la richesse de l'Eglise, l'édit contre les évêques, les prêtres, les diacres, sacrifice ou exil, défense aux fidèles de fréquenter les cinetiores et de se réunir sous peine de mort ; inefficacité de cet édit. — Le sénatus-consulte de 258 au triple article : mort pour les clercs, dégradation et mort pour les sénateurs et les chevaliers, les cesariens deviennent esclaves de la glèbe	357
§ 7. <i>L'édit de tolérance de Gallien</i> : influence de Salonine. — La lettre à Denys d'Alexandrie. — L'impuissance de Gallien	363
§ 8. <i>L'édit persécuteur d'Aurélien</i> (271) : persécution sous Claude le Gothique. — Aurélien et Paul de Samosate ; la religion d'Aurélien. Sol invictus ; l'« édit sanglant » ; courte persécution	365

ARTICLE III. — La tétrarchie dioclétienne et son attitude religieuse	369
§ 1. <i>L'avènement de Dioclétien</i> : Probus, Carinus, Numérien. — Dioclétien, son caractère. — Maximien.....	369
§ 2. <i>La tétrarchie</i> (292) : les deux Augustes : Dioclétien, Maximien ; les deux Césars : Constance, Galère, leurs caractères ; faveur de Dioclétien pour les chrétiens....	370

§ 3	<i>L'épuration de l'armée prélude de la persécution.</i> Victoires de Galère : influence sur Diocétien ; l'épuration de l'armée : la consultation des aruspices à Antioche	374
§ 4	<i>Les trois édits de 303 : le conseil de Nicomédie : les quatre articles de l'édit du 24 février 303 : la persécution sanglante et locale de Nicomédie : les <i>traditores</i> : le deuxième édit : emprisonnement des clercs ; le troisième édit leur applique la peine de mort : les <i>vicennalia</i></i>	376
§ 5	<i>Le double quatrième édit de 304 : maladie de Diocétien : Galère et Maximien étendent la persécution à tous les fidèles : guerre d'extermination</i>	381
§ 6	<i>La dislocation de la tétrarchie : abdication de Diocétien et de Maximien. — Les deux Augustes : Galère et Constance, les deux Césars : Maximin et Sévère, paix relative en Occident</i>	384
§ 7	<i>Le cinquième édit et les six empereurs : l'appel nominal des chrétiens en Orient, violence de la persécution, les mœurs dépravées de Maximin. — Mort de Constance, Constantin lui succède : avènement de Maxence : retour de Maximien : six empereurs ; mort de Sévère, Licinius</i>	385
§ 8	<i>Le sixième édit (308) : les travaux forcés dans les mines</i>	388
§ 9	<i>L'édit de tolérance de Galère (311) : maladie de Galère, l'édit de tolérance, discussion de cet édit, l'attitude de Maximin</i>	391
§ 10	<i>La persécution de Maximin : il soulève l'opinion contre les chrétiens : pétitionnement, pamphlet, conférences, affiches, organisation du paganisme, reprise de la persécution ; victoire des Arméniens</i>	397
§ 11	<i>La victoire de Constantin sur Maxence : causes, sentiments religieux de Constantin : le récit d'Eusèbe, le récit de Lactance, discussion ; la victoire : la conversion de Constantin</i>	400
§ 12	<i>L'édit de Milan : lettre de Constantin à Maximin, rescrit maussade de celui-ci : l'entrevue de Milan : l'édit : la tolérance, la restitution des biens aux chrétiens : la religion des législateurs : situation légale de l'Eglise. — Guerre entre Maximin et Licinius, mort de Maximin</i>	415
§ 13	<i>La persécution de Licinius et le triomphe final de Constantin : guerre entre les deux empereurs, victoire de Constantin, jalousie de Licinius, tortueuse persécution vers 320 — La lutte entre Licinius et Constantin, Victoire de ce dernier et triomphe du christianisme</i>	425

CHAPITRE III

VALEUR APOLOGÉTIQUE DU MARTYRE

- ARTICLE I. — Authenticité du fait du martyre :** témoignage des auteurs païens, des auteurs chrétiens, des actes impériaux ; admis par les historiens modernes ; l'archéologie 431
- ARTICLE II. — Circonstances relatives aux persécuteurs :** le lieu ; la durée de la persécution ; les causes ; la base juridique ; réponse aux objections ; les supplices antérieurs au jugement : la prison, la torture ; les supplices postérieurs au jugement : le bannissement, la déportation, les travaux forcés, la peine de mort (la décapitation, le bûcher, les bêtes, la croix, les noyades, et les autres supplices)..... 433
- ARTICLE III. — Circonstances relatives aux victimes :** le nombre des martyrs, non déterminé mais considérable. — Condition sociale des martyrs. — Age et sexe. — Leurs épreuves morales : lutte entre la fidélité à Dieu et la séparation d'avec les parents ; la ruine de la famille, la déchéance civile. — Les épreuves morales spéciales aux femmes et aux vierges. — L'attitude morale des martyrs pendant leurs supplices, cette attitude élève le martyre chrétien au rang de miracle moral, car le martyr pratique alors un ensemble de vertus qui sont humainement impossibles ; étude en particulier de la vertu de force, faite à la fois d'une certaine crainte et d'une audace mesurée. Les martyrs ne sont ni pessimistes, ni remplis d'un amour orgueilleux d'eux-mêmes, leur contenance modeste, l'activité normale de leur raison ; ils ne sont pas téméraires, ni présomptueux ; ils ne comptent que sur la grâce divine pour supporter les supplices. — Conclusion, transcendance du martyre chrétien 448

Index des principaux ouvrages cités.....	471
Table des Matières	475

